

[illegible]

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL,

MÉDECIN ordinaire de l'Hôpital de la Ste. Trinité; et professeur de Médécine CLINIQUE, à l'Hôpital pratique de VIENNE.

OUVRAGE traduit du Latin sur l'édition Allemande, et augmenté de la matière médicale du même auteur.

Par JACQUES TERRIER,
MÉDECIN DES ARMÉES.

TROSIEME PARTIE.



A BORDEAUX,
De l'Imprimerie de la veuve J. B. CAVAZZA, rue des Ayres, n°. 3.

Elles produisent des maladies telles qu'est les temps auquel elles sont semblables.

On peut conjecturer les maladies d'après les temps de l'année.

HIPPOCRATE, *des humeurs.*

PRÉFACE.

M'ÉTANT apperçu que mon travail n'avoit pas déplu aux hommes instruits, je me suis proposé de donner encore au public, ce troisième tome, qui embrasse les constitutions des deux années, et qui s'est passé dans les deux hôpitaux qui me sont confiés, (celui de la Sainte-Trinité, et celui qui est destiné à la pratique clinique.)

Je n'ai qu'un seul avertissement à faire à mes lecteurs, c'est de ne pas attendre non plus que dans ce troisième recueil de mes observations, des choses dont on a jamais entendu parler, qui n'ont été vues dans aucun temps, ni dans aucun lieu, ne m'étant point proposé ce but, et n'ayant pas cru devoir me le proposer.

Car il se trouve dans la médecine bien des choses, qui avant de passer en préceptes, et en règles invariables

de traitement, doivent être vues et observées très-souvent ; ainsi, des données et des choses connues, comparées entr'elles, il sortira des vérités ignorées jusqu'actuellement.

J'ai encore d'autres raisons pour croire que je n'aurai pas pris une peine inutile.

En effet, comme nous n'exigeons pas des précepteurs de morale de nous donner de nouvelles règles de conduite, de nous imposer de nouveaux devoirs, mais que nous croyons qu'ils ont bien rempli leur tâche, s'ils nous applanissent d'une manière persuasive, les préceptes les plus difficiles, et s'ils appuyent de nouvelles raisons, les anciens qui sont bien connus et bien compris, mais qui n'étant pas pratiqués autant qu'ils le desireroient, sont susceptibles de porter encore plus de fruit, de même je crois que j'aurai rempli mon but, et que je n'aurois pas travaillé inutilement, si j'ajoute quelque

grace de nouveauté à certaines choses anciennes, et peut-être déjà connues, et si je les appuye de nouvelles observations.

Je veux seulement que mes lecteurs, sachent que je n'ai donné que quelques *fragments*, et non des traités complets des sujets dont je me suis proposé de parler, afin qu'on n'exige pas plus que je n'ai eu intention de faire.

Dans les éphémérides des deux années 1778, 1779, il se trouve pêle-mêle plusieurs choses qui ne sont que légèrement exquissées, selon que le hasard et l'ordre des temps nous les fournissoient; mais on verra à quoi elles appartiennent, et pour quelle fin elles ont été dites, lorsqu'on connoîtra bien les méthodes *usitées* de traitement, et les hypothèses de médecine, souvent trop-tôt reçues en thèses et élevées à la dignité des vérités pratiques, (ce qui ne tourne ni aux progrès de l'art, ni au soulagement des malades.)

Ce que je dirai de la dyssenterie, est tiré d'un grand nombre d'observations que j'ai faites moi-même ; et en remplissant quelques lacunes de cette science qui roule sur cette maladie si connue et funeste à un si grand nombre, je ferai que nous serons peut-être éloignés d'une ligne de moins, du but que nous n'avons pu compter encore que parmi *nos desirs*.

Au reste, ce n'est pas à moi, mais à des lecteurs justes et instruits, à juger de cet échantillon de mes ouvrages.



SECTION Ire.

ÉPHÉMÉRIDES

DE L'ANNÉE 1778.



MÉDECINE

PRATIQUE

DE M. STOLL.

JANVIER 1778.

Constitution de Janvier 1778, *molle australe.*

DANS les premiers jours de l'année 1778, la température fut molle et très-humide, il ne parut que peu de neige qui fondoit de temps en temps; le quatrième jour, le temps fut nébuleux, et donna de la neige, sans beaucoup de froid. Cet état dura trois jours, pendant lesquels toute la terre étoit couverte d'une légère couche de neige.

Depuis le septième jusqu'au douzième jour, la neige, les brouillards, les pluies légères se succédèrent mutuellement, sans qu'il parût de glace nulle part.

Ce jour, un vend du midi, chaud, et portant

quelque peu de pluie, fit disparoître la neige qui étoit restée jusqu'alors. Les jours suivans, à la douceur continuelle du temps, à l'humidité, aux pluies momentanées et aux fréquentes apparitions du soleil, vous auriez cru être dans un mois de printemps, plutôt que dans un mois d'hiver.

Le 26 et le 27, ramenèrent la gêlée et un froid perçant qui s'adoucit de nouveau, dans les derniers jours du mois.

Nous vîmes alors pour la première fois depuis le milieu du mois, les champs dépouillés de neige, les collines et les sommets nuds des montagnes voisines.

Le 7, 8 et 31 de Janvier, la plus haute élévation du baromètre fut de 28 pouces 3 lignes, mesure de Vienne.

Le 5 Janvier, sa plus grande dépression fut de 27 pouces 3 lignes.

Le 27, le plus grand froid fut a — 6 degrés, c'est-à-dire, 6 degrés au-dessous de o au thermomètre de Réaumur.

Le 24, le moindre froid fut a † 7 degrès ou 7 degrés au-dessus de o.

La chaleur moyenne fut a † 1 $\frac{2}{3}$ degrés.

La fièvre bilioso inflammatoire de l'année précédente, se prolongeant jusqu'à ce mois.

Dans les derniers mois de l'année pécédente, la fièvre bilieuse qui avoit régné pendant l'été et une certaine partie de l'automne, parut s'éteindre; néanmoins, elle ne disparut pas tellement que nous ne la vissions quelquefois encore dans le commencement de cette année, rassemblant de nouvelles forces et atta-

quant à l'improviste, quelquefois seule, d'autrefois de concert avec la phlogose ; il ne se présentoit pendant ces temps aucune fièvre qu'on pût appeller simple et purement inflammatoire, sans aucun mêlange de vice putride ou bilieux.

Je crains que cette température molle et australe de l'hiver ne suffise pas pour combattre et détruire entièrement la bile d'été, qui, si elle échappe à la force du froid, se présentera au combat avec de nouvelles forces, fera d'immenses butins pendant l'été, et ne sonnera la retraite que lorsqu'elle y sera forcée par la rigueur de l'hiver.

Un grand nombre de pleurésies et de péripneumonies.

Les maladies du mois de Janvier furent des pleurésies et des péripneumonies compliquées ou *bilioso-inflammatoires* ; le nombre des malades fut un peu plus considérable que sur la fin de l'année précédente ; mais un très-petit nombre en furent victimes.

De même que quelques fièvres scarlatines, qui n'eurent point de malignité pour nous.

Il parut aussi quelques fièvres scarlatines, exemptes pour la plupart de véritable inflammation, sur-tout chez le sexe le plus foible ; elles cédèrent aux dissolvans seuls et aux émétiques donnés plus tard, et ne nous présentèrent point avec cette méthode, cette malignité que d'autres éprouvèrent en faisant usage d'une méthode différente. J'augurois que cette espèce d'exanthême avoit aussi une origine gastrique, en ce que ceux qui en étoient atteints rendoient des matières bilieuses, pituiteuses, putrides, avec beau-

coup d'avantage et un soulagement prompt et évident.

Des aphthes parurent pendant ce mois.

J'ai aussi détergé des aphthes de cette manière, mis l'arrière-bouche à l'abri de la gangrène, et prévenu d'ydropisie qui suit de près.

Ceux qui étoient attaqués d'aphthes seules ou du gonflement des amigdales et d'angines, furent soulagés sur-le-champ, par la méthode dissolvante et un éméto-cathartique qui vuidoit les premières voies remplies et distendues. Je pensois que la matière morbifique résidoit dans l'abdomen, et qu'elle étendoit ses forces jusques sur les parties éloignées du corps; il falloit par fois tirer un peu de sang, et toujours rendre, au moyen des boissons dissolvantes et adoucissantes, la matière propre à céder à l'action des évacuans.

Les fièvres quartes de l'année précédente, guéries pendant ce mois.

Nous guérimes pendant ce mois un grand nombre de fièvres quartes existant depuis l'année précédente, en donnant d'abord les sels neutres, que nous faisions suivre d'un émétique. Par ce moyen, le paroxisme fébrile étoit beaucoup diminué, si les malades étoient tourmentés d'une douleur des hypocondres, d'une respiration laborieuse et d'une toux nocturne, l'émétique apporta un soulagement marqué; et nous le préférions à tout autre remède dissolvant, altérant, expectorant. Alors nous apportâmes constamment les restes de la fièvre, avec la décoction sa-

turée de racines de chiendent, de dent de lion et de chicorée, ou si la fièvre étoit trop profondément inhérente dans les viscères, nous donnâmes l'écorce du Pérou, ou seule, ou aiguisée des *fleurs martiales de sel ammoniac.*

FÉVRIER.

La première quinzaine du mois eut des jours sereins, secs et froids, avec un soleil presque journalier, si on excepte le troisième jour qui fut couvert de nuages épais ; elle eut aussi des vents du nord fréquens, quelquefois furieux et des gelées pendant la nuit.

Aux approches du quinzième jour, le ciel commença à se couvrir de nuages, et le froid à devenir plus violent. Jusqu'alors il n'étoit pas tombé de neige.

Le seizième jour, il tomba beaucoup de neige qui discontinua à peine pendant huit jours, le vent soufflant avec force du septentrion, et portant un froid violent.

Le 22, il s'éleva un vent du midi, chaud, qui fit fondre la neige tout-à-coup.

Les derniers jours du mois redevinrent plus purs et plus secs.

Les 3 et 4 Février, la plus haute élévation du mercure fut de 28 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 16 et 17, sa plus grande dépression de 27 pouces une ligne.

Le 14, le plus grand froid fut a — 6. deg.

Le 23, la plus grande chaleur a + 6 deg.

La chaleur moyenne a + $\frac{1}{26}$ deg.

Le 25, il y eut une aurore boréale remarquable.

Ce mois ne produisit pas un plus grand nombre de maladies que le mois précédent, et leur caractère n'étoit pas beaucoup différent.

Les maladies de poitrine, les pleurésies, les péripneumonies fausses, furent fréquentes.

Le caractère de la plupart des fièvres de ce temps, étoit tel, qu'elles affectoient la poitrine d'une manière pleurétique ou péripneumonique, quoiqu'elles attaquassent avec moins de violence que la pleurésie, ou la péripneumonie vraie et qu'elles missent la vie du malade dans un moindre danger, à moins qu'elles ne rencontrassent un traitement insensé.

Leur description.

Je n'ai vû aucune fièvre inflammatoire *simple* et compliquée d'aucun autre vice, mais j'ai vu un grand nombre de pleurésies *fausses* ou pituiteuses, *seules et simples*, ou compliquées d'un mêlange de phlogose; la plupart avoient le pouls naturel, et une chaleur s'écartant peu de cet état.

Les urines étoient aussi tout-à-fait ou presque naturelles, mais un peu plus colorées; la ténuité et la couleur de flamme, deux caractères qui distinguent les urines dans les inflammations, n'existoient pas ici.

La marche de la fièvre fut telle que les malades éprouvoient ordinairement à midi, ou sur le soir, un accès plus violent, que ne l'éprouvent ceux qui font une fièvre vraiment *inflammatoire*, mais moindre que celui qui accompagne la fièvre *bilieuse*; et cet accès n'étoit précédé d'aucuns frissons ou du moins n'étoient-ils que très-légers.

Hémorragies pulmonaires.

La première invasion de la maladie n'étoit pas violente, et n'attaquoit pas non plus inopinément et par embûches ; une certaine pesanteur du corps, et sur-tout de la tête, le goût émoussé, l'incrustation des dents, et un sentiment, comme si les malades eussent eu dans la bouche une pâte d'une farine insipide, l'agilité des membres un peu diminuée, annonçoient plusieurs jours auparavant, l'approche de la maladie, qui étoit plus voisine, lorsque le ventre commençoit à se resserrer, à se sécher, et à ne pas faire ses fonctions depuis quelques jours. Nous n'avons eu aucun malade, qui peu avant et sur le commencement de la maladie, n'eût le ventre resserré, souvent pendant plusieurs jours ; et chez tous en général, la sécheresse du ventre fut comme je ne la vis jamais dans aucune autre saison ; le ventre étant ainsi resserré, l'épigastre commençoit à devenir tendu, douloureux, le desir des alimens à languir, avec un sentiment d'amertume dans la bouche ; enfin, les malades commençoient à tousser pendant le jour, plus fréquemment pendant la nuit, et à éprouver une fièvre plus marquée ; dans les premiers jours, la toux étoit sans douleur de poitrine, sans expectoration, mais non sans un sentiment douloureux de tout l'épigastre, qui augmentoit beaucoup pendant la toux ; enfin, ils rendoient un peu de gluten, quelques-uns même du sang pur, *en petite quantité* à la vérité, au commencement du mois, mais ceux qui furent ainsi affectés après les premiers jours du mois, expectoroient pour la plus part le sang avec *profusion*. Pendant ce temps, les hémorragies des poumons furent

partout fréquentes, non-seulement chez les personnes qui étoient sujettes à cette infirmité, mais encore chez celles qui avoient une poitrine forte, et pour cela, étoient moins exposées d'ailleurs à ce genre de maladie.

Avant et pendant l'émoptysie, les malades éprouvoient une oppression avec des douleurs pungitives dans la poitrine, mais après avoir rendu ainsi une demi-livre, ou une livre d'un sang rouge et écumeux, la poitrine paroissoit être soulagée, et les malades se trouvoient mieux; cette toux n'étoit pas violente et capable de rompre les barrières du sang, puisque les malades en rendoient quelquefois copieusement, au milieu d'une toux qui n'avoit rien de pénible.

Surtout chez les tailleurs.

Quoique cette maladie ne se bornât pas à une classe d'hommes, elle affecta néanmoins d'une manière particulière, certains ouvriers, les tisserands, les cordonniers et les tailleurs, et parmi ceux-ci, j'ai vu les tailleurs jouir de la plus misérable santé, et avoir la poitrine la plus foible.

Ils ont la figure d'un jaune-noir, et d'une couleur de poix, l'haleine courte, une petite toux, et s'ils ont été appliqués à cet état dans un âge encore tendre, leur poitrine est étroite, et le sternum ne proémine pas légèrement, comme dans les individus bien conformés, mais il est concave et pressé en dedans, ils ont leur corps, comme ce furieux de Catule, *plus secs que la corne*,

» *leur ventre se décharge à peine et rend des ma-*
» *tières plus dures que les fèves et les cailloux* ».

Le

Le contour de l'abdomen est très-mince, mais les muscles droits ont beaucoup de vigueur, et leur action sur les viscères qui leur sont soumis, est beaucoup plus forte qu'elle ne devroit être.

De-là, il est difficile d'expliquer pourquoi, chez les tailleurs sur-tout, la distribution des bons comme des mauvais sucs, se fait inégalement dans la poitrine et le bas du ventre, et pourquoi une quantité de ces sucs trop considérable, se porte vers la poitrine, y étant poussées de l'abdomen.

Selon que les autres individus approchoient de cette diathèse des tailleurs, ils étoient dans la même proportion exposés aux maladies de cette diathèse.

Diverses espèces d'hémoptysies observées par l'auteur, cette année et les années précédentes.

J'exposerai quel parti je pris dans le traitement, lorsque j'aurai exposé succintement les autres espèces d'hémoptysies que j'ai vues dans d'autres temps et d'autres occasions; j'espère que par-là, il surviendra plus de clarté pour ce que j'ai à dire sur la méthode de traitement.

J'appelle *inflammatoire* la première espèce d'hémoptysie que nous vîmes autrefois très-fréquente dans un hiver très-rigoureux, lorsque dans le même-temps, une violente pleurésie attaquoient les hommes les plus robustes.

Je pensois que cette hémoptysie étoit la même maladie que la pleurésie, lorsque l'une et l'autre choisissoient le même temps, les mêmes symptômes et les mêmes sujets.

La pleurésie étoit souvent accompagnée de quel-

ques crachats rouillés, sanguinolens; et tant que les malades ne rejettoient en toussant que peu de sang, la maladie étoit désignée sous le nom de pleurésie; mais si le sang sortoit en toussant plus pur et en plus grande quantité, elle changeoit de nom et prenoit celui d'hémoptysie, quoique ce fût toujours la même maladie, si l'on considère l'essence de la chose.

Avis important dans le traitement de l'hémophtysie inflammatoire.

Nous remédions de la même manière et à la pleurésie et à l'hémoptysie, par des saignées réitérées, des émulsions nitrées, des lavemens fréquens et émolliens, et tout l'appareil antiphlogistique. J'écartai avec soin des circonstances présentes, les réservant pour de meilleurs usages, l'opium, l'extrait de jusquiame, les remèdes astringens et les boissons d'eau froide, qui vantés chacun en particulier, sont donnés fréquemment dans toute espèce d'hémoptysie, sans aucune recherche de la maladie et de ses causes, ou après une rechûte légère et seulement apparente.

Je connois une espèce de pleurésie *cachée* et *chronique* chez des individus d'une poitrine étroite, d'un col long et mince, d'une taille grêle, éfilée et agréable, d'une figure du plus beau blanc, avec des joues de roses, et des épaules proéminant en forme d'ailes, d'un esprit prompt et vif, d'une fibre délicate et très-irritable, état plus funeste qu'avantageux.

Ceux-là sont très-exposés à cet *hémoptysie inflammatoire*, que j'ai vue exaspérée chez un jeune homme, par l'écorce du Pérou, et changée très-promptement en phthisie, et chez une autre, avoir

été, au moyen de petites saignées très-souvent répétées, d'un régime très-anti-phlogistique, non pas parfaitement guérie, mais au moins rendue supportable, et empêchée de se changer en phthisie pulmonaire, qui déjà étoit imminente, jusqu'à ce que le médecin qui avoit pourvu avec sagesse et sagacité à la conservation de son malade, ayant été remercié, on en fît venir un autre, qui moins éclairé que le premier, et assurant qu'il falloit fortifier les poumons, jetta en peu de temps ce jeune homme dans une phthisie incurable.

Il y a une autre espèce d'hémoptysie appellée *pléthorique*, lorsque le sang trop abondant pour pouvoir être contenu et circuler librement dans le systême sanguifère, fait irruption sur les poumons, peut-être naturellement foibles, et ayant rompu ses barrières, rejette là sa surabondance : ou bien, lorsque n'étant pas réellement trop abondant, mais accéléré par différens stimulus, raréfié, mis dans un état d'orgasme, par une agitation quelconque ou du corps ou de l'esprit, il s'ouvre la même issue des poumons, et de la même manière.

Cette seconde espèce d'hémoptysie est moins dangereuse que la première, dans la même proportion que la seule surabondance d'un sang, de bonne qualité d'ailleurs, est moins dangereuse que son inflammation, et que celle d'un viscère indispensable à la vie.

La connoissance de la maladie et de ses causes, indique elle-même la méthode du traitement.

Nous établissions une autre espèce d'hémoptysie que nous appellions *périodique*, soit lorsque le sang menstruel se portoit aux poumons, et que ceux-ci faisoient

l'office de la matrice, soit lorsque le sang qui avoit coutume de s'écouler par les hémorroïdes, se jettoit sur la poitrine et s'y ouvroit une issue.

L'hémoptysie provenant d'une *matière corrosive*, vénérienne, scabieuse, achoreuse, herpétique, scorbutique, étoit guérie par les remèdes communs à toutes les hémorrhagies, et ceux consacrés particulièrement à chaque espèce d'acrimonie.

L'hémoptysie dans les fièvres malignes, n'admettoit d'autre traitement, si on en excepte les moyens usités dans toute perte de sang trop considérable, que celui qu'exigeoit la ténuité putride des humeurs, l'inertie et la laxité dès solides, et leur dissolution imminente : je veux dire, un traitement souverainement anti-septique, astringent, composé du kina, du petit-lait alumineux, des sucs astringent, de l'usage de l'eau très-froide, et des esprits acides minéraux.

L'hémoptysie *vulnéraire*, étoit due fréquemment à une violente toux qui blessoit les poumons, et devoit son origine souvent à différentes causes dont le siège étoit très-varié. Il est étonnant combien il falloit varier le traitement, selon que la cause étoit différente et son siège différent.

J'ai guéri fréquemment l'hémoptysie vulnéraire, provenant d'une chûte grave, de quelque coup porté sur la poitrine, avec la saignée et le régime anti-phlogistique. Je m'attachois tout entier à rendre la plus bénigne et la moindre possible, l'inflammation survenant après les blessures, et à prévenir ou réprimer la suppuration toujours dangereuse.

C'est une opinion insensée et produite pour la perte des malades, que celle qui prétend consolider les vaisseaux rompus, par l'usage interne des balsamiques

stimulans, c'est-à-dire, éteindre une incendie en y jettant de l'huile.

L'émoptysie, *compagne* de la *péripneumonie fausse ou pituiteuse* est due aux poumons rendus moins perméables par la pituite qui les innonde, tandis que le sang violemment poussé par le cœur, rompt les vaisseaux pulmonaires. On peut facilement se convaincre, que cette hémorrhagie ne peut être comprimée avec autant d'éfficacité et de promptitude, par aucune autre méthode, que par celle qui après une légère saignée, débarrasse la poitrine de la pituite surabondante. Or, j'ai souvent opéré cet effet par un prompt vomissement, après avoir prâtiqué une saignée, et lâché le ventre par un lavement. Que si je ne voyois aucun danger dans le délai, je donnois auparavant une boisson copieuse et saline. Dans le vomissement, il ne paroissoit pas un filet de sang, et très-peu après que le vomissement étoit terminé, jusqu'à ce que peu de temps après, il disparut totalement.

Je terminois le traitement avec les décoctions de racines de chiendent, de dent de lion et de chicorée, et en entretenant long-temps la liberté du ventre.

La pleurésie bilieuse étoit quelquefois accompagnée de crachats sanguinolens, et même d'une véritable hémorrhagie, et en général, j'ai vu quelquefois les fièvres provenant de la saburre bilieuse du systême gastrique, accompagnées d'hémorragies assez considérables du nez, des poumons et de la matrice.

L'hémoptysie de ce genre, *bilieuse* et gastrique, et toutes les hémorrhagies provenant de cette origine, ne cédèrent à rien plus efficacement, et plus certainement, qu'à un vomitif. Les remèdes qui fortifioient

les viscères de l'abdomen, l'estomac surtout et les intestins, et enfin tout le corps, prévenoient les rechûtes d'ailleurs très-faciles et dangereuses.

Nous avons de nombreux exemples de cures heureuses, opérées par cette méthode ; mais nous croirions abuser de la complaisance de nos lecteurs, en les rapportant comme autant de témoignages.

J'ai vu quelquefois à la vérité des légères hémorrhagies bilieuses arrêtées d'une autre manière ; je veux dire par des saignées copieuses et réitérées : mais il en résultoit une longue convalescence, une grande foiblesse et de fréquentes rechûtes, si la circulation du sang étoit accélérée par la moindre cause.

Néanmoins l'observation la plus commune m'a appris que ces hémorrhagies bilieuses, bien loin d'être arrêtées par les saignées seules et le régime anti-phlogistique, en devenoient *le plus souvent* encore plus abondantes, apportoient une ruine totale dans les forces vitales, produisoient un épuisement de sang, et un froid de marbre, *compagnons de la mort et des sombres funérailles.*

Nous appellions *infidèle* cette guérison de l'hémorrhagie bilieuse, obtenue par le moyen des saignées et des boissons anti-phlogistiques, parce qu'elle énervoit les forces et qu'elle portoit sur-tout dans le viscère qui avoit souffert l'hémorragie, une atonie propre à de fréquentes rechûtes, qu'elle affoiblissoit seulement pour un peu de temps, et qu'elle n'enlevoit pas le stimulus excitant, savoir : la saburre bilieuse, qui après avoir repris son énergie, devoit agir dans la suite avec plus de force sur le corps affoibli.

J'ai connu plusieurs individus attaqués de fièvres bilieuses fréquentes mais très-légères, qui au moyen

des boissons anti-phlogistiques et de larges saignées, avoient en partie énervé, en partie distribué dans tout le systême vasculaire ce qu'il y avoit de bilieux fixé dans l'estomac, et soit que la matière ne fût pas copieuse, qu'elle eût été noyée par la boisson, soit qu'elle eût été distribuée en diverses parties, et qu'elle fût moins active par cela même, ils se rétablissoient, mais ils étoient pleins dans la suite de mauvaises humeurs, et restoient moins vigoureux. De-là naissoit une grande disposition à cette même fièvre, qui, si elle tentoit de se relever de nouveau, étoit encore différée et repoussée par les mêmes moyens, plutôt que détruite, et devoit reparoître désormais plus fréquemment et avec plus de force.

L'éruption du sang par les poumons, étoit due à plusieurs causes situées dans l'abdomen, qui y gênoient la liberté de la circulation, en écartoient l'abord d'une quantité suffisante d'humeurs, soit par la pression des vaisseaux, soit par leur rétrécissement de quelque manière qu'il eût lieu, et faisoient refluer ces humeurs vers les poumons comme plus foibles.

Nous comptions parmi ces causes les *spasmes*, de quelque origine qu'ils provinssent, et *les tumeurs* de tout genre, pourvu qu'elles fussent d'un certain volume, sur-tout si elles s'étoient formées promptement; de-là, on a coutume d'employer différens moyens de traitement, dans cette hémoptysie abdominale, ce que nous faisions nous-mêmes.

J'ai arrété sur-le-champ une hémoptysie copieuse, avec des lavemens et une dissolution de sel amer, qui ouvrit promptement le ventre resserré depuis longtemps, et dans d'autres cas, j'ai fait cesser ce flux

de sang en renversant l'estomac par le moyen d'un émétique.

Des éméto-cathartiques réitérés emportèrent chez un individu atteint de fièvre bilieuse, des hémorragies du nez qui l'épuisoient, et la maladie principale en même-temps.

Dans un cas où des hémorragies pernicieuses du nez et des poumons, paroissoient devoir donner la mort à un de nos malades plus promptement que son hydropisie, je différois son heure fatale; en faisant tirer les eaux par la ponction; le flux de sang s'arrêta par ce moyen, et ne recommença qu'après une nouvelle collection d'eau.

L'hémoptysie de ceux dont j'estimois que les poumons étoient assiégés de tubercules, hémoptysie que j'ai rencontré quelquefois, ne fut susceptible que d'une guérison difficile, on n'en admit aucune; en effet, il y avoit deux choses auxquelles je pensois qu'il falloit avoir égard, savoir : diminuer la masse du sang qui passoit par les poumons, afin qu'elle ne surpassât pas la capacité des vaisseaux pulmonaires, et ensuite débarrasser les passages du sang rétrécis et comprimés par les tubercules des poumons.

Je diminuois la masse des humeurs par la saignée, mais j'avois bien de la peine à atteindre l'autre but.

La plupart de ceux dont les cadavres ouverts présentèrent les poumons tuberculeux, avoient éprouvés autrefois des toux *stomachiques*, diuturnes, négligées ou maltraitées, ou des péripneumonies fausses ou pituiteuses, changées par un mauvais traitement, en une maladie tuberculeuse des poumons.

Pour ceux que je soupçonnois être tombés dans

l'hémoptysie à cause des tubercules des poumons, et que j'avois guéris après avoir tiré un peu de sang, je leur donnois les dissolvans, composés des racines de chiendent, de dent de lion, de chicorée et aiguisés d'un peu de sel neutre, ou d'une petite dose d'émétique ; je pris soin que le ventre ne se resserrât pas et je donnai un doux émétique, lorsque la toux ou l'oppression de la poitrine commençoient à revenir.

Je certifie n'avoir rien gagné avec les dissolvans *seuls*, sur-tout lorsqu'une toux nocturne troubloit fortement le sommeil, et que la respiration étoit laborieuse au moindre mouvement du corps.

Enfin je mêlai aux dissolvans de légers toniques, parce qu'il ne suffisoit pas d'avoir détruit une fois l'engorgement, mais qu'il étoit nécessaire de prévenir sa nouvelle formation.

Je ne décrirai pas les hémorragies des poumons, provenant du vice du cœur, d'un anévrisme de l'aorte, ou de toute autre cause, n'ayant pas l'intention de donner un détail complet des différentes hémoptysies. Je joindrai seulement à ce que j'ai déjà dit, quelques choses sur l'hémoptysie des hydropiques.

De l'hémoptysie des hydropiques et quelques détails sur l'hydropisie.

J'ai eu à soigner quelques hommes laborieux et fatiguant beaucoup, des cochers, des bucherons, atteints d'hydropisie entre peau et chair, sans qu'on pût en accuser aucune cause manifeste, ni celle qui est la plus commune des hydropisies.

Ils sembloient dans le principe engraisser facilement, sur-tout vers le col et la poitrine ; enfin le

gonflement se répandoit sur tout le corps, et déclaroit la nature de la maladie.

Les battemens des artères étoient lents et forts, le reste étoit comme dans l'état de santé.

La guérison fut très-difficile et lente, et ne s'opéra qu'au moyen des remèdes les plus doux, qui favorisoient la liberté du ventre, et celles des urines; les sels les plus doux, le nitre, et la terre foliée de tartre, dans une décoction d'althéa, de mauve et de réglisse, furent presque les seules choses avantageuses, et plus tard enfin on pouvoit leur joindre l'oximel scillitique.

Je fus obligé de tirer un peu de sang à un ou deux de ces malades, une douleur fixe de la poitrine, la chaleur, et les urines de couleur de flamme; l'exigeant ainsi.

Parmi ceux-ci, se trouva un cocher, qui outre l'œdematie de tout le corps, avoit tantôt le scrotum, tantôt une partie du sternum, ou le col tuméfiés d'une manière particulière; la tumeur se formoit sur-le-champ, ressembloit à une boule, étoit aquoso-emphysemateuse, et disparoissoit bientôt après, à l'arrivée des sueurs; il y avoit par intervalle une oppression de poitrine, qui lui faisoit presque desirer la mort. Il survint une hémoptysie considérable; dans ce temps, aucune partie du corps ne parut affectée de cette tumeur particulière, vague aqueuse, aérienne, de sorte que je conjecturai de-là, que la matière de cette tumeur parcourant le corps, s'étoit portée sur les poumons; ayant ainsi établi mon diagnostic, je fis appliquer à cet homme un vésicatoire sur la poitrîne, et l'ayant bien couvert, je lui don-

nai des boissons diaphorétiques ; aussi-tôt que la sueur parut, l'hémorragie pulmonaire s'arrêta.

J'observe presque toujours, que les vésicatoires excitent une abondante diaphorèse, et même des sueurs copieuses, si l'on fait concourir les autres choses propre à les favoriser.

Voilà une hémoptysie arrêtée par un vésicatoire.

On peut observer quelquefois des hémorrhagies copieuses du nez, des attaques d'épilepsie, et des morts apoplectiques, chez des hommes attaqués d'hydropisies peu considérables, tandis que les femmes guérissent sûrement, d'hydropisies même graves.

Nous allons exposer maintenant quelle fut de toutes les espèces d'hémoptysies détaillée jusqu'actuellement, celle qui parut pendant ce mois, quel fut le secours que nous donnâmes à nos malades, et avec quel résultat.

Afin que je satisfasse à cette question, il faut se rappeller que nous avons établi précédemment une hémoptysie inflammatoire, une autre compagne de la péripneumonie fausse ou pituiteuse, et une troisième espèce provenant de la saburre bilieuse de l'estomac, de la sécheresse et du resserrement du ventre trop long-temps soutenus. Si ces causes dont chacune en particulier peut produire une hémortysie, viennent à réunir leurs forces, il en résultera un effet bien plus marqué, et un plus grand danger pour le malade.

Or nous avons vu pendant ce mois, ce concours de causes multipliées, formant l'hémoptysie, de manière cependant que l'inflammation des poumons, étoit comme superficielle, et que l'autre affection étoit la plus grave et la principale, je veux dire,

la péripneumonie fausse ; ajouter encore ceci, que la plupart avoient de la saburre bilieuse dans l'estomac, et le ventre fermé depuis très-long-temps.

Cet exposé des causes rend claire la connoissance de notre hémoptysie, et démontre ce que nous avions à faire.

En effet, nous ouvrions le ventre sur-le-champ, au moyen de fréquens lavemens, et ce secours quoique léger en apparence, calmoit beaucoup la pesanteur de la tête, la chaleur et les symptômes de la poitrine ; nous donnions ensuite de l'eau avec le miel et le vinaigre, et une solution de sels neutres, les plus doux. Le lendemain je faisois tirer quelques onces de sang, et par ces moyens, l'hémorrhagie des poumons se réduisoit ordinairement à des crachats simplement sanguinolens ; mais soit que le sang continuât à couler, soit qu'il s'arrêtât de la manière que nous l'avons dit, pourvu qu'il n'y eût aucune inflammation, ou qu'une inflammation très-légère, je donnois un émétique ; le vomissement et les selles soulageoient beaucoup les malades, arrêtoient le sang, et rendoient sur-tout la respiration plus libre. Chez quelques-uns, je n'excitai le vomissement qu'après *plusieurs* jours ; et cela, chez ceux dont les poumons étoient atteints d'une phlogose plus considérable, ou plus opiniâtre ; mais je leur faisois faire de fréquentes et copieuses saignées, et je lâchois le ventre avec les eccoprotiques et les lavemens. En suivant cette méthode, je faisois usage des saignées, des eccoprotiques et de lavemens fréquens jusqu'au temps où les urines auparavant de couleur de flamme, et sans hypostase, commençoient à roussir, à être moins rouges, à se troubler un peu après leur sortie, et à

déposer un sédiment briqueté, furfuracé, d'un blanc légèrement rouge ; je regardois cela comme un signe de la phlogose abattue, quoique la chaleur et les incommodités de la poitrine persistassent ; car je remédiois promptement et sûrement à ces derniers symptômes, en donnant un émétique.

Après le vomissement, les malades usoient d'une copieuse décoction de racine de chiendent, de dent de lion et de chicorée, à laquelle on mêloit ou un peu de sel neutre, ou le tartre stibié à petites doses.

Avec cette méthode, la toux nocturne diminuoit de jour en jour, les crachats représentant le blanc d'un œuf frais devenoient moins copieux et plus rares, les malades rendoient quelquefois de la pituite, et alloient à la garde-robe plus fréquemment que de coutume.

Les amers, les stomachiques, terminoient le traitement.

Chez quelques-uns, ayant laissé l'émétique, je me contentois d'ouvrir le ventre par intervalle, avec la manne, les tamarins et un sel neutre.

Le sang tiré présenta ordinairement une croûte verte, jaune, étendue, épaisse et tenace.

Le seul aspect de la croûte phlogistique ne me porta pas à réitérer plus souvent les saignées ou à les faire plus copieuses, à moins que d'autres signes d'une inflammation vraie et prédominante, ne l'exigeassent.

Les maladies de poitrine de ce mois, furent donc des pleurésies inflammatorio-pituiteuses, inflammatorio-bilieuses, ou la phlogose prédominant, pituitoso-inflammatoires, accompagnées de ces hémoptysies déjà décrites, lesquelles ne différoient pas essentiellement des pleurésies mentionnées.

Je me rappellois alors des pleurésies observées par Cleghorm, qu'on pourroit appeller avec raison putrido-inflammatoires dans lesquelles il y avoit une véritable inflammation des poumons, mais en même-temps, un foyer putride d'une acrimonie stimulante dans l'abdomen; foyer qu'il faut d'abord émousser, délayer et emporter ensuite par le vomissement, ou par les selles.

Au reste, pendant tout le mois de Février, les vomissemens à la suite d'un émétique, furent plus fréquens et les selles plus rares que dans l'été précédent, pendant lequel et l'automne suivante, le ventre fut très-relâché et de lui-même, et beaucoup plus, si on donnoit le plus léger purgatif.

Les malades ne vomirent ordinairement pendant ce mois, qu'un peu de pituite, mais le soulagement surpassoit de beaucoup la quantité de la matière.

On trouvoit par-tout, dans ce temps, *peu de bile*, *beaucoup de phlogose*, et encore plus de pituite, et cette dernière tint le premier rang pendant tout ce mois.

Quoique je n'aie vu aucune maladie purement inflammatoire, mais toutes composées, comme je l'ai déjà dit, néanmoins, il ne manqua pas de fièvres engendrées ou par la pituite seule, ou mêlées de bile, et de nature putride; la putridité cependant n'étant ni forte, ni accompagnée de symptômes graves,

M A R S.

Un temps doux, un air pur et serein, marquèrent les premiers jours du mois de Mars.

Il ne parut de neiges nulle part, que dans les en-

droits où les derniers vents l'avoient entassée en monceaux qui fondirent les derniers.

Le quatrième jour, un vent du midi très-doux appesantissant la tête, couvrit le ciel de nuages et menaça de pluie. Les jours suivans, le soleil, les brouillards, les nuages et les pluies légères revinrent comme par tour; la température restant toujours douce et humide, jusqu'à ce qu'au neuvième jour où le froid se joignit à l'humidité.

Le douzième jour, il s'éleva des vents de nord très-froids qui séchèrent l'atmosphère. Le soleil, la gelée, des floccons de neige, du grésil et les vents de nord revinrent alternativement.

Le 19, un vent violent du midi remplaça l'aquilon qui avoit régné jusqu'alors, et ayant rassemblé des nuages du sud, il mit tout le ciel en eau.

Depuis ce temps, il y eut beaucoup d'inconstance dans l'atmosphère; elle fut agitée par le souffle du midi, et arrosa par fois la terre des pluies très-légères.

Le pénultième jour fut totalement pluvieux, et le dernier couvert de nuages avec un vent du midi énervant les corps et les esprits.

Le 12 et 13, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 4 lig.

Le 4 et 5, sa plus grande dépression, de 27 p. 2 lig.

Le 13, le plus grand froid fut a — 4 deg.

Le 30, la plus grande chaleur a † 12 deg.

La chaleur moyenne a † 2 $\frac{1}{3}$ deg.

Il y eut un assez grand nombre de malades pendant ce mois, parmi les femmes plus que parmi les hommes; mais les maladies furent douces, trainè-

rent en longueur plus que les mois précédens, et n'enlevèrent pas beaucoup de monde.

Beaucoup de rhumatisme.

Sur la fin du mois de Février et pendant celui de Mars, il parut beaucoup de lumbago et de sciatiques qui cédèrent à l'usage long-temps continué des purgatifs les plus doux.

Ceux que cette maladie visitoit une ou deux fois l'an, comme par habitude, ceux-là n'en furent débarrassés que tard ; et encore de manière que de temps en temps elle les faisoit rappeller d'elle par le retour d'une légère douleur par un poids extraordinaire ou l'engourdissement de quelque membre. Il y en eut quelques-uns parmi ceux-là, dont la jambe ou le bras s'atrophièrent.

Mal soignés ils emmenèrent l'atrophie des membres.

Or ceux-là éprouvèrent principalement cette atrophie de quelque membre, qui n'attaquèrent pas ces rhumatismes *d'origine gastrique*, en renversant l'estomac surchargé de beaucoup de saburre, et en fortifiant sa puissance coctrice ; mais qui par les saignées, les scarifications, les boissons copieuses, tièdes, sudorifiques et énervantes, entraînèrent et enfoncèrent profondément dans les plus petits vaisseaux la matière morbifique, qu'il ne fut plus possible d'en retirer.

Ce mois engendra beaucoup de pituite et moins de phlogose : car le vice *phlogistique* de Janvier et de Février, qui dans ces temps là même ne fut jamais seul, ni même intense, se relâcha très-évidemment

pendant

pendant ce mois ; et se changea en un vice *pituiteux* de tout le corps, du ventre sur-tout et des poumons.

Leur nature.

Le caractère de ces rhumatismes, soit qu'ils attaquassent les lombes, les cuisses, ou toute autre partie, fut tel, qu'ils tourmentèrent les malades le soir et pendant la nuit, et qu'ils se calmèrent ordinairement pendant le jour. Ils furent seuls ou accompagnés d'un catarrhe, ou d'une fausse péripneumonie.

Leur siège.

Si quelqu'un avoit eu une partie du corps déjà affectée, ou affoiblie antérieurement, le rhumatisme alloit s'y fixer de préférence : ainsi, celui qui avoit eu un membre contus, ou l'œil irrité par un fétu, un grain de sable, ou une poussière quelconque, commença peu de jours après à avoir une fièvre obscure, des nuits agitées, des sueurs, une pesanteur d'estomac et des envies de vomir ; enfin la partie auparavant lésée, soit l'œil, soit un membre, fut en proie à des douleurs plus graves, déchirantes sur le soir et pendant la nuit.

La légion externe, soit de l'œil, soit d'un autre partie, sembloit avoir invité ce rhumatisme gastrique.

Ces ophthalmies se changèrent promptement en une opacité cendrée, de la cornée transparente.

Leur traitement.

Je faisois attention à deux choses dans le traitement : d'abord à guérir la fièvre rhumatismale, et

après l'avoir guérie et tari sa source dans l'estomac ; je m'occupois à enlever l'autre infirmité topique fixée sur quelque membre, ou dans un œil.

J'ai dit plus haut que cette fièvre rhumatismale avoit été le plus souvent heureusement combattue par les dissolvans, l'émétique, les éméto-cathartiques, ou même par les purgatifs les plus doux seuls, mais long-temps continués, et enfin par les toniques. Un emplâtre vésicatoire, rubéfiant, ou des frictions aromatiques, emportèrent l'infirmité topique des membres, que j'ai dit persister long-temps encore après la disparition de la fièvre, par exemple, la stupeur, une légère douleur revenant par fois, etc.

Ces métastases produites par les fièvres de cette saison, se résolvent suivant les observations plus difficilement et plus tard que celles des fièvres d'été et en général les dépôts d'hiver, de printemps et d'automne persistent ordinairement long-temps quoique la fièvre qui les a produits soit déjà guérie, et forment eux-mêmes une maladie particulière qui exige aussi un traitement particulier, tandis qu'au contraire tout ce qui naît d'affections locales dans une fièvre *d'été*, se guérit de la même manière que la fièvre principale, se soutient ou décroît avec elle.

La péripneumonie *fausse* ou *pituiteuse* parut aussi fréquemment pendant ce temps, et fut seule ou accompagnée d'une inflammation vraie des poumons, quoique légère pour l'ordinaire et facile à dissiper. Un petit nombre furent attaqués d'une inflammation grave et dangereuse des poumons, les hommes robustes surtout et les jeunes gens.

La plupart éprouvoient dans l'un et l'autre côté de la poitrine une douleur pungitive, déchirante,

étendue, et se propageant depuis l'épaule jusqu'à la crête des os des iles.

Chez quelques-uns, les membres aussi du côté affecté souffroient comme d'une fluxion, d'une sérosité âcre, et les malades ne pouvoient se coucher sur la partie douloureuse.

Description de la péripneumonie et de la pleurésie fausse de ce mois.

Il fut rare qu'il se joignit pendant ce mois une hémorrhagie des poumons à cette péripneumonie, ou pleurésie fausse, quoiqu'il n'y en eût presque pas où les crachats ne fussent teints d'un peu de sang.

Tous rendirent des crachats ressemblant à du blanc d'œuf, en petite quantité d'abord, et copieux dans la suite.

Chez quelques-uns, les crachats furent tenaces, ductiles et teints d'une couleur herbacée.

Il y avoit beaucoup d'anxiété avec cardialgie, principalement après avoir pris de la boisson, la fièvre étoit modérée, et avoit des accès obscurs sur le soir.

Les crachats copieux ne jugeoient point la maladie, aussi ne les sollicitions-nous pas. Il valoit mieux préparer la matière morbifique, au moyen des dissolvans salins, de manière qu'après avoir remédié à la phlogose par une ou deux saignées, on pût l'emporter avec un émétique. Bientôt après la toux incommode s'appaisoit, et la quantité des crachats diminuoit beaucoup avec un soulagement notable.

Dans les péripneumonies fausses, légères, l'usage

continué des eccoprotiques fut avantageux, mais il fut très-insuffisant dans les plus graves.

Après le vomissement, qu'il falloit quelquefois réitérer quelques jours après, je donnois la décoction de dent de lion, avec un sel neutre ou de petites doses de tartre-émétique, jusqu'à ce que la foiblesse exceptée, tout fût comme dans l'état de santé. Je renvoyai les malades après avoir confirmé leur traitement avec la décoction de racine de chicorée et de lichen d'Islande.

D'autres maladies comme satellites de la maladie principale.

Il y eut aussi dans ce temps d'autres maladies, compagnes de la fausse péripneumonie, savoir, des asthmes, des catarrhes, des fausses couches fréquentes, des hémorrhagies utérines qui arrivèrent, soit dans les fausses couches, soit dans le temps des règles.

La même méthode thérapeutique employée partout et avec le même succès, prouva que ces maladies, quoique paroissant dans le public sous différentes formes, provenoient de la même origine, et étoient entretenues par le même aliment.

La connoissance de la maladie principale est le guide et la boussole, pour toutes les autres affections maladives qui règnent dans ce temps.

Comment se fait-il que la même matière morbifique produise chez les uns un catarrhe, et chez les autres une fausse couche ou une perte, c'est ce que j'ignore ; mais j'affirme ceci, que j'ai guéri sûrement avec la même méthode des maladies fébriles très-différentes

en apparence, mais produites dans le même temps; et sans une de ces causes évidentes qui sont de toutes les saisons, et que j'ai trouvé cette méthode de traitement tirée de la constitution de l'année, meilleure et plus courte que toutes les autres.

Certes, celui-là se trompe lui-même, trompe l'art et les malades, qui entreprend le traitement des maladies fébriles, sans être conduit comme par la main par ce guide fidèle; je veux dire, la connoissance de la constitution, mille formes différentes de la même cause, mille variétés tromperont le médecin qui ne sera pas pourvu de cette science des temps.

On ne pourra être utile, ni aux armées, ni à la nombreuse classe des pauvres dans les hôpitaux des villes, si on manque de cette connoissance directrice des constitutions.

J'appellerai une médecine de ce genre versatile, ne reposant sur aucune base, inutile et puérile, pourvu qu'elle n'entreprenne rien d'important et d'héroïque; mais celle qui reposant sur des fondemens aussi peu solides, abuse des grands moyens et des remèdes puissans, je la placerai au nombre des infâmes poisons, et la regarderai comme plus dévastatrice que l'épidémie la plus funeste.

De combien de mortels ne sera-t-il pas le consolateur et le génie tutélaire, celui qui recherche la nature des épidémies, et qui ne se laissant distraire par aucune variété accidentelle, saisit la cause et la combat directement.

Je remédiois de la même manière, comme je l'ai déjà dit, à la péripneumonie fausse, au catarrhe, à l'astheme et aux pertes, savoir: par les dissolvans et les éméto-cathartiques. Je ne fis aucune différence, si

on excepte une ou plusieurs saignées, quelquefois nécessaires au commencement de la péripneumonie, et devant précéder l'émétique. Les catarrhes cédèrent quelquefois aux dissolvans salins seuls, souvent aussi aux dissolvans suivis un peu tard de l'émétique. Les asthmatiques subirent le même traitement que les catarrheux, mais usèrent plus fréquemment de l'émétique.

Certaines choses nécessaires à savoir sur les catarrhes.

On a débité de tous côtés plusieurs propos sur les catarrhes, que j'ai dit précédemment avoir été très-fréquens pendant ce mois, savoir : qu'ils étoient plus rébelles que de coutume, qu'ils se changeoient souvent en une fièvre d'une nature maligne, et que pour cela, on appella fièvre *catarrhale maligne* ; pour nous, nous n'avons éprouvé aucune malignité, parce que le traitement décrit plus haut la prévenoit heureusement.

Je vois que ceux-là font beaucoup de faute dans le traitement des catarrhes, qui se contentant de la forme externe de la maladie, quoique cachée sous le même masque elle puisse différer totalement, ne recherchent pas soigneusement la nature de la chose.

De-là, ils appellent catarrhe une toux ébranlant les poumons, le soir surtout et pendant la nuit, de telle sorte qu'excepté elle, aucun autre symptôme remarquable n'attire l'attention de l'homme ignorant l'art principalement s'il s'y trouve une irritation continuelle de la gorge, et le sentiment d'une matière âcre qui y découle.

Je vais exposer en peu de mots, quelles espèces de catarrhes j'ai vues et guéries dans différens temps, et à quelles marques je distinguois chaque espèce.

Et je ne crois point mon travail inutile, en notant exactement les diverses espèces de cette maladie, toutes fréquentes, et présentant au premier coup-d'œil la même origine ; ce qui les fait souvent confondre et soumettre au même traitement, d'où il résulte une foule d'affections chroniques à la honte de l'art.

Catarrhe séreux, fièvre catarrhale bénigne.

Le catarrhe benin, et la *fièvre catarrhale bénigne*, accompagnée de coryza, d'enchifrénement, d'enrouement et d'ophthalmie séreuse, ont coutume de paroître fréquemment dans le temps où l'air échauffé met le corps en sueurs, et où ces sueurs sont de temps en temps supprimées par le souffle froid d'un vent du nord.

Ceux-là aussi sont affectés de ce catarrhe simple, qui s'échauffent par la marche, ou un exercice violent, et qui exposent leur corps dépouillé, et en état de sueurs, à un air froid, ou le reçoivent dans les poumons par l'inspiration.

Je rappellois la transpiration supprimée, qui s'étoit portée de suite sur les poumons, et je la déterminois vers le ventre, les reins, et la vessie, comme les couloirs les plus propres ; enfin, un peu d'opium rendoit le repos aux poumons ébranlés, et rétablissoit les fonctions cutanées ; la manne, le nitre, l'althéa, l'opium, étoient indiqués dans ce cas, et suffisoient presque seuls.

Catarrhe inflammatoire.

J'appellois *inflammatoire* une autre espèce de catarrhe, et je la regardois comme le rudiment de la pleurésie ou de la péripneumonie, ou comme un certain commencement de l'une ou de l'autre.

Ces catarrhes *inflammatoires* précèdent l'épidémie des vraies inflammations de poitrine, et sont les préludes des dangers dont elles menacent. Lors même que la force de l'épidémie se ralentit, le catarrhe se soutient encore quelque temps, et sonne le dernier la retraite. Dans la force de la constitution pleurétique, quelques-uns en sont entièrement exempts, d'autres ne sont atteints que de catarrhe, et ce sont ceux que la constitution rencontre les moins disposés.

La méthode anti-phlogistique convenoit à ceux-ci comme aux pleurétiques eux-mêmes.

On prononce partout le nom de *fièvre catarrhale maligne*, mais je n'ai pas trouvé que ce fût toujours la même maladie qu'on appelle de ce nom.

Ce catarrhe, compagnon de la fausse péripneumonie.

Ce catarrhe précède ordinairement, accompagne ou suit la fausse péripneumonie décrite antérieurement, et on l'accuse de *malignité*, parce qu'il rejette absolument le traitement du catarrhe benin, la manne, le nitre, les émolliens, et les anodins le soir, et que les saignées sur-tout réitérées le changent en fièvre maligne; mais il auroit fallu ne pas distinguer ce catarrhe de la péripneumonie fausse elle-même, dont il est un premier degré, et opposer à l'un et à l'autre le même traitement.

Catarrhe gastrique, bilieux, putride, malin.

Il arrive quelquefois que les fièvres bilieuses d'été et d'automne, négligées ou exaspérée par un régime échauffant, ou des saignées réitérées qui n'emportent point le foyer bilieux, se jettent sur les poumons; on les appelle alors fièvres *catarrhales malignes*, et on attend des exanthêmes pour juger la maladie.

Quelquefois la fièvre bilieuse attaque sur-le-champ la poitrine, et offre chez quelques-uns une pleurésie ou une péripneumonie, tandis que chez d'autres, la fièvre moins forte produit aussi de moindres incommodités de la poitrine, de sorte que les malades ne se croyent affectés que d'un seul catarrhe.

Celui qui entreprend le traitement du catarrhe de ce genre, échoue honteusement, s'il ne fait attention à leur origine gastrique, et s'il ignore que ce sont de certains essais ou préludes d'une péripneumonie ou d'une pleurésie bilieuse, ou une certaine modification et une variété d'une fièvre bilieuse modérée.

Ces catarrhes bilieux exigent absolument le même traitement que nous avons déjà décrit fort au long dans plusieurs autres endroits, je veux dire, le traitement *anti-bilieux*, dont le vomissement excité par l'art constitue la partie essentielle.

Catarrhes de ceux qui relèvent de fièvre maligne.

Ceux qui commencent à relever de fièvre maligne, et à entrer en convalescence, tombent assez souvent dans une toux comme catarrhale, troublant surtout les nuits, quoiqu'ils en ayent peut-être été

exempts dans le commencement et pendant la force de la maladie.

Nous observions presque toujours ces catarrhes de ceux qui relèvent de fièvre maligne, lorsque les malades nous étoient confiés, après que la maladie étoit avancée, qu'elle avoit été négligée, et que le ventre n'avoit pas été purgé de la matière saburrale.

Mais chez tous les autres qui nous furent emmenés à temps, il nous est à peine arrivé d'observer cette toux, sur-tout depuis cette époque où les vrais secours de l'art pour emporter la malignité nous ont été connus, non d'après une certaine hypothèse célébrée mal-à-propos, ou une prédilection aveugle d'un systême imaginaire, mais d'après un usage multiplié, constant, plus éclairé de jour en jour, et où j'ai su apprécier la vertu admirable des émétiques, soit dans ces fièvres, soit dans plusieurs autres maladies.

Si les secours que la maladie principale exigeoit, avoient été administrés sciemment et diligemment, et si le malade commençoit à se rétablir, le temps, les remèdes toniques, et les stomachiques dissipèrent cette toux nocturne, et la dureté de l'ouie qui avoit lieu fréquemment.

Je n'attendois aucun soulagement, mais beaucoup de désavantage, des boissons tièdes, émollientes et pectorales.

Lorsque la toux persista de manière qu'elle augmentoit chaque nuit, ou qu'elle revenoit assiduement avec la même violence, je ne croyois plus qu'on dût confier la chose au temps seul, à la méthode fortifiante ou nutritive, mais je pensois qu'il y avoit encore de nouvelles saburres dans l'estomac

affoibli du convalescent, saburres ramassées pendant les derniers temps de la maladie et en trop grande quantité, pour pouvoir être soumises et cuites. Je les emportai par un émétique ou un purgatif, et je reveillai les forces coctrices, afin qu'il ne s'en fit pas un nouvel amas.

Catarrhe après les rougeoles de l'été 1777.

Les rougeoles d'été de l'année précédente furent suivies d'un catarrhe que j'eus de la peine à vaincre, tant j'ignorai qu'il tiroit son origine de l'estomac.

Différentes espèces de catarrhe gastrique.

Je ne rapporterai point ici les autres espèces de catarrhe gastriques très-fréquentes, sur-tout chez les enfans voraces, pituiteux, sujets aux vers, digérant mal et pleins de crudités, ces espèces étant connues même parmi le peuple.

Catarrhe et coryza des chiens.

Dans l'été de l'année 1777, et l'été précédent, une toux catarrhale fit périr les chiens; ils avoient le nez affecté d'un coryza qui leur faisoit rendre une grande quantité de mucus verd, leurs yeux étoient sales et plein de chassie, ils avoient une toux laborieuse, des vomissemens spontanés, et rendoient des matières corrompues, ils devenoient extrêmement maigres, comme à demi paralysés de quelques membres et périssoient enfin.

Je guéris un petit chien attaqué de cette maladie, en lui faisant prendre une dissolution de tartre émé-

tique qui lui fit rendre beaucoup de matière très-fétide ; mais quelques semaines après, cet animal très-vorace s'étant gorgé de viande que sa maîtresse indulgente lui donnoit en trop grande quantité, il tomba de nouveau dans le même état, et lorsque, au lieu du vomitif, on lui eut fait prendre par des conseils de femmes, de l'huile d'amandes et de la graisse de chien, il périt dans les convulsions.

D'où j'ai tiré le diagnostic des catarrhes.

Lorsqu'un catarrhe épidémique venoit à régner soit parmi les enfans, soit parmi les adultes, je portai toute mon attention vers la recherche de la nature et du caractère de la fièvre aiguë qui dominoit dans ce temps : car les catarrhes, de quelque origine qu'ils soient, n'ont ordinairement aucuns signes certains de leur caractère spécifique ; ils présentent des symptômes ambigus et communs à tous les catarrhes, même aux plus différens entr'eux, et ils doivent être considérés comme des maladies seulement commençantes et pas encore assez formées, pour pouvoir toujours et sûrement être distinguées entr'elles. Mais la fièvre aiguë dominante, sous laquelle combat la constitution catarrhale, entourée ordinairement des symptômes clairs et nullement douteux, indique les causes morbifiques, leur siège et la méthode de traitement convenable, et en faisant connoître ainsi son propre caractère, ne permet pas de douter de la nature du catarrhe son congénère.

J'avois coutume d'examiner aussi en quelle fièvre aiguë avoit coutume de se changer le catarrhe populaire, soit de lui-même, soit par un mauvais traite-

ment : car j'ai observé que les catarrhes *inflammatoires* penchoient vers les vraies inflammations des poumons, et les bilieux, vers les péripneumonies et pleurésies fausses et bilieuses.

Après m'être assuré de la tendance du catarrhe dont je recherchois en moi-même la nature et le traitement, en une certaine maladie aiguë qui m'étoit déjà connue, je voyois l'affinité de l'un et de l'autre, et je parvenois ainsi à la connoissance du catarrhe lui-même et de son traitement.

Peut-être sera-t-on surpris de me voir arrêter si long-temps à la recherche d'une maladie si légère, si connue par-tout, dans tous les siècles, et de me la voir traiter avec tant de détails et d'intérêt ; mais je crains que la vue fréquente de cette maladie nous en impose elle-même, de manière à nous faire croire que nous connoissons sa nature, lorsque nous n'avons vu que sa forme extérieure ; et cependant qui ignore que le catarrhe est quelquefois grave par lui-même, et la cause de maux plus graves encore ? Et qui confondra impunément les différentes espèces de catarrhes ?

AVRIL.

Des vents impétueux du midi, des pluies chaudes restes du mois de Mars, continuèrent encore le premier jour d'Avril.

De-là, le calme revint dans l'athmosphère agitée, et avec lui, un soleil très-ardent.

Le cinquième jour du mois, fut suivi d'une nuit orageuse, marquée par des éclairs, du tonnerre et une pluie bruyante ; le lendemain fut de nouveau

pur et tranquille ; le calme et la chaleur furent les mêmes.

Le neuvième, le ciel se troubla, le soleil fut parfois couvert de nuages, la chaleur diminua un peu, et le douzième il tomba de la pluie.

Depuis il fit froid, les vents soufflèrent, et il régna en général une humidiré désagréable, il n'y eut aucun jour, jusqu'au dix-septième, qui ne donnât de la pluie ou n'en menaçât.

Mais le dix-septiéme, la douceur du printemps revint, et rendit agréable tout le reste du mois, n'ayant été interrompue que par quelques pluies qui tombèrent le 28, accompagnées de tonnerre.

La chaleur fut plus forte et plus précoce que la saison ne le comporte chez nous, aussi la végétation s'annonça beaucoup plutôt que les autres années.

Le 28, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 2 lig.

Le 18, sa dépression de 27 pou. 3 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 5, la plus forte chaleur fut + 16 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 16, la moindre fut a + 2 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne de tout le mois + 12 $\frac{2}{3}$ deg.

Pertes et fausses couches épidémiques

Les pertes et les fausses couches furent très-fréquentes parmi les femmes.

Car le flux menstruel ne se borna pas a un petit nombre de jours, comme il avoit coutume auparavant, mais il s'étendit jusqu'à plusieurs semaines, et chez les femmes enceintes, des pertes se déclarèrent dans le temps même où les règles avoient coutume de venir avant leur grossesse, au milieu des mouve-

mens fébrilles et des douleurs d'enfantement, suivies de la perte de leur fruit.

Le repos et la saignée furent utiles ; et chez celles qui furent surchargées de bile, le vomissement excité avec l'ipécacuanha, après avoir fait précéder la saignée.

Ainsi nous nous servimes contre ces flux menstruels hors de saison, d'un secours qui a coutume de les exciter d'autres fois, savoir : dans d'autres temps et d'autres causes.

Suffocation par inflammation de poitrine.

Ce mois produisit aussi beaucoup de pleurésies bilioso-inflammatoires ; parmi les hommes, quelques-uns affectés de cette maladie de côté qu'il avoient négligée chez eux, périrent suffoqués aussitôt qu'ils furent entrés à l'hôpital ; ils eurent l'un ou l'autre poumon très-enflammé, charneux, resonnant sous le scapel, très-pesant et si volumineux, que l'autre poumon quoique sains ne pouvoit remplir ces fonctions, comprimés par le poids et le volume du poumon enflammé.

On observa aussi pendant ce mois et le mois précédent, plus de morts que pendant l'hiver.

Morts fréquentes dans le printemps.

Je rapporterai deux exemples d'inflammation de poitrine et de la mort qui s'en suivit.

Exemples d'individus suffoqués de pleurésie et de péripneumonie.

Un homme âgé de 55 ans, d'une fibre serrée et d'une couleur brune, n'ayant jamais fait de maladie jusqu'à cet âge, selon son rapport, étoit arrivé de l'Italie dix jours avant celle-ci.

Le 21 Avril, à la suite de pénibles travaux, et après s'être rassasié de viandes de cochon durcies par le sel et la fumée, il fut saisi d'une douleur du côté droit, s'étendant depuis la crête des os des iles, jusqu'à la mamelle. L'anorexie étoit complette, la bouche amère, la tête embarrassée.

Le 23, la douleur de côté aiguë et pungitive auparavant, se changea en une douleur obtuse, qui fut bientôt accompagnée d'une grande oppression de poitrine, d'une respiration difficile et laborieuse, et d'une toux emmenant des crachats muqueux, légèrement jaunes; il y avoit de la chaleur, de l'altération, le malade fut mal et sua beaucoup pendant la nuit.

Il rendit trois ou quatre fois, chaque jour, par le bas, des matières tenues, fétides, en petite quantité.

Le 28 Avril, il fut porté à l'hôpital, ayant une respiration prompte, pénible, stertoreuse, expectorant des crachats copieux, d'un jaune verd, tenaces et très-fétides. La région du cardia étoit sensible au toucher, les extrêmités étoient froides, le pouls à peine plus fréquent que le naturel, se soutenant, mais les forces musculaires étoient abattues.

Il disoit n'avoir fait usage que de thé.

Ayant été reçu à l'hôpital, l'examen de sa maladie

étoit à peine achevée qu'il mourut avec toute sa connoissance.

Le poumon droit étoit très-enflammé ; il offrit au scalpel la dureté des muscles, et présenta une couleur d'un jaune rouillé.

Une petite portion du poumon, regardant le diaphragme, étoit exempte d'inflammation.

La plèvre étoit très-enflammée, ainsi que le diaphragme, et ce dernier plus encore.

Le poumon gauche étoit sain, mais réduit à un très-petit espace par le poumon enflammé.

Les veines du cœur étoient très-distendues.

L'estomac étoit très-ample, le pylore étoit ample aussi et ouvert.

Le duodenum avoit de même beaucoup de grandeur.

Le jéjunum et l'iléum étoient légèrement enflammés et remplis de vers.

Un autre ouvrier âgé de 42 ans, jouissoit depuis long-temps d'une bonne santé. Le 19 Avril, sur le soir, il lui prit un mal de tête qui fut suivi de chaleur et de sueurs pendant la nuit. Le lendemain il éprouva de la chaleur au milieu des frissons vagues ; une douleur pungitive s'empara des deux côtés, et s'étendoit depuis la partie molle des hypocondres, jusqu'aux mamelles de part et d'autre avec une toux sèche. Le troisième et quatrième jour de la maladie, ne produisirent aucun amendement ; il survint des défaillances et des crachats glutineux. Le cinquième jour, il vint à pied à l'hôpital ; on lui ouvrit la veine ce même jour, et on lui donna des boissons anti-phlogistiques. La douleur dès côtés fut à peine sensible, le pouls étoit presque comme dans l'état sain, ainsi

que la chaleur qui augmentoit quelque peu sur le soir et pendant la nuit.

Le huitième jour de la maladie, le pouls d'ailleurs naturel eut de fréquentes intermittences. Le malade se plaignoit d'une légère oppression de poitrine qu'il n'avoit pas sentie depuis quelques jours, quoique de temps en temps il respirât avec difficulté ; il existoit encore quelques restes des douleurs pungitives, et une toux qui n'étoit pas incommode ; la nuit fut très-agitée, le malade toussa et rendit des crachats glutineux et sanguinolens, avec crainte de suffocation. La respiration se faisoit avec bouillonnement et sifflement, et le pouls présentoit diverses inégalités. Le 29 Avril sur le soir, il expira. Les urines avoient toujours été de couleur de safran, et les selles peu copieuses ; la fièvre paroissoit être modérée, le pouls et la chaleur étoient presque naturels ; mais la respiration étoit courte et précipitée ; et la figure abattue ; ces discours étoient interrompus par le besoin de respirer fréquemment, il passa les premiers jours de la maladie, débout, en se promenant, et vaquant à ses occupations ordinaires.

La poitrine ouverte présenta le poumon droit d'un volume énorme, dur et enflammé dans toute son étendue ; disséqué, il offrit une substance d'un blanc verdâtre.

Le poumon gauche étoit sain ; mais l'un et l'autre étoient adhérens à la plèvre par des liens anciens et serrés. La plèvre étoit absolument saine. Le péricarde contenoit quatre onces d'une eau jaunâtre.

Les intestins jéjunum et iléum étoient très-enflammés. La vésicule du fiel étoit distendue par beaucoup de bile tenace.

Nous avons vu assez souvent ce pouls et cette chaleur presque naturels, dans des péripneumonies mortelles, et nous avons observé que *le bruit dans la poitrine, lorsque le malade est couché, et le desir de rester sur son séant, sont le signe d'une mort certaine* chez les péripneumoniques.

Différentes terminaisons des inflammations de poitrine.

Je vais rapporter ici quelles terminaisons m'ont paru être les plus fréquentes dans les inflammations de poitrine, en faveur de celui qui voudra un jour donner une histoire complette des maladies de poitrine, chose certainement difficile. Il nous est arrivé de voir un très-grand nombre de pleurésies *résolues heureusement*, un *petit nombre jugées par les crachats*, et très-peu, *tourner en suppuration*; mais je ne dirai rien de ces terminaisons de pleurésies et de péripneumonies, qui sont suffisamment connues et traitées délà.

Je rapporterai d'abord les morts et les différentes manières dont elles ont lieu, dans une inflammation de poitrine; ensuite les affections chroniques de ceux qui ont échappé à la mort dans la pleurésie ou la péripneumonie; car ces deux maladies ne méritent pas qu'on les distingue.)

1°. *Suffocation provenant de l'inflammation du poumon rendu imperméable par son volume.*

Un assez grand nombre périrent *suffoqués* dans la force de la maladie, de la même manière que ces deux malades, dont nous avons rapporté l'histoire

peu auparavant. Le poumon enflammé incapable de transmettre le sang, donne la mort en comprimant par son volume, le poumon voisin; chez ces malades, la respiration est très-courte, bouillonnante, avec sifflement, le thorax presque immobile, avec des efforts ordinairement inutiles de la part des malades pour se lever et se tenir sur leur séant, tandis qu'ils retombent de temps en temps sur le dos. La chaleur et le pouls différent à peine de l'état de santé; l'esprit est quelquefois présent, le plus souvent il y a délire.

Quelquefois ils essayent de se lever du lit, et debout, leur respiration fait moins, ou ne fait pas du tout de ce bruit que nous observons avoir lieu dans la gorge et dans son trajet, plutôt que dans la poitrine : ici le danger croit peu à peu.

L'épanchement subit d'une lymphe coagulable dans la cavité de la poitrine.

D'autres sont suffoqués par une autre cause, dans l'inflammation de poitrine. Chez ceux-ci, l'inflammation se résout tout-à-coup, la lymphe coagulable s'épanchant *subitement* et *copieusement*, du viscère enflammé, dans la cavité de la poitrine, ou dans le péricarde.

Cette métastase funeste et subite de la lymphe plogistique, avoit lieu quelquefois chez ceux dont la maladie n'étoit pas négligée, et qui avoient déjà conçu quelque espoir de salut; or, nous augurions qu'elle s'opéroit, de fait, lorsque chez un individu atteint d'une inflammation de poitrine, mais ne se trouvant pas très-mal, et ayant été soigné avec

précaution, la respiration devenoit tout-à-coup trés-difficile et très-prompte, et ne pouvoit se faire que lorsque le malade étoit droit ou assis, et le corps incliné en avant, avec petitesse et fréquence dans le pouls, froid des extrêmités, et une figure hyppocratique. Ces malades périssent peu après, suffoqués par ce faux empyême.

On pourroit peut-être conserver de tels malades, en pratiquant sur-le-champ l'opération de l'empyême, et en évacuant la lymphe avant qu'elle se coagulât.

2°. *Hydrothorax des péripneumoniques et ses effets.*

D'autres périssent d'un hydrotorax, ou d'une collection de sérosité dans le péricarde, quoique l'inflammation de poitrine ait été guérie ; car une fréquente observation nous a appris, que pendant l'inflammation de poumon, il se ramasse dans la cavité de la poitrine ou dans le péricarde, une sérosité, dont de petites parties seront reprises peut-être par le poumon devenu sain, et les vaisseaux résorbans des autres parties environnantes, pour être portées de nouveau dans la masse commune des humeurs ; mais si la collection de cette sérosité est trop considérable, elle formera un hydrothorax, qui étouffera la malade subitement, ou qui traînera en longueur.

Nous rencontrerons plus loin un exemple d'un hydrothorax joint à une péripneumonie, où les eaux qui étouffoient le malade, furent évacuées par la ponction.

3°. *Liens, adhérences des poumons et leurs suites.*

L'inflammation de la poitrine est encore suivie de diverses affections longues et ordinairement incurables ; assez souvent le poumon est attaché à la plèvre. J'ai rencontré dans l'ouverture des cadavres, des adhérences de ce genre, lâches ou serrées, sans que les malades se fussent plaints pendant leur vie, d'aucune lésion dans la respiration.

Quelques-uns néanmoins sembloient avoir supporté difficilement ces adhérences des poumons, avec les parties voisines, peut-être parce qu'elles étoient récentes, et qu'ils n'y étoient pas encore accoutumés.

Le plus souvent le poumon se trouve comme enveloppé dans un sac coriace, épais, et formé de membranes appliquées les unes sur les autres, et quelquefois renfermé en un espace très-étroit ; ce sac est adhérent, d'un côté à la plèvre, de l'autre au poumon lui-même, de manière qu'il est difficile de le séparer de l'une et de l'autre ; je lui trouvai quelquefois l'épaisseur d'un pouce, et même plus ; sa substance fut tenace, coriace, et quelquefois presque cartilagineuse, de manière à en imposer pour la plèvre épaissie.

Les vaisseaux sanguins paroissoient s'être étendus du poumon voisin, ou de la plèvre, dans la substance même du sac. Nous pensions que ce corium provenoit de la lymphe coagulable, transsudant de la manière déjà exposée, mais en trop petite quantité, pour pouvoir étouffer le malade.

Les membranes appliquées les unes sur les autres, n'étoient pas toutes de la même ténacité ; mais les

plus intérieures étoient plus fermes, et les externes l'étoient moins; celles qui provenoient de la dernière maladie, étöient encore gélatineuses. Vous pouviez presque, du nombre des couches, conclure le nombre des pleurésies qui avoient précédé.

Il ne put se faire que ce sac membraneux ne nuisît considérablement au développement du poumon, sur-tout dans les grandes inspirations. De-là, ce sentiment de gêne et de rétrécissement dans l'un ou l'autre côté de la poitrine, avec une certaine douleur, mais obtuse de tout le côté, si le mouvement des humeurs venoit à être accéléré par un exercice extraordinaire ou par la fièvre. De-là, toute maladie fébrile dans un homme ainsi prédisposé, commence par la douleur de ce côté. De-là aussi, la propension plus grande de ce côté à la pleurésie, le poumon y étant moins perméable, et pouvant moins se développer.

Nous conseillions à ces individus un régime antiphlogistique, même dans l'état de santé, afin qu'ils évitassent par-là, les embûches de la maladie, qui attaque si fréquemment et d'une manière si inopinée, et lorsqu'elle existoit déjà, nous combattions ses commencemens par la saignée.

J'ai dit plus haut que l'hydrothorax accompagnant les inflammations de poitrine, donnoit quelquefois la mort, mais que le plus souvent, il disparoissoit peu à peu, aprés que l'inflammation avoit été dissipée; néanmoins, il a paru quelquefois persister très-longtemps, et se manifester par les signes ordinaires de la collection d'eau dans la poitrine.

4°. *Poumons tuberculeux après l'inflammation, et de la naissance de l'asthme.*

J'aï disséqué un grand nombre de poumons *tuberculeux*; j'ai trouvé les tubercules petits, miliformes, blancs, ayant la connsistance du lard, ou d'un cartilage mol, quelquefois creux et contenant un peu d'humeur aqueuse, abondamment disséminés dans toute la substance pulmonaire et presque contigus; le poumon étoit plus pesant, difficile à couper, et résonnant sous le scalpel; parmi tous les autres vices des poumons, celui-là se présentoit le plus fréquemment et étoit l'indice d'une pleurésie, ou péripneumonie antérieure mal jugée.

Voici l'idée que je me suis formée de l'origine de ces tubercules; je pensois que la lymphe coagulable, n'avoit pas transudé abondamment dans la cavité de la poitrine, comme je disois ci-dessus que cela arrivoit quelquefois, mais que sortie de ces vaisseaux, elle s'étoit répandue dans toute la substance des poumons, de manière qu'il s'étoit formé une infinité de collections très-petites de cette humeur qui chacunes s'étoient coagulées en un petit corps solide, semblable à un grain de millet de la même manière qu'a coutume de se coaguler cette lymphe plus copieuse, épanchée dans la cavité de la poitrine.

Ceux qui eurent les poumons ainsi affectés, furent asthmatiques, conservèrent une petite toux, et restèrent très-disposés à de nouvelles inflammations; ils n'éprouvèrent de soulagement que de la seule méthode anti-phlogistique.

MAI.

Le commencement de Mai donna une chaleur agréable, tempérée par de petites pluies et des vents par intervalles.

La nuit du dix-huitième jour, la pluie éteignit la chaleur étouffante de la veille. La sécheresse et la sérénité revinrent de nouveau avec une chaleur modérée.

Le vingt-troisième jour donna de la pluie et fut suivi d'une nuit très-humide et très-froide. Delà, le temps fut inconstant et marqué par des vents et des pluies froides, jusqu'au dernier jour du mois qui fut récréé par un soleil de printemps très-agréable, l'air étant frais le matin et le soir seulement.

Le 20, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 2 lig.

Le premier, sa plus grande dépression fut de 27 p. 4 $\frac{1}{4}$ lig.

Le 18, la plus forte chaleur fut a † 21 deg.

Le 2, 8, 23, 24, 29, 30, la moindre chaleur fut a † 9 deg.

La chaleur moyenne de tout le mois † 15 $\frac{1}{5}$ deg.

On vit pendant ce mois aussi des fausses couches et des pertes, mais plus rarement que les semaines précédentes.

Fluxions fréquentes.

Sur la fin du mois précédent et au commencement de celui-ci, il parut un grand nombre de fluxions sur la gorge, les lombes, les articulations et les cuisses, cédant assez facilement. Elles eurent par

fois un peu d'inflammation, mais le plus souvent, elles furent d'origine gastrique.

Quelques fièvres scarlatines, pleurésies rares, intermittentes très-nombreuses.

Il y eut quelques fièvres scarlatines *inflammatorio-gastriques*, et un petit nombre de pleurésies *inflammatorio-bilieuses.* Les catarrhes furent très-fréquens et difficiles à guérir pour plusieurs, mais non pour nous.

Pendant tout ce mois, on rencontra un très-grand nombre de fièvres tierces dont le commencement devoit être rapporté au milieu du mois précédent.

JUIN.

Les premiers jours furent chauds, le temps pesant; l'athmosphère ne fut que légèrement agitée par un vent du midi très-chaud, soufflant par intervalles et énervant le corps.

Le 5 après midi, une pluie du sud très-abondante et très-chaude abattit un nuage de poussière qui s'élevoit de la terre aride, et couvroit la ville et les campagnes environnantes. La sécheresse et un soleil continuel persistèrent de nouveau jusqu'au dix-septième jour, si l'on n'en excepte le onzième et le douzième, l'un et l'autre légèrement froids, le soleil se cachant par intervalles, et le dixième où il y eut du tonnerre.

Le reste du mois changeant de face, devint fort désagréable, par des pluies presque journalières et des vents très-froids.

Les deux derniers jours donnèrent de la sérénité ; des vents et du tonnerre.

Le 9, la plus haute ascension du baromètre fut de 28 pou. 1 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 16 et le 3, sa plus grande dépression 27 pou. 8 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 8, la plus forte chaleur fut a † 22 deg.

Le 27 et le 21, la moindre chaleur a † 9 deg.

La chaleur moyenne † 17 $\frac{3}{10}$ deg.

Ce mois donna beaucoup de fièvres scarlatines qui ne furent pas malignes pour nous.

Il y eut quelques fièvres bilieuses, ou simples, ou avec exanthêmes érysipélateux, pétéchies ou enfin avec rhumatisme des articulations.

Accroissement dans le nombre, l'opiniâtreté et les accès des intermittentes.

Les intermittentes furent pendant ce mois, en plus grand nombre et un peu plus opiniâtres, sans exiger cependant l'écorce du Pérou.

Sur la fin du mois les fièvres tierces, simples jusqu'alors se changèrent en doubles tierces, et cependant cédèrent aux dissolvans et aux émétiques, sans le secours du kina.

Les maladies en général ne furent pas nombreuses, et ne différèrent pas des maladies des autres étés.

Elles se bornèrent ordinairement à *de simples diathèses morbifiques.*

Les synoques putrides furent très-rares, sporadiques et longues dans leurs cours ; nous ne vimes qu'un seul colera et une seule dyssenterie.

JUILLET.

La terre après avoir été arrosée par une pluie de deux jours, commença à éprouver une chaleur d'été.

Le douzième jour, le soleil fut couvert, et il tomba de légères pluies qui refroidirent l'air.

De-là, le calme se rétablit, et la chaleur recommençant, augmenta de jour en jour, portant partout la langueur et l'affaissement qu'un très-léger souffle du vent du midi récréoit à peine.

Le 18, une pluie abondante dissipa cet état en modérant un peu la chaleur.

Les deux derniers jours donnèrent une chaleur modérée, le tonnerre ayant emmené la pluie les jours précédens.

Le 6 et le 13, la plus haute assension du mercure fut de 28 p. 1 lig.

Le 20, sa plus grande dépression 27 p. 8 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 25, 26, 28, la plus forte chaleur fut a † 27 deg.

Le 12, la moindre † 13 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne † 22 $\frac{1}{10}$ deg.

Fièvres rémittentes, intermittentes avec vomissement et mal de tête périodiques.

Il parut quelque *rémittentes ortiées* qui cessèrent peu de jours après.

Nous eumes aussi pendant ce mois beaucoup d'intermittentes tierces. Quelques-unes d'entr'elles, à la place d'accès, eurent un vomissement qui revenoit chaque troisième jour; tandis que d'autres se cachoient sous un mal de tête très-violent revenant de même le troisième jour.

La plupart cédoient aux dissolvans seuls suivis d'un émétique. Un petit nombre, calmées par cette méthode, eurent enfin besoin du secours du kina.

Nous eumes quelques fièvres scarlatines, qui ne furent pas dangereuses pour nos malades.

Rougeoles irrégulières.

Il y eut çà et là des rougeoles fréquemment anomales à cause de leur complication avec la fièvre d'été ; elles ne furent pas mortelles, mais elles demandoient un traitement convenable.

Prélude de la dyssenterie. Coléra guérissant les autres maladies d'été.

Il parut aussi quelques dyssenteries légères jusqu'alors et quelques coléra faciles à guérir, puisqu'ils se terminoient d'eux-mêmes ; nous regardions le coléra comme l'antidote de la plupart des maladies plus graves d'été, et comme *l'éméto-cathartique de la nature médicatrice.*

Après les premiers jours du mois, il parut quelques fièvres bilieuses simples, *semi-aiguës.*

Colique de plomb fréquente pendant ce mois.

Nous traitâmes pendant ce mois un grand nombre de coliques de plomb, compliquées avec le vice populaire d'été ; de-là, nous eumes rarement besoin de l'opium, mais fréquemment de l'émétique ou des purgatifs. Souvent aussi nous fimes usage de l'un et l'autre de ces secours en employant l'opium, après avoir fait précéder les évacuans. Le nombre des malades en général ne fut pas très-considérable pendant ce mois.

A O U T.

Le premier jour du mois pluvieux et froid, fut suivi de plusieurs autres nébuleux, et agités par un vent froid et incommode jusqu'au sixième.

Alors, un soleil ardent commença à brûler la terre avec plus de violence de jour en jour, et fut à peine interrompu par quelques légères pluies du midi. Le temps étoit calme ou légèrement agité par un vent du midi très-chaud, énervant les corps. Tout offroit une sécheresse désagréable.

Le seizième jour, le ciel commença à se troubler, les vents tempérèrent d'abord la chaleur, puis amenèrent le froid, la même sécheresse persistant toujours.

Le vingt-unième, la chaleur fut de nouveau très-forte sur le midi, tandis que la soirée et la matinée étoient très-froides.

La terre altérée dans cette longue pénurie d'eau s'entrouvroit de toutes parts jusqu'aux quatre derniers jours, qui commencèrent par un ciel couvert, un vent froid dans la matinée, et finirent par la pluie et des brouillards très-humides. Ce mois offrit des changemens marqués et subits d'une chaleur excessive et trés-sèche et un froid d'abord sec, puis pluvieux.

Le 18 et 19, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 3 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 31, sa plus grande dépression 27 p. 8 lig.

Le 14 et le 15, la plus forte chaleur fut a + 26 deg.

Le 29, la moindre + 10 deg.

La chaleur moyenne $\pm$ 19 $\frac{1}{2}$ deg.

Dans les premiers jours de ce mois, les coléra et les dyssenteries furent un peu moins rares que les semaines précédentes; néanmoins ces maladies ne furent pas fréquentes en général, mais leurs tentatives furent plus communes.

La dyssenterie se répand.

Après les premiers jours, la dyssenterie commença à devenir fréquente, et sur la fin du mois, un grand nombre furent très-maltraités de cette maladie. Dans le même temps, il régna des *tranchées sèches* qui mirent la vie dans le même danger que la dyssenterie elle-même.

Je donnerois plus loin la description de la dyssenterie de cette année.

Description de la fièvre de cet été.

Nous traitâmes pendant ce temps un grand nombre de fièvres *inflammatorio-putrides*. La plupart furent très-longues, et tourmentèrent les malades par un flux de ventre. Leur continuité étoit plus marquée, leur rémission moindre et plus obscure; ceux qui furent attaqués de cette fièvre, rendirent par le moyen de l'émétique, de petites quantités de matières plus pituiteuses, avec plus d'efforts et moins de soulagement. Ils restoient étendus dans un état de stupidité, avec un pouls et une chaleur qui s'écartoient peu de l'état de santé, et beaucoup moins que dans les fièvres des mois précédens, si vous examiniez l'un et l'autre en appliquant la main, quoique les malades eux-mêmes assurassent qu'ils étoient brûlés d'une violente chaleur.

Il y avoit une grande prostration de forces ; la langue étoit sèche, retirée, noire, ligneuse, tremblante, et les malades ne pouvoient la tirer ; les dents, les gencives, les lèvres étoient couvertes d'un mucus noir et ductile ; il y avoit de la douleur, ou de la tension, ou un poids dans tout l'abdomen.

Les urines étoient aqueuses, muqueuses, avec un sédiment copieux et muqueux ; la peau étoit sèche et inperspirable. Les hommes furent affectés de cette maladie en bien plus grand nombre, et en réchappèrent plus difficilement que les femmes.

Dans les derniers jours du mois, certaines parties du corps étoient affectées particulièrement, les poumons sur-tout, de manière que la maladie commançoit par une pleuro-péripneumonie, ensuite les glandes sous-maxillaires, la tyroïde, les parotides, enfin les bras et leurs extrêmités. Ces parties furent fréquemment en proie à une douleur très-vive avec gonflement, douleur qui fut d'abord calmée par les émolliens et dissipée ensuite par les dissolvans.

Vers la fin du mois, les femmes furent affectées en même nombre, avec un danger pareil, et de la même manière que les hommes.

Nature des intermittentes de ce mois.

Dans le milieu du mois, il parut un grand nombre d'intermittentes, de tierces sur-tout, simples et doubles. Toutes avoient des accès très-longs, affectoient la tête, et devenoient apoplectiques, épileptiques, phrénétiques.

Les dissolvans, les anti-phlogistiques, et la saignée même étoient nécessaires dans *ces intermittentes*, si, ce

ce qui arrivoit fréquemment, elles commençoient à se changer en *rémittentes* ou même en *continues*, ou si elles affligeoient des sujets robustes ; mais le kina dut aussi leur être joint le plus souvent et beaucoup plus fréquemment alors, que pendant les étés de quelques autres années précédentes.

On observoit cette année moins de soulagement de l'émétique, quoiqu'il fût indiqué.

SEPTEMBRE.

Ce mois commença par un temps nébuleux, des pluies, des vents froids et des brouillards très-humides. Le ciel parût à peine s'éclaircir le 13, les vents, le froid persistant toujours avec des brouillards plus légers.

Après le 20, l'air fut pur et le soleil fort pendant huit jours. La fin fût semblable au commencement.

Le froid domina ; de sorte que la plupart de ceux qui passoient l'été à la campagne, revinrent plutôt en ville, cette année.

Le 20 et 21, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 4 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 8 et 27, sa dépression de 27 p. 6 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 27, la plus forte chaleur fut a + 27 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 30, la moindre + 8 deg.

La chaleur moyenne + 14 $\frac{3}{10}$ deg.

Il y eut une aurore boréale le 15 et le 21.

Les maladies de ce mois furent absolument les mêmes que celles qui parurent dans le milieu et sur la fin d'Août, si ce n'est qu'en Septembre, elles eurent plus de phlogose que les semaines précédentes.

Cette année produisit des dyssenteries nombreuses

et graves, mais après la fin de l'année, les diarrhées devinrent plus fréquentes de manière qu'il y eut à peine quelque fièvre sans flux de ventre.

Comparaison de l'été de l'année précédente avec l'été de cette année.

Cette année, la tête fut plus fréquemment attaquée et avec plus de danger, chez les fébricitans : ce qui produisoit des fièvres *soporeuses*, *furieuses*, *apoplectiques et cataleptiques*, tandis que l'année précédente, les poumons reçurent le choc de la maladie, d'où l'on vit çà et là chez les fébricitans des toux péripneumoniques, et de fréquentes phthisies.

Cette année, la saignée fut plus supportable, et devint même nécessaire, non-seulement dans les fièvres continues et rémittentes, mais encore dans les intermittentes : les émétiques au contraire le furent moins, durent être donnés plus tard, et alors même ils adoucirent la maladie, sans la détruire entièrement.

Les continues, pendant ce mois et le mois précédent, ne furent pas nombreuses, mais il y eut beaucoup de *rémittentes*, de *quotidiennes*, de tierces ; leur redoublement ne commença pas ordinairement par le froid, et ne se termina pas par les sueurs ; la chaleur seule composa tout l'accès.

Ces rémittentes se changeoient plus rarement cet été en intermittentes, et si ce changement avoit lieu, elles étoient encore difficiles à guérir.

La cure des autres fièvres intermittentes, nous donna aussi plus de peine que les autres années, et se compléta plus rarement sans le spécifique antifébrile.

Mais quoique ces *intermittentes* exigeassent pour la plupart l'écorce du Pérou, elles cédèrent néanmoins lentement et avec peine à ce remède, de manière que, malgré des doses copieuses de kina, je ne pus guérir une fièvre *soporeuse* quotidienne, et une autre *cataleptique* tierce, et que les malades dont l'un étoit un jardinier, et l'autre une femme enceinte de huit mois, périrent dans le paroxisme.

Chez quelques-uns, la fièvre *intermittente*, après l'usage du kina, se changea de nouveau en rémittente, et enfin en continue qu'il fallut combattre avec les dissolvans, l'émétique et l'infuso-décoction de racine d'arnica.

Les accès des rémittentes et des intermittentes, se cachoient sous des symptômes *étrangers* et *périodiques*, et ces fièvres masquées de différentes manières étoient *régulières*, *irrégulières*, *rhumatismales*, *dysentériques*, *ophthalmiques*, *cholériques*, *soporeuses*, *apoplectiques*, *phrénétiques*, *etc.*

Je disois précédemment que cette année, la tête et les parties voisines étoient affectées particulièrement. De-là, on vit diverses parotides *inflammatoires*, *érysipélateuses*, *œdemateuses* ou *aqueuses*, (qui conservoient la pression du doigt), difficiles à résoudre, venant souvent à suppuration, et rendant une grande quantité d'un pus tenu, ichoreux, verdâtre, qui laissé long-temps sur le linge, le teignit d'une couleur noire, comme de l'encre. Il parut aussi fréquemment, cette année, des gonflemens des joues et des glandes sous-maxillaires, des érysipèles des paupières, des ophthalmies, des migraines, des douleurs de gorge, de la nuque du col, etc.

Dans ce temps si funeste à la tête, savoir : les

mois d'Août et de Septembre, deux personnes seulement subirent l'opération de la cataracte, et parmi les individus auxquels cette opération avoit été pratiquée heureusement dans les mois de Juin et de Juillet, les uns jouirent dans la suite d'une vue intègre, tandis que les autres, quoique parfaitement guéris, tombèrent, pendant le mois d'Août et de Septembre, dans des fluxions longues et opiniâtres, que quelques-uns même éprouvèrent des gonflemens des joues, des migraines, des ophthamies, de la fièvre, et qu'ils perdirent de nouveau la vue, dont ils jouissoient complétement depuis long-temps déjà; l'iris venant à jaunir, la pupille à se contracter, la cornée à s'obscurcir, une cataracte secondaire se formoit chez eux, comme si la fièvre qui survenoit, se fût principalement fixée sur l'œil, encore foible de l'opération qu'il venoit de subir.

Les antrax furent beaucoup plus rares cet été que l'année précédente.

Le corium du sang tiré par la saignée fut de couleur bleue, gélatineux, et sur la fin du mois contracté, tenace et frangé, avec les symptômes des maladies pleurétiques.

Dans les derniers jours du mois, il ne parut que quelques dyssenteries çà et là.

Des morts de différents genres souillèrent cet été; les petites véroles sur-tout furent si funestes, que calcul fait, sur dix individus morts, l'un l'étoit de la petite vérole. L'été précédent au contraire, il périt peu de monde, et seulement à la suite de maladies longues et de celles qui sont de tous les temps.

OCTOBRE.

Le premier Octobre fut serein et froid ; sur le soir il se forma des nuages qui donnèrent de la pluie au milieu du tonnerre. De-là , le ciel resta chargé de nuages, de pluies et agité par les vents.

Le 5, le soleil parut enfin, et les jours suivans, il recréa les heures méridiennes en chassant les brouillards de la matinée.

Le neuvième jour fut très-tempéré par le souffle chaud d'un vent du midi, suivi de quelques pluies légères et chaudes qui durèrent pendant deux jours.

Le 12, il survint un froid sec, aigu, boréal, qui se soutint jusqu'au 21, où un vent austral, chaud et pesant prit la place du vent du nord, porta l'humidité dans l'atmosphère, et donna quelques petites pluies.

Le 27 et le 28, furent couverts de brouillards légers avec des gelées blanches. Une humidité froide occupa le reste du mois.

L'humidité légèrement froide prédomina un peu pendant ce mois, et de manière que l'humidité, la séchèresse, le froid, la chaleur, se succédèrent diversement et se tempérèrent sans changemens marqués et rapides.

Néanmoins, toute compensation faite, l'humidité un peu froide parut l'emporter.

Le 30 et le 31, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 1 lig.

Le 25, sa plus grande dépression 27 p. 3 lig.

Le 8, la plus forte chaleur fut a † 14 deg.

Le 17, 18, 28, la moindre † 1 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne 9 $\frac{2}{3}$ deg.

Beaucoup de fièvres quartes, quelques fièvres quintes.

Vers le commencement et le milieu du mois, il se présenta un grand nombre de fièvres quartes, une ou deux quintes et quelques tierces, survenues depuis les premiers jours de Septembre.

Les fièvrss putrido-inflammatoires régnèrent aussi parmi les femmes, cependant elles ne furent ni en grand nombre, ni fort dangereuses, et d'ailleurs elles attaquèrent la tête plus rarement et avec moins de violence que le mois précédent.

Certaines coliques provenant d'une saburre inflammatoire et des tranchées sèches, parurent fréquemment sur la fin d'Octobre, après que les flux de ventre eurent cessé.

Sur la fin du mois, il y eut à peine quelques maladies aiguës, qui d'ailleurs ne furent pas graves.

Pendant ces deux mois d'automne, le froid prédomina, d'abord un froid sec, ensuite un peu humide. Nous n'eûmes aucun changement *subit*, que peu de maladies, très-peu d'aiguës et rarement des morts.

NOVEMBRE.

Pendant six jours consécutifs, le temps fut sec et médiocrement froid.

Le septième, il tomba des pluies abondantes. De-là un froid modéré, des pluies rares, le soleil, la sérénité se succédèrent mutuellement jusqu'au milieu de Novembre.

Depuis ce temps, des brouillards épais et humides dérobèrent le ciel à nos regards.

Le 25 ramena le soleil, avec lui la sérénité de l'air et une température agréable et constante.

Le dernier du mois, les brouillards se formèrent en pluies.

Le 2, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 4 lig.

Le 12, sa plus grande dépression 27 p. 5 lig.

Le 26, la plus forte chaleur fut a + 11 deg.

Le 22, 23, le plus grand froid — 1 deg.

La chaleur moyenne + 6 deg.

Pleurésies du mois de Novembre.

Nous eumes à traiter quelques pleurésies vers le commencement du mois.

Les crachats étoient sanguinolens. La douleur de côté occupoit d'abord un petit espace et se répandoit ensuite dans une grande étendue. Les crachats étoient tenaces, ductiles, copieux, teints de filets de sang, quelquefois herbacés, poracés; la croûte du sang tiré par la saignée, étoit épaisse, tenace, verte, jaune, étendue, non frangée. Tous les malades avoient la bouche amère, des vomissemens spontanés de matières bilieuses et de leurs alimens. Le ventre étoit resserré, la langue mal propre, blanche, la bouche comme remplie d'écume de savon dissous et agité; la fièvre étoit forte, avec un paroxisme marqué chaque jour; la chaleur étoit brûlante au toucher; les urines dès le commencement de la maladie déposèrent un sédiment furfuracé, briqueté.

C'étoit des pleurésies vraies, inflammatoires, mais compliquées de quelque vice bilieux. Les saignées et l'usage des émolliens calmèrent, adoucirent la maladie. Plus tard cependant lorsque la maladie étoit avancée, l'inflammation abattue, et que le vice bilieux prenoit des forces, le vomissement excité par l'art fut d'un très-grand avantage.

Quelques-unes de ces pleurésies guéries de cette manière, se terminèrent en intermittentes.

Quelques malades apportés le quatorziéme jour de cette maladie pleurétique, et n'ayant jusqu'alors fait aucun remède, rendoient beaucoup de crachats épais, purulens. Ils conservoient à peine quelque fièvre, mais ils avoient la bouche amère, et par fois des vomissemens bilieux spontanés; une toux incommode pendant la nuit, quelques légères sueurs nocturnes, menaces de phthysie. Ils se trouvèrent bien d'une petite saignée et d'une boisson d'abord émolliente, nitrée, légèrement acide, et enfin d'un doux émétique, à moins qu'ils n'eussent vomi spontanément.

Alors je leur prescrivois la décoction de lichen d'Islande, ou de polygala, ou d'écorce du Pérou. Ils guérirent tous à l'exception d'une laveuse, femme âgée, maigre, qui expectoroit la nuit sur-tout, une grande quantité de crachats purulens, et rendit la vie avec eux.

Fièvre continue de quelques chlorotiques.

Quelques femmes, celles sur-tout qui avoient les pâles couleurs, furent attaquées pendant ce mois de fièvre continue. Elles étoient sourdes, stupides, immobiles, taciturnes, et comme toujours assoupies. Le pouls et les urines n'étoient pas du tout, ou que très-peu changés. Les joues étoient rouges ou les deux ensemble, ou une seulement, et l'autre verdâtre. Ces deux couleurs étoient également variables. Le tour du nez étoit verd, la langue humide, souvent rouge, rarement sèche, jamais ligneuse. Ces fièvres n'avoient aucun accès; elles étoient

continues. Tous les malades à leur arrivée, avoient une odeur d'un vinaigre très-fort, frappant de loin l'odorat.

Je ne pus pas observer de quelle manière, et par quelle crise ces fièvres se terminoient.

Sur la fin de la maladie, il survenoit une toux sèche, nocturne, sans que la respiration fût lésée, ni la poitrine douloureuse.

Elles se rétablirent toutes dans l'espace de 14 à 20 jours. Cette fièvre ne supporta pas les stimulans, si ce n'est par fois tard, et encore les plus doux; quelquefois, je fis tirer un peu de sang dans le principe, principalement lorsque je m'appercevois, qu'il passoit difficilement par les poumons, je donnois à la plupart, une fois seulement la racine d'ipécacuanha, je suivois les indications les plus pressantes et la fièvre ainsi modérée se terminoit enfin d'elle-même, la décoction de fleurs d'arnica fut à la plupart d'un grand secours.

Exantêmes imitant la gale.

Trois femmes se plaignoient d'une petite fièvre vague, ou qui les prenoient sur le soir, d'amertume de la bouche, de perte d'appétit; elles parurent être soulagées par l'éruption subite d'exanthêmes galeux; un émétique leur fit rendre des matières bilieuses; la fièvre disparut entièrement, et les efflorescences séchèrent.

Dans le milieu du mois, il parut quelques angines et quelques rhumatismes des bras.

Mais sur la fin de Novembre, les poumons étoient fatigués par une toux continuelle qui emmenoient des

crachats glutineux. De-là, les fièvres putrides continues, quoiqu'il y en eût peu dans ce temps, les rémittentes et les intermittentes aussi, s'associèrent plutôt ou plus tard, une toux opiniâtre qui se prolongeoit jusques dans la convalescence, et faisoit, quoique à tort, appréhender la phthisie.

Cette toux s'attacha principalement et devint quelquefois pernicieuse, à ceux dont les poumons étoient foibles, aux femmes, aux laveuses sur-tout, et à ceux qui avoient autrefois craché le sang.

Dans ces derniers temps du mois, les catarrhes, les péripneumonies fausses, les asthmes, les phthisies pituiteuses furent très-fréquentes.

Ces malades ne connoissoient point de nuits qu'ils passoient en toussant.

Il y eut aussi un grand nombre de rhumatismes, longs et difficiles à guérir dont les douleurs augmentoient le soir, pendant la nuit, à la manière des rhumatismes syphilitiques, avec des angines du même caractère que les rhumatismes.

Après avoir fait précéder la saignée, les purgatifs les plus doux, et souvent l'émétique furent avantageux.

Les conserves des plantes anti-scorbutiques, en guérirent quelques-uns, pour qui ces moyens et beaucoup d'autres avoient été inutiles.

Chez deux individus fébricitans, le bras attaqué de rhumatisme vint à suppuration, et donna un pus copieux, tenu et verdâtre ; ils se rétablirent.

Il y en eut qui éprouvèrent un crachement de ce genre, je veux dire, de matières tenues, verdâtres et de longue durée. C'étoit une espèce de phthisie commençante, à laquelle remédioit le lichen d'Islande.

Néanmoins les maladies ne furent en général ni nombreuses, ni mortelles.

Il périt quelques individus, phthisiques depuis long-temps déjà.

DÉCEMBRE.

Les quatre premiers jours, il fit un froid nébuleux.

Tout le cinquième, il tomba de la neige qui dura à peine deux jours, et fondit par un temps humide et chaud. De-là un froid modéré et sec persévéra jusqu'au 18 que les pluies et les brouillards obscurcirent.

Depuis lors, il fit un temps légèrement froid, sec, serein et accompagné de vents pendant tout le reste du mois. Le 24 et le dernier du mois donnèrent de la neige assez copieusement.

Le 25, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 7 lig.

Le 30, sa dépression de 27 pou. 3 lig.

Le 10, la plus forte chaleur fut à + 11 deg.

Le 4 et le 25, le plus grand froid — $\frac{1}{3}$ deg.

La chaleur moyenne + 5 deg.

Rhumatisme fréquent et opiniâtre.

Les mêmes maladies qui parurent çà et là sur la fin de Novembre, continuèrent pendant ce mois. Elles furent peu nombreuses, rarement funestes. Il parut à peine quelques fièvres continues qui furent légèrement inflammatoires ; mais il y eut un grand nombre de rhumatismes, dont quelques-uns furent extraordinairement rebelles, et qui cédèrent au laps

du temps et au changment de saisons, plutôt qu'au secours de l'art. Les érysipèles furent aussi nombreux.

Chloroses.

Nous eûmes pareillement un grand nombre de chlorotiques qui rendoient une pituite amère avec leurs alimens. Les malades de ce genre se trouvèrent plus maltraités pendant ce mois.

Elles avoient une légère fièvre, des douleurs d'estomac, des palpitations de cœur, et de la gêne dans la respiration, si elles faisoient du mouvement.

Nous leur donnions des remèdes dissolvans, salins, et ensuite l'ipécacuanha. Enfin les conserves de trèfle d'eau et de cochléaria, avec un peu de rhubarbe, la racine de gentiane et les fleurs martiales de sel ammoniac, délivroient ces filles de ces couleurs désagréables.

Fièvres quartes.

Nous reçûmes, ce mois pour la première fois, beaucoup d'individus attaqués de fièvres quartes qui datoient de la fin de l'été, ou du commencement de l'automne; ils ne supportèrent pas le kina, ou ne le supportèrent que tard, et après qu'on eût fait précéder beaucoup de remèdes dissolvans, et excité le vomissement; alors enfin, on put le donner à quelques-uns, de manière cependant, qu'il devoit être abandonné aussitôt que l'accès manquoit, à cause des obstructions des viscères du bas ventre, de la toux, etc. et qu'on devoit revenir à l'usage des dissolvans et des apéritifs. Chez quelques-uns, la fièvre quarte parut avoir été convertie en continue par l'usage du kina.

Il convenoit d'éteindre la fièvre peu-à-peu, au moyen d'un électuaire fait avec la conserve du cresson aquatique, de trèfle d'eau, le sel ammoniac, ou les fleurs martiales de sel ammoniac et l'extrait d'absynthe. Il auroit mieux valu donner les fleurs d'arnica; mais cette année, je ne m'en servois pas encore contre les fièvres quartes.

Commencement de phthisies.

Cè mois nous donna encore beaucoup de phthisies non consommées, provenant du catarrhe d'été ou d'automne négligé.

Quelques-uns tombèrent d'un catarrhe long de ce genre, dans l'émoptysie. Une ou deux saignées d'abord, et un long usage des dissolvans et des émolliens, convinrent dans ce cas. La plupart se rétablirent avec ces seuls moyens. Chez un petit nombre seulement, et encore tard, après avoir détruit l'inflammation des poumons, divisé et atténué les humeurs épaisses de l'automne, quelquefois un doux émétique enleva la toux et l'émoptysie en même temps. Le lichen d'Islande et le polygala prémunissoient contre les rechûtes.



SECTION II.

ÉPHÉMÉRIDES

DE L'ANNÉE 1779.

JANVIER



JANVIER 1779.

LE premier jour de cette année donna de la neige qui se conserva, et par la suite s'accrut de temps en temps.

Le ciel presque toujours serein, maintint constamment un froid sec et violent, jusqu'aux derniers jours du mois qui amenèrent les brouillards et les nuages.

Le 23, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 7 lig.

Le premier, sa plus grande dépression 27 p. 2 lig.

Le 9 et 24, le plus grand froid fut a — 10 deg.

Le 1 et 21, la plus grande chaleur a † 3 deg.

La chaleur moyenne — 2 deg.

Nous reçumes pendant ce mois quelques malades avec des fièvres quartes invétérées. Je fis souvent usage du remède suivant; conserve de cresson aquatique et de trèfle d'eau, aa deux onces. Poudre de racine de gentiane, fleurs martiales de sel ammoniac aa deux gros, et j'en guéris un assez grand nombre; mais comme quelques-uns résistoient et à ces conserves et à l'écorce du Pérou; je donnai les pilules

suivantes. ℞. Savon de Vénise, demi-once, gomme ammoniaque trois gros, de la masse des pilules de Ruff., élixir de proprié., q. s. pour faire des pilules de trois grains, dont le malade devoit prendre quatre, trois fois par jour. Je résolus d'employer la méthode de Haen, chez les femmes principalement, méthode qu'il suivit dans *presque toutes* les maladies du sexe, je veux dire, dans celles qui sont dûes au mouvement languissant des humeurs trop épaissies; (et combien de leurs maladies ne sont pas dûes à cette cause?)

Cet homme d'une pénétration prodigieuse dans la recherche des causes des maladies chroniques, et plus heureux dans leur traitement que dans celui des maladies aiguës, donna ces remèdes avec succès, dans les circonstances mentionnées.

J'éprouvai quelquefois pendant ce mois, combien grande est l'influence de la respiration pour la vie, ou pour la mort, et combien sa juste appréciation fournit des pronostics assurés. Une respiration courte et en même-temps accélérée, de manière que les inspirations et les expirations soient petites et se suivent de près, est d'un très-mauvais augure, quoique tout le reste semble être consolant.

Tant que je ne vois point une pareille respiration, tant dans les maladies putrides et malignes, que dans les maladies inflammatoires de poitrine, je ne perds point espoir: mais je n'ai vu personne en revenir, quand cette respiration a existé; lorsqu'elle est ainsi courte et précipitée, il ne faut rien espérer quoique le pouls soit bon, et à peine plus fréquent que le naturel.

Si dans une pleurésie ou péripneumonie inflamma-

toire, bien plus, dans l'inflammation d'un viscère quelconque, la respiration devient tout-à-coup courte et accélérée, (temps où le pouls a coutume de s'améliorer beaucoup, de devenir moins fréquent et de reprendre sa souplesse naturelle), la mort est à la porte.

On trouve dans les cadavres de ces individus, l'inflammation résolue, en grande partie, la sérosité ayant transsudé *copieusement* et *tout-à-coup*, dans quelque cavité de la poitrine, du péricarde ou de l'abdomen. Un tel changement subit dans la pleurésie, est ce passage funeste de la pleurésie en péripneumonie, d'où résulte la mort par suffocation.

J'ai vu une fille de la campagne, dans une fièvre maligne, rester presque deux jours avec un pouls qui se *perdoit*. Les vésicatoires et de *copieuses* doses de camphre, la rendirent à la santé.

Un jeune homme, menuisier, couché au n°. 12, eut pendant trois jours tous ses membres froids comme du marbre, sa figure étoit tombée et vraiment hippocratique. Son pouls ne battoit plus que *par fois* d'une manière à peine sensible et disparoissoit bientôt. Les mouvemens du cœur étoient très-languissans. Quelquefois il se levoit pour rendre ses selles, quelquefois il se salissoit dans son lit ; il respiroit *tranquillement* et *comme dans l'état de santé* ; la langue étoit très-aride, petite et représentoit un petit morceau de bois rond, tant elle étoit retirée et roide. L'ouie étoit très-dure ; cependant ses forces et sa santé revinrent peu-à-peu, quoique lentement, par le moyen des vineux, des vésicatoires, du camphre et de l'angélique. Je n'ai jamais vu personne aussi près de la mort qui en soit échappé.

Pleurésies rhumatico-inflammation.

Vers le milieu de Janvier, nous reçumes un grand nombre de pleurétiques. La pleurésie qui n'étoit pas très-grave tenoit du *rhumatisme* et de *l'inflammation.* La douleur occupoit une *large* étendue de la poitrine; elle se joignoit souvent à des douleurs des membres, sur-tout des extrêmités supérieures ou inférieures, qui répondoient au côté douloureux; les crachats étoient rarement sanguinolens, la maladie n'étoit pas difficile à résoudre, les émolliens et la saignée opéroient cet effet.

Foiblesse trompeuse du pouls dans la pleurésie.

J'ai observé dans *cette pleurésie* des pouls quelfois très-foibles, qui après une saignée devenoient trés-forts, à mesure que la douleur s'appaisoit. Je craignois d'ouvrir la veine, chez un petit nombre de femmes d'une complexion lâche, presque chlorotiques, sujettes à des règles très-fréquentes et trop copieuses, lorsqu'étant prises d'une *telle* douleur pleurétiques, elles présentoient des pouls très-mous et très-foibles; c'est pourquoi je tirai d'abord du sang avec timidité et ménagement, pour voir comment elles le supporteroient; bientôt devenu plus hardi, j'en tirai une plus grande quantité; le pouls en devenoit plus fort, et le soulagement suivoit de près.

Ces pleurésies se jugeoient par toutes les voies, par les sueurs, les urines et les selles, rarement par les crachats, et le plus fréquemment par les sueurs, mais des sueurs spontanées et survenues tard.

Pleurésies plus fréquentes parmi les femmes.

Il me sembloit aussi que contre la coutume des autres années, les *femmes* étoient plus exposées que les hommes à cette espèce de pleurésie. J'en vis un grand nombre, et des femmes très-foibles, très-délicates, épuisées par des évacuations sanguines, des règles copieuses et dévançant le temps légitime, que cette pleurésie avoit affectées de préférence. Les saignées, les émolliens les guérissoient; leur sang étoit pleurétique.

La force virile, la complexion des viragines sembloient avoir résisté jusqu'alors au stimulus inflammatoire du froid de l'hiver, auquel la fibre plus délicate et plus irritable des autres femmes cédoit plus facilement.

Elles eurent la langue muqueuse, quelques-unes de même l'eurent sèche, le goût des alimens étoit dépravé, mais la sécheresse étoit humectée par des boissons émollientes, qui en énervant ce qu'il pouvoit y avoir de putride, et en le délayant, rétablirent le goût.

La plupart de ceux qui furent affectés d'inflammation dans ce temps, au commencement de la maladie, quelquefois dans son progrès, rendirent spontanément des matières bilieuses, pituiteuses, avec avantage.

Les pleurétiques expectorèrent très-rarement des crachats sanguinolens; mais leur poumons étoient ébranlés par une toux sèche, très-fréquente, qui finissoit enfin par emmener un peu de mucus.

Ils se couchoient un peu plus facilement sur le

côté sain, et ne pouvoient nullement se coucher sur le côté affecté.

On observoit toujours le pouls beaucoup plus petit, plus foible et plus contracté, dans le poignet du côté affecté ; la douleur ne restoit pas long-temps, et opiniâtrement au même endroit, si l'on y portoit quelque remède ; mais elle gagnoit les parties supérieures, ou les extrêmités d'où elle étoit souvent venue dans le principe.

Nous vimes ordinairement la croûte du sang un peu pâle et de diverses couleurs, jaune, verte, cendrée, livide ou tachetée ordinairement, aussi elle ne se contractoit pas, restoit très-étendue, mais étoit très-tenace.

On appaisoit les douleurs de côtés par les fomentations, ou même les vésicatoires, après avoir fait précéder la saignée.

J'ai vu chez quelques-uns, la douleur être rappellée vers les partie extérieures de la poitrine, par les fomentations émollientes, tellement que le malade ne pouvoit supporter le toucher.

Chez d'autres, dont la douleur avoit été dissipée d'une manière convenable et prompte, par les fomentations, ou le vésicatoire, la fièvre persista néanmoins, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les selles, les urines, ou les sueurs emportassent peu-à-peu la maladie.

Cependant ces excrétions ne devoient pas être pressées, mais il falloit les seconder, lorsqu'elles se déclaroient spontanément.

Chez quelques-uns qu'on avoit soumis à un traitement trop anti-phlogistique, sur-tout en leur tirant

trop de sang, la maladie passa dans le camp des putrides.

Tout ce qu'il y avoit de maladies fébriles ; exigeoit à-peu-près ce traitement de la pleurésie, qui consistoit en des boissons émollientes, nitrées, prises en grande quantité, et des saignées *modérées* ; lors même que le mal paroissoit *long* et opiniâtre, il n'étoit pas permis d'agir avec trop de violence et de précipitation, le médecin devoit toujours se dire à lui-même, *ce sera assez-tôt, si c'est assez bien.*

Cette observation est sur-tout importante dans le traitement des phthisiques ; car il faut remédier aux phthisies, sur-tout dans un hiver froid et sec, d'une autre manière que dans l'èté et pendant l'automne.

Traitement de la phthisie pendant ce mois.

En effet, chez quelques-uns à qui pendant l'été et l'automne, le quinquina, le lichen et la racine de polygala, avoient procuré beaucoup de soulagement, la maladie commença tout-à-coup à se renouveller avec fièvre et douleur pleurétique. La plupart périrent, et nous trouvâmes après leur mort, dans les poumons, des abcés plus ou moins grands, ouverts ou fermés ; mais la substance interposée entre les abcès, étoit semblable à une chair dure, et cruellement enflammée. Chez d'autres, qui étoient encore au commencement de la phthisie, et auxquels le lichen, le polygala et le quinquina, avoient paru d'abord être avantageux et ensuite nuisibles, l'inflammation qui survint fut combattue à temps, et ils furent soustraits au danger présent, pour être livrés de nouveau à une longue maladie ; je leur fis tirer du

sang, mais avec ménagement, et j'appaisai l'incommodité de la toux, et les douleurs de côté, à l'aide d'une boisson émolliente, composée avec l'althéa; je joignois quelquefois à cette boisson un peu de gomme arabique, ce qui parut beaucoup les soulager.

Le Sang etoit toujours couvert d'une croûte, quoiqu'elle fût, tant chez ceux-ci, que dans les autres inflammations de ce temps-là, de diverses couleurs, plombée, jaune, verte, quelquefois néanmoins épaisse, contractée et frangée, mais toujours avec la même tenacité.

Odontalgies périodiques et autres rhumatismes périodiques guéris avec le kina.

Ce mois donna fréquemment des odontalgies, qui d'abord furent cuntinuelles, et eurent ensuite des rémittentes, de manière que pendant le jour, elles n'affligeoient que modérement, par intervalle, et très-cruellement pendat la nuit, jusqu'à ce qu'elles s'adoucissent de nouveau aux approches de l'aurore. Tous les remèdes furent inutiles, excepté les dissolvans salins en premier lieu, et ensuite le quinquina qui comprima ces odontalgies, à moindre dose et plus promptement qu'il n'a coutume d'arrêter les autres intermittentes.

J'ai encore vu pendant ce mois, des douleurs nocturnes des membres, que le quinquina seul guérissoit, après avoir fait précéder les sels et l'antimoine diaphorétique non-lavé, (quelquefois ces remèdes suffisoient seuls pour guérir cette maladie); nous donnions le quinquina tard, à doses modérées pendant un temps assez court, et néanmoins sans rechûte.

Les douleurs vénériennes sont quelques fois plus modérées pendant la nuit, plus cruelles pendant le jour, quoique le contraire ait lieu ordinairement.

Une fille avoit une douleur de colique, accompagnée d'une légère fièvre, de frissons, et principalement de chaleur et de sueurs : cette douleur duroit chaque jour, depuis trois heures après-midi, jusqu'à six, et fut rebelle à tous les remèdes. La prenant pour une fièvre masquée, je donnai en vain et pendant long-temps, l'écorce du Pérou, à grandes doses. Enfin la malade nous ayant montré une tumeur de la lèvre droite des parties honteuses, tumeur très-douloureuse pendant la nuit, j'employai le mercure sublimé, et elle se rétablit en peu de temps.

J'ai vu d'autres douleurs vénériennes, *constantes pendant le jour*, et se calmant entièrement pendant la nuit.

J'ai appris combien, même dans les maladies chroniques, (et dans celles aussi qui sont appellées *de tous les temps*, et le sont en effet) il faut faire attention à la constitution de l'année, et en tirer, comme d'un oracle, ce qu'il convient de faire dans un cas douteux.

Les pleurésies devinrent plus nombreuses sur la fin du mois, et furent aussi plus inflammatoires ; cependant je n'en vis aucune de mortelle, mais toutes eurent une résolution heureuse et bénigne, au moyen des boissons émollientes, nitrées, tièdes et continuelles, des cataplasmes de même nature appli-

qués sur le côté douloureux, et des saignées répétées jusqu'à trois fois.

Je guéris une dyssenterie, avec des boissons émollientes et mucilagineuses seulement, des fomentations chaudes sur l'abdomen et une saignée.

Les fièvres putrides furent rares pendant ce temps, quoiqu'un grand nombre d'inflammatoires, celles surtout qui n'étoient accompagnées d'aucune, ou que d'une foible inflammation topique, mentissent la *putridité*: car le goût, l'état de la langue, l'incrustation des dents, la nausée, les envies de vomir, les vomissemens, les flux de ventre spontanés, et les urines, toutes ces choses étoient comme dans les fièvres putrides; néanmoins, il existoit une inflammation universelle, une lenteur phlogistique qu'il falloit détruire par la saignée et les boissons émollientes et nitrées.

Les fièvres inflammatoires de ce mois, imitoient souvent les putrides.

Celui qui avoit guéri *ces* fièvres avec *cette* méthode, croyoit avoir guéri des *fiévres putrides*, avec la méthode anti-phlogistique seule. Je pensois moi-même qu'il avoit fait une bonne médecine, mais qu'il faisoit un mauvais raisonnement, en donnant à la maladie un nom qui n'étoit pas le sien.

Car il avoit guéri des fièvres *inflammatoires* et non *putrides*, quoiqu'elles eussent une certaine teinte de putridité, que les boissons anti-phlogistiques, et la liberté du ventre emportoient sans peine.

D'autres choses m'apprenoient que cela étoit ainsi; car cette fièvre n'attaqua pas les hommes les plus

robustes, et les athlètes, qui sont en d'autres cas les plus exposés à l'inflammation ; mais les plus foibles, et les femmes de préférence aux hommes.

Ces malades ne supportèrent pas impunément des saignées trop copieuses, et un traitement anti-phlogistique, outre passant les besoins de la maladie ; cette conduite emmenoient le changement de la fièvre inflammatoire, en une fièvre putride.

Pourquoi.

Je regardois cette fièvre comme nécessaire, et comme un instrument dont se servoit la nature, pour dompter et changer l'humeur prédominante de l'été et de l'automne, dans le temps où la saison elle-même avoit changé ; mais il falloit contenir entre de justes bornes, les mouvemens trop violens de cette fièvre, quoique médicatrice.

Avec quel resultat.

Il y en eut qui entreprirent ces fièvres putrides *en apparence*, mais *réellement* inflammatoires, par la méthode anti-septique et stimulante, par les vomitifs, le quinquina, les vésicatoires, le camphre, le musc, etc. et les accusoient d'une malignité beaucoup plus grande que celles qu'ils avoient vue pendant l'été, leurs malades mouroient victimes de leur erreur dans le diagnostic ; tant il importe pour la connoissance des maladies, de ne pas se laisser tromper par les apparences extérieures, mais de rechercher et de découvrir la nature même des choses.

FÉVRIER.

Dès les premiers jours, l'air commença à s'adoucir et à se charger de brouillards épais ; la rigueur de l'hiver s'amolissoit et préparoit la fonte des neiges, lorsqu'au cinquième jour, une pluie du midi les emporta entièrement.

Depuis le huitième jour, il régna une douceur et une aménité de printemps, qui persévera jusqu'à la fin du mois, en sorte que dans les derniers jours, on voyoit çà et là des efforts marqués de végétation.

Les 17, 18, 27, 28, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 6 lig.

Le 7, sa dépression, 27 pou. 21 lig.

Le 1, 2, le plus grand froid fut a — 3 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 25 et 28, la plus grande chaleur + 10 deg.

Les 9, 12, 13, il y eut une aurore boréale.

La chaleur moyenne fut a + 5 $\frac{3}{7}$ deg.

Fluxions fréquentes.

Les rhumatismes furent nombreux pendant ce mois, de manière que nous recevions chaque jour à l'hopital un grand nombre de malades.

Ces fluxions présentèrent beaucoup de variétés et de différences tirées de la fièvre principalement, et de la partie du corps qui étoit affectée.

Variées.

La fièvre ne fut pas ordinairement considérable, sur-tout pendant le jour ; mais elle prenoit une intensité précédée de frissons le soir et pendant la nuit, jusqu'à ce qu'après un petit nombre de jours non déterminé, elle disparût peu à peu.

La plupart se plaignoient d'avoir la bouche pleine

de mucosités insipides ; d'autres se plaignoient aussi de son amertume.

Certains ne présentèrent aucun symptôme fébrile.

La douleur étoit déchirante, augmentoit le soir et pendant la nuit, disparoissoit ou se calmoit pendant le jour. Chez quelques-uns, les genoux et les poignets se tuméfièrent ; le gonflement étoit très-douloureux, instable cependant et se dissipant dans les 24 heures, lorsqu'un autre gonflement ou une autre douleur survenoit dans un autre endroit.

Les douleurs nocturnes des articulations, ou des parties situées entre les articulations, persistoient quelquefois très-long-temps, quoique la fièvre eût déjà terminé son cours.

La variété de la maladie fut prodigieuse, si nous considérons la partie affectée du rhumatisme.

De-là, des céphalagies sur le soir occupant l'occiput, le sinciput, l'un ou l'autre côté de la tête, des ophthalmies, des fluxions sur les dents, sur la gorge, etc.

On nous confia une femme à la fleur de l'âge, ayant les glandes sous-maxillaires et les deux parotides tuméfiées. On ne pouvoit toucher ces endroits déjà douloureux, sans occasionner une forte douleur. Elle avoit aussi un rhumatisme entre les épaules, et une légère fièvre. Le troisième jour de la maladie, la déglutition devint difficile ; elle plaçoit l'obstacle un peu en dessus du sternum ; la respiration étoit laborieuse, à cause d'une douleur vers la partie supérieure de la trachée-artère principalement, et se prolongeant dans toute la longueur de son canal, jusqu'à la partie supérieure de la poitrine, douleur pungitive et augmentant dans l'inspiration ; le col étoit très-sen-

sible au toucher ; dans la nuit qui suivit le quatrième jour de la maladie, la respiration devint très-difficile, à cause de la douleur pungitive de toute la gorge, avec danger de suffocation.

Le cinquième jour de la maladie, elle nous fut apportée respirant avec douleur, et difficulté de la manière déjà dite, ayant les glandes sous-maxillaires et les parotides tuméfiées ; elle gloussoit de temps en temps de la voix, de la même manière qu'un coq-dinde en colère, l'arrière-bouche examinée ne présenta rien d'étranger ; il y avoit des douleurs rhumatismales dans tous les membres, jusqu'à l'extrêmité des doigts ; le pouls étoit naturel, mais les frictions avoient été continuels jusqu'alors.

Cette maladie se rétablit en peu de temps, avec une saignée, des fomentations émollientes sur la gorge, le col, les parotides, et à l'aide des boissons émollientes, nitrées et tièdes.

Quelques-uns éprouvèrent des douleurs continuelles de l'abdomen, après que les douleurs des membres eurent cessé, ou bien les membres et les intestins furent atteints de douleur en même temps ; nous regardâmes ces douleurs de colique comme provenant du rhumatisme attaquant les intestins.

Dyssenterie du printemps.

Ceux qui souffrirent du ventre de cette manière et qui eurent des selles, rendirent fréquemment, avec tranchées et tenesme, un mucus ductile, semblable au sperme de grenouille, ou telle qu'on en trouve dans les urines des calculeux ; néanmoins, ils rendoient par temps des matières. Ce mucus étoit

quelquefois teints de sang, la maladie représentoit une dyssenterie; je la guéris cependant, comme un rhumatisme inflammatoire des intestins, par les saignées qui donnoient un sang lardacé, les cataplasmes, les fomentations émollientes de l'abdomen et les boissons tièdes et mucilagineuses, rendues telles avec la gomme arabique principalement.

Après que toute douleur étoit éteinte, la saburre ramassée et accrue, put quelquefois avec sûreté, et dût même être chassée par la bouche.

S'il restoit quelques diarrhées pour avoir trop lubréfié les intestins, elle céda à l'infuso-décoction de racine d'arnica, aux amers; au vin austère auxquels on interposoit par fois les parégoriques.

Quelques-uns urinoient difficilement et avec ardeur; ce mal survint quelquefois subitement, après qu'une douleur rhumatismale et antérieure de quelque autre partie avoit disparu, nous l'appellions *rhumatisme de la vessie*; les boissons tièdes émollientes, les cataplasme de même nature, appliqués sur le pubis douloureux, et sur le périnée, procurèrent du soulagement.

MARS.

Ce mois commença par la même douceur de température, qui avoit marqué la majeure partie du mois de Février; cependant après trois jours, nous la vimes chassée avec regret, par le souffle d'un vent du nord très-froid.

Depuis le milieu du mois jusqu'au 25, le froid boréal se changea en un doux retour du printemps et du zéphir. Les efforts pécoces de la germination, un peu suspendus par le froid antérieur, commencèrent

à reparoître, jusqu'à ce que de nouvelles gelées vinrent reffroidir les derniers jours de Mars.

Le 5, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 6 lig.

Le 15, 18, 19, sa dépression ; 27 pouc. 9 lig.

Le 6, le plus grand froid fut a — 2 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 26, 28, la plus forte chaleur + 13 deg.

La chaleur moyenne + 8 $\frac{2}{3}$ deg.

Espèce particulière de fièvre putride.

Au commencement de ce mois, on observoit parmi les hommes principalement, mais non cependant parmi un grand nombre, une espèce de fièvres putrides, qui attaquoit d'une manière péripneumonique. Le sang avoit une croûte gélatineuse, étendue et cendrée ; les saignées petites, réitérées ; mais faites au commencement, furent avantageuses pour abattre l'inflammation topique des poumons ; ensuite les décoctions de chiendent avec l'oximel, ou l'oxicrat prises en grande quantité, furent d'un secours étonnant. L'émétique convint *rarement* et *seulement quelquefois, lorsque la maladie fut avancée* : car ce n'étoit pas des fièvres *saburrales originairement putrides*, mais *secondairement putrides et quelquefois* seulement.

Cette condition étrangère et inconnue qu'on désigne sous le nom de *putridité*, paroissoit s'être formée primitivement dans les secondes voies, de quelque manière que cela ait lieu, et n'avoir pas passé des premières dans les secondes.

La fièvre faisoit son cours d'un *seul* trait sans symptômes violens, sans redoublemens ou avec des redoublemens légers et nocturnes. Il y avoit une pente au sommeil

sommeil continuelle, la langue étoit muqueuse, la bouche rarement mauvaise. Le quinquina, l'arnica, les aromatiques et les stimulans de tous les genres devoient être écartés. Les anti-phlogistiques furent utiles. La durée de la maladie étoit incertaine, il ne se faisoit aucune crise manifeste.

Comme le quatrième jour du mois emmena un vent de nord avec un froid sec, plusieurs devinrent pleurétiques, avec une doulenr très-aiguë. Il falloit réitérer les saignées; le sang forma une croûte épaisse, étendue, non-contractée, et telle qu'on a coutume de l'observer dans le rhumatisme inflammatoire. Nous donnâmes des boissons tièdeset nous appliquâmes des cataplasmes émolliens sur le côté douloureux. C'étoient des inflammations vraies et graves; néanmoins l'émétique fut avantageux à quelques-uns, mais donné tard, et après avoir abattu l'inflammation, lorsque la maladie inflammatoire se disposoit à se changer en saburrale.

Ceux qui étoient sujets aux hémorroïdes, en eurent des attaques pendant ce temps, et en furent quelquefois gravement affectés, au milieu des ténesmes, des douleurs de coliques, et d'une fièvre inflammatoire. La méthode anti-phlogistique, savoir : les saignées, les boissons convenables, les sang-sues, et enfin les eccoprotiques furent avantageux.

Crainte fréquente des fausses couches.

Pendant ce mois, un grand nombre de femmes enceintes furent à la veille de faire des fausses couches, au quatrième ou septième mois de la grossesse, éprouvant des douleurs d'enfantement avec de la fièvre.

La saignée, les émulsions nitrées et le repos les guérirent. Chez une d'elles, à qui ces remèdes avoient calmé et non détruit ces accidens, un vomissement pituiteux d'abord spontané, et ensuite excité par l'art, fut d'un tel secours, qu'après son action il ne resta plus aucune douleur des lombes et de l'abdomen, ni aucune tranchée. Chez une autre qui étoit sujette auparavant à des hémorroïdes ouvertes, et qui appréhendoit alors une fausse couche, les sang-sues firent disparoître les douleurs d'enfantement.

Fièvre putride vue plus fréquemment après le milieu du mois, outre divers autres accidents.

Après le milieu du mois, il parut fréquemment une certaine fièvre putride, dans laquelle tous avoient la tête très-affectée, embarrassée, stupide, les sens émoussés, une pente au sommeil particulière, une taciturnité et enfin du délire pendant la nuit sur-tout.

Il y avoit beaucoup de signes de saburre; cependant après l'action d'un écacuant, soit qu'il excitât le vomissement ou les selles, le malade n'éprouvoit aucun soulagement, ou n'éprouvoit qu'un soulagement léger et de peu de durée. Après peu de jours, la langue se séchoit. La pente au sommeil prenoit de l'accroissement, étoit continuelle et comateuse. Plusieurs avoient la bouche comme de la suie. Souvent pendant le sommeil et contre leur coutume, ils avoient les yeux connivens : que si les deux yeux connivoient d'une manière inégale, je jugeois que les malades étoient dans un plus grand danger. Et je n'ai jamais vu, ni cette année, ni les autres, aucun malade en rechapper, lorque dans une fièvre

aiguë il avoit un œil plus grand que l'autre, quoique quelques autres symptômes ne fussent pas mauvais, et fussent même salutaires.

Elle fut souvent accompagnée de pétéchies semblables à la rougeole.

Quelquefois, après un nombre de jours incertains, il se faisoit une éruption pétéchiale qui ne soulageoit ni incommodoit le malade, et représentoit exactement la rougeole, par sa grandeur, et sa forme d'un beau rose, si ce n'est que quelquefois les pétéchies étoient un *peu cendrées*, et d'autres fois légérement jaunes; nous les appellions *pétéchies de rougeole*. Les *lenticulaires* furent fort rares.

Le pouls étoit plein, fort, dur, et un peu plus fréquent que le naturel. Sa dureté et sa vibration parurent quelquefois augmenter après les saignées répétées.

Les malades saignoient quelquefois du nez, sans soulagement marqué.

Le sang tiré par la saignée eut ordinairement une croûte de *couleur de rose*, sans sérosité, avec un milieu trés-tenace; chez quelques-uns cependant la croûte fut plombée, cendrée, d'un jaune obscur, étendue, tenace et non frangée.

Les urines étoient plus rousses que les naturelles, de couleur d'or, jamais de couleur de flamme, ou parfaitement inflammatoires.

Cette fièvre, dans le principe, avoit une légère rémittence chaque jour et un modique redoublement, précédé d'un petit frisson; enfin on n'observoit plus ni rémittence, ni redoublement; elle devenoit con-

tinue ; la durée de la maladie varioit, se prolongeoit à deux, trois semaines ; elle avoit différentes crises, aucune cependant très-évidente, considérable ou avec trouble. La plupart sembloient s'opérer peu-à-peu ; tous eurent la poitrine plus ou moins affectée d'une manière pleurétique ou péripneumonique.

La majeure partie en revenoient.

Les anti-phlogistiques seuls furent avantageux, savoir : les saignées réitérées, et les décoctions de racine de chiendent, de dent de lion avec le nitre et l'oximel.

Il fut aussi utile à tous, d'entretenir la liberté du ventre, en le sollicitant par de fréquens lavemens.

Observation d'une grande importance dans le traitement de cette fièvre.

Il étoit du plus grand intérêt de tirer les malades du lit, et de les tenir sur un siège, afin de les éloigner du sommeil. Personne, à moins de l'avoir éprouvé, ne connoît combien le sommeil augmente la fièvre, et combien les veilles, et l'abstinence du sommeil la modèrent, et préservent du délire.

Les émétiques ne furent pas admissibles, non plus que les purgatifs, si ce n'est *quelquefois lorsque l'inflammation étoit dissipée, et la maladie très-avancée ;* c'est-à-dire, n'étoit plus telle qu'elle avoit été jusqu'alors, mais s'étoit changée en une fièvre putride *saburrale.*

Les vésicatoires, le camphre, la serpentaire, la contrajerva, le vin, etc. dont les malades faisoient usage avant d'arriver à l'hôpital, leur furent nuisibles.

Les cadavres ouverts, présentèrent des inflammations cachées quelque part dans la poitrine principalement, quelquefois aussi dans le bas ventre.

Fievre putride sanguine.

Nous appellions cette fièvre exanthématique *putride sanguine*, afin de la distinguer de la *putride saburrale*, qu'a coutume de produire la saburre putride passée du systême gastrique dans le sang ; tandis que dans notre putride sanguine, le vice paroissoit s'être forme *originairement* dans le systême sanguifère.

Cette putride sanguine, étoit en même temps d'un caractère *inflammatoire.*

La méthode du traitement n'est pas une et toujours la même, dans toutes et chaque fièvres putrides.

Voilà des pétéchies non artificielles, mais née spontanément ; voilà aussi une espèce de fièvre pétéchiale, et une *certaine fièvre putride*, qui rejette la méthode échauffante, comme celles des *éméto cathartiques*, ou anti-bilieuse, et qui admet uniquement la méthode *rafraîchissante* et *anti-phlogistique.*

Mais celui qui affirmeroit que *toutes* les fièvres putrides, ou du moins *la plupart* de ces fièvres, parmi lesquelles il y a des différences nombreuses et *essentielles*, quoiqu'elles soient comprises sous le même nom, doivent être traitées par la méthode anti-phlogistique et rafraîchissante, et qui voudroit proscrire les autres méthodes de traitement dans les autres espèces de fièvres putrides, celui-là, dis-je, ne s'écar-

teroit-il pas étrangement de la vérité, et de l'observation de tous les siècles ?

Cette fièvre *putrido-inflammatoire*, paroît se plaire moins dans les hivers froids, plus dans les hivers tempérés et dans les mois de printemps, et disparoître aux approches d'une constitution inflammatoire d'un hiver rigoureux.

Quelquefois aussi sur la fin de l'automne, elle commence les maladies inflammatoires de l'hiver.

AVRIL.

Ce mois commença par un temps rude et froid, mais le quatrième jour tout commença à être puissamment échauffé jusqu'au dix-septième, où un vent froid réprima pendant quatre jours, ces chaleurs de printemps, cependant le ciel restoit toujours serein et la sécheresse se prolongeoit.

Le 21, il fit une chaleur d'été plutôt que de printemps, le lendemain donna du tonnerre au milieu de violentes chaleurs.

Le 23, après une longue pénurie d'eau, il tomba enfin une pluie très-desirée et déjà demandée au ciel, mais inutilement.

Les derniers jours, la chaleur fut modérée et entrecoupée par fois de pluies salutaires.

Le 2, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 6 lig.

Le 9, sa dernière dépression, 27 pou. 8 lig.

Le 15, 16, la plus forte chaleur fut a + 19 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 17 et 18, la moindre chaleur + 4 deg.

La chaleur moyenne + 14 $\frac{3}{10}$ deg.

Dès les premiers jours du mois, il y eut un grand

nombre de péripneumonie sur-tout parmi les hommes.

La douleur occupoit une vaste étendue ; la fièvre étoit très-forte ; le sang étoit entièrement phlogistique, de sorte qu'il y avoit peu de partie rouge. Elles exigeoient des saignées copieuses et des cataplasmes émolliens sur la poitrine.

Il y eut aussi quelques hépatitis ou seules, ou avec une pleuro-peripneumonie. Chez quelques-uns, l'inflammation occupa toute l'étendue des hypocondres, et quelquefois la poitrine en même temps. Chez certains, cette hépatitis fut accompagnée d'ictère; alors la maladie étoit très-grave.

Outre ces maladies inflammatoires, on observoit encore un grand nombre de *fièvres putrides sanguines.*

La plupart des péripneumoniques ou des pleurétiques eurent quelque chose de saburral et de bilieux. De-là, une diarrhée modérée leur fut salutaire; l'émétique ne fut pas sûr, si ce n'est *tard*, lorsque la fièvre avoit baissé ou cessé tout-à-fait, que cependant il restoit de la douleur, ou qu'elle étoit survenue de nouveau.

Les morts furent partout fréquentes.

Les selles chez la plupart étoient profondément vertes.

Vers le milieu d'Avril, nous reçûmes quelques malades entièrement couverts de pétéchies. Il y avoit chez eux une saburre particulière, *rouillée* non *tenace*, mais délayée, très-liquide, *en médiocre quantité*, exhalant une odeur acido-austéro-douce, comme du vinaigre auquel on auroit mêlé un peu de litarge. Telle étoit l'haleine, telle étoit l'odeur de la sueur et de la vapeur perspirale, telle étoit aussi exactement l'odeur de la saburre rejettée par le vomissement.

Alors les vomitifs étoient fréquemment nécessaires, néanmoins, ils ne procurèrent pas autant de soulagement qu'ils ont coutume d'en produire les autres fois dans les fièvres bilieuses, à cause de l'inflammation topique de quelque partie, de la poitrine sur-tout, qui s'y trouvoit jointe. Il falloit pratiquer une ou même plusieurs saignées, chez les hommes principalement. Chez les uns, les *anti-phlogistiques seuls* avant et après le vomitif furent avantageux ; chez les autres, et chez les femmes sur-tout, il fallut donner l'infuso-décoction de racine d'arnica sur la fin, à cause de la foiblesse, ou d'une diarrhée incommode.

Sur la fin d'Avril, j'eus un grand nombre de fièvres quotidiennes, ou plutôt de doubles tierces, à la suite de fièvres continues. Ces intermittentes ne cédèrent pas à l'usage soutenu des dissolvans, mais exigèrent le quinquina et les amers.

M A I.

Les premiers jours furent très-chauds et étouffans.

Le 5, il y eut du tonnerre. Le soir, un vent très-violent emmena un froid vif et soudain. Pendant la nuit, le vent s'étant appaisé, il tomba de la pluie.

Le 6 et le 7, le temps fut serein et chaud. Le 8, il tomba quelques pluies légères mais agréables, qui furent suivies de nouveau d'une forte chaleur jusqu'au 20, où l'air commença un peu à se refroidir et à devenir désagréable, à la suite de si grandes chaleurs.

La sécheresse persévéra toujours aprés une vicissitude si marquée de froid et de chaud.

Le 23, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 4 lig.

Le 3, 4, 13, sa plus grande dépression 27 pou. 7 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 11, la plus forte chaleur fut a † 23 deg.

Le 5, la moindre † 6 deg.

La chaleur moyenne † 16 deg. $\frac{1}{2}$.

Dans les premiers jours de Mai, il nous vint plusieurs fièvres tierces qui avoient pris naissance sur la fin d'Avril. Ces tierces étoient simples au commencement, et se doubloient ensuite; elles se traitoient avec la décoction de chiendent, de dent de lion, de chicorée aiguisée d'un sel neutre, et ensuite avec l'émétique. Après avoir combattu le paroxisme de cette manière, nous donnions l'électuaire anti-fébrile du Codex de Vienne, pour prévenir les rechûtes.

Angines du printemps.

Après les premiers jours de Mai, outre les tierces dont nous avons parlé, nous reçûmes un grand nombre d'angines avec tuméfaction considérable d'amigdales, qui en se touchant fermoient le passage. Elles étoient inflammatorio-bilieuses. On devoit commencer par une saignée qui donnoit un sang phlogistique, et apportoit un peu de soulagement; mais on en retiroit beaucoup de l'émétique donné un peu plus tard: car la déglutition auparavant abolie, étoit rétablie de suite après le vomitif. On donnoit ensuite des eccoprotiques et des gargarismes avec le sel ammoniac. Les vésicatoires ne furent pas avantageux comme dans les angines rhumatismales, non plus que les cataplasmes appliqués sur tout le col, ou les fomentations émollientes de la gorge.

Outre ces fièvres tierces et ces angines, il paroissoit

aussi des pleurésies et des péripneumonies ; elles étoient absolument du même caractère que les angines : car d'abord, il y avoit de l'inflammation qui exigeoit quelques saignées, beaucoup de boisson, et ensuite plus tard l'émétique et les eccoprotiques. En effet, ce qui, chez certains malades arrivoit à la gorge, chez d'autres arrivoit aux poumons. La maladie étoit *la même*, devoit être traitée de la *même* manière, et ne différoit que par son siège. La fièvre étoit de la classe des rémittentes.

Vers le milieu de Mai, il nous en vint beaucoup de simples bilieuses.

Dans les fièvres tierces, après les dissolvans et l'émétique, les fleurs martiales de sel ammoniac données dans un véhicule amer, furent d'un grand secours.

Après le milieu du mois, les fièvres furent purement bilieuses, la bile étoit plus jaune et plus copieuse, et ses effets plus variés. Le sang formoit rarement une croûte, néanmoins nous fimes précéder l'émétique d'une ou deux saignées, chez les hommes principalement ; quelques-unes de ces fièvres étoient plutôt putrides.

J U I N.

Presque tout ce mois fut plus froid, et plus rude qu'il n'a coutume d'être les autres années. Les vents furent fréquens, les pluies peu abondantes et rares. Les derniers jours furent sereins et chauds.

Le 21, 22, 29, 30, la plus haute ascension du mercure, fut de 28 p.

Le 12, sa dépression — 27 p. 6 lig.

Le 12, la plus forte chaleur fut de † 23 deg.

Le 21, la moindre + 7 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne + 16 $\frac{1}{6}$ deg.

Après le commencement du mois, il se présenta plusieurs fièvres rhumatismales, où la bile et l'inflammation se trouvoient réunies. La matiére rhumatisante abandonna les membres subitement, et lorsqu'on s'y attendoit le moins, et se porta sur la poitrine, où elle occasionna la dispenée, l'orthopnée, une toux violente, une oppression, avec des crachats quelquefois sanguinolens; une certaine fille sentit tout-à-coup un froid de marbre, après que le rhumatisme se fut porté des membres sur les poumons; la difficulté de respirer étoit extrême.

Des sueurs froides ramassées en gouttes, couloient de son corps, elle étoit sans pouls; le cœur battoit d'une manière très-irrégulière et avec beaucoup de fréquence; ces forces furent rappellées à l'aide des vésicatoires, du camphre, des épispastiques, des frictions, et des fomentations des membres. Chez les autres, où cette métastase sur la poitrine avoit lieu, lorsque le pouls étoit fort, la saignée, ensuite les vésicatoires, avec les boissons tièdes, écartèrent le danger.

Les croûtes sur le sang, furent de nouveau très-fréquentes; on vit des érysipèles phlegmoneux. Les convalescens aussi éprouvèrent l'influence de la froideur du temps; car ils furent sujets à des catarrhes inflammatoires.

Après le milieu du mois où le temps fut légèrement froid, un grand nombre d'individus furent pris de fièvre rhumatismale; cette fièvre étoit inflammatorio-bilieuse; il survenoit aux genoux, sur le dos des mains, des gonflemens vagues et très-

douloureux. Les saignées, les doux purgatifs furent utiles.

Comme le mois fut froid et sec en général, la bile qui dans les derniers jours de Mai, sembloit commencer les maladies d'été, se calma de nouveau, ou se joignit à l'inflammation.

JUILLET.

Les pluies furent très-abondantes les premiers jours. De-là, jusqu'au seiziéme, il se fit des changemens continuels et subits, de sorte que souvent le même jour donnoit de la chaleur, du froid, de la sécheresse, de la pluie, un ciel serein et nébuleux.

Le 16 et le 17, furent sereins et chauds, ensuite les grandes chaleurs alternèrent avec les pluies, de manière qu'il se faisoit les vicissitudes les plus marquées de chaud, de pluie, de vent et de froid.

Le 15, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 3 lig.

Le 5 et 7, sa dernière dépression 27 pou. 7 lig.

Le 21 et 31, la plus forte chaleur fut a † 23 deg.

Le 13, 14, 15, la moindre † 11 deg.

La chaleur moyenne † 17 $\frac{1}{2}$ deg.

Dyssenteries fréquentes inflammatoire sub-inflammatoires, et autres maladies congénères.

Après le commencement du mois, les dyssenteries furent par-tout fréquentes, leur nature étoit bilioso-inflammatoire, telle que fut celle de la plupart des autres fièvres qui régnèrent dans ce temps.

Chez les jeunes gens et les sujets robustes, à cause de la continuité de la douleur, de son accroissement

au toucher, la saignée et l'usage interne et externe des émolliens tièdes, furent d'abord nécessaires, ensuite, mais tard et quequefois seulement, on put donner un éméto-cathartique, ou un purgatif seul, où un eccoprotique ; la saignée seule, les fomentations émollientes de l'abdomen, et les boissons tièdes guérirent un assez grand nombre de dyssenteries.

Mais je traiterai plus au long ci-après, de la dyssenterie de cette année, et de celles de quelques années précédentes.

Les fièvres rhumatismales étoient d'un caractère bilioso-inflammatoire ; il y eut un grand nombre de fièvres érysipélateuses ; l'érysipèle attaquoit la figure sur-tout, les gencives, toute la gorge, et occasionnoit un écoulement de matière ichoreuse des gencives.

Il y eut aussi un grand nombre de fièvres bilieuses simples, de bilioso-putrides avec des pétéchies *lenticulaires.*

Ces fièvres étoient les mêmes, mais avec des pétéchies simulant la *rougeole* ; genre de pétéchies qui parut très-fréquemment pendant le printemps et l'été de cette année.

Les intermittentes tierces furent fort rares.

Il y eut quelques coliques inflammatorio-bilieuses.

Les fluxions furent fréquentes et variées, de manière que presque toutes les maladies que j'observai pendant ce mois, eurent quelque chose de rhumatismal, ou de fluxionnaire d'un caractère bilieux, inflammatoire, septique, ou compliqué.

Presque toutes ces maladies étoient *congénères* et de la même famille, provenoient *de la même matière* ; mais varioient par leur *forme.*

La matière étoit *bilieuse*, *bilioso-putride*, mais presque toujours avec quelque inflammation.

Le temps de l'année engendroit *la matière*, et le genre de vie, et la prédisposition produisoit *la forme*.

La méthode de traitement devoit presque toujours être anti-phlogistique dans le commencement; soit à cause de la présence actuelle de l'inflammation, soit à cause de son danger imminent, si l'on n'y eût pourvu par la saignée et les anti-phlogistiques, et dans la suite, si le vice bilieux venoit à prendre des forces, l'émétique étoit avantageux; les boissons anti-phlogistiques suffirent seules sans le secours de l'émétique, pour énerver la saburre, lorsqu'elle ne fut pas copieuse.

A O U T.

Pendant tout ce mois, le temps fut encore singulièrement variable et humide, les pluies survenoient fréquemment et d'une manière inopinée, principalement vers le milieu du mois; depuis le temps devint plus constant et plus sec; mais après peu de jours, il survint de nouveau une vicissitude étonnante d'humidité, de froid, de chaud et de sécheresse.

Chaque soir, il fit un froid aigu jusqu'à la fin du mois.

Le 28, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 2 $\frac{1}{3}$ lig.

Le 11, sa dépression 27 pou. 8 lig.

Le 7, la plus forte chaleur a + 23 deg.

Le 27, la moindre + 11 deg.

La chaleur moyenne + 28 deg.

Règne de la dyssenterie et de rhumatismes de diverses espèces.

Les dyssenteries furent en grand nombre, difficiles, souvent mortelles, dans tous les sexes et tous les âges, mais sur-tout chez les enfans et les vieillards.

Les fièvres *rhumatismales putride*, *érysipélateuses putrides*, *pétéchiales putrides*, ou les pétéchies étoient lenticulaires, ou représentoient la rougeole, régnèrent épidémiquement çà et là, vers le milieu du mois principalement.

Après la première quinzaine, les dyssenteries étant encore très-nombreuses, et assez souvent funestes, il se déclara un grand nombre de pleurésies, tant *rhumatismales* que *rhumatico-bilieuses*, et du même caractère que les dyssenteries elles-mêmes, dont elles ne différoient que par *la forme seule*.

Pendant tout le reste du mois, il y eut une quantité innombrable de rhumatismes, cruels, rebelles, errans dans presque tout le corps, tourmentant tantôt une partie, tantôt une autre, les articulations, les poumons, les muscles de la poitrine, les intestins, d'où provinrent des dyssenteries encore très-fréquentes, et souvent difficiles.

Il y eut encore des toux violentes, difficiles, amenant quelquefois des crachats puriformes, et ulcèrant les poumons, sub-inflammatoires, inflammatoires, péripneumoniques, pleurétiques, des rhumatismes très-douloureux des muscles de la poitrine, avec gonflement, où l'applicasion des cataplasmes émolliens ne fit rien ou fit peu de chose ; quelquefois les tumeurs rhumatismales de ce genre, cuisoient un pus et se changeoient en abcès.

Il falloit se tenir vêtu avec précaution, et prendre garde que le corps en transpiration ne fût frappé de l'air froid plus dangereux et plus septique dans cette partie de l'année.

Dans les derniers jours du mois, les dyssenteries régnoient avec la même fréquence, et portoient *plus souvent* avec elles une inflammation assez violente de l'abdomen. Le sang tiré fut comme celui des pleurétiques. Je fis souvent *plusieurs* saignées, avec un *soulagement marqué*, je donnai des boissons copieuses tièdes.

Dans le même-temps que la dyssenterie régnoit, on observa des *coliques* nombreuses et des *difficultés* d'uriner, sans que le ventre fût nullement déréglé. Nous traitions avec succès ces incommodités, de la même manière que la dyssenterie.

Quelques-uns n'allèrent que rarement à la selle, et cinq ou six fois seulement dans les 24 heures; cependant ils rendoient des matières dyssentériques, sanguinolentes, muqueuses, et avec tranchées.

La variété des maladies fut étonnante et protéiforme, si l'on considère les parties du corps affectées, quoique ce fût toujours la *même* matière morbifique, et que le *même* traitement convînt aussi.

Le traitement anti-phlogistique tenoit le premier rang; non pas ce traitement qui répand le sang avec fréquence et profusion, mais celui que composent de petites saignées, des boissons délayantes et tièdes et des fomentations continuelles sur les parties douloureuses. Après que toute la phlogose, dont je vis presque toutes les maladies de ce temps superficiellement atteintes, avoit été entièrement détruite, ou le malade se rétablit, (la matière bilieuse s'étant dissipée

dissipée et ayant été émoussée, lorsqu'elle étoit en petite quantité) ou bien si le malade n'étoit pas encore guéri, nous avions rendu la maladie *plus simple*, de sorte que telle maladie qui avoit été compliquée d'inflammation, cette dernière n'existant plus, étoit actuellement *purement saburrale* et devoit être emportée par l'évacuation de l'estomac.

Nous ne vîmes pas cette année ces promptes guérisons de maladies, que nous admirions dans des années *plus bilieuses* et exemptes de phlogose.

Il étoit utile de ne pas ignorer que cette lenteur dans la guérison étoit propre à cette année, afin de ne pas soumettre à des remèdes *trop puissans* une maladie qu'il falloit confier au temps, sous un traitement *plus doux*.

Il fut souvent avantageux d'avoir calmé la violence de la maladie, et de l'avoir changée d'*aigüe* en une maladie *longue* qu'un traitement convenable et le temps devoient terminer. J'ai éprouvé que cela étoit vrai principalement dans le traitement de certaines dyssenteries très-graves.

SEPTEMBRE.

Nous éprouvâmes les cinq premiers jours, des chaleurs très-fortes qui furent suivies toup-à-coup d'un temps froid, avec du vent et une sécheresse générale.

Le douzième commença à ramener une chaleur agréable qui ne provoquoit point les sueurs, jusqu'à ce que le 16, il tomba une pluie très-abondante qui fut suivie d'un vent impétueux pendant plusieurs jours.

De-là, la chaleur et le froid se succédèrent de

manière que deux jours de chaleur étoient suivis de deux autres jours d'un froid aigu.

Le 17 et le 18, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 2 lig.

Le 5 et 20, sa dépression 27 p. 8 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 4, la plus forte chaleur fut a + 21 deg.

Le 21, la moindre + 8 deg.

La chaleur moyenne + 15 $\frac{1}{3}$ deg.

Les dyssenteries persistoient toujours; conservant leur caractère inflammatoire et sub-inflammatoire. L'émétique convint rarement, tard, et ne procura que peu ou pas du tout de soulagement. Les cataplasmes, les boissons tièdes, émollientes, les émulsions et les saignées portèrent du secours. Sur la fin du mois les dyssenteries devinrent beaucoup plus rares.

Les rhumatismes furent plus nombreux et variés.

Une fille eut les deux jambes attaquées alternativement d'érysipèles qui disparurent d'eux-mêmes. Après quelques jours, il survint *tout-à coup* une hydropisie considérable de l'articulation du genou droit, avec une fluctuation manifeste. Je donnai les eccoprotiques salins, et j'appliquai sur le genou du vin aromatique avec le sel ammoniac. Elle se rétablit en peu de temps; mais ensuite elle tomba dans une fièvre lente nerveuse qui fut traitée avec la décoction de fleurs d'arnica, et jugée par une éruption miliaire. Vers le milieu de Septembre, je vis des douleurs de l'abdomen *absolument telles* qu'on les observoit dans les dyssenteriques; le ventre cependant restant réglé, ou même plus resserré. J'appellois ces douleurs *dyssenterie sèche* ou *rhumatisme sec des intestins*. Leur traitement étoit completté par les

émolliens tièdes, les saignées, les cataplasmes et plus tard l'émétique.

Vers le milieu du même mois, les fièvres bilieuses, de même que les putrides eûrent souvent quelque chose de péripneumonique qui dût être combattu par une ou deux saignées. Ces fièvres n'étoient pas purement bilieuses ou purement putrides, mais inflammatoires en *même-temps.*

Le besoin des saignées dans chaque maladie devenoit plus grand de jour en jour, et l'usage des émétiques plus rares. On voyoit des pleurésies légères, des péripneumonies inflammatoires, sub-inflammatoires, putrides, mixtes, rhumatismales.

Après le milieu de Septembre, les maladies rhumatismales et souvent d'un caractère inflammatoire se multiplièrent considérablement, mais elles restèrent presque seules de toutes les autres maladies, les dyssenteries étant alors peaucoup plus rares.

Ces rhumatismes fixèrent leur siège dans la poitrine, le col et la tête, de même que dans les extrêmités supérieures et inférieures, mais rarement dans l'abdomen. De-là, voyant que les rhumatismes avoient accompagné la constitution dyssentérique dans sa force, et continuoient encore leurs ravages lorsque celle-ci tendoit à sa fin, je me confirmois dans mon opinion qu'il existe une certaine affinité entre le rhumatisme et la dyssenterie.

Affinité entre le rhumatisme et la dyssenterie.

Car ces maladies qui règnent dans le même temps, avec la même fréquence, et qui exercent leur violence sur le corps humain, comme d'un commun

accord en réunissant leurs forces, nous annoncent qu'elles sont les rejettons d'une même famille, et qu'elles ont le même caractère.

Vers les derniers jours du mois, les maladies abandonnèrent presque entièrement leur siège, et se portèrent sur la poitrine et la tête.

Ce mois imitoit la température du printemps; mais une température boréale, les maladies aussi étoient partout les mêmes que celles du printemps.

La constitution fut un peu plus phlogistique que pendant l'été précédent et les trois automnes derniers.

Le nombre des malades fut très-considérable, de sorte qu'il s'en présentoit chaque jour beaucoup plus qu'on ne pouvoit en recevoir; cependant nous ne comptâmes pas beaucoup de morts.

La terminaison des maladies fut difficile, partielle et tardive. Les convalescences furent longues et les rechûtes faciles.

Le type des fièvres fut tel qu'elles redoubloient le soir sur-tout avec frisson. Elles étoient continues rémittentes.

On vit un très-petit nombre d'intermittentes pendant l'été et au commencement de l'automne.

La matière de la maladie pendant ce mois fut composée, savoir : inflammatoire, muqueuse, bilieuse, âcre, tantôt l'un tantôt l'autre de ces vices prédominant.

Quoique ces fièvres, dans leur principe, portassent avec elles une inflammation assez considérable, souvent néanmoins elles devenoient *putrides* dans leurs progrès; et nous eumes, en effet, un très-grand nombre de fièvres *rhumatico-putrides* sur la fin de

Septembre, parmi les femmmes principalement, avec des éruptions pétéchiales, *lenticulaires*, *imitant la rougeole.* Chez plusieurs individus, dans le progrès de ces fièvres, les pétéchies simulant la rougeole, étoient *jaunes*, *brunes*, *d'un beau rose*, les lenticulaires étoient d'un *rouge obscur*, *de couleur de châtaigne*, *livides*, *roses.*

Une femme mourut de pétéchies livides, d'un rouge obscur, quoiqu'on donnât une grande quantité d'acides minéraux.

Les autres recouvrèrent la santé par la méthode anti-phlogistique *dans le commencement*, de petites saignées qui donnoient un sang inflammatoire, (la croûte étoit jaune et le sérum verdâtre), ensuite par la méthode dissolvante, la décoction de chiendent, de dent de lion, de chicorée avec le sirop de groseilles, et l'émétique donné tard et à quelques-uns seulement, (lorsque l'inflammation étoit abattue,) mais lorsqu'il y eut assoupissement, stupeur, avec un pouls presque *naturel* ou plus languissant que le naturel, je joignis à ces décoctions, celle de fleurs d'arnica.

Je ne donnai pas à ceux-là, dans la suite, les acides minéraux; je fesois tirer souvent les malades du lit; ces fièvres étoient longues, n'avoient aucune crise manifeste, mais se terminoient lentement et insensiblement.

Je ne faisois usage ni de quinquina, ni d'autres remèdes vantés d'ailleurs dans la fièvre putride, ni des vésicatoires, ni du camphre.

Tant je voyois avec plaisir les malades se rétablir parfaitement, pourvu qu'on fit une juste appréciation des forces, qu'on abbattit celles qui étoient trop éle-

vée, qu'on relevât celles qui étoient abattues, mais *doucement*, *sans trouble*, et par des moyens qui ne fussent pas trop puissans, qu'on ne permît pas aux excrétions de se *supprimer*, ni de devenir *trop abondantes*. Après avoir relevé les forces convenablement et les avoir réduites à un état de modération, tel qu'il pût suffire pour soumettre la maladie, il falloit donner un véhicule convenable composé avec le chiendent, la dent de lion, la chicorée, le sirop de groseille, etc. La méthode modérèment anti-phlogistique fut donc préférable, lors même qu'il exista des pétéchies *livides*; je les ai vues ensemble avec l'inflammation.

Le nombre des malades étoit peu considérable parmi les hommes, leurs maladies étoient légères et sans pétéchies; une saignée et les boissons anti-phlogistiques les rétablissoient en peu de temps; les femmes furent affectées en beaucoup plus grand nombre et pour beaucoup plus de temps, avec putridité et diverses pétéchies. Elles se rétablirent lentement.

Je rapporterai quelques exemples les plus notables des fréquentes fluxions de ce temps-là.

Lorsque la fluxion se faisoit sur les yeux, elle produisit *l'ophthalmie* séreuse, qui fut fréquente les derniers jours de ce mois.

Quelquefois la matière rhumatismale se glissa entre les lames de la cornée, la rendit épaisse, blanche et imperméable à la lumière.

Maladie des yeux provenant de fluxion.

Chez une certaine fille, la matière séreuse augmenta tellement l'humeur aqueuse, que la cornée

protubéroit comme dans le staphylome, les deux yeux pleuroient continuellement et rendoient une grande quantité de larmes âcres : le nez étoit affecté de corysa.

Je donnai les remèdes que je croyois convenables au rhumatisme, et j'eus soin de faire percer de temps en temps la cornée protubérante afin qu'elle s'affaissât. Je ne gagnai rien quoique j'appliquasse l'extrait de saturne, et que je fisse des fomentations toniques pour qu'elle ne se relevât pas de nouveau.

J'ai vu des cataractes provenant d'un rhumatisme porté sur le cristallin, de même qu'une collection de matière *puriforme* dans la partie antérieure de l'œil, provenant aussi de fluxion.

Une autre fille eut des douleurs déchirantes dans presque toute la tête, et une légère fièvre sur le soir; elle voyoit obscurément de l'œil droit ; elle avoit le gauche un peu tourné et la vue double. On lui donna une mixture saline qui lâcha un peu le ventre ; ensuite on lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et on lui fit passer l'antimoine diaphorétique non-lavé dans l'eau simple et le rob de sureau ; elle se rétablit peu de temps après.

Nous observâmes la vue doublée par la même cause chez une femme qui fut guérie par le même moyen.

Ainsi que d'autres fluxions différentes.

Un homme étoit attaqué d'une sciatique rhumatismale au côté droit. Peu de jours après, le testicule droit se tuméfia tout-à-coup de la grosseur de deux poings, de manière que le malade se plaignoit d'une douleur tansive, et que le gonflement lui-même parut à tous ceux qui l'examinèrent, provenir d'une eau

épanchée entre les tuniques du testicule. On appliqua des discussifs, on donna les remèdes propres à lâcher le ventre, à porter aux urines, et ensuite ceux qui portent à la transpiration. ces moyens détruisirent la sciatique, et la ponction emporta le gonflement du testicule.

Chez une autre fille, le genou se tuméfia pendant une nuit, de sorte que le lendemain la fluctuation étoit manifeste. La saignée, les doux purgatifs, les fomentations vineuses dans lesquelles on faisoit dissoudre un peu de sel ammoniac, la guérirent en peu de jours; il y avoit aussi en même-temps une légère fièvre rhumatismale.

Apoplexie rhumatismale.

Un homme attaqué depuis quatorze jours d'une fièvre rhumatismale, tomba tout-à-coup dans le délire. De-là, il passa dans un sommeil apoplectique, et mourut en peu de temps.

On trouva beaucoup d'humeur aqueuse épanchée entre les deux meninges et dans le ventricule latéraux, et une humeur aquoso-sanguinolente au dessous de la tente.

Une femme fut attaquée d'un corysa violent, pour s'être exposée au froid, dans un moment où elle avoit chaud. Le corysa disparut peu d'heures après, et il survint sur-le-champ une respiration fortement asthmatique, avec des signes d'hydrothorax. Après avoir fait précéder la saignée, on tira de l'avantage des remèdes propres à lâcher le ventre et à porter aux urines, de même que des férulacés. Elle guérit lentement.

Mais les fluxions de ce genre sur les viscères *nobles*, furent peu nombreuses ; celles qui se firent sur les extrêmités et les lombes, furent beaucoup plus fréquentes.

OCTOBRE.

Les viscissitudes de froid et de chaud furent moins marquées pendant ce mois, les changemens ne furent pas aussi grands, la condition de l'air, quelle qu'elle fût n'eut pas autant d'intensité, l'arrivée des changemens ne fut pas aussi subite, ni leur fin aussi précipitée ; ainsi, le sec, l'humide, le chaud, le froid, furent modérés et compensés, de sorte qu'on ne pouvoit en accuser aucun de prédominer. L'air étoit un peu froid conformément à la saison de l'année. Les vents se turent pendant ce mois.

Le 24, la plus haute ascension du mercure fut de 28 pou. 4 lig.

Le 29 et 30, sa dépression 27 pou. 9 lig.

Le 2, la plus forte chaleur fut a † 16 deg.

Le 17, la moindre, † 2 deg.

La chaleur moyenne, † 11 $\frac{1}{3}$ deg.

Les dyssenteries furent très-rares et inflammatoires, sub-inflammatoires. Les dyssenteries de ce mois, comme celles de la fin du mois de Septembre, furent terminées par un tenesme opiniâtre beaucoup plus souvent que celles des mois précédens.

Certaine fièvre putride parmi les femmes.

Les femmes furent encore fréquemment attaquées d'une certaine espèce de fièvre putride, qui eut au commencement quelque chose d'inflammatoire, et qui fut ensuite putride, de manière cependant qu'elle

ne supporta pas les stimulans un peu forts. Les malades se trouvèrent bien, lorsque la maladie étoit avancée, de la décoction de fleurs d'arnica, de racines de chiendent, de dent de lion, de chicorées, etc. La plupart avoient la langue sèche, le pouls n'étoient pas analogue aux autres symptômes, principalement à la lassitude, à la stupeur des sens.

L'altération n'étoit pas grande, ou même n'existoit pas; l'indifférence d'esprit étoit étonnante; les malades n'avoient aucune sollicitude sur rien, comme s'ils eussent toujours été entre la veille et le sommeil, et ressembloient à ceux qui tombent dans l'assoupissement pour avoir pris de l'opium.

Quelques femmes conservoient la chaleur naturelle, le pouls naturel aussi, d'après sa fréquence et sa force, quoiqu'elles fissent sous elles, sans s'en appercevoir. Chez quelques-unes, au commencement, ou du moins sur la fin de la maladie, la poitrine fut affectée de toux et d'oppression. Ces fièvres se terminoient ordinairement après le quatorzième jour, et quelquefois plus tard. Les malades restoient étendus négligemment et immobiles; leur délire n'étoit pas furieux mais tranquille; ils marmotoient des choses sans suite, soit dans le sommeil, soit pendant la veille; les urines étoient comme dans l'état sain, quelquefois de couleur de safran et ictériques chez quelques-uns.

Pétéchies non critiques. Les miliaires survenues spontanément, non forcées, avec des sueurs abondantes, furent critiques.

J'ai vu fréquemment pendant ce mois et pendant les autres, survenir des pétéchies, sans que le ma-

lade s'en trouvât mieux ; mais les miliaires qui parurent au milieu de sueurs abondantes, délivrèrent entièrement le malade de la fièvre, de sorte que cette crise, quoiqu'elle n'eût aucun temps déterminé, fut absolue et parfaite.

Parotide mortelle.

Une certaine femme, chez qui cette fièvre s'étoit terminée d'une manière insensible et sans aucune excrétion manifeste, fut attaquée d'une parotide aqueuse, mais douloureuse, d'un volume considérable, à l'un et l'autre côté, avec un gonflement prodigieux du cou; la déglutition se faisoit cependant, et elle ne put tirer la langue à notre demande. Je lui donnai un purgatif avec la manne et un sel, et j'appliquai un vésicatoire à la nuque ; les tumeurs diminuèrent un peu. Je donnai la décoction de fleurs d'arnica, elle la supporta sans cardialgie. Les parotides s'étant accrues de nouveau, j'appliquai un vésicatoire entre les épaules. La malade périt.

Fluxions indomptables de ce mois.

Le sérum, pendant ce mois encore et dans son commencement surtout, se porta par tout sans règle et sans frein, attaquant subitement tantôt l'estomac, tantôt la plèvre, etc., de manière à faire pousser des cris aux malades. Les boissons tièdes, les fomentations, les vésicatoires, l'antimoine diaphorétique non lavé guérirent lentement et domptèrent avec peine cette matière peu copieuse, comme il paroissoit, mais dangereuse par son caractère instable et cruel. Vers le milieu d'Octobre, il parut quelques

gastritis violentes et un grand nombre de pleurésies accompagnées d'une fièvre légère, mais avec une douleur insupportable et ne pouvant souffrir le plus léger toucher. La saignée donnoit un sang absolument inflammatoire; les fomentations calmoient la douleur qui ne cessoit que très-tard et avec beaucoup de peine. Ainsi, la matière rhumatisante transféra la scène de l'abdomen dans la poitrine, et devint plus inflammatoire.

Pendant ce mois, il n'y eut de saburre que rarement, et elle ne fut pas bilieuse, mais pituiteuse et en petite quantité. De-là, l'usage de l'émetique fut rare, celui des saignées modérées dans le principe, des boissons tièdes, diaphorétiques, plus fréquent.

Mort causée par une parotide.

Dans le cadavre de cette femme, que j'ai déjà dit être morte à la suite de parotides, on trouva une sérosité sanguinolente, en grande quantité, entre les meninges et dans tous les ventricules, de manière qu'au commencement de la boîte osseuse, contenant le prolongement du cerveau; on observa aussi une fente, (les lobes du cerveau ayant été écartés avec beaucoup de précaution) de la longueur de trois travers de doigts, pénétrant dans le ventricule droit. Peut-être avoit elle été produite par la sérosité qui se précipita dans ce ventricule, et le rompit ainsi par violence; le corps strié de ce côté, fut aussi trouvé comprimé et applani.

De quel genre de mort la fièvre putride fit périr les malades.

Les collections séreuses, séroso-sanguinolentes de ce genre, se formoient tout-à-coup dans le cerveau, ou sur la poitrine, dans les fièvres putrides, et dans cette espèce de putrides que quelques-uns appellent *lentes nerveuses*, d'autres *limphatiques*, d'autres *catarrhales malignes* et les autres enfin *rhumatismales malignes.*

De-là, lorsque la métastase se faisoit sur le cerveau, il survenoit d'abord du délire, ensuite une stupeur avec une espèce de grognement fréquent, un pouls vibrant, dur, plein, enfin les yeux devinrent connivens, et les malades périrent apoplectiques.

Ceux à qui il survenoit des parotides pendant cette fièvre; me paroissoient encourir des risques, parce que cette matière se portoit aussi sur le cerveau voisin avec la même impétuosité, et y donnoit la mort.

Une respiration devenue tout-à-coup péripneumonique, lorsque cette fièvre étoit déjà avancée, annonçoit une métastase d'une sérosité aqueuse ou sanguinolente, faite dans la cavité de la poitrine.

Comment on peut quelquefois prévenir le danger imminent.

Ces métastases funestes peuvent ordinairement être prévenues, si pendant tout le temps de la maladie on tient le ventre *un peu plus libre*, non-seulement par les lavemens, qui ne vuident souvent que le dernier intestin, mais encore par les remèdes pris par la bouche, qui doivent se préparer à eux-mêmes

un passage facile et attirer vers le fondement, comme vers un égout commun, tout ce qu'il y a d'humeurs, je ne veux pas pour cela, que vous attiriez les humeurs très-précipitamment, et comme le fait un purgatif, (quoique cela est encore nécessaire dans les fièvres putrides, provenant de la saburre du bas ventre) mais que vous déterminiez un effort et une pente continuelle et légère des humeurs, vers le canal intestinal.

Le détruire quand il existe.

La métastase faite est quelquefois dissipée par la saignée, ou les sangsues appliquées aux tempes, ou les scarrifications à la nuque, ensuite il convient de lâcher le ventre, et d'attirer au dehors la sérosité déposée par le moyen des vésicatoires.

Les fièvres de ce mois, que nous venons de décrire, peuvent être appellées *lentes nerveuses*, et comme les fièvres d'été sont ordinairement engendrées par une matière biliforme, de même ces fièvres automnales sont produites par la *pituite* ou un *mucus abondant*.

Période annuelle la plus commune des constitutions fébriles.

Ces fièvres muqueuses sont ordinairement intermédiaires entre la constitution d'été et celle d'hiver, si du moins ces temps observent leur marche ordinaire, de manière qu'elle touche par une extrêmité aux maladies *bilieuses* d'été, et par l'autre, aux maladies inflammatoires de l'hiver.

En effet, lorsque chaque saison de l'année ne s'é-

carte pas de son état habituel, la phlogose *d'hiver* dégénérent en pituite du *printemps*, cause de beaucoup de morts, jusqu'à ce qu'enfin celle-ci soit soumise elle-même, par l'influence des saisons, ou s'accroisse sous les chaleurs de l'ardente canicule, et se jette sur les entrailles, ne formant plus une pituite inerte, mais une humeur nouvelle, mordicante, tumultueuse, et sans frein, tirant son nom de la bile.

Aux approches du refroidissement de l'automne, la bile se modère et se change; alors, nait de nouveau la pituite, qui se porte dans presque tout le systême des vaisseaux. De-là, différente variété de fièvres *pituiteuses*, telle à-peu-près que nous l'avons observée pendant ce mois.

Nous rencontrâmes beaucoup de catarrhes et quelques angines; la dyssenterie parut lever de nouveau la tête çà et là.

Après le milieu du mois, la fièvre décrite plus haut attaqua la poitrine plus fréquemment, plus violemment, et d'une manière péripneumonique. La toux étoit forte, les crachats modiques d'abord, puis copieux, ductiles, transparens, semblables au blanc d'œuf. Le besoin des saignées au commencement de la fièvre, devint plus fréquent; les remèdes tiède, émolliens, et dépourvus de tout stimulus, furent manifestement avantageux dans ces fièvres.

Matière de la fièvre pituiteuse. Son siège.

Voici les différences qui paroissoient entre la fièvre *pituiteuse* et la fièvre *bilieuse*; dans les fièvres pituiteuses, l'humeur abondante étoit une pituite insipide, dont la bouche et l'arrière bouche étoient

remplies, et qui sortoit par l'expectoration ; elle n'appartenoit pas à la saburre gastrique, si ce n'est *quelquefois* et *en partie*; car la pituite paroissoit répandue par tout le corps, tandis que la bile étoit plus copieuse, et se tenoit primitivement dans les premières voies.

Ses crises.

Une abondante diarrhée fut moins avantageuse aux *pituiteux* qu'elle n'a paru l'être dans la *fièvre bilieuse.* Cependant ils étoient très-soulagés, s'ils alloient deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures; ceux dont le ventre fut difficile pendant tout le cours de la maladie, éprouvèrent des accidens à la tête ou à la poitrine, et leur vie fut en danger.

Les vomissemens excités par l'art, dans le principe, ne soulageoient pas ; provoqués plus tard, ils procuroient un secours léger et nullement décrétoire ; tandis qu'au contraire les vomissemens à temps étouffent souvent tout-à-coup les fièvres bilieuses.

Les sueurs non-forcées et survenues lorsque la maladie étoit déjà avancée, furent avantageuses, la sécheresse de la peau opiniâtre, et persistant dans les derniers temps de la maladie, étoit d'un mauvais présage, l'expectoration ne pouvoit être pressée sans crainte de stase inflammatoire, que par les boissons *tièdes* et *émollientes.*

Diverse matière des miliaires et danger différent.

Les miliaires blanches, spontanées, survenues au milieu des sueurs non-factices, jugeoient souvent cette fièvre, sans crainte d'autre danger; dans les fièvres bilieuses au contraire, l'éruption miliaire est ordinairement

ordinairement factice, dangereuse, et provient de l'omission de l'éméto-cathartique dans le principe, ou a été forcément excitée par un régime échauffant.

Certaines différences entre la fièvre pituiteuse et la fièvre bilieuse.

Les symptômes des fièvres pituiteuses sont plus doux en apparence, leur cours est plus lent et moins tumultueux ; quelques fonctions s'écartent moins de l'état de santé, le pouls, la chaleur et les urines, éprouvent peu de changement, tandis que la fièvre *bilieuse* est plus violente, plus tumultueuse, et trouble plus évidemment presque toutes les fonctions.

La lésion des fonctions animales principalement, sous une apparence de douceur, est plus grande et plus dangereuse, savoir : l'engourdissement des sens, la stupeur, l'assoupissement, le délire doux, taciturne, marmotant, la dureté de l'ouïe et l'indifférence ; dans la fièvre bilieuse, les affections du cerveau sont plus vives, un cruel mal de tête, de l'agitation, un délire souvent furieux ; les fièvres pituiteuses sont *continues*, les bilieuses ordinairement *rémittentes.*

On observe mille formes et mille variétés accidentelles, dans les fièvres *pituiteuses* comme dans les *bilieuses* ; car selon que l'une ou l'autre partie du corps est affectée plus *particulièrement*, l'image des fonctions lésées, variera à proportion, quoique la matière soit toujours la même.

Variétés de la fièvre pituiteuse.

De-là, cette fièvre a aussi acquis différens noms ; par exemple, celui de fièvre rhumatismale, arthritique, lente, nerveuse, phrénétique, de squinancie, de catarrhe simple, de péripneumonie fausse, de catarrhe suffoquant, d'asthme, de toux convulsive, de sciatique, de lombago, etc.

Ses complications.

La fiévre pituiteuse est simple, ou compliquée avec quelqu'autre fièvre ; par exemple, la fièvre *bilieuse* ou *inflammatoire*, selon que le malade est plus disposé à la bile ou à l'inflammation, ou que la constitution *bilieuse* ou *inflammatoire* approche d'avantage.

Ses intensités.

On peut observer des fièvres *pituiteuses* de différens degrés, car quelques-unes sont accusées de malignité, et quittant le nom de fièvres *pituiteuses*, elles prennent celui de lentes nerveuses, tandis que d'autres sont plus bénignes.

Quelquefois la fièvre n'est pas encore *formée* et *développée*, il existe néanmoins une légère disposition fébrile, et un rudiment d'une fièvre pituiteuse future. J'ai observé la même chose dans les fièvres bilieuses.

Certaines différences dans le traitement des fièvres bilieuses et pituiteuses.

Comme dans la fièvre *pituiteuse*, la matière est dispersée par tout le corps, quoiqu'une partie assez considérable assiège les premières voies, il est clair,

que l'action des remèdes sur elle est *indirecte*, et qu'ils ne peuvent entraîner directement et efficacement que cette partie, qui est contenue dans l'estomac et les intestins ; mais que tout ce qu'il y a de matière dans les autres cavités internes, doit être dégagé, soumis, emporté par les autres humeurs, de diverses manières et avec difficulté ; or ce sont les opérations de la nature seule, dont il faut régler les forces médicatrices, conformément à la grandeur de la maladie, et à la quantité de matière à soumettre, en les relevant, en les abaissant, en les dirigeant, et en détruisant tous les obstacles que l'on trouve s'opposer à ces efforts salutaires de la nature.

Dans les fièvres bilieuses, l'action des remèdes est plus forte, plus certaine et directe, sur la matière fébrile que vous pouvez évacuer avec un éméto-cathartique.

Différence du pronostic.

La méthode *indirecte* trompe fréquemment, comme elle ne frappe qu'obliquement les causes fébriles. De-là, le traitement des fièvres pituiteuses est plus difficile, plus lent et le pronostic plus incertain. Les erreurs des crises sont dangereuses, et les crises elles-mêmes sont plus solemnelles dans cette fièvre que dans la bilieuse. Dans la fièvre pituiteuse, surtout avancée, et lorsqu'il n'y a point de phlogose, les remèdes apéritifs, résolutifs, altérans, un léger émétique sont très-avantageux. Or, les fleurs d'arnica nous fournissoient ce genre de médicament, comme je l'expliquerai plus au long ci-après.

Le nombre , l'opiniâtreté , les variétés des fluxions plus considérables de jour en jour..

Vers la fin du mois , il parut un grand nombre d'angines inflammato-rhumatismales , des asthmes , des péripneumonies avec une respiration asthmatique portée jusqu'à l'orthopnée pendant la nuit, des catharres opiniâtres qui contractèrent souvent de l'inflammation, des toux convulsives des enfans , des rhumatismes des membres plus rebelles et plus longs , que les semaines précédentes et quelquefois avec des convulsions momentanées de tout le corps , de la mâchoire , ou avec phrénésie , suivant que la fluxion inconstante attaquoit telles ou telles parties.

Chez une certaine fille attaquée d'un rhumatisme long, rebelle, nocturne et vague, il se forma à l'aine droite une tumeur douloureuse qui s'accrût peu-à-peu et disparut peu-à-peu de même. Je donnai le mercure, ayant soupçonné un vice vénérien ; mais il ne fut d'aucune utilité. Je m'apperçus tard que c'étoit un rhumatisme de cette constitution, qui formoit quelquefois un gonflement dans quelque partie ; je fus trompé par l'endroit de la tumeur , et l'intensité nocturne des douleurs opiniâtres.

Une fille âgée de 20 ans, le 10 Octobre, neuvième jour de sa maladie, fut apportée à l'hôpital, et présenta les symptômes d'une fièvre composée de *lente nerveuse* , *bilieuse* et *inflammatoire*. Il y avoit des signes d'une péripneumonie légère dans le côté gauche. On donna les émolliens tièdes ; la saignée réitérée fournit un sang pleurétique ; elle vomit aussi une espèce de lie, après que l'inflammation fut abattue. Elle se trouva

bien et parut entrer en convalescence. Le 20 Octobre, le pouls devint plus fréquent, et elle commença à tousser très-fortement, et presque continuellement. Il sortoit des crachats copieux et ductiles; enfin l'expectoration se supprima, la toux persistant toujours. Le pouls étoit par fois vibrant; il y avoit stupeur, grognement. Pendant tout le temps de la maladie, le ventre avoit été paresseux et avoit dû être sollicité par les clystères; la peau avoit été inperspirable, rude et sèche. Elle nous assuroit que la respiration étoit libre, et elle nous avoit paru telle, excepté une légère célérité dans l'inspiration. Enfin la stupeur augmenta, et la malade perdit connoissance. Le grognement étoit continuel, les efforts pour tousser étoient continuels aussi, mais inutiles. Les urines ne furent jamais de couleur de flamme, elles furent ordinairement naturelles, quelquefois chargées et peu copieuses. Cette fille périt le 24 Octobre.

J'augurois mal de la sécheresse du ventre et de l'aridité de la peau, observées ensemble pendant presque tout le temps de la maladie, tandis que sur ces entrefaites les urines n'étoient pas copieuses, quoique dans le principe elle parût se bien trouver et entrer en convalescence. Je savois d'ailleurs que les humeurs se portent vers la tête et la poitrine, lorsque le ventre, la peau et les urines se comportent de la manière déjà exposée.

Il couloit de la bouche et des narines de son cadavre, une sérosité verdâtre et de très-mauvaise odeur. Le crâne ouvert, on trouva les vaisseaux du cerveau très-gonflé, les ventricules vuides; mais il y avoit au-dessous de la tente du cervelet, trois onces d'une sérosité d'un jaune légèrement verd.

Plusieurs filles attaquées de la même maladie, furent guéries par la même méthode, savoir : les boissons tièdes et émollientes, et les saignées fréquentes, mais médiocres chaque fois ; elles expectoroient des matières copieuses, tenaces, muqueuses, sans les secours d'aucun stimulus expectorant dont ces maladies de poitrine s'accommodèrent très-mal.

Dans le milieu du mois, il parut de nouveau quelques dyssenteries, la matière rhumatismale qui alors attaquoit plus fréquemment les parties supérieures, la poitrine principalement, visitant de nouveau son ancien siège, l'abdomen qu'elle avoit abandonné.

Une fille âgée de 16 ans, avoit eu les pâles couleurs l'année précédente, et avoit été guérie par l'usage des martiaux et des amers. Le mois de Septembre, elle fut prise d'une fièvre légère et vague, elle ne prit aucun remède, confiant sa maladie à un régime léger.

Le 13 Octobre, elle me fit appeller et dit que depuis sept jours elle avoit des tranchées, des selles fréquentes, sanguinolentes, de manière qu'elle alloit quatorze fois à la garde-robe dans les 24 heures : qu'elle ressentoit une petite fièvre, de l'altération, qu'elle conservoit cependant de l'appétit ; les tranchées étoient légères, et avoient lieu seulement un peu avant et pendant les selles ; je fis appliquer sur l'abdomen, un cataplasme fait avec les fleurs de camomille de sureau et de lait ; et je donnai le remède suivant : ℞. eau de camomille, cinq onces ; huile d'amandes douces, une once ; syrop d'althéa et diacode, aa une once et demie, mêlés ; les choses furent totalement changées dans les 24 heures ;

elle sortit rarement, sans tranchée, rendit des matières jaunes, pultacées, elle se rétablit.

Après le milieu du mois, comme il faisoit fort chaud sur le midi; et que les soirées et les matinées étoient refroidies par un vent glaçant, les dyssenteries sembloient prêtes à reparoître; l'émétique ne convint pas, non plus que les purgatifs tels qu'ils fussent; elles étoient si ennemies de l'opium, lors-même qu'elles étoient avancées, que ceux qui en prenoient étoient bientôt saisis comme d'un asthme, et que le lendemain du soir où ils avoient pris l'opium, ils déclaroient qu'ils avoient failli être suffoqués pendant la nuit; la méthode anti-phlogistique seule fut avantageuse, savoir : les saignées, les émulsions tièdes, les fomentations sur l'abdomen, etc.

NOVEMBRE.

Le temps fut serein, sec, et légèrement froid dans le commencement, mais depuis le seizième jour, il tomba des pluies continuelles, que remplacèrent au milieu du mois, des neiges qui fondirent dans l'espace de deux jours; de-là, le ciel resta froid, chargé de neiges, et nébuleux jusqu'à la fin du mois.

Le premier, la plus haute ascension du mercure fut de 28 p. 3 lig.

Le 21, 29, sa dépression 27 pou. 2 lig.

Le 29, la plus forte chaleur fut a + 12 deg.

Le 24, 26, le plus grand froid — 1 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne † 5 $\frac{1}{10}$ deg.

Ce mois donna peu de morts, qui toutes provinrent de maladies longues et chroniques.

Caractère des fièvres rhumatismales de ce mois.

Depuis qu'au sixième jour, le ciel eût commencé à se fondre en pluies continuelles, nous reçumes à l'hôpital beaucoup de malades ayant l'un ou l'autre, même les deux genoux et les carpes tuméfiés et vivement douloureux, de sorte qu'ils étoient obligés de rester couchés immobiles, comme le hasard les avoit placés, tant les douleurs étoient cruelles lorsqu'on les remuoit. Ils se trouvoient mieux dans le repos; les nuits étoient pénibles; la fièvre se soutenoit sans frissons au milieu des sueurs abondantes; les endroits tuméfiés, lorsque la douleur avoit commencé à se calmer un peu, conservoient la pression du doigt.

La matière productrice de ces fièvres rhumatismales ne fut pas simple, elle eut toujours quelque chose d'inflammatoire, qui nécessita l'usage des saignées, des boissons émollientes et tièdes. Mais depuis que ce mois avoit commencé à être trempé de pluies presque continuelles, les signes de la saburre bilieuse devinrent plus manifestes que dans les mois précédens qui furent plus secs : et l'usage des émétiques qui avoit été rare les mois antérieurs, commença à devenir plus fréquent.

Je pensois qu'un temps humide et froid étoit nuisible aux fonctions cutanées, et que les matières qui devoient être excrétées par les superficies externes, étoient retenues par l'humidité froide environnant alors nos corps; qu'elles étoient repoussées sur les membres, chez certains, que chez d'autres elles refluoient sur les entrailles, par les surfaces des vis-

cères et innondoient le système gastrique, empruntant le nom, la couleur et le goût de la bile.

Celui des asthmes.

Nous reçumes un malade asthmatique. Comme il avoit de la fièvre, de l'altération et le pouls très-dur, on lui fit quelques saignées, dont il retiroit du soulagement, et qui donnoient une croûte pleurétique; il eut aussi la plupart des symptômes qui ont paru annoncer la présence de l'hydrothorax : on lui donna au commencement des remèdes anti-phlogistiques et ensuite de légers diurétiques; les jambes et les cuisses commencèrent à se tuméfier, enfin l'abdomen lui-même se tuméfia légèrement; il mourut asthmatique, les poumons furent trouvés très-sains.

Quelques autres dans la suite, qui avoient également la poitrine oppressée, la respiration difficile et bruyante, eurent un meilleur sort, par le changement de méthode : car chez eux, après avoir fait précéder la saignée, on donna un émétique qui amenda sur-le-champ la respiration asthmatique.

Ictères fréquentes.

Il parut vers le milieu de Novembre, un assez grand nombre d'ictères d'un jaune verd; la gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre scillitique, et les sels neutres furent avantageux.

Toux convulsives.

Il régnoit dans la ville, des coqueluches, du traitement desquelles je n'ai rien à dire, si ce n'est que les enfans qui vomissoient dans l'accès de la toux,

étoient affectés plus légèrement, et se rétablissoient plutôt.

D'après le rapport d'un de mes amis, le sel ammoniac fut utile à quelques-uns, à d'autres la gomme ammoniaque, à d'autres le savon de Vénise.

Certains se rétablirent par l'usage de l'hydromel purgatif des enfans, du codex de Vienne, réitéré tous les deux jours.

Chez un enfant, après avoir tout tenté inutilement, il disoit avoir tiré du secours de la décoction des fleurs d'arnica, et des plantes et racines émollientes ensemble, à laquelle décoction il ajoutoit un sel neutre; qu'il avoit vu des morts causées par l'opium, et que dans ces cadavres, on avoit trouvé les bronches farcies de gluten.

Opération de l'empyême.

Une fille eut le côté droit attaqué d'une douleur pleurétique, la douleur étoit répandue dans tout le côté, nous la nommâmes pleurésie *rhumatico-inflammatoire.* Elle entra à l'hôpital le troisième jour de la maladie, (21 Octobre 1779); après un intervalle de plusieurs jours la douleur commença à se calmer, et enfin disparut entièrement. La maladie parut être jugée par une expectoration de crachats cuits. Après le milieu de Novembre, elle respira de nouveau avec difficulté, sans douleur à la vérité, mais non sans un sentiment de pesanteur; le pouls étoit très-légèrement fébrile pendant le jour, le soir, et dans la nuit, il étoit dur et plus fréquent. Il y avoit des sueurs copieuses pendant la nuit, sur le col, vers les clavicules et sur la poitrine princi-

palement, avec une toux le soir et pendant la nuit, humide au commencement, mais vaine et sèche, lorsque la maladie fut avancée; la respiration étoit plus facile lorsqu'elle étoit assise et penchée en avant; difficile, couchée sur le dos, et impossible, lorsqu'elle se couchoit sur le côté gauche, par la crainte de suffoquer. Si on la faisoit asseoir, l'épaule droite paroissoit plus élevée, peut-être parce que la cavité droite de la poitrine, étant actuellement plus pesante, le centre de gravité tomboit plus à gauche. La partie postérieure du côté formant la région droite du dos, paroissoit être plus convexe et protubère; le thorax droit s'élevoit à peine dans l'inspiration, tout le travail de la respiration s'opéroit par le poumon gauche, tandis que le côté droit remuoit à peine, et seulement à cause de sa connexité avec le côté gauche. Cette élévation inégale des deux côtés de la poitrine, pouvoit s'observer à la vue, et en appliquant les deux mains sur les deux côtés.

Vers le 8 Novembre, il se forma tout-à-coup sur le bras gauche, une tumeur dure et douloureuse, qui fut un peu ramolie par l'application des cataplasmes émolliens, et qui ouverte ensuite donna un pus louable, mais en petite quantité. Le 12 Novembre, la mamelle droite se tuméfia tout-à-coup avec une couleur livide et une douleur intense, lorsque depuis quelques jours déjà, on avoit apperçu une rougeur instantanée des joues, une tumeur aqueuse sur l'œil droit, et au carpe du même côté, avec une couleur livide des lèvres et des ongles.

Le thorax droit frappé à la méthode d'Auenbrugger, ne rendit pas ce son que rendent les cavités saines de

la poitrine, frappées à la méthode prescrite, (*) je ne cherchai pas si la chaleur étoit plus grande dans le côté rempli de pus, et si le desséchement d'une liqueur dont on les oindroit, seroit plus prompt sur le côté affecté que sur le côté sain.

Le 15 Novembre, la malade étant couchée, on lui ouvrit la poitrine, entre la quatrième et la cinquième des vraies côtes, à compter de la partie supérieure, et plus près du sternum que de l'épine du dos. (Car cet endroit avoit été autrefois le foyer et le centre des douleurs); il en sortit avec violence un pus tenu, un peu sanguinolent et vilain. On fit la ligature, lorsqu'il restoit encore une grande quantité de pus qui sortoit au travers des compresses. La malade parut soulagée, cependant le soir du même jour où l'opération avoit été pratiquée, elle cessa de vivre.

Dans le cadavre, le poumon gauche trouvé très-sain, le droit étoit réduit à un très-petit espace, et enveloppé d'une membrane épaisse, fibreuse et ancienne, mais sain d'ailleurs. La plèvre étoit aussi couverte d'une membrane absolument semblable et

---

(*) Voyez *une nouvelle invention de* Léopol Auenbrugger, docteur en médecine, etc., *pour connoître par la percussion de la poitrine, les maladies internes de cette cavité. A Vienne, chez Tratner*, 1763. On ne trouveroit pas facilement un médecin qui ait pratiqué autant d'empyême que l'auteur distingué de cette nouvelle invention, ce qui ne doit pas donner peu de considération, et à la découverte et à son auteur.

comme formée de plusieurs membranes appliquées les unes sur les autres, et adhérens très-fortement. L'abcès paroissoit s'être formé entre le poumon et la plèvre, de manière cependant que je ne sais s'il appartenoit plutôt à la plèvre qu'au poumon.

Il y avoit un peu de pus entre les muscles intercostaux du côté gauche ; on voyoit néanmoins qu'il ne s'étoit pas formé là, mais qu'il y avoit fusé.

La substance du foie étoit très-molle, d'un jaune délayé et très-friable.

D'après le rapport du célèbre Auenbrugger, celui de tous qui a guéri le plus de malades par l'opération de l'empyême, les pleurésies *rhumatico-inflammatoires* passent très-promptement en empyême que la ponction doit guérir.

Il assure que la plupart avoient été guéris dans l'espace de six semaines depuis l'ouverture de la poitrine ; que quelques-uns cependant étoient morts peu après l'émission du pus.

Il regardoit cette mort comme péripneumonique et occasionnée par le sang, se portant avec trop de force sur le poumon auparavant comprimé, et libre actuellement.

C'est pourquoi il ne tira pas tout le pus à la fois, mais après avoir fait la ponction, content de laisser sortir une petite quantité de pus, il faisoit faire la ligature. Le pus ensuite coulant lentement et au travers des compresses, ne permet au poumon de se développer que *peu-à-peu* et avec lenteur, et oppose ainsi une résistance à l'abord du sang.

Nous trouvâmes dans notre cadavre, le poumon pas encore entièrement développé, et n'étant pas non plus engorgé de sang.

Que seroit-ce si nous attribuions les morts qui suivent de près la paracentèse, où tout le pus est tiré, aux fonctions du cœur dérangées et troublées tout-à-coup? Car le cœur déplacé et comprimé par un grand volume de pus ne supportera pas impunément ce dégagement subit du poids du pus; je regarde cette cause de mort chez notre malade, comme plus probable et plus conforme au raisonnement. C'est pour la même raison qu'Hipocrate recommande aussi de ne laisser sortir qu'une très-petite quantité d'eau, si l'on pratique l'opération dans l'hydrotorax. Liv. 2, des maladies.

Nous pouvions aussi présager la mort d'après la condition du pus, instruits par l'oracle de Cos, qui dit, que ceux-là en réchappent, qui étant venus à suppuration, et ayant subi l'opération par le fer ou par le feu, rendent un pus pur et blanc; mais que ceux-là périssent qui rendent un pus sanguinolent, bourbeux et fétide. Aphor. 44, sect. 7.

Après le milieu du mois, il nous vint un grand nombre de malades, sur-tout du sexe le plus foible, se plaignant de douleurs cruelles des articulations, douleurs souvent vagues, et plus violentes sur le soir et pendant la nuit. Quelques-uns avoient une fièvre très-forte qui nécessita des saignées réitérées dont le sang fut en tout pleurétique. La plupart étoient exempts de fièvre, quoique la maladie eût débuté par une fièvre légère. Nous usâmes des préparations d'antimoine, des vésicatoires, de la décoction des tyges de douce-amère, de hardane, de dent de lion, de patience, de reglise, de l'infusion de passe-fleur et d'extrait d'aconit. Un petit nombre furent rétablis promptement par une décoction eccoprotique,

aiguisée de beaucoup de crême de tartre : ceux-là principalement qui avoient la bouche un peu amère. Tous les autres guérirent lentement, de quelques remèdes qu'ils fissent usage. Quelques-uns exempts de fiévres, mais dont les douleurs des membres étoient très-opiniâtres, furent guéries par la décoction de fleurs d'arnica.

Observations sur les fleurs d'arnica.

Je ne puis passer ici sous silence, ce que l'observation et l'expérience m'ont appris cette année, sur les fleurs d'arnica ; or tout ce que je vais dire, je le dirai seulement dans l'espoir que les choses que j'ai vues avec tant de satisfaction être utile à mes malades, abandonnés souvent de toute autre méthode de traitement, et déjà désespérés, ne seront pas inutiles aux autres, et non par le desir de nouveauté, sans crainte, sans espérance, sans ressentiment et sans jalousie, toutes choses qui sont fort éloignées de moi. Je ne pense pas qu'il suffise d'affirmer que les fleurs d'arnica ont servi d'une manière éminente dans la fièvre putride, puisque la notion de la fièvre putride est vague et indéterminée, et qu'on ne peut lui assigner aucune méthode de traitement fixe et invariable, étant obligé d'établir ce traitement d'après le cas particulier qui se présente, et de prendre son parti sur-le-champ.

Sous quelles conditions les fleurs d'arnica ont été avantageuses dans la fièvre putride.

Je donnai la décoction de fleurs d'arnica dans la fièvre putride, 1°. lorsqu'il n'y avoit d'inflammation

dans aucun viscère, ou qu'elle avoit déjà été combattue ; 2°. lorsque le pouls étant naturel, ou presque naturel, le malade était néanmoins très-foible, et les fonctions animales abattues ; 3°. lorsque la langue étoit séche ou couverte d'un mucus copieux, et formant une incrustation ; 4°. lorsque le malade étoit stupide, lent, assoupi dans un léger délire, marmottoit, avoit l'ouïe dure ; 5°. dans la fièvre *putride pituiteuse*, lente nerveuse, ou analogue, dans la putride du printemps et de l'automne, temps où les humeurs ont coutume d'être plus lentes, la marche des fièvres putrides moins rapides, moins tumultueuse, qu'on ne l'observe dans ces fièvres putrides qui ont lieu au fort de l'été, et qui de bilieuses primitivement, ont dégénéré en putrides, quoiqu'encore les fleurs d'arnica, ou seules ou avec leurs racines ne soient pas déplacés dans ces mêmes fièvres ; 6°. après avoir d'abord nettoyé les premières voies par haut ou par bas, si (ce qui arrive le plus souvent) la matière paroît disposer son issue par l'une ou l'autre de ses voies, soit qu'il existe ou non des éruptions pétéchiales, miliaires, ou tout autres. Voici à-peu-près les changemens que j'ai vu être opérés chez le malade, par ce remède.

1°. Chez plusieurs, l'estomac étoit plus ou moins douloureux, ou tourmenté de vents et de borborygmes ; ceux qui étoient atteints d'assoupissement, d'engourdissement des sens, et de stupeur, supportoient des doses très-copieuses, et à mesure qu'ils se réveilloient et qu'ils commençoient à se trouver mieux, ils se plaignoient de l'estomac et en accusoient le remède qu'on leur offroit ; mais alors ils étoient déjà hors de la portée du trait. Les cardialgies même

les

les plus graves se calmoient, ou cessoient entièrement lorsqu'on donnoit des doses *modérées*, mais d'autant plus fréquentes, de maniére que la quantité prescrite de décoction saturée, fut employée dans les 24 heures.

Nous y joignimes fréquemment les remèdes carminatifs.

La cardialgie même la plus grave excitée par ce remède, et telle que nous l'eussions fortement appréhendée, si elle eut été produite par toute autre, n'occasionna à nos malades aucun autre mal, qu'un sentiment incommode et douloureux.

Ces fleurs me paroissoient toujours exercer leur vertu *spécifique* sur l'estomac, et peut-être par-là même, remédier aussi puissamment à la fièvre putride qui prend ordinairement son origine dans le système gastrique.

2°. Cette décoction excita chez quelques-uns des vomissemens modérés, non tumultueux, et revenans après de longs intervalles, sur-tout dans le commencement, jusqu'à ce que l'estomac fût capable de la supporter.

La plupart ont en aversion le goût désagréable de cette décoction, et ont des nausées continuelles, quoiqu'ils ne vomissent pas; je n'arrêtois point ces vomissemens, je les ai toujours vus ou innocens, ou même salutaires.

3°. Chez un très-petit nombre, ces fleurs relâchoient le ventre, qui chez tous étoit néanmoins facile, et un peu plus prompt que dans l'état naturel.

4°. Leur vertu altérante, puissamment résolutive, et légèrement émétique, est démontrée par presque toutes les expériences.

5°. La plupart des malades se rétablirent peu-à-peu et sans crise manifeste. Je comptois le changement de la maladie en mieux, du jour où le malade répondoit aux questions avec plus de vivacité et de promptitude.

6°. J'ai observé chez plusieurs, des urines de couleur de safran, et presque ictériques, avec amélioration dans la maladie.

7°. Quelques-uns étoient teints d'un léger ictère, que le blanc des yeux présentoient plutôt que le reste de la superficie du corps.

Maintenant je vais exposer en peu de mots, à quelle dose et sous qu'elle forme, je donnai ce remède.

Je faisois bouillir ordinairement une demi-once, quelquefois une once, rarement une once et demie, et une fois sulement deux onces de fleurs d'arnica, dans une quantité suffisante d'eau, pour avoir deux livres de décoction, à laquelle j'ajoutois quelque sirop convenable; le malade prenoit toutes les deux heures, une petite tasse de cette décoction.

Ceux qui supportoient avec trop de peine cette dose, en prenoient la moitié toutes les heures.

Rarement je faisois bouillir du quinquina ensemble avec ses fleurs, et dans le cas seulement, où par la longueur de la maladie, ou bien pour avoir tiré trop de sang, la liaison des solides commençoient à se relâcher et à tomber en ruine, où encore lorsque la fièvre qui jusqu'alors avoit persévéré avec la même intensité, passoit dans la classe des rémittentes, et avoit des accroissemens et des déclins réglés.

J'ajoutois rarement aussi la racine d'arnica, et seu-

lement lorsque le malade étoit tourmenté d'un cours de ventre, non pas salutaire, mais énervant et épuisant ses forces; alors j'ajoutois une once, ou même une once et demie de racine d'arnica, à la décoction des fleurs presque amenée à sa fin, et je les faisois bouillir un instant ensemble, à vase fermé, laissant ensuite le tout en repos, pendant quelques temps, jusqu'à ce que la décoction fût refroidie.

La racine d'arnica n'admet qu'une coction très-légère, tandis que les fleurs l'exigent assez soutenue, de sorte qu'on ne doit rien espérer de la *décoction* de la racine, ou de son *extrait*; tandis que les fleurs sont avantageuses de l'une et l'autre manière.

Je paroîtrai peut-être avoir fait peu de choses, en démontrant qu'un certain remède a été utile, lorsque nous sommes plutôt surchargés que dépourvus de médicamens, si je ne montre en même temps, que ce remède a été plus efficace, et a répondu aux indications curatives, mieux que tout autre moyen.

Je tentois presque toutes les méthodes vantées, et tous les modes de ces méthodes, pour trouver à la fièvre putride un traitement fixe et déterminé, soit parce que ceux qui sont atteints de cette maladie, forment la majeure partie de mes malades, soit parce que je voyois sur ce sujet une diversité d'opinions et de méthodes, que je ne pouvois concilier.

Très-souvent je n'éprouvois pas le même sort que plusieurs autres hommes célèbres, en suivant le même traitement, et je croyois avoir découvert beaucoup de choses qui ayant été reçues précairement comme vraies, quoiqu'elles fussent fausses, avoient aussi produit des opinions erronnées, et des méthodes analogues.

Mais je donnerai au public mes découvertes sur la nature des fièvres putrides et sur leur traitement, lorsqu'elles auront été mûries par des observations ultérieures, de peur qu'en produisant un fait trop précoce et pas encore dans sa maturité, je n'excite le dégoût de mes lecteurs.

En attendant je déclare que j'ai fait usage des fleurs d'arnica, avec beaucoup plus de succès, que d'aucun autre remède; mais il falloit connoître et le temps et la condition de la maladie convenable à ce médicament, condition que j'ai décrite jusqu'actuellement assez au long, si je ne me trompe: car sans la connoissance de cet à propos, tout traitement est mauvais, non par la faute des remèdes, mais par l'ignorance du médecin.

DÉCEMBRE.

Tout ce mois fut austral, mou, tiéde et trempé de pluies ou de brouillards; la gelée étoit très-rare, très-légère, ne faisoit que durcir un peu, pendant la nuit, et par fois seulement, la superficie des chemins.

Le 7, il tomba une neige éphémère seulement; le dixième, onzième, donnèrent des neiges très-abondantes, mais également instables.

Le 15, un vent impétueux chassa les nuages, le lendemain le calme s'étant rétabli, nous eûmes de nouvelles neiges très-copieuses, mais qu'une température australe fondit bientôt de nouveau.

Le 30, la plus haute élévation du baromètre fut de 28 pou. 5 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 22, sa dépression, 27 pou.

Le 31, le plus grand froid fut a — 4 deg.
Le 3, la plus forte chaleur fut a + 13 deg.
La chaleur moyenne + 4 $\frac{1}{3}$ deg.

Le nombre des fluxions plus grand qu'il n'avoit jamais été observé. Leur opiniâtreté. Violence de leurs douleurs.

Les douleurs des articulations, les rhumatismes furent si fréquens pendant ce mois, que je n'ai jamais vu, ni oui dire, que les maladies de ce genre aient été plus communes, plus cruelles, ou plus opiniâtres.

Quelques-uns, dans cet état, avoient une fièvre qui exigeoit les saignées et l'usage des remèdes tièdes et émolliens. Le vésicatoire leur fut utile, appliqué tard; et en général, de quelque méthode qu'on fit usage, leur guérison, quoique lente, le fut moins que celle de ceux qui avoient ces douleurs sans fièvre.

La variété des symptômes étoit prodigieuse; les uns avoient la poitrine tout-à-coup attaquée d'une douleur pleurétique, ou éprouvoient une respiration asthmatique; d'autres présentoient une paralysie d'un bras, le tétatonos de la mâchoire, un emprosthotonos, des coléra imprévus, des tranchées, des difficultés d'uriner, des lombago, des sciatiques, des vertiges, et une infinité d'autres incommodités produites par ce rhumatisme furieux et vagabond, attaquant tantôt une partie, tantôt une autre.

Les évacuans quelconques, les altérans composés des préparations d'antimoine, l'ipécacuanha à petites doses, la bardane; la douce-amère, l'aconit et la passe-fleur, remèdes dont chacun avoit été singuliè-

rement avantageux dans d'autres circonstances, en soulagèrent un très-petit nombre dans cette maladie rebelle. Le mercure lui-même ne procura aucun soulagement.

Les vésicatoires appliqués à différentes fois sur le même endroit ne furent d'aucune utilité.

Ce temps me fournit l'occasion d'éprouver combien un homme pourroit supporter d'extrait d'aconit. Nous commençâmes par de petites doses et nous les augmentâmes chaque jour de manière que le malade en prenoit en différentes fois et sans incommodité sept scrupules dans les 24 heures.

Fièvres quartes ne supportant pas le quinquina.

Nous attaquâmes quelques fièvres quartes d'abord avec les dissolvans, la décoction de chiendent, de chicorée et les sels neutres, puis avec le kina, lorsqu'elles prenoient de l'accroissement et que l'hydropisie menaçoit. La fièvre fut comprimée; mais après l'espace de deux semaines, elle revenoit de nouveau, si les malades ne prenoient chaque jour et pendant long-temps de fortes doses de cette écorce.

Quelques-uns pendant l'usage continué du kina, tombèrent dans des fièvres continues inflammatorio-putrides.

Guéries par les fleurs d'arnica.

Je résolus donc d'appliquer un autre traitement aux fièvres quartes qui se présentèrent plus tard, aux doubles quartes et triples quartes, et de tenter sur elles la vertu des fleurs d'arnica. Voici en somme mes observations.

Je fis mettre la poudre des fleurs d'arnica sous la

forme d'un électuaire épais, par le moyen du sirop d'écorce d'oranges, et j'en fis prendre au malade quatre fois par jour, la grosseur d'une noix muscade. Ceux qui prenoient cette dose, éprouvoient une cardialgie flatulente, supportable cependant ; mais ceux qui faisoient usage de plus fortes doses, souffroient cruellement de l'estomac peu de temps après, au milieu des cris et des sueurs très-copieuses, froides, grasses, tenaces, avec un pouls grand, plein et très-lent. Ils avoient le ventre très-resserré et ne s'ouvrant guère que par le secours des lavemens. Cette cardialgie étoit calmée par les clystères et les divers carminatifs, par l'opium sur-tout, d'une manière aussi sûre que prompte.

Les triples quartes étoient changées par cette méthode, en doubles, et celles-ci en simples dans l'espace de peu de jours ; enfin elles disparoissoient avec le cortège entier des fièvres quartes, sans danger de rechûte.

Ceux qui prenoient les plus fortes doses de fleurs, souffroient le plus de l'estomac, mais étoient beaucoup plutôt guéris de la fièvre, comme si ce sentiment incommode de l'estomac excité par les fleurs d'arnica, eût lui-même étouffé les paroxismes fébriles, de sorte qu'on ne pût remédier à une fièvre très-grave et très-opiniâtre, qu'en portant sur les nerfs des entrailles une action violente et proportionnée à la maladie.

Ce n'étoit pas la même chose pour nous de donner les fleurs d'arnica elles-mêmes, ou leur décoction ; nous préférâmes la décoction dans les fièvres putrides, et la fleur dans les intermittentes.

La décoction des fleurs excitoit *plus fréquemment*

le vomissement, mais *plus rarement* les douleurs d'estomac ; et avec moins de violence ; outre cela, le ventre étoit plus prompt et plus libre pendant l'usage de la décoction, tandis que ceux qui usoient des fleurs elles-mêmes ne sortoient que rarement et difficilement.

Cette action des fleurs d'arnica, sur les nerfs gastriques ; donnera l'explication d'une coqueluche emportée autrefois par ce remède, après avoir résisté à tout autre médicament ; celui-là ne perdroit peut-être pas son temps, qui feroit des recherches judicieuses sur les vertus puissantes de cette fleur, et qui sauroit opposer comme remède, à certaines affections morbifiques, cette vertu *cardialgique* et spécifique résidant dans ces fleurs.

Que seroit-ce si l'on tentoit la vertu de ce remède cardialgique dans certaines maladies nerveuses très-graves, l'épilepsie, le tetanos de la mâchoire, et autres, où nous trouvons souvent les ressources de la médecine trop bornées.

Scorbut léger çà et là.

Nous reçûmes pendant ce mois, plusieurs personnes affectées d'un scorbut commençant, ayant les gencives détruites, principalement dans la mâchoire inférieure, les dents couleur de cendre et décharnées, l'haleine fétide et des douleurs vagues, augmentant le soir et pendant la nuit. Une fille fut plus maltraitée que les autres, elle avoit eu antérieurement de longues fièvres intermittentes, elle étoit bouffie et replette ; depuis trois mois, il lui étoit survenu, sur les jambes et les cuisses, des taches livides et lar-

ges répandues çà et là. Les bras et tout le tronc étoient parsemés de pétéchies scorbutiques, rondes, d'un rouge sale, du diamètre d'un gros pois, et très-serrées ; les urines étoient sanguinolentes ; les gencives très-pâles et presque détruites ; l'haleine étoit d'une puanteur particulière. Le petit-lait préparé avec la crême de tartre, et les conserves des plantes anti-scorbutiques, la guérirent sur la fin du mois.

Cette affection scorbutique paroissoit être épidémique, à cause de l'humidité continuelle de l'atmosphère.

Phthisie commençante, guérie par les anti-phlogistiques seuls.

Nous guérimes chez un tisseran une phthisie commençante, par la saignée répétée, mais médiocre à chaque fois, le régime végétal, et les boissons tièdes et émollientes.

Notre idée sur la nature de cette phthisie.

Nous distinguions cette espèce de phthisie de toutes les autres ; car c'étoit plutôt *une pleurésie chronique et occulte, ou une péripneumonie prête à passer en suppuration, ou suppurant déjà dans une petite étendue, et encore curable.* Nous avons guéri nous mêmes des inflammations de poitrine de ce genre, sous le nom de *phthisie commençante*, par le régime anti-phlogistique, et nous lisons que d'autres en ont aussi guéri par la mêmé méthode.

Nous eûmes à traiter pendant ce mois un petit nombre de fièvres inflammatorio-putrides, longues, taciturnes, non tumultueuse, accompagnées de sécheresse de la peau et de la langue, d'une petite toux, et légèrement péripneumoniques, mais où le pouls étoit à peine changé. Les saignées répétées, non copieuses, les remèdes émolliens, tièdes, humectans, une position droite du corps, et enfin la décoction de fleurs d'arnica, convinrent dans ces fièvres.



SECTION III.

DE LA CAUSE ET DU SIEGE DE LA PHRÉNÉSIE.

A L'ILLUSTRE

GUILLAUME GRANT,

MÉDECIN DE LONDRES.

J'EXPLIQUERAI ces choses comme je pourrai, et non en Apollon pythien, pour qu'on regarde tout ce que j'aurai dit, comme certain et invariable ; mais en homme très-ordinaire, qui a suivi les conjectures les plus probables : car je n'ai d'autre but que de trouver des vraisemblances.

TULLIUS.



DE LA CAUSE
ET DU SIEGE
DE LA PHRÉNÉSIE.

Description de la phrénésie qui s'est offerte à nous.

On nous portoit un grand nombre de malades qui déliroient avec transport ; la plupart n'avoient pas une forte fièvre, à l'apprécier d'après le battement des artères. Chez certains, elle étoit fort obscure, un petit nombre seulement l'avoient bien développée ; tous en avoient cependant, quoique avec différente intensité. L'état de la bouche et de la langue, étoit chez quelques-uns comme dans la santé, chez un petit nombre, il y avoit un peu de changement dans l'état naturel de ces parties, et ce changement consistoit dans une légère blancheur, ou teinte jaune de la langue.

Chez tous, tant qu'ils conservèrent leur bon sens, les commencemens de la maladie s'annoncèrent par

des frissons vagues, revenant par intervalles, et ne faisant qu'effleurer la superficie de la peau, par un mal de tête obtus, entrecoupé d'une chaleur inaccoutumée, par une lassitude des membres, et la diminution de l'appétit; ils se trouvoient un peu plus mal le soir et pendant la nuit; ils alloient néanmoins et vaquoient chacun à ces occupations ordinaires.

Enfin ils commençoient à perdre la raison, mais de diverses manières; car les uns tomboient tout-à-coup dans le transport, les autres après avoir éprouvé des convulsions épileptiques ou des défaillances graves, déliroient par colapsus. Un petit nombre tombèrent dans le délire peu-à-peu, et par intervalle, la plupart commencèrent à délirer inopinément et avec fureur.

Je me suis apperçu que le délire ne persistoit pas avec la même intensité le jour et la nuit, qu'il avoit certaines rémissions, qui n'étoient assujetties ordinairement à aucune période d'heures, mais qui cependant revenoient quelquefois à un temps fixe, et de manière que sur le midi, le délire étoit plus doux, plus violent sur le soir, et furieux pendant la nuit, avec des cris, une force musculaire athlétique, des craquement de dents, et des convulsions, ou de la mâchoire seule ou même de tout le corps. La plupart étoient couverts de sueurs avec des soubresauts continuels, ou des tremblottemens de presque tous les tendons. Ils avoient une aversion opiniâtre pour tout ce qu'on leur offroit à prendre. Le ventre étoit resserré, les urines rares et en petite quantité, et ce qu'on pouvoit en recueillir étoit de couleur de safran et ictérique.

Le pouls étoit plus ou moins accéléré, et je l'ai

trouvé, chez trois hommes, vibrant comme une corde frappée.

Histoire de quelques phrénétiques.

Je rapporterai l'histoire de quelques phrénétiques ; afin que ce ne soit pas moi-même qui décide quels furent alors le caractère et le siège du mal, et quels ils sont ordinairement ; mais bien la terminaison différente de la maladie, à la suite d'un traitement différent aussi.

Je traiterai ici la phrénésie sans observer aucun ordre. Il y a trois ans qu'on me confia une jeune fille, dont les règles avoient toujours été peu copieuses, tardives, plus aqueuses qu'elles ne devoient être, et qui depuis quelques jours avoit une légère fièvre, étoit morose, paresseuse, avoit perdu de son appétit, et disoit des inepties contre sa coutume. Il y eut quelqu'un qui pronostica une fièvre intermittente ; tels furent les préludes de la maladie, pendant lesquels elle promenoit, mais avec peine.

Enfin la fièvre et la démence devinrent plus manifestes, et ce fut alors qu'elle me fut confiée.

Je ne me rappelle que du gros de la chose, mes nombreuses occupations ne m'ayant pas permis alors de rapporter dans mon journal, ce qui fut pratiqué chaque jour ; mais la terminaison funeste de la maladie que je ne pus guérir, me laissa d'elle un souvenir fidèle.

Je pris cette fille avec de la fièvre et un délire paisible : mais après deux saignées, et l'usage des remèdes propres à solliciter long-temps et doucement le ventre, ce délire tranquille se changea en

fureur ; la fièvre qui n'étoit pas forte dans le principe, sembloit alors nulle, ou si quelque chose l'annonçoit, je l'attribuois facilement aux veilles continuelles, à l'agitation, aux cris, et au mouvement des humeurs accéléré par cet état.

Jugeant donc cette malade sans fièvre, et voyant un délire continuel, furieux, et durant depuis plusieurs semaines, j'employai un grand nombre de remèdes usités contre la manie, et presque tous, l'éméto-cathartique excepté. Je savois qu'elle avoit fait un long usage de purgatifs, sans aucun avantage, qu'au contraire, pendant leur usage, sa démence paisible s'étoit changée en fureur. De-là, je n'espérois rien de l'émétique, et je l'appréhendois au contraire, chez une malade qui par un remède beaucoup plus doux, avoit été infiniment éloignée de la raison.

Neuf semaines se passèrent ainsi dans des fureurs continuelles, jusqu'à ce que la malade fût transférée dans un autre lieu, aux maisons des Maniaques. J'ai appris qu'elle y avoit été guérie, quoique j'ignore par quelle méthode.

D'après ce qu'on m'a rapporté, je conjecture qu'elle fut guérie au moyen de la gratiole, administrée à une ou deux reprises ; mais hâtons-nous d'arriver à d'autres cas de même nature.

Dans l'été de l'année 1776, on nous porta une autre fille délirant pareillement, mais sans fureur, et on nous raconta que depuis quelques jours, elle s'étoit plainte de légers frissons entremêlés de chaleur, de lassitude, de dégoût et d'amertume de la bouche ; que tous les deux jours sur le soir, elle avoit eu une fièvre plus marquée, qu'elle étoit presque toujours debout,

debout, se trouvant au service d'une maîtresse très-morose, inquiétée par une mauvaise santé, et qui l'obligeoit à la servir même pendant la nuit.

La raison étoit chancelante et même aliénée pendant les accès. Le médecin qui fut appellé, dit que c'étoit une fièvre bilieuse, et donna un scrupule d'ipécacuanha; elle rendit un peu de pituite, mais rien ne fut amendé. Elle me fut apportée tenant beaucoup de propos sans suite, mais sans fureur. La fièvre étoit continuelle, redoubloit à diverses époques, et le délire augmentoit pendant ces redoublemens.

Je tirai à diverses fois et de différentes veines des pieds, des bras et du cou, un sang tantôt bon, tantôt couvert d'une croûte phlogistique épaisse. Je fis appliquer les sangsues aux tempes, les vésicatoires à la nuque, de l'oxicrat sur la tête; mais pendant leur usage, le délire se changea en une fureur continuelle, la fièvre devint violente et fut accompagnée de soubressauts des tendons, et de trismus revenant par intervalles.

Voyant que je ne gagnois rien avec cette méthode, je voulus détourner de la tête l'impétuosité des humeurs, par le moyen des doux purgatifs; mais ce moyen ne me réussit pas mieux. La malade resta dans le même transport furieux, la fièvre néanmoins diminua, mais la mollesse du pouls annonçoit la perte des forces. Ayant alors changé de projets, j'eus recours aux nervins, et je donnai des doses copieuses de camphre dont j'avois vu la vertu vantée en pareil cas, par des auteurs de mérite.

Après un long usage de ce remède, la fureur commença d'abord à se calmer, puis à laisser des inter-

valles marqués, et la malade enfin à mettre de l'ordre et de l'à-propos dans ses discours, mais conservant un babil immodéré, perdant de nouveau la raison, si on lui permettoit de s'y livrer trop long-temps, et se laissant emporter à des extravagances. Cependant elle promenoit et toutes ses autres actions étoient conformes aux règles de la modestie. Elle resta ainsi un temps considérable, flottant entre la raison et la folie. Enfin elle fit usage de quinquina et de feuilles d'orangers.

Après un espace de trois mois, l'œdème des jambes qui étoit survenu dans les derniers temps de la maladie étant dissipé, elle sortit guérie, mais de manière que je puis douter si son rétablissement fût dû aux secours de l'art, ou aux bienfaits de la nature.

Je rapporterai encore trois histoires seulement, quoique nous en ayons un plus grand nombre, mais dont nous ne ferons pas mention, étant en tout semblables à celles que nous allons rapporter. Des observations nombreuses recueillies avec soin, avec des événemens différens dans une chose non différente, jetteront peut-être quelque lumière sur la connoissance de cette affection de l'ame, et feront que nous parcourerons avec plus d'assurance dans la suite.

« *ce chemin plein de détours et de difficultés.* »

Ce forgeron du n°. 11, nous a fourni une belle observation sur ce sujet. Il étoit âgé de 44 ans, musculeux, d'une courte taille, mais épais et ramassé. Il entra à l'hôpital le 13 Juin 1778, et dit que depuis six jours, il éprouvoit des lassitudes, de légers frissons par intervalles, le soir sur-tout, avec diminu-

tion d'appétit, que pour ces incommodités, il s'étoit fait ouvrir la veine du bras, par le conseil d'un médecin trois jours auparavant, mais que rien ne s'étoit amendé, qu'au contraire, de suite après la saignée, il s'étoit joint un tremblement de tout le corps, (il trembloit de tout le corps en nous racontant cela, comme s'il eût été dans un accès de fièvre,) que jusqu'alors, il n'avoit pas gardé le lit, plus qu'à son ordinaire, qu'il avoit toujours vaqué à son ouvrage, avec peine cependant.

Le pouls étoit peu éloigné de l'état de santé, un peu vibrant et tant soit peu accéléré ; le goût n'étoit aucunement vicié, la langue étoit légèrement blanche vers sa racine, l'esprit étoit assuré, et la parole prompte ; le malade avoit de l'agilité, il disoit que pendant ces jours de maladie, il avoit été disposé à la sueur, et que ses urines avoient été un peu plus colorées qu'à l'ordinaire.

Je dis aux assistans que ce n'étoit qu'une fièvre très-légère, et seulement les rudimens d'une fièvre bilieuse ; que la chose pourroit probablement se terminer entièrement avec des remèdes légèrement salins, sollicitant doucement le ventre, des boissons aqueuses, miellées, acidulées.

Il passa ce jour jusques bien avant dans la nuit, dans l'état que j'ai déjà décrit.

Le lendemain (14 Juin,) en faisant ma visite, j'entendis des cris retentissans au loin ; bientôt j'apperçus ce même homme dans le transport, pouvant à peine être retenu par ses liens, à cause de sa force extraordinaire ; les gardes nous apprirent, que vers minuit, il étoit tout-à-coup devenu furieux, qu'il avoit troublé tout le reste de la nuit par

des cris continuels, qu'il avoit quelquefois rompu des liens assez forts, qu'il avoit fallu un grand nombre de personnes pour le retenir encore avec peine, et que depuis plusieurs années, ils n'avoient vu aucun malade aussi fort, ni aussi furieux ; des sueurs abondantes, continuelles, inondoient tout son corps, le pouls étoit vibrant, l'état des urines me resta inconnu, le malade les lâchant dans son lit.

Je fis passer sur-le-champ trois grains de tartre émétique, il n'eut ni vomissement ni selles, et ne parut nullement affecté de cette petite dose.

Après l'espace d'une heure, j'ordonnai une potion composée de huit grains d'émétique, de manière qu'il en prit d'abord la moitié, et l'autre moitié une demie heure après, si cette première dose ne répondoit pas à nos desirs ; une infirmière lui présenta cette potion que le malade, s'écriant que c'étoit du vin, avala avec tant d'avidité, qu'estimation faite, il prit environ sept grains d'émétique presque d'un seul trait ; l'infirmière quoique ayant eu ordre de diviser la potion, voulu profiter de cette disposition du malade pour boire, et lui en donna ainsi plus que je n'avois prescrit ; mais

« comme dans beaucoup de cas, un ignorant
» a souvent fait plus de bien qu'un homme
» instruit,

de même dans cette circonstance, cette erreur tourna heureusement : car le malade rendit trois fois des matières bilieuses, et alla trois à la selle ; des sueurs très-copieuses couloient de tout son corps, bientôt le transport commença à se relâcher, et le malade à ne délirer que tranquillement et en mar-

motant ; aux approches du soir il s'assoupit par fois, et jouit enfin pendant plusieurs heures d'un sommeil non interrompu et tranquille qui se prolongea jusqu'après minuit ; vers l'aurore du lendemain (15 Juin ,) il s'éveilla avec une connoissance entière et assurée.

Depuis ce temps il fit usage de décoction de tamarins, de racines de chiendent, de dent de lion, de chicorée, et de crême de tartre, et peu de jours après, il retourna bien portant auprès des siens, et jouit constamment d'une bonne santé, comme cela me fut confirmé dans la suite. (1)

Dans l'automne de l'année 1778, un domestique de la comtesse de B**, fut porté à l'hôpital dans un transport furieux. Quatre ou cinq jours auparavant, s'étant échauffé en courant çà et là, et ayant étanché sa soif par une boisson immodérée de bière, il fut pris bientôt d'un mal de tête et sentit du froid par intervalle et contre sa coutume. Il éprouva aussi, dans le côté droit de la poitrine et vers les fausses côtes, une douleur pungitive, peu intense et sans toux. Il ne s'alita point.

Une saignée qui donna un sang couvert d'une

---

(1) Je me félicite d'avoir eu pour témoin de cette cure, l'illustre Charles Guillaume Nose, qui par ces rares qualités et ses nombreuses connoissances, paroît né pour l'espoir et les progrès de l'art. Nous avions alors le bonheur de le posséder à Vienne ; mais depuis, il s'est retiré à Ausbourg, où il a emporté nos regrets.

croûte, ne lui procura aucun soulagement. Le goût et la langue étoient comme dans l'état de santé.

Le soir du jour où la saignée fut faite, il tomba dans le délire. Son regard étoit menaçant, ses yeux comme proéminens rouloient avec vivacité ; il poussoit des cris comme un furieux. Des ruisseaux de sueurs couloient de tout son corps. Le pouls étoit à peine accéléré, mais vibrant. On fit, ce même soir, une seconde saignée qui donna un sang bon, au coup-d'œil, mais ne soulagea pas le malade. Il passa la nuit dans un transport furieux, tandis que pendant le jour il avoit déliré plus paisiblement.

Le second jour du délire, sur le midi, il nous fut confié. Au moment où on l'emportoit de chez lui, il commença à revenir un peu à lui-même, de sorte qu'à son arrivée, il parla très-bien, et nous rapporta exactement le commencement de sa maladie, jusqu'à l'époque où il avoit perdu la raison. Il ne s'étoit pas encore écoulé une heure depuis son arrivée à l'hôpital, qu'il tomba dans un nouveau transport, avec un pouls fort, plein, vibrant, mais à peine plus accéléré qu'à l'ordinaire, au lieu de soubressauts continuels des tendons et des sueurs très-abondantes.

Je fis faire pendant la nuit une fort petite saignée, pour voir comment il la supporteroit, et quelle seroit la condition du sang. Je vis qu'il étoit dépourvu de croûte phlogistique, et que sa superficie étoit d'un très-beau rose.

Je lui fis prendre à doses copieuses et souvent réitérées, de l'eau avec le miel et le vinaigre, à laquelle j'ajoutai un peu de sel neutre, et je sollicitai le ventre par le moyen d'un lavement.

Comme dans le même-temps où il avoit déliré plus

paisiblement la veille, savoir sur le midi, le transport bien loin de se relâcher prenoit au conrraire de nouveaux accroissemens, je lui fis prendre cinq grains de tartre-émétique dans quatre onces d'eau, qui procurèrent trois vomissemens avec beaucoup de nausées et six selles. La bile rendue par le vomissement étoit jaune et semblable à de la lie. Il sortit aussi par le bas une très-grande quantité de bile, origine et aiguillon de la maladie. Bientôt après, le malade commença à se calmer et à être plus traitable, et enfin à tomber, ce soir même, dans un sommeil qui se prolongea jusques bien avant dans la nuit, au milieu de quelques mouvemens légers et plus rares de tendons et des doigts. Après minuit, il s'éveilla en pleine et entière connoissance.

Depuis ce temps, sa raison se soutint, les sueurs diminuèrent et disparurent enfin totalement.

Il usa de décoction de racine de chiendent, de dent de lion, de tamarins, et peu de jours après, il retourna chez lui, où il jouit d'une parfaite santé, encore dans le moment où je tire cette observation de mes notes.

Je dois ajouter que ce même homme, quelques années auparavant, avoit eu une grande frayeur qui lui avoit causé des convulsions, mais qu'avant et depuis il avoit vécu en bonne santé.

Un domestique du baron P**, âgé de 37 ans, le 17 Décembre 1778, dans la matinée, se trouva las, avec mal de tête et des frissons entrecoupés par fois d'une chaleur fugitive. Il vomit spontanément de la pituite.

Vers midi, il sembloit se trouver mieux et promena,

Le goût n'étoit pas dépravé à la vérité ; mais il se plaignoit d'anorexie.

Les autres domestiques assuroient qu'il aimoit la bière, et qu'il se livroit à cette boisson jusqu'à la crapule.

Ces incommodités revenoient chaque jour, jusqu'à ce que le 21 Décembre on fit venir le médecin de la maison, qui lui prescrivit une poudre composée de sel neutre et de rhubarbe, à prendre par intervalle.

Le 23 Décembre, le même médecin fut appellé auprès de ce malade qu'il trouva tremblant de tous ses membres, altéré, avec un violent mal de tête, un pouls dur et accéléré. Il apprit que le sel neutre et la rhubarbe avoient procuré quelques selles. Il n'y avoit ni amertume de la bouche, ni nausées. On lui tira du sang qui présenta une croûte inflammatoire, et on lui prescrivit une boisson rafraîchissante, nitrée.

Comme la maladie s'aggrava manifestement sur le soir ; on lui fit bien avant dans la nuit, une nouvelle saignée, dont le sang offrit la même croûte ; et on lui prescrivit pour boisson, la limonade. La nuit se passa sans sommeil et au milieu du délire.

Le 24 Décembre, dans la matinée, il tomba dans des convulsions. On lui appliqua les vésicatoires aux jambes, et on lui donna une mixture composée d'un gros d'esprit de sel ammoniac saturé de vinaigre, de sirop de pavot blanc et d'une eau distillée convenable. Il déliroit continuellement et avec fureur, à moins que la présence de sa maîtresse ne lui en imposât, et que ses avis ou ses menaces ne le fissent, pour un instant rentrer en lui-même ; la nuit se passa sans sommeil et dans le transport.

Le 25 Décembre, à midi, il fut porté à l'hôpital. Interrogé sur sa maladie, il raconta exactement tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment où il commença à perdre la raison ; et il ajouta, en tremblant encore, qu'il avoit tremblé de tous ses membres, pendant tout ce temps de la maladie, et que maintenant les genoux lui plioient comme s'il alloit tomber. L'état de la langue et de la bouche n'avoit rien d'étranger à la santé ; mais le pouls étoit fort, plein et vibrant avec quelque fréquence, et les sueurs couloient abondamment.

Quoi qu'il racontât toutes ces choses avec exactitude et dans l'ordre qu'elles s'étoient passées, néanmoins son regard, la promptitude extraordinaire de sa parole, annonçoient un certain étonnement, de l'indifférence pour son état, et quelque chose d'étranger à la saine raison.

Il avoit à peine fini l'histoire de sa maladie, qu'il commença à délirer avec fureur, lorsque je voulois le questionner plus soigneusement : le transport augmenta le soir et pendant la nuit. J'eus soin de lui faire arracher les vésicatoires à son arrivée.

Le 26 Décembre, je le trouvai délirant sans interruption, mais plus doucement, et buvant volontiers, ce qu'il refusoit de faire antérieurement. Il avoit eu deux selles dans la nuit. Les urines recueillies et conservées avec soin déposèrent un sédiment briqueté, ou plutôt comme du cinabre. Le pouls et les sueurs étoient dans l'état de veille.

Dans la matinée, je lui donnai cinq grains de tartre-émétique à prendre en une seule fois, dans quatre onces d'eau : ils procurèrent six vomissemens non copieux d'une pituite mêlée d'un peu de bile, et

quatre selles abondantes de matières bilieuses. Depuis le vomissement, il commença à délirer plus paisiblement, tacitement, et à donner par fois quelques signes du retour prochain de sa raison. Il demanda le bassin et l'urinal, tandis que jusqu'alors il avoit tout fait sous lui. Certaines de ces urines étoient troubles, d'autres étoient presque naturelles, ou n'en différoient que par une couleur jaune plus foncée ; la langue se séchoit par fois ; le pouls et les sueurs n'avoient jusqu'alors subi aucun changement. Je lui donnai une boisson copieuse d'eau, de miel et de vinaigre ; il passa la nuit dans un délire paisible et sans sommeil.

Le 27 Décembre, dans la matinée, il eut des envies de vomir, et rendit même un peu de pituite ; il fut plus tranquille et modéré, au point qu'on pût quelquefois lui laisser la liberté de ses mains, et que par temps il répondoit à propos, quoique le délire revînt par temps aussi. Les urines et le pouls étoient les mêmes. La boisson fut aussi la même avec addition de nitre et de crême de tartre. Ce soir-là, comme ils devenoient de nouveau plus inquiet et même furieux, le pouls étant très-plein et vibrant, je lui fis tirer onze onces de sang qui donna une croûte plombée, tenue, légèrement contractée et beaucoup de sérosité d'un bleu verdâtre. Pendant cette nuit, chaque fois qu'il but de sa boisson rafraîchissante, il rendit en assez grande quantité une pituite légèrement verte. La nuit se passa sans sommeil, au milieu de discours ineptes, mais sans transport.

Le 28 Décembre, au matin, il reposa ; ses liens lui furent ôtés. Il jouit de son bon sens, et se plaignit d'une grande lassitude, d'altération et de mau-

vais goût. Quelquefois il sembloit hésiter, comme s'il alloit de nouveau tomber dans le délire. Sur le midi, il prit un nouvel émétique composé de deux scrupules d'ipécacuanha, et d'un grain de tartre. émétique, et rendit en dix fois, par haut et par bas, une grande quantité de matières bilieuses. Depuis lors, sa raison fut parfaitement saine; il resta à peine quelque fièvre et un léger tremblement des membres avec de modiques sueurs.

Le 29 Décembre, il ne restoit plus de fièvre. La raison étoit parfaitement saine, il n'y avoit aucune douleur nulle part; la langue étoit humectée, légèrement blanche, les urines de couleur de safran, il fit usage de décoction de racine de chiendent, de dent de lion, de fruits de tamarins, avec le suc de citron et le sucre.

Le 30 Décembre, la nuit fut bonne et l'apirexie complette. Les mêmes remèdes furent continués; le malade commença à se lever.

Le sujet qui concerne le siège de la phrénésie et sa méthode curative, est important sans doute, et a été mal traité par un grand nombre d'auteurs. En effet, les uns voyoient la phrénésie dans l'inflammation du cerveau, tandis que d'autres rencontroient fréquemment l'inflammation de ce viscère, quoique le malade n'eût pas déliré pendant tout le temps où il avoit vécu. Souvent quoique la mort provint de la phrénésie, on ne trouvoit dans le cerveau, rien à quoi l'on pût l'attribuer, ou du moins rien qu'on n'eût vu fort souvent ailleurs, sans que la phrénésie eût précédé.

Il existe différentes fièvres phrénétiques, ou phrénésies ; ce que l'exemple prouve.

Je pense que la phrénésie n'est pas une, et toujours et par-tout la même. Je veux dire que la cause de la phrénésie varie, et que le siège de cette cause varie aussi.

J'estime que les fièvres phrénétiques diffèrent entre elles autant que les fièvres *olphthalmiques angineuses*, *pleurétiques*, *péripneumoniques* et autres ; or, nous avons suffisamment démontré ailleurs, combien elles diffèrent, et par leur origine et par leur traitement ; car je demande si vous voyez une ophthalmie, savoir : une rougeur de l'œil avec douleur et un mouvement fébrile, sera-ce par-tout la même maladie ? Cette fièvre *ophthalmique*, (si je puis me servir de cette expression), ne peut-elle pas avoir différentes origines, différentes causes, et par cela même exiger différens traitemens ? La fièvre ophthalmique est *inflammatoire* chez les uns, *séreuse*, *rhumatismale*, *gastrique ou saburrale*, chez les autres, et enfin d'un autre genre chez d'autres individus.

La même chose a lieu dans la phrénésie, maladie très-souvent différente. Que s'il nous arrive d'avoir à traiter quelque fièvre qui trouble l'esprit d'une manière phrénétique, c'est à tort que nous ne faisons attention le plus souvent qu'au délire seul, comme si c'étoit-là la maladie principale, et non plutôt un accident non-nécessaire de quelque fièvre.

Je pense qu'on peut prouver par l'évènement que ces fièvres phrénétiques que j'ai vues, étoient ou *bilieuses* ou *inflammatorio-bilieuses*, et que cette es-

pèce de phrénésie est la plus commune par cela même que la fièvre principale, savoir : la gastrique est beaucoup plus fréquente que toutes les autres fièvres, tous les ans et dans tous les pays.

De quelle manière la saburre de l'estomac trouble le cerveau.

En plaçant dans la saburre de l'abdomen, le siège de cette phrénésie dont j'ai rapporté ici les exemples, (car je ne parle que de celle-là) je ne dis pas pour cela que je connoisse la manière dont la saburre des premières voies trouble le cerveau. Car peut-être qu'aucune partie de la matière morbifique n'est portée vers la tête ; mais que l'estomac étant affecté, le cerveau l'est aussi par une certaine sympathie inexplicable. Peut-être aussi qu'il arrive ce que nous voyons souvent avoir lieu dans l'ophthalmie bilieuse et saburrale, ce qui a coutume d'arriver aussi dans l'érysipèle, maladies provenant de la saburre de l'estomac ; car dans ces maladies dont l'origine est tirée de la saburre de l'abdomen portée sur les yeux ou sur la partie atteinte d'érysipèle, la rougeur des yeux, l'abondance des larmes âcres, et l'aspect lui-même des érysipèles nous montrent assez qu'il existe une matière étrangère fixée dans la partie malade.

Nous pouvons donc peut-être concevoir deux sièges de cette phrénésie, l'un dans les premières voies surchargées d'une humeur biliforme putride, ou d'une nature quelconque, et l'autre dans le cerveau lui-même qui aura attiré une petite partie de cette même matière productrice de la démence.

Il arrivera donc fréquemment de voir dans les

cerveaux des morts, les vaisseaux engorgés, de rougeurs extraordinaires, et des épanchemens d'humeurs étrangères, quoique la maladie ait sa source dans le bas-ventre, d'après l'exemple de l'érysipèle et de l'ophthalmie saburrale.

Le vomissement excité à propos, et après avoir fait précéder les précautions nécessaires, enlevera la saburre de l'abdomen, préviendra une nouvelle métastase, ou détruira les moyens d'entretenir la première, et déplacera peut-être la matière elle-même portée de l'estomac sur une autre partie, et y adhérant fortement, par les secousses salutaires de tout le corps, ou l'arrivée de sueurs abondantes, car elles ont coutume de couler abondamment, après l'action de l'émétique.

D'où il faut tirer la division de la phrénésie.

Mais quelle que soit l'explication de ce fait, il restera toujours cette règle, de laquelle on ne pourra pas s'écarter impunément : *qu'il faut rechercher le caractère des fièvres et les combattre directement, laissant de côté leur symptôme non nécessaire*, et je pense qu'on doit se conduire ainsi, non-seulement dans les fièvres phrénétiques, mais encore dans toute autre fièvre accompagnée de quelque affection topique éminente, d'une angine, d'une phrénésie, etc.

La grandeur apparente de quelque symptôme détourne souvent et mal à propos le médecin de la contemplation de la nature de la fièvre, et attire sur lui toute son attention, en le frappant de la rareté de la chose, comme d'un prodige.

Ainsi la phrénésie, maladie toujours la même *en*

apparence, mais différente *dans le fait*, est ordinairement soumise à la même méthode, erronée le plus souvent et peu convenable, telle que doit être celle qui n'est dirigée par aucune connoissance déterminée de la maladie.

Récapitulation des histoires déjà citées.

Je n'établis pas moi-même le même traitement chez ces cinq phrénétiques, quoique je l'eusse dû, dans une maladie qui fut la même, ces cinq fois, selon ma manière de voir.

Chez la première malade, je me fiai à l'usage long-temps continué des doux purgatifs, dans l'opinion qu'un purgatif fréquemment réitéré pouvoit opérer la même chose, et même plus sûrement qu'un vomitif.

J'ai vu des maladies évidemment saburrales être exaspérées et fréquemment aggravées par les purgatifs quoique anti-phlogistiques, tandis que le vomissement les eût emportées sur-le-champ, s'il est permis de former un jugement, d'après un très-grand nombre de cas parfaitement semblables.

Cependant, j'ai aussi observé que quelques autres fièvres provenant pareillement de la saburre du bas-ventre, avoient été emportées par un doux purgatif qui lâchoit le ventre pendant plusieurs jours.

De-là, je pense qu'il n'est pas indifférent de se servir de l'émétique, ou d'un purgatif dans la fièvre saburrale, et que l'un ne peut pas suppléer à l'autre.

Il faudra donc examiner si la matière *prépare son issue par haut ou par bas.*

Dans cette malade, j'aurois dû laisser de côté le

délire pour ne m'occuper que de la maladie principale, la fièvre saburrale, et l'attaquer de front ; car ce n'est point une loi controuvée et contraire aux principes des anciens, *qu'il faut prendre la maladie à la gorge, et non chercher des détours ; mais qu'il faut être bien prudent et bien attentif à ne pas prendre pour la gorge, ce qui n'est que le pied, ou la main.*

Chez cette malade, après que la fièvre fut tombée, la phrénésie se changea en manie, délire avec apyrexie.

Changement de la phrénésie en manie.

Un médecin, qui autrefois soignoit un très-grand nombre de maniaques, m'a assuré que la plupart des maniaques avoient commencé par être *phrénétiques*, quoique dès le commencement de la maladie, on les dit *maniaques* et exempts de fièvre, à cause de son obscurité, (si l'on n'apprécie la fièvre que d'après l'état du pouls.)

Il ajoutoit aussi qu'il avoit guéri beaucoup de manies et presque toutes celles qui étoient récentes, en faisant précéder beaucoup de boissons dissolvantes, une ou plusieurs saignées, et en enlevant de leur estomac le foyer du délire ; et en cela, il suivoit la coutume des anciens ; car il étoit d'usage chez eux, de traiter la manie avec l'ellébore.

L'autre fille étoit attaquée d'une fièvre manifestement bilieuse, soit qu'on s'en rapporte à l'assertion du médecin qui donna les premiers soins à cette malade, homme de beaucoup d'expérience, soit que l'on considère que la fiévre prenoit de l'accroissement et se relâchoit à certains temps dêterminés.

On

On ne sera pas surpris que le vomissement excité par ce même médecin, ait été insuffisant, lorsqu'on saura qu'il fut très-médiocre, déterminé par une petite dose de vomitif, dans un corps non préparé à vomir, et ne répondant pas, par conséquent, à la grandeur de la maladie.

Dans l'hôpital, ellle subit un traitement dangereux; on délaya bien à la vérité la matière morbifique par une boisson copieuse et convenable, mais on ne fit rien pour l'emporter par la voie la plus courte et la plus sûre.

Comme on avoit tiré une quantité de sang assez considérable, et que le systême veineux et artériel avoit été abattu, cette humeur étrangère délayée passa dans le torrent de la circulation et parcourut tout le corps, jusqu'à ce que dans son cours, elle fût portée vers différens couloirs, et que poussée par derrière par les aiguillons de l'art, ou la force médicatrice de la nature; elle se cherchât diverses issues, et prît une fuite pénible, tardive et non exempte de danger pour le poste qu'elle abandonnoit.

Voilà une crise difficile, souvent incomplette, et accompagnée de mille périls. Le traitement prompt des trois autres phrénétiques, et son résultat nous démontrent assez de quelle espèce de phrénésie ils étoient atteints.

Il ne paroît rester que cette seule difficulté, savoir : déterminer exactement si la phrénésie est vraie et inflammatoire, ou si elle est sympathique, ou même provient de toute autre cause.

Car quoique dans les écoles de médecine, on donne des définitions exactes des phrénésies, néanmoins leur

diagnostic est souvent douteux, auprès du lit des malades.

Les signes de l'inflammation du cerveau sont ambigus.

Car beaucoup de signes qu'on dit indiquer la présence de l'inflammation, et principalement de celle de cerveau, ont paru souvent induire en erreur, et pour commencer par le pouls, il a souvent été trouvé dur et vibrant, quoiqu'il n'y eût aucune inflammation, et d'autres fois foible et mou, lorsque le cerveau étoit profondément enflammé.

Personne ne doutera facilement que la force de l'âge, et l'usage des échauffans, si ces deux choses concourent dans le même individu fébricitant et phrénétique, n'indiquent une phrénésie inflammatoire; cependant, quoique nos malades fussent tous à la fleur de l'âge, et qu'un d'eux eût coutume d'abuser de la bière et du vin, aucun ne fut atteint d'inflammation du cerveau.

On dit que de violens maux de tête précèdent la phrénésie vraie; comme j'accorde que cela est vrai fréquemment, de même je nie que cela ait toujours lieu, étant très-assuré du contraire; la céphalalgie gastrique, compagne des fièvres bilieuses, putrides et malignes, est ordinairement plus cruelle que toutes les autres, et nous partons fréquemment de cette même intensité des douleurs, pour juger de son caractère et de sa cause, que nous ne prenons nullement pour inflammatoire.

J'ai vu deux fois, les veilles immodérées, que Boerhave met au nombre des causes de la phrénésie *vraie*, en avoir produit une *fausse*.

La rougeur de la face, son gonflement, la partie blanche des yeux comme teints de sang, dénotent fréquemment la pléthore et l'inflammation : mais je puis assurer avec confiance avoir observé les mêmes symptômes dans un très-grand nombre de fièvres bilieuses, putrides et malignes.

Ajoutez encore ceci, qu'il n'y a quelquefois aucun des signes qui annoncent communément la présence d'une bile âcre et corrompue dans les premières voies.

Je ne rapporte point ces choses pour faire qu'on néglige ces accidens dans la recherche du caractère de la phrénésie ; mais pour qu'on ne se fie pas à *eux seuls* dans la formation d'un diagnostic très-difficile.

Le temps de l'année, les maladies congénères, la connoissance exacte des choses qui ont précédé le délire, la rémission de la maladie par intervalle, l'observation de ce qui est utile ou de ce qui nuit, la science de ce qui se passe et des maladies qui ont lieu *çà et là* et *plus fréquemment que les autres*, enfin un certain coup-d'œil que l'expérience donne et qu'on ne sauroit décrire, instruiront mieux le médecin que les préceptes des écoles.

Si l'on peut établir une division pratique de la phrénésie et comment ?

Je pense qu'on ne peut établir de la phrénésie aucune division exacte, et qui embrasse toutes les espèces de délire fébrile ; comme nous n'avons et ne pouvons avoir aucune division complette de fièvres : car dans cette infinité de causes fébriles à chacune desquelles répondra son vice particulier dans les fluides

et dans les solides, il sera nécessaire que les fièvres soient non-seulement innombrables, mais encore extrêmement différentes les unes des autres.

Or, je pense qu'il existe à peine une espèce de fièvre qui n'affecte quelquefois la tête d'une manière ou d'autre, soit de douleur différente ou de diverses lésions de ses fonctions ; et qu'il y a à peine une espèce de fièvre qui ne puisse affecter quelquefois la tête sous certaines conditions, de sorte que le malade soit estimé phrénétique.

La phrénésie sera donc un symptôme commun d'un très-grand nombre de fièvres, quoique très-différentes entr'elles ; comme nous le disons de la chaleur, du froid, du mal de tête, de la soif, de la sueur et d'autres accidens non nécessaires, communs à toutes les fièvres.

Ainsi comme dans la division des fièvres, nous ne les embrassons pas toutes absolument, et que nous ne pouvons le faire pour la raison déjà citée, que nous en établissons seulement *quelques-unes, les principales et les plus marquantes*, et que nous avons coutume de rapporter les autres non mentionnées dans la division, à celle des fièvres principales, avec laquelle elles ont quelque analogie, quant à leurs causes, leur cours, et sur-tout quant à la méthode de traitement, je pense qu'on doit se comporter de même dans la division de la phrénésie.

Je ne prétends pas pour cela donner ici une division de la phrénésie ; mais je veux montrer ce qui la rend difficile, et ce qu'on doit observer en l'établissant.

Insuffisance des divisions et définition de la phrénésie dans la plupart des auteurs.

De-là, ceux qui ont cherché la cause de la phrénésie dans la seule inflammation du cerveau, ont circonscrit cette maladie très-étendue dans des bornes trop étroites, de même que ceux qui en supposant le cerveau sain, ont placé cette même cause dans les viscères du bas ventre; ce qui est plus encore, ceux-là même n'ont pas embrassé toute l'étendue de la phrénésie, qui ont admis ces deux espèces de phrénésies, de manière à n'en reconnoître aucune autre, puisque la cause phrénétique peut résider ailleurs que dans ces deux endroits, la tête et le ventre, peut être d'un caractère très-varié, et troubler l'esprit de diverses manières.

C'est pourquoi les phrénésies doivent différer selon que le siège de la cause phrénétique, son caractère et sa manière de troubler la raison, diffèrent aussi; comme ces différences de phrénésies étoient négligées, et qu'on établissoit toujours et par-tout la même maladie, lorsque l'esprit d'un fébricitant restoit longtemps éloigné, il arriva, que les auteurs pensèrent différemment sur le siège de la maladie, sur ses causes, ses accidens et sa méthode de traitement; et qu'ils proposèrent des moyens tout-à-fait contraires, se fiant chacun à ses propres observations, et instruits quelquefois par l'ouverture des cadavres.

J'accorderai volontiers que la plupart ont rapporté des choses *non controuvées*, et *réelles*; mais je pense qu'ils ont péché en ce qu'ils ont voulu étendre à beaucoup d'autres, et même à tous ceux qui déli-

roient avec fièvre, ce qu'ils avoient vu dans un petit nombre.

On différoit aussi sur la définition de la phrénésie, selon qu'ignorant la cause et le siège de la maladie, on puisoit sa notion dans des symptômes qui frappent constamment les sens, dans chaque phrénétique.

Mais la plupart aimèrent mieux définir la maladie d'après une certaine hypothèse qui leur plaisoit, ou quelques observations peu communes.

Vous appellerez phrénésie, *une fièvre aiguë avec délire.*

Peu importe de quelle espèce soit la fièvre aiguë qui produit la phrénésie. Les histoires des phrénétiques nous ont appris qu'il n'étoit pas toujours nécessaire qu'elle fut *maligne*, quoique je voie que c'est le sentiment de quelques médecins. On ne peut pas dire non plus que c'est toujours une fièvre *inflammatoire*, et que le cerveau est enflammé chez tous ceux qui sont attaqués de phrénésie; car je connois à peine une fièvre aiguë, que je n'aie vue quelquefois avec délire.

J'ai vu dans un état phrénétique, des malades qui avoient la poitrine seulement enflammée, d'autres l'estomac ou les intestins, mais dont le cerveau étoit exempt de toute inflammation.

J'ai vu des inflammations de cerveau avec délire, j'en ai vu aussi sans délire.

Je puis confirmer mes assertions par l'ouverture des cadavres.

Je ne veux un délire ni *continuel* ni *furieux*, ni tel qu'il commence la maladie, pour qu'il puisse recevoir le nom de phrénésie, quoique si les choses

sont ainsi, personne ne doutera qu'il n'y aït alors phrénésie; car ce n'est pas d'après le *plus* ou le *moins* qu'on dira qu'une maladie existe ou n'existe pas; mais seulement qu'elle *presse plus ou moins*, *qu'elle a plus ou moins d'intensité*, *plus ou moins de rémittence.*

Les fièvres aiguës approchent plus ou moins de cet état, dont la présence constitue la phrénésie, et ce sera des fièvres *plus ou moins frénétiques*, *légèrement phrénétiques*, *paraphrénétiques*, *ou phrénétiques par excellence.*

Il n'importe point que le malade délire au milieu des cris, qu'il éprouve ses forces, ou que le délire se borne à des paroles, se passe avec tranquillité et en marmotant.

Si le délire arrive plus tard, et lorsque la maladie sera déjà avancée, ce ne sera pas moins une phrénésie.

Quoique ces distinctions puissent être de quelque avantage pour présager l'issue de la maladie, et instruire de son danger, elles ne font rien qui mette à même de distinguer la maladie qui se présente, de toutes ses autres espèces.

Etendue de la phrénésie.

La phrénésie est donc très-étendue, et autant que la notion de la fièvre aiguë elle-même.

Car autant la fièvre aiguë varie, autant ses périodes sont différentes, et son traitement varié dans les différentes périodes, autant aussi les espèces de phrénésie varieront et leur traitement sera différent, puisqu'il faudra le tirer du traitement des fièvres.

Cœlius Aurelianus appelle phrénésie une *aliénation d'esprit avec fièvre aiguë, un pouls petit et fréquent, carphologie et crocidisme.*

Mais il paroît de soi-même que l'état du pouls est quelquefois différent chez les phrénétiques, que la *carphologie* ou la collection des pailles, et le *crocidisme* ou l'action de replier les bords des couvertures, ne peuvent entrer dans la définition de la phrénésie, puisque ce sont des actions non-nécessaires, et non individuelles, chez tous les phrénétiques.

Néanmoins cet auteur rapporte la plupart des symptômes de la phrénésie, et les opinions des anciens sur le siège de cette maladie, quoiqu'en un style peu latin et plein d'injures contre les écrivains dont il transmet les opinions, de manière à récompenser la patience de ses lecteurs; mais j'aime mieux rapporter d'autres histoires de phrénétiques, que m'arrêter à réfuter les opinions des autres.

J'ai vu le délire et une fièvre aiguë dans un grand nombre d'individus, qui dans des chûtes, s'étoient frappés la tête; le sang tiré par la saignée forma une croûte pleurétique.

Les crânes ouverts après la mort, montrèrent le cerveau très-contus dans différens endroits.

Mais j'ai guéri d'autres phrénésies provenant également de lésions à la tête, par le moyen des saignées et la méthode anti-phlogistique, c'est-à-dire, de la même manière que nous remédions à une forte contusion de toute autre partie, qui auroit contracté une inflammation dangereuse.

Phrénésie provenant d'une sérosité épanchée dans le cerveau, à la suite d'une chûte.

Le 9 Avril 1779, un domestique âgé de 37 ans, tomba de nuit, le long d'une échelle de dix-huit degrés, et se frappa la tête contre un pavé. Il perdit la connoissance pendant quelques minutes, mais l'ayant recouvrée peu de temps après, il resta chez lui l'espace de deux jours, se plaignant d'un léger étourdissement et d'une blessure qu'il s'étoit faite au côté droit de la tête, dans l'endroit qui répond au milieu de l'os pariétal, blessure de la longueur d'un pouce, et d'où il coula beaucoup de sang.

Le troisième jour de sa chûte, il commença à trembler plus fortement de tous ses membres, (car il trembloit déjà depuis plusieurs années, parce qu'autrefois faisant le métier de teinturier, il avoit manié beaucoup de couleurs où entroit le plomb,) et à délirer un milieu de cris continuels. Transporté à l'hôpital, il fut dans un délire furieux. Sa blessure examinée avec la sonde, n'alloit pas jusqu'à l'os.

On lui fit d'abord une saignée qu'on réitéra ensuite. Le sang tiré se contracta en une croûte épaisse, tenace et d'un jaune sale. On lâcha le ventre par le moyen d'un clystère, et on lui donna pour boisson une émulsion dans laquelle étoit dissous un peu de sel amer et de manne. Le pouls étoit fort, dur, accéléré et accompagné d'une chaleur fébrile.

Le quatrième jour, comme le délire furieux et la fièvre prenoient de l'accroissement, on incisa la blessure plus profondément, jusqu'à la superficie de l'os qu'on trouva légèrement fendue. On décida d'appli-

quer le trépan dans l'endroit où nous avions vu la lame externe seulement fendue, la fente ne pénétrant pas au-delà du diploé. On ne trouva aucune humeur épanchée. Le même délire et la même fièvre continuèrent pendant la nuit.

Le cinquième, on appliqua une seconde fois le trépan pour aggrandir l'ouverture de l'os. On ne trouva rien d'étranger. Le délire fut continuel, furieux, avec fièvre.

Le 6 au matin, ayant recouvré sa raison, il répondit convenablement aux questions. La fièvre fut très-modérée.

Le 7 et 8, l'esprit se soutint, il y eut à peine quelque fièvre. On entretint pendant ces jours, la liberté du ventre par de fréquens lavemens.

La chaleur, la fièvre et le délire, revinrent de nouveau, on lui tira du sang, qui présenta une croûte pleurétique, et ne le soulagea point; il mourut le jour suivant.

Le 9, la calotte du crâne enlevée, on trouva entre la dure et la pie-mère, dans un large contour, une quantité considérable de sérosité aqueuse. Le reste étoit sain, le cerveau ne présenta nulle part de ces contusions, que nous avons trouvées tant de fois chez d'autres, qui étoient morts de blessure à la tête.

Peut-être y auroit-il eu quelque espoir de salut, si l'on eût fait dans le principe une incision cruciale sur la dure-mère, afin de prévenir l'accumulation des eaux, ou de leur procurer une issue, si elles étoient déjà accumulées.

Si c'est un caractère pathognomonique de la phrénésie, que le malade dans un état de fièvre aiguë, délire presque continuellement, de quelque genre

que soit le délire fébrile, on ne sera pas surpris, je pense, que je classe au nombre des phrénésies, cette fièvre et ces délires produits par une violente contusion de la tête.

Phrénésie provenant d'une contusion du cerveau, à la suite d'une chûte.

Un vieillard plus que septuagénaire, mais encore vigoureux et d'une vieillesse verte, tomba le long d'une échelle de douze degrés. Il délira de suite après sa chûte. Il s'étoit fait à l'occiput, un peu en dessous de la suture lamboïde, et à gauche, une blessure qui égaloit la longueur d'un pouce, et laissoit paroître l'os à nud. Il sortoit quelque peu de sang par les narines et l'oreille gauche. Il passa ce jour-là chez lui, sans secours et dans le délire.

Le lendemain, il fut porté à l'hôpital, délirant au milieu de mouvemens désordonnés et des cris. Le pouls étoit plein, fort, dur, vibrant, mais excédant à peine la fréquence ordinaire dans l'état de santé. La chaleur étoit plus que naturelle; le malade avoit de l'anxiété et sautoit fréquemment hors de son lit.

Sa blessure examinée ne laissa voir d'abord aucune lésion du crâne, on lui fit quelques saignées; le ventre fut sollicité par les lavemens et les purgatifs antiphlogistiques, mais il ne rendit que fort peu de chose et avec beaucoup de peine.

Ce jour-là et le jour suivant, rien ne s'amenda, il se trouva plus mal au contraire, et la fièvre augmenta.

On résolut d'aggrandir la blessure, on trouva une fente au crâne, le malade mourut.

La fente du crâne commençant un peu au-dessous du bord supérieur de l'os occipital, s'étendoit par le côté gauche, jusqu'au trou occipital qui étoit lui-même fendu.

Entre le crâne et la dure-mère, le long de la fente décrite, on trouva un peu de sang épanché et grumeleux, représentant une petite bande, et un peu plus de sang non coagulé dans le trou occipital.

Tout le cervelet étoit parsemé de vaisseaux dilatés et remplis d'un sang noir, toutes ces anfractuosités, lorsqu'on les écartoit, présentèrent du sang épanché, noir et grumeleux ; entre la subssance elle-même du cervelet et la pie-mère, il s'en étoit tellement ramassé qu'il n'étoit nulle part plus abondant, et que répandu par toutes les sinuosités, il représentoit plutôt une forte contusion de la pie-mère et de la surface du cervelet.

Tout l'hémisphère gauche du cerveau étoit couvert de meurtrissures noires, étendues et de vaisseaux dilatés par un sang noir.

Le lobe antérieur du même hémisphère présenta cette meurtrissure dont je viens de parler, beaucoup plus marquée, que dans tout autre endroit.

Toutes les anfranctuosités du même hémisphère lorsque vous les sépariez, étoient remplies d'un sang coagulé, renfermé entre la pie-mère et la substance du cerveau.

Phrénésie peut-être sympathique après un chûte.

Un domestique âgé d'environ 40 ans, alla trouver un médecin, et se plaignit de lassitude et d'une diminution d'appétit depuis quelques jours. Celui-ci,

lui conseilla de se purger avec le sel amer ; il se trouva mieux ; après un intervalle de huit jours, il revint et dit, que son appétit avoit de nouveau diminué, qu'il vomissoit quelquefois spontanément un peu de bile, et que tout son corps étoit comme accablé de fatigue ; le médecin lui prescrivit une mixture dissolvante saline, qui excita plusieurs vomissemens ; comme il revenoit des commodités dans sa chambre, il tomba sur le seuil de la porte, et la tête ayant porté contre un morceau de fer aigu, il se fit à la région de la tempe gauche une blessure de la longueur du doigt, qui ne pénétroit pas au-delà des tégumens qu'elle avoit fendu comme avec un couteau ; tout paroissoit sain au-dessous et dans les environs, et fut trouvé tel après la mort. Il resta pendant quelques temps étendu par terre sans connoissance, rejettant fréquemment par le vomissement un peu de matière rouillée, et rendant beaucoup de sang par sa blessure ; le premier médecin ayant été appellé, lui fit prendre une certaine potion qui arrêta le vomissement, l'usage des sens revint peu de temps après, la blessure fut sondée et pansée, on lui fit une saignée du bras, et il parut se trouver mieux.

Sur le soir, lorsqu'il disoit se bien porter, et que le lendemain il reprendroit ses occupations ordinaires, il tomba tout-à-coup dans des convulsions de tout le corps ; on lui fit une copieuse saignée, et on lui administra un clystère ; après les convulsions, vinrent le délire, le transport, avec des efforts violens et continuels pour sortir du lit ; avant minuit on lui fit une nouvelle saignée, le transport, l'agitation furent les mêmes.

Le jour suivant, (douzième, depuis qu'il étoit allé trouver le médecin, se plaignant d'avoir perdu l'appétit,) sur midi, il fut porté à l'hôpital, où ayant passé 24 heures dans le transport et une fièvre violente, il tomba d'abord dans les convulsions, ensuite devint roide de tout le corps et expira.

A mesure qu'on scioit le crâne, il coula un peu d'humeur séreuse, que nous crûmes être renfermée entre les meninges, et à laquelle la scie ouvrit une issue, en intéressant celles-ci.

Le crâne emporté, on ne trouva rien de vicieux, si l'on excepte le plus gros vaisseaux des meninges un peu plus distendus par un sang noir, et les plus petits qui sembloient être injectés de rouge, on trouva un peu de sérosité épanchée dans les ventricules latéraux.

La poitrine n'offrit rien de vicié.

L'abdomen ouvert, le foie parut très-jaune, d'une surface un peu inégale, moins lisse qu'elle n'a coutume d'être dans l'état sain, dur au toucher et comme cuit; la vésicule étoit remplie d'une bile semblable à de la lie; le ventricule ample, et tout le trajet des intestins étoient profondément teints d'un jaune sale saturé; beaucoup de bile de la même couleur, et tenace enduisoit la cavité de ces viscères.

Les autres choses étoient selon l'ordre naturel.

Ce que nous trouvâmes au foie, étoient un ancien vice du systême bilifère dans un buveur : (car ceux qui le connoissoient, assuroient qu'il se livroit sans ménagement à la boisson depuis plusieurs années.)

Les premières incommodités de l'estomac paroissoient partir d'une matiére bilieuse et tenace, le sel amer y apporta quelque soulagement.

Je regardois la phrénésie comme *sympathique* plutôt que comme *idiopatique* : car l'amas bilieux, existant déjà, augmenté et exaspéré par la chûte ; se jetta sur la tête, affoiblie par le coup, et rendue plus disposée à la maladie.

J'ai vu ces affections sympatiques du cerveau, les maux de tête, le délire, etc., survenir ordinairement avec la fièvre, un peu tard et seulement quelques jours après la chûte ; tandis que les affections propres de la tête, se déclarent ordinairement de suite après le coup.

Cependant j'ai éprouvé moi-même, et j'ai trouvé consigné chez d'autres, que le contraire arrivoit quelquefois.

Cette influence de l'humeur bilieuse n'a point échappé à la pénétration du divin vieillard, qui s'exprime ainsi : « Liv. des blessures de la tête. Si » dans une blessure de la tête, où l'os est dénudé, » soit qu'on ait appliqué ou non le trépan, il sur- » vient un gonflement rouge et érysipélateux, sur la » face, les deux yeux, ou sur l'un ou l'autre seu- » lement, si ce gonflement est sensible au toucher, » et le malade pris de frissons et de fièvre, si du » reste la blessure pour ce qui regarde les chairs, » l'os et les parties environnantes, excepté cette » tuméfaction de la face, sont en bon état, enfin » si le malade n'a commis aucune erreur diététique, » il a besoin d'un médicament qui entraîne la bile » par bas ; car après une telle purgation, la fièvre » s'appaise, le gonflement disparoît et la santé se » rétablit ».

Personne ne révoquera en doute, je pense, que cette bile, que le témoignage d'Hippocrate et l'ex-

périence à l'appui, nous apprennent s'exaspérer dans les blessures de la tête, et couvrir d'érysipèle la figure et les yeux, ne puisse par cette même influence sur les lésions du cerveau, produire chez les uns des phrénésies cruelles, chez les autres des léthargies, des apoplexies, ou toute espèce de convulsions, et que tous ces maux, partant *de la même source*, n'exigent aussi *le même remède*, savoir : *un purgatif qui entraîne la bile*; on n'en doutera pas, dis-je, si l'on sait combien cette humeur est douée d'un génie versatile, et combien elle entretient de maladies différentes en apparence.

Digression sur les lésions de la tête.

Abandonnons pour un instant notre dissertation sur la phrénésie, que nous reprendrons bientôt de nouveau, je vais rapporter quelques exemples de lésions de la tête, qui bien qu'ils n'appartiennent pas au sujet présent, étant comparés avec ce que nous avons dit plus haut, et avec les observations des autres, pourront néanmoins jetter quelque lumière sur cette matière encore obscure.

PREMIER CAS.

Un homme âgé de 38 ans, d'une forte constitution, et d'une santé robuste, le 25 Janvier, tomba d'une hauteur considérable, savoir : du second étage d'un édifice très-élevé, et donna de la tête sur une chèvre, avec une telle violence, qu'un bois traversier de la machine assez fort, fut mis en pièces.

La

La blessure située vers le bord supérieur du pariétal droit, non loin de sa suture sagittale, et s'étentendant avec elle dans la longueur d'environ deux pouces, montra l'os dénudé, sans lésion cependant.

Il resta plusieurs heures privé de l'usage de tous ses sens; on lui fit une saignée du bras.

Le lendemain, on l'apporta à l'hôpital dans un état soporeux, de sorte néanmoins qu'il répondoit convenablement, si l'on crioit fort; il avoit une douleur tensive dans le dos et dans les lombes, de même que dans le genou droit, qu'on ne pouvoit remuer ni toucher, sans occasionner de la douleur, quoiqu'il ne parût aucune lésion externé; il se plaignoit peu de la tête; il y avoit une chaleur fébrile, une force remarquable dans le pouls de la dureté et de la plénitude sans fréquence. Nous fimes une copieuse saignée du bras; le sang se couvrit bientôt d'une croûte pleurétique; on lui donna une boisson copieuse, anti-phlogistique et nitrée.

Cette propension au sommeil dura jusqu'au cinquième jour. La douleur du dos et des lombes augmenta d'abord, puis s'adoucit peu-à-peu, et se porta vers la nuque et les épaules.

Avec l'usage des antiphlogistiques, en boissons, en purgatifs et en lavemens, les douleurs et la fièvre commencèrent à disparoître, vers le huitième jour de la chûte.

On faisoit sur le genou, des fomentations résolutives; nous arrosâmes au commencement l'os dénudé, avec notre eau vulnéraire, à laquelle nous ajoutâmes dans la suite quelque peu d'esprit de mastic; nous appliquâmes sur la blessure le beaume d'ar-

ceus ; nous n'apperçûmes aucune exfoliation. La blessure se cicatrisa bientôt, et il sortit guéri dans les premiers jours de Mars.

SECOND CAS.

Un ravaudeur, zélé sectateur de Bachus, s'étoit blessé la tête dans une chûte qu'il avoit faite un an auparavant ; il guérit, mais depuis ce temps, il déliroit paisiblement et sans fièvre, après de longs intervalles.

Le 7 Février 1778, sur le soir, étant pris de vin, il roula le long de douze degrés en se frappant la tête, le sang couloit abondamment de la bouche et des narines ; transporté chez lui, il se plaignit de douleurs à la tête, et principalement à l'hypocondre droit. Il étoit dans son bon sens.

Le 8 Février, l'hypocondre droit fut plus douloureux ; il s'y joignit une oppression de poitrine, de la soif et de l'agitation ; il dormit pendant la nuit, mais au milieu de mouvemens continuels des mains, comme s'il eût ramassé des floccons ; la raison se soutint.

Le 9 Février, les symptômes s'accrurent, il survint de la toux, un éternuement, une augmentation de la douleur de l'ypocondre en éternuant, et ce jour-là aussi une douleur de poitrine.

Le 10 Février, au matin, ayant été reçu à l'hôpital, il se plaignoit d'une douleur de tout l'épigastre, de l'hypocondre droit surtout, d'une oppression de poitrine, d'une toux, et d'une expectoration difficile d'une matière tenace ; il assuroit que la tête ne

lui faisoit pas beaucoup de mal ; il n'avoit reçu aucun secours chez lui ; les fonctions des sens étoient intègres jusqu'alors. La fièvre étoit grande.

Nous fimes faire deux saignées ce jour-là ; sur le soir il survint par intervalles, des attaques d'épilepsie, où l'œil gauche faisoit des mouvemens trés-fréquens, les lèvres avoient des mouvemens convulsifs, ainsi que les muscles de la face, surtout du côté gauche. Il mâchoit presque continuellement, même hors le temps des convulsions. Dans l'absence des attaques d'épilepsies, il jouissoit exactement de son bon sens, ne se plaignant que de la douleur de l'épigastre, de l'hypocondre droit, et du bas de la poitrine. Nous sollicitâmes le ventre par des eccoprotiques et de fréquens lavemens ; dans la nuit les convulsions furent très-fréquentes.

Le 11 Février, on lui fit une nouvelle saignée ; le sang étoit toujours couvert d'une croûte pleurétique, épaisse, d'un verd livide, la présence d'esprit étoit interrompue par de fréquentes attaques d'épilepsie ; il mourut pendant la nuit.

La partie supérieure de la tête, dans l'endroit où elle se termine en sommet contigu, au concours des pariétaux, étoit fort protubérante et inégale, ce qui parut originaire à tous les assistans, et provenir de la conformation primitive ; un peu au-dessous de cette tubérosité osseuse, on trouva une blessure longue d'environ six lignes, et transversalle, n'intéressant que les tégumens externes de la tête, sans pénétrer jusqu'au muscle inférieur.

La tête examinée avant sa dissection, sur le vivant et sur le cadavre, ne présenta rien d'étranger ou de vicieux, si l'on n'excepte cette légère blessure.

Le crâne étant ouvert, voilà qu'il s'offrit un ravage de toutes les parties, aussi grand qu'il est possible de le concevoir, l'os pariétal gauche étoit fracturé de telle manière qu'il étoit largement entrouvert, et que la fracture outrepassoit la commissure de l'os occipital contigu, parcouroit le côté gauche de cet os et se divisoit en quatre rameaux, dont l'un léger se rendoit au trou occipital, et les autres se distribuoient çà et là, en formant des ouvertures.

Une fente longue d'un pouce et demi, descendoit de l'os pariétal droit, jusqu'à l'os temporal voisin : il y avoit une grande quantité de sang en grumeaux, épanchée dans la base du crâne, surtout dans l'une et l'autre cavité latérale de cette base, entre les deux meninges.

On trouva aussi une grande quantité de sang de même qualité, au-dessus et au-dessous de la tente, ainsi qu'autour du cervelet entre les deux meninges.

A-peu-près dans le centre de l'occipital, la dure-mère étoit séparée de l'os, et nous trouvâmes une quantité copieuse de sang entre l'os et cette membrane, il y avoit aussi du sang coagulé sur le corps calleux ; une bile d'un jaune très-saturé, teignoit toute l'étendue des intestins.

Nous ne trouvâmes chez ce malade, aucune de ces meurtrissures du cerveau que nous observâmes fréquemment chez d'autres, mais des collections considérables d'un sang grumeleux.

TROISIÈME CAS.

Un ouvrier âgé de 48 ans, l'été dernier, après avoir fini sa journée, entra dans un cabaret, et après s'être échauffé d'un peu de vin, il retourna chez lui, où étant tombé, il roula le long de cinq degrés, se frappa la tête, et resta sans connoissance; le côté droit fut paralysé, de manière cependant qu'il remuoit par fois et très-légèrement, la jambe et le bras : on lui fit deux saignées.

Le lendemain, il fut porté à l'hôpital, respirant avec râlement, sifflement et difficulté, il avoit de la fièvre, un pouls grand, plein, dur, accéléré et une chaleur intense, vers l'angle postérieur et inférieur du pariétal droit, on voyoit par l'ouverture d'une blessure, l'os dénudé dans l'espace d'environ six lignes, et fendu en forme de croix; on y appliqua le trépan, et la dure-mère ayant été ouverte laissa échapper beaucoup de sang; rien ne s'amenda. Les saignées, les lavemens, les eccoprotiques ne produisirent rien; la fièvre augmenta, il mourut le troisième jour de sa chûte.

Il y avoit une légère contusion des tégumens, au milieu de l'occipital; cette contusion s'étoit propagée dans toute l'étendue de la dure-mère, et étoit plus remarquable dans le côté gauche, vers les parties antérieures du cerveau.

Les anfractuosités du cerveau présentèrent aussi des meurtrissures graves et des collections de sang çà et là; il y avoit beaucoup de sang épanché dans la base gauche du crâne, entre les deux meninges.

Nous allons revenir à d'autres exemples de phrénésies, et reprendre le fil de notre discours que nous avions interrompu.

Reprise du sujet sur la phrénésie. Phrénésie provenant de la chaleur de l'été, du feu, et de l'abus du vin.

Un homme d'un âge encore vigoureux, exerçant dans les heures les plus brûlantes de l'été, les durs travaux de forgeron, échauffé tant par la chaleur de la saison elle-même, que par celle du feu, commença à sentir de la fièvre, à souffrir de la tête, et à trembler de tous ses membres. Il se sentoit fatigué, avoit des vertiges, le pouls élevé et grand, tandis que sur ces entrefaites, il se livroit à la boisson avec excès.

Il fut à peine reçu à l'hôpital, qu'il tomba dans un délire furieux. Nous calmâmes les troubles du sang, avec deux saignées, l'oxicrat et l'ombre. Il reprit en peu de jours l'usage de ses sens et se rétablit.

Phrénésie peut-être idiopatique.

Un maçon âgé de 44 ans, d'une haute taille et d'une complexion robuste, vint à l'hôpital le 6 Avril 1779, et dit que depuis quatre semaines, il étoit attaqué d'un catarrhe, mais que depuis neuf jours, il se trouvoit plus mal; qu'il lui étoit survenu une douleur pungitive dans le côté gauche de la poitrine, un peu au-dessous de la mamelle; qu'il avoit supporté son mal en se promenant et sans s'aliter.

Il sembloit faire une maladie peu grave, et il nous la racontoit, comme s'il n'eût été atteint que

d'une très-légère incommodité. Sa parole étoit prompte et son récit avoit l'air un peu trop hardi ; son pouls étoit plein, fort, peu accéléré ; il toussoit un peu, et éprouvoit en toussant une douleur de côté, comme je l'ai déjà dit.

Il se coucha ; on lui fit une saignée, et on lui donna une boisson copieuse émolliente, tiède et nitrée.

Mais peu de temps après avoir fini le récit de sa maladie, il commença à entrer dans un délire furieux, à trembler et à pousser des cris.

Les jours suivans, on lui fit plusieurs saignées ; le sang présenta toujours une croûte pleurétique. Le transport étoit continuel ; l'abdomen étoit légèrement tuméfié, et quoique dans le délire, le malade donnoit des signes de douleur, si on le touchoit un peu rudement.

Le 8 Avril, sur le soir, la résspiration devint stertoreuse ; il tomba dans un assoupissement, et dans cet état soporeux, ses yeux étoient connivens. Le pouls étoit dur, vibrant, cédant à peine sous la pression du doigt, sans être guère plus fréquent que le naturel.

Le 9 Avril, au matin, il mourut.

Je fis déterrer son cadavre qu'on avoit enséveli trop tôt par erreur, pour connoître l'état des viscères, et celui de la tête principalement.

Les vaisseaux de la pie-mère paroissoient plus grands que de coutume, et plus remplis de sang. L'état de cette enveloppe du cerveau étoit tel, qu'il laissa douter si elle étoit atteinte de quelque inflammation, même vraie, ou si ce n'étoit qu'une *dilatation non inflammatoire* des vaisseaux, par le sang accumulé, telle que j'en ai rencontré souvent chez des

sujets morts dans le délire, mais d'aucune maladie de la tête.

Entre les deux meninges du cerveau et du cervelet, on trouva une sérosité de couleur de paille; cette même sérosité remplissoit les deux ventricules latéraux, de manière que ces deux cavités ressembloient à un abcès gonflé de pus, et donnoient une fluctuation.

La moitié du poumon gauche étoit enflammé, les intestins grêles l'étoient aussi beaucoup. L'estomac étoit très-ample, la vésicule du fiel vuide, les autres choses en bon état.

Phrénésie provenant d'un abcès du cervelet et d'un pus épanché entre les meninges.

Le 29 Avril, un jeune homme robuste, âgé de 26 ans, vint à l'hôpital et dit que depuis deux jours, il étoit affligé d'un violent mal de tête, surtout vers l'osciput, d'un tintement d'oreille et d'une douleur du col très-violente, revenant par intervalles, qu'il avoit perdu l'appétit, qu'il éprouvoit de la soif et de la chaleur. Quelques-uns des assistans nous rapportèrent que cet homme avoit servi, pendant cette guerre, dans les troupes légères, et que ces derniers jours, qui étoient très-chauds et tels qu'on n'en éprouvoit de semblables les autres années que dans le fort de l'été, il avoit fait la route de la Hongrie à Vienne, étant déjà très-foible, que deux jours auparavant, il étoit tombé en défaillance sur la place publique.

Le malade assuroit que depuis un an et demi, il souffroit très-fréquemment et presque continuellement

de la tête, mais plus modérément que ces deux derniers jours.

Il avoit eu une gonorrhée quatre ans auparavant.

Comme nous voulions prendre d'autres renseignemens plus exacts, il ne nous répondit que confusément. Le pouls étoit fort, accéléré, dur et vibrant, tel qu'il se trouve ordinairement dans la colique de plomb.

Il y avoit de l'altération et de la chaleur ; la langue étoit un peu chargée et blanche ; la douleur de l'occiput et du col prenoit par fois, le soir surtout, une telle intensité, qu'elle faisoit pousser des cris au malade, et tout-à-coup se calmoit de nouveau.

Après l'espace de deux jours, il survint un délire continuel à la vérité, mais tranquille, dans lequel le malade ramassoit des floccons. Il fit usage d'une boisson copieuse, rafraîchissante, nitrée, et fut saigné, sans que rien s'amendât. Dans le cours de la maladie, nous tirâmes sept fois de sang, qui étoit à peine sorti, qu'il se couvroit d'une croûte pleurétique. La vibration du pouls et sa fréquence augmentoient à chaque saignée. Le délire étoit le même. On lui donna une fois l'émétique, et on lui appliqua les vésicatoires à la nuque, sans soulagement.

Ayant été mis pendant quatre jours une ou deux heures, dans un bain tiède, afin d'appaiser ce spasme des artères, il commença à revenir à lui-même, et le pouls se ramollit ; mais la dureté du pouls et le délire revinrent ensemble de nouveau, et le bain ne fut plus d'aucun secours. L'urine paroissoit ordinairement teinte d'une couleur de safran.

La veille de sa mort, les yeux étoient par fois connivens, et il y avoit comme un commencement d'opisthotonos ; le pouls étoit très-dur et très-vibrant.

On le saignoit pour la septième fois, lorsque la veine étant à peine fermée, il mourut le onzième de Mai.

Entre la pie-mère et l'arachnoïde, il y avoit un trajet de pus le long du conduit des gros vaisseaux du cerveau ; cependant il ne s'enfonçoit nulle part profondément dans les anfractuosités.

Dans le cervelet, et dans l'endroit où la portion dure du nerf auditif prend son origine, on trouva un petit ulcère du cervelet lui-même, avec érosion de la pie-mère.

Il y avoit aussi un pus assez copieux derrière les nerfs auditifs, au tour de la conjonction des nerfs optiques et dans le trou occipital, épanché entre les deux meninges.

La tente étoit çà et là, dans le côté droit surtout, profondément rouge, et comme contuse.

Les ventricules latéraux du cerveau étoient remplis de sérosité.

On trouva quatre onces d'un sang noir et très-liquide dans la cavité gauche de la poitrine, et six onces du même sang, dans la cavité droite.

Tous les intestins étoient enduits en entier d'une bile d'un jaune saturé, le reste étoit sain.

Quelle fut l'origine de cet ulcère dans le cervelet? Une connoissance exacte de ce qui avoit précédé, connoissance que ne put fournir le récit confus et tronqué du malade, eût jetté quelque lumière sur ces ténèbres. L'ulcère paroissoit être ancien, à cause des anciennes douleurs de tête.

J'ai souvent observé, dans les maladies aiguës, des pouls très-durs et vibrans comme un fil de fer très-tendu ; dans ce cas, il se faisoit à la tête une métastase toujours funeste. Je trouvois alors dans les ouvertures,

les ventricules latéraux du cerveau très-gonflés d'une sérosité épanchée ; et ceux qui furent dans cet état, périrent d'une fièvre composée, savoir : putrido-inflammatoire. De-là vient que je conjecture un épanchement de sérosité dans les cavités du cerveau, lorsque dans des fièvres putrido-inflammatoires déjà avancées, le délire survient ou augmente, avec la connivence des yeux, un pouls très-dur, prompt et vibrant, principalement, lorsque toutes ces choses, ou plusieurs d'entre elles arrivent en même temps, et presque tout-à-coup ; mais après avoir tiré de tous ces signes la conjecture probable d'une métastase de ce genre sur le cerveau, savoir, d'une eau épanchée dans les ventricules, quel traitement faut-il y opposer ?

D'où vient cet épanchement de sang très-liquide et noir ? J'ai observé dernièrement le même épanchement dans un homme ; je rapporterai l'histoire de sa maladie et son ouverture.

Mais quelle raison donnerons-nous de ce sang sorti de ses vaisseaux, et ramassé dans la cavité de la poitrine ? On n'en accusera pas un régime échauffant, qui par des stimulus hors de saison, ait poussé le sang dans des endroits étrangers : car ce régime n'eût pas lieu ici. On ne s'en prendra pas non plus à la dissolution putride du sang, qui fut toujours couvert d'une croûte pleurétique chaque fois qu'on en tira. Cela provenoit-il du spasme des artères poussant le sang hors de ces vaisseaux, spasme annoncé par leur dureté vibrante ?

Abcès du cervelet plus considérable que le précédent, mais sans phrénésie.

J'ajoute une autre ouverture de cadavre, à cause de la ressemblance d'affection trouvée dans le cervelet, quoique l'état des accidens et le genre de mort fussent différens.

Une fille âgée de 22 ans, avoit toujours joui d'une bonne santé, si ce n'est que 12 ans auparavant, elle eut la gale, qu'elle fit passer en se frottant seulement, et sans prendre des remèdes internes. Depuis environ six ans, elle étoit tourmentée d'une douleur vers l'occiput, qui tantôt s'appaisoit totalement, tantôt revenoit, mais n'excédoit jamais la patience de la malade. Depuis à-peu-près le même temps, il suintoit de son oreille gauche par intervalle, un pus ichoreux, verdâtre, et l'ouïe étoit dure de ce côté.

Les règles revenoient toujours selon la loi ordinaire, excepté ces derniers mois où elles dévancèrent le temps accoutumé de leur retour.

Après le carnaval de l'année 1779, elle fut attaquée de vertiges presque continuels, de sorte qu'elle ne pût sortir pendant quatre jours. Pendant ce temps, tantôt elle vomissoit un peu de bile spontanément, tantôt elle rendoit ses alimens et se plaignoit que son goût étoit vicié par un sentiment d'amertume. Enfin les vertiges commencèrent à se calmer peu-à-peu, l'amertume de la bouche à se corriger; la légère douleur vers l'occiput, qui avoit été continuelle ces deux dernières semaines, persista néanmoins.

Le 19 Avril, la douleur de l'occiput s'aggrava et augmentoit considérablement à chaque mouvement

du corps ; même léger. Le sentiment d'amertume revint, avec un sentiment de plénitude dans l'épigastre. Elle disoit éprouver chaque jour sur le soir, de légers frissons, suivis de chaleur.

Le 21 Avril, elle vint à l'hôpital. Depuis le midi de ce jour, il étoit survenu une douleur insupportable dans le côté gauche de l'occiput. La malade poussoit des cris et se rouloit continuellement dans son lit, la nuit principalement. Un pus verdâtre couloit de l'oreille, la bouche étoit amère.

Le 22 Avril, la douleur de l'occiput étoit violente, et augmenta le soir et pendant la nuit ; elle rendit un peu de bile.

Le 23, 24, 25 Avril, rien ne changea. Nous n'observâmes aucune fièvre pendant tout le temps qu'elle fut auprès de nous, quoiqu'elle assurât que tous les jours elle avoit chez elle une petite fièvre sur le soir. Le pouls étoit un peu lent, non élevé, et la chaleur naturelle.

La nuit qui suivit le 25 Avril, la douleur de l'occiput disparut presque totalement, ou plutôt ayant changé de siège, se porta sur la nuque, où elle fut beaucoup plus insupportable.

Le matin du jour suivant (26 Avril), la langue étoit couverte d'un mucus très-verd, et l'arrière-bouche remplie d'un pus verdâtre et ductile ; les gargarismes et les injections ne servirent à rien ; elle périt sur le midi, la quantité de pituite verte ou de pus s'étant accrue dans la gorge, et la respiration étant devenue bruyante, très-courte et fréquente.

Le crâne ouvert, le lobe gauche du cervelet présenta un abcès rempli d'un pus verdâtre et ductile, qui auroit contenu une noix assez facilement.

De ce sac partoit un conduit de la capacité d'une plume, s'étendant jusqu'à l'os pétreux, qui étoit tellement corrodé, que le pus pût pénétrer dans l'oreille interne, et de-là se pratiquer une issue. Tout le reste étoit sain.

Cette fille soutint n'avoir jamais eu de gonorrhée, quoiqu'elle se fût fréquemment exposée au danger d'en contracter, en se permettant un commerce illicite avec plusieurs hommes.

Nous doutâmes si c'étoit un effet d'un vice vénérien, ou le résultat de la gale guérie autrefois sans précaution.

Phrénésie provenant de pus dans le cerveau.

Un apprentif tailleur, âgé de 16 ans, fut porté à l'hôpital, le 28 Octobre 1779. A l'âge de trois ans, il fut renversé par une voiture qui alloit très-vîte, contre une pierre élevée et pointue. A la suite de ce coup, il eut les yeux tournés, et le sang sortit en abondance des oreilles. Les saignées, les cataplasmes discussifs appliqués sur la tête apportèrent du soulagement. Néanmoins l'œil gauche resta tourné vers la racine du nez ; il lui resta aussi un mal de tête revenant par intervalle, et une dureté constante de l'ouïe. A l'âge de six ans, il avoit été saisi d'une cephalalgie très-violente allant jusqu'à des commencemens de convulsions ; mais une saignée et un écoulement de pus par l'oreille droite l'apaisèrent. La même oreille continua à donner dans la suite et par intervalle un pus sanguinolent, en petite quantité, et la dureté de l'ouïe persista jusqu'à l'âge actuel.

Sur ces entrefaites, il eut une petite vérole bénigne.

Le 23 Octobre 1779, il fut renversé par une voiture sur un pavé, lorsque depuis quatre semaines déjà, le mal de tête avoit été plus violent, et l'écoulement du pus par l'oreille plus copieux. Bientôt il survint une fièvre avec une douleur très-aigüe de la tête, surtout à son sommet et vers le front, accompagnée d'un délire furieux. Il avoit à peine passé 48 heures auprès de nous, qu'il mourut.

Les ventricules latéraux du cerveau, le droit principalement étoient gonflés d'un pus verd et très-fétide. Il sortoit du quatrième ventricule corrodé et ouvert, un pus très-copieux qui se répandoit autour de tout le cervelet, et remplissoit le canal des vertèbres du col. L'hémisphère droit du cerveau adhéroit fortement dans un endroit, à l'os pétreux, et cette adhérence étant détruite, on apperçut un conduit formé par la carie, s'ouvrant dans le cube auriculaire, et portant du cerveau légèrement ulcéré, un pus de mauvaise nature et très-fétide.

Voilà l'histoire de la maladie, et l'ouverture que j'avois promis de rapporter, détails qui appartiennent à notre sujet, à cause de la phrénésie.

Fièvre putrido-inflammatoire, phrénétique et ouverture.

Un domestique, âgé de 28 ans, ayant rendu les derniers devoirs à son frère, mort d'une fièvre putride, et auquel il étoit fort attaché, commença à se livrer à la douleur ; il passa 14 jours dans le chagrin et l'abattement, après lesquels il fut lui-même pris

de fièvre avec une légère oppression de poitrine. Il avoit la langue d'un blanc-jaune avec d'autres signes d'une saburre bilioso-putride.

Il supportoit son mal sans s'aliter ; il prit chez lui des dissolvans, et ensuite un émétique qu'il fit précéder d'une saignée ; mais il n'en résulta aucun soulagement.

Le cinquième jour de sa maladie, il entra à l'hôpital. La fièvre étoit continuelle, la langue couverte d'un mucus jaune ; il y avoit une légère oppression du côté droit de la poitrine, l'esprit étoit intègre et dans toute sa vigueur, ainsi que la force des fibres musculaires. Le pouls étoit un peu dur et plein.

Après l'espace de deux jours, il survint des pétéchies d'un rose pâle, qui donnoient à son corps la ressemblance d'un marbre de diverses couleurs.

Peu de jours après, il se joignit un délire continuel, avec une dureté spasmodique et constante des artères, et un battement prompt et vibrant, dureté qui augmenta après chaque saignée faites au nombre de six, et qui donnèrent un sang pleurétique, mais d'un jaune très-sale. Les sueurs couloient abondamment dans les derniers jours de la maladie ; les yeux étoient connivens, le malade ramassoit les floccons.

Voyant que je ne gagnois rien avec les saignées, les boissons rafraîchissantes nitrées, et autres moyens que j'avois cru devoir être utiles, je fis appliquer aux jambes deux vésicatoires, qui parurent avoir fait du mal. Les urines étoient tantôt de couleur de safran foncée, tantôt naturelles.

Il mourut le dix-septième jour de sa maladie.

Le crâne ouvert, on trouva une grande quantité de

de sérosité entre les deux meninges , et entre les sinuosités du cerveau.

Chaque ventricule latéral contint une once de la même sérosité.

Toute la plèvre principalement dans la cavité droite de la poîtrine , comme aussi une grande portion du diaphragme , dans l'endroit où il donne passage à l'œsophage , paroissoient enflammées.

Chaque cavité de la poitrine contenoit plus d'une demi-livre d'une sérosité sanguinolente , ou plutôt d'un sang très-liquide.

Une petite portion du poumon droit étoit enflammée , les intestins grêles avoient commencé à s'enflammer çà et là.

Phrénésie à la suite d'une contusion très-grave de la jambe , avec fracture.

Un ouvrier âgé de 42 ans , ayant la jambe droite brisée en petits morceaux , nous fut confié le 9 Juin 1779. La jambe présentoit de toute part d'amples blessures , avec contusion et déchirement des chairs ; il fut assez bien ce jour-là et le jour suivant.

Le 11 Juin , sur midi il délira par intervalle , et sortit de son lit ; le pouls étoit plein et légèrement accéléré , sans être dur , il eut de la chaleur et sua ; le soir et pendant la nuit , le délire fut continuel et furieux.

Le 12 Juin , le délire persévéroit ; le pied devint froid et d'une couleur livide : c'est pourquoi le jour suivant , on lui fit l'amputation pendant laquelle et vers le midi , la raison parut revenir ; mais l'après midi , il délira de nouveau avec fureur , avec fièvre et au milieu de sueurs continuelles.

Il périt au milieu de la nuit, qui suivit le quatorzième jour de Juin, qu'il avoit passé dans un délire continuel et furieux.

Cinq onces en tout d'une sérosité limpide étoient contenues entre les deux meninges du cerveau, en dessous de la tente du cervelet, et dans les deux ventricules latéraux, tout le reste de la tête étoit sain.

Toute la substance du foie étoit *très-rouillée* à quelque endroit qu'on le coupât, la vésicule du fiel étoit entièrement vuide, et tous les couloirs de la bile dans le duodenum ouvert.

La plaie étoit en bon état. Est-ce le spasme produit par la frayeur, lorsque cet homme fut blessé par un tronc qui lui tomba dessus, qui exprima la bile de la vésicule dans le foie ?

Est-ce que le foie est affecté et souffre, dans les blessures de la tête ? En est-il de même dans les blessures des autres parties ? mais plus fréquemment dans le premier cas, et plus rarement dans le second ? Est-ce que dans ce cas, le systême hépatique ne fut affecté que par la seule frayeur qui suivit le coup ?

Quels sont les accidens qui en proviennent ? Avec quel événement ? Et quelle est l'influence du systême hépatique affecté de la manière déjà mentionnée, sur la maladie chirurgicale elle-même ?

D'où provenoit cette collection de sérosité, et la phrénésie qui en fut la suite ?

Phrénésie provenant d'une colère.

Une fille se mit en colère, parce que sa maîtresse lui refusoit son salaire. Elle tomba bientôt après dans

une phrénésie, dans des convulsions fréquentes, et mourut le quatrième jour. Son cadavre examiné avec attention, ne présenta rien d'étranger.

Fièvre miliaire phrénétique.

D. L**, fut attaqué d'une fièvre miliaire phrénétique. Le délire étoit continuel et les convulsions fréquentes. Comme pendant sa santé, il se livroit presque tout entier à la lecture des poëtes, et qu'il étoit lui-même un poëte assez distingué, quelqu'un des assistans ayant prononcé le nom de Klopstok, il revint tout-à-coup à lui-même, et conserva son bon sens pendant tout le temps qu'on voulut lui parler des ouvrages de l'immortel poëte. Ce discours interrompu, sa raison s'aliénoit totalement, et étoit rappellée de nouveau, chaque fois qu'on récitoit un morceau du divin poëme. Il se rétablit.

Comme il se présente presque chaque jour des exemples de phrénésies surtout symptômatiques, je voulois m'étendre davantage sur le traitement; mais je me suis apperçu que je traitois un sujet très-vaste, duquel, si je voulois parcourir chaque chapitre, même légèrement, je ferois la même chose, que si j'entreprenois de donner un traité étendu de la chaleur fébrile, de la céphalalgie, ou de tout autre symptôme; car ne faudroit-il pas traiter des fièvres et en particulier et en général, et de leurs diverses marches? Matière très-étendue et surpassant mes forces.

Opinion de Gorter sur la phrénésie.

« Car il y a une infinité de choses qui introduites,
» appliquées, ou communiquées, par la morsure, au

» corps humain, peuvent troubler l'esprit. Toutes ces » choses ne produisent pas la même démence, chez » tous les individus ; mais ces diverses causes produi- » sent aussi divers dérangemens d'esprit. » Jean de Gorter, dans sa médecine dogmatique.

C'est pourquoi je terminerai ici ma course, afin de rentrer de bonne heure dans le port, après avoir seulement côtoyé le rivage. Pour vous, HOMME ILLUSTRE, qui voguez à pleines voiles et sur un vaisseau solide, qui connoissez parfaitement les routes et les écueils, vous avancerez avec sécurité en pleine mer, et vous parcourerez de nouveau la vaste étendue de l'océan, que vous avez déjà mesurée sous des auspices favorables. (1)

---

(1) Tout le monde connoît l'ouvrage précieux de Guillaume GRANT, sur la nature des fièvres et sur leur traitement. Cet ouvrage qui vient d'être traduit en allemand, a mérité les plus grands éloges à son auteur.



SECTION IV.

DE LA NATURE ET DU ÇARACTÈRE DE LA DYSSENTERIE.



CHAPITRE PREMIER.

MOTIFS
QUI ONT
DÉTERMINÉ L'AUTEUR
A DÉCRIRE
LA DYSSENTERIE.

Je n'ignore point que plusieurs auteurs ont traité avec distinction du caractère et de la méthode curative de la dyssenterie, de manière qu'il semble ne rester rien, ou du moins que peu de chose à desirer sur ce qui appartient, soit à la connoissance, soit au traitement de cette maladie.

Néanmoins m'étant attaché depuis plusieurs années à considérer attentivement la nature de la dyissenterie, après avoir comparé les constitutions de diffé-

rentes années, et même les dyssenteries de la même année entr'elles, j'ai trouvé de grandes différences non-seulement dans les dyssenteries des saisons différentes, mais encore dans celles de la même saison, différences non accidentelles et ne changeant rien dans la méthode de traitement, mais qui forment comme une autre maladie, exigeant un traitement opposé; c'est pourquoi j'ai douté que tout le travail dans la recherche de la dyssenterie, fût déjà épuisé, et qu'il ne restât rien à faire aux temps plus reculés.

En effet, je pensois en moi-même, que cette maladie n'avoit point cette simplicité et cette nature non compliquée, qui semble s'offrir d'abord lorsqu'on ne considère pas, ou qu'on ne considère que légèrement ces différences de la maladie, et ce qui en est une conséquence, que les règles de traitement n'étoient pas assez faciles, pour que mon travail sur cette matière fut sans utilité.

Je voudrois donc donner une notion plus claire de la dyssenterie, et réduire pour ainsi dire à ces élémens, cette maladie simple en apparence mais en effet composée le plus souvent, et formée de plusieurs autres maladies, afin qu'il en résultât des idées *claires*, qui dirigeassent d'une manière sûre, le traitement anti-dyssentérique, versatile et inconstant, tel que l'exige le caractère d'une maladie compliquée.

Je paroîtrai peut-être à un grand nombre, ne faire que l'ouvrage déjà fait, et ne donner rien de nouveau, rien qui n'ait paru jusqu'actuellement; comme je l'accorde volontiers à plusieurs qui ont plus vu, et avec plus de sagacité, (car je connois la

foiblesse de mon génie), de même je crains que quelques autres n'aient l'idée du *mot* prononcé fréquemment, et usité même dans la bouche du peuple, plutôt que l'idée *de la chose* désignée par ce mot, comme je le vois arriver à un assez grand nombre, qui ayant entendu, par exemple, le nom de *fièvre putride*, croient tenir la *chose*, et non la dénomination seule, qu'on a coutume d'appliquer à des fièvres très-différentes, (quoiqu'elles soient comme revêtues des mêmes symptômes), et pensent ne devoir plus rechercher ultérieurement quelle est cette dégénérescence désignée sous le nom de *putridité* ou *fièvre putride*, nom qui embrasse plusieurs choses différentes et opposées.

D'ailleurs il y a encore un assez grand mérite à appuyer les belles observations des autres par les siennes propres et à souscrire à leurs préceptes.

Je n'embrasserai point ici tout le sujet de la dyssenterie; je ne rapporterai ni les observations, ni les préceptes des autres; mais j'exposerai ce que j'ai vu moi-même, quel sort j'ai éprouvé dans le traitement des dyssenteries, et enfin, quelle notion je me suis formée de cette maladie, d'après mes seules observations, que je soumettrai au jugement des autres, afin qu'ils les comparent avec les leurs et les rectifient.

Je parlerai de cette espèce de dyssenterie qui paroît plus ou moins tous les étés, quoiqu'elle ait lieu aussi quelquefois dans d'autres saisons, et qui est connue même parmi le peuple, quelque définition qu'on en donne.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Complication et division de la Dyssenterie.

J'ai dit que cette maladie étoit rarement simple, et le plus souvent compliquée de diverses manières.

J'appelois la maladie simple, lorsque les malades avoient des selles très-fréquentes, aqueuses, mêlées quelquefois de sang, après les premiers jours copieuses, quelquefois muqueuses dans le principe, toujours avec tranchées, une fièvre légère, un goût peu ou pas du tout vicié, et avec absence des tranchées hors le temps des déjections; souvent un coryza, une angine, ou tout autre fluxion faite sur la poitrine ou les membres, de manière à former un catarrhe, ou une douleur déchirante des membres, précédoit ou accompagnoit ce flux de ventre.

Lorsqu'on négligea cette maladie, ou qu'on employa des remèdcs hors de saison, les douleurs augmentèrent, et persistèrent même dans l'intervalle des selles, qui devinrent plus fréquentes, plus muqueuses, plus sanguinolentes et accompagnées de tenesmes plus violens.

Je n'ai jamais vu cette maladie avoir lieu, que lorsqu'on s'exposoit imprudemment au froid, dans un état de sueurs.

Différentes parties du corps sont ordinairement attaquées, dans les différens temps de l'année.

Ce refroidissement attaquoit d'autres parties du corps, dans d'autres temps de l'année; les parties

supérieures dans l'hiver, les *moyennes* dans le printemps, et le *bas ventre* dans l'été et pendant l'automne.

Pourquoi l'été produit ordinairement les dyssenteries.

Car nous avons dans cette saison de l'année, l'estomac et les intestins très-foibles, et plus disposés que toutes les autres parties, à recevoir le reflux de la matière perspirable.

De-là, la matière qui dans un autre temps de l'année avoit produit des odontalgies, des coryza, des angines, des catarrhes, etc. maladies toutes séreuses, portée maintenant sur les membranes des intestins produit un *coryza du ventre*, ou un *catarrhe des intestins*, ou un *rhumatisme*, maladie qui ne diffère que par son siège, des autres affections séreuses des autres parties de l'année.

Il arrive en outre, que le caractère de la matière fluctionnaire, n'est pas le même, dans toutes les saisons de l'année; mais que tantôt elle est plus bénigne, et presque innocente, tantôt plus âcre et septique, telle qu'elle a coutume d'être en général pendant le temps de l'été.

Première espèce de dyssenterie. Ce qui fut utile dans cette dyssenterie simple.

Dans l'année 1778, et pendant le mois d'Août, on observa quelquefois cette espèce de dyssenterie qui est pour moi la *première* et que j'appelle *simple*. J'en fus atteint moi-même, pour m'être refroidi dans ce temps-là.

Les boissons adoucissantes, tièdes, furent utiles

avec la chaleur du lit. Quelquefois j'ajoutois à la même boisson un doux aromate. Le soir, je fesois prendre de la poudre de noix muscade, avec un peu d'opium. Les sueurs excitées pendant la nuit, arrêtoient les selles avec les tranchées, sans laisser craindre aucune autre maladie.

Ce qui fut nuisible.

Tout autre traitement réussissoit mal, soit celui des eccoprotiques, soit celui des émétiques, soit enfin la racine d'arnica; ils ne faisoient qu'augmenter le nombre des déjections ténesmoïdales et sanguinolentes.

Avec la méthode indiquée, les malades étoient constamment guéris dans l'espace de 24 heures, pourvu que la maladie ne fût pas trop avancée, ou qu'elle n'eût pas éprouvé un mauvais traitement.

On peut expliquer par-là, les méthodes de quelques-uns dans le traitement de la dyssenterie.

Je comprens maintenant sans difficulté quelles furent ces dyssenteries que des observateurs attestent avoir été guéries par la seule boisson de l'eau tiède, avec un régime très-léger, par des boissons théïformes, ou de légers bouillons de viandes.

Je pense que ces dyssenteries qu'ils rapportent avoir été guéries sûrement et heureusement, par l'infusion de fleurs de sureau, l'antimoine diaphorétique non-lavé, l'opium, ou des remèdes légèrement doués d'une vertu carminative, par les bains tièdes d'une eau douce, les fomentations des extrémités inférieures ou de l'abdomen, etc., ou par tout autre moyen analogue,

étoient aussi du même caractère, je veux dire, *séreux*, *rhumatismal*, *simple*, *sans complication*.

Nous lisons aussi qu'un vésicatoire appliqué sur le bas-ventre, fut avantageux à quelques-uns dans la dyssenterie, et nous trouvons la raison de ce succès dans ce que nous avons dit jusqu'actuellement; car le vésicatoire attiroit vers la peau le rhumatisme des intestins, en excitant des sueurs abondantes, (comme on peut l'observer après l'application des cantharides, à quelqu'endroit que ce soit), et en séchant le ventre.

Ceux qui guérissent des dyssenteries avec les altérans composés de petites doses d'opium et de racine d'ipécacuanha, en excitant la transpiration, ne guérissent certainement que ces *dyssenteries seules*, c'est-à-dire, les *rhumatismales*, et ils trouvent ici la raison de leur succès.

Pourquoi quelques-uns blâment mal-à-propos, la méthode de Sydenham, dans la dyssenterie.

J'ai vu qu'on blâmoit Sydenham, (Eh ! Quel homme !) parce qu'il comptoit trop sur l'usage de son laudanum, soit dans plusieurs autres maladies, soit surtout dans le traitement de la dyssenterie ; mais il auroit été juste d'ajouter aussi, qu'il n'avoit pas suivi la même méthode, ni dans *toutes les dyssenteries*, ni dans *toutes les constitutions*.

En effet, n'appliqua-t-il pas différens traitemens aux dyssenteriques, selon que le caractère de la dyssenterie étoit différent, caractère qui ne lui échappoit pas ? Ne conseilla-t-il pas fréquemment les cathartiques ? Ne dit-il pas n'être parvenu que par les saignées, à guérir une femme tourmentée d'une longue dyssenterie ?

Et il employa lui-même tous ces moyens, lorsque la complication de la dyssenterie fut telle, qu'elle exigea aussi une méthode composée.

Certes, s'il a assuré que le laudanum pouvoit seul, quelquefois, completter tout le traitement, sans le secours des cathartiques, il faut croire que l'expérience le lui avoit appris ainsi, et que ces dyssenteries étoient de celles qui ne s'appaisent que par le secours du l'audanum, c'est-à-dire, de cette origine dont nous avons parlé jusqu'actuellement.

Peut-être me cherchera-t-on des difficultés sur le nom de la maladie, et me dira-t-on que j'ai appellé dyssenterie, ce qui n'en étoit qu'une *apparence*, et qu'on désigneroit mieux par quelqu'autre nom, par exemple, celui de *rhumatisme intestinal*, de *colique*, de *diarrhée dyssentérique*, provenant du *refroidissement*. Mais plusieurs choses combattent en faveur de ma dénomination, et je pourrois prouver par plusieurs raisons, que celle-là est aussi une vraie dyssenterie, plutôt une espèce du genre très-étendu des dyssenteries, espèce *simple*, sans complication, et beaucoup plus bénigne que les autres espèces.

Car pour citer un petit nombre de raisons, 1°. elle présente les caractères que nous voyons dans cette maladie que tous d'un commun accord appellent dyssenterie, savoir : des déjections fréquentes avec tranchées, des matières muqueuses, ou aqueuses dans le principe, et peu après sanguinolentes.

2°. Elle est circonscrite entre les mêmes limites de temps que la dyssenterie, elle fait les mêmes progrès, et a la même terminaison, si on la néglige, ou si l'on y fait des remèdes hors de saison.

3°. Nous voyons que cette maladie a été observée

par un assez grand nombre d'auteurs, qu'elle a été regardée comme une dyssenterie, et traitée de la même manière que par nous.

4°. J'ai observé que ce rhumatisme des intestins que j'appelle dyssenterie simple, avoit lieu chez tous les dyssenteriques que j'ai vus, (et j'en ai vu un assez grand nombre), quoiqu'il fût si diversifié par plusieurs autres complications, que les méthodes de traitement les plus différentes devenoient nécessaires.

Quelquefois ce rhumatisme des intestins est gravé plus profondément, de manière qu'il ne peut être déplacé et dissipé par les sueurs, mais qu'il reste inébranlable ; alors cette espèce de dyssenterie simple aussi, doit être attaquée à différentes fois par des boissons tièdes, adoucissantes, anodines, et le laudanum interposé par temps. Que si cette dyssenterie séreuse est négligée, mal soignée, elle se change en une *fièvre rhumatismale des intestins*, fièvre opiniâtre, longue et difficile, comme nous voyons devenir les fièvres rhumatismales des articulations, dans lesquelles les carpes et les genoux sont tuméfiés et très-douloureux.

Autre espèce de dyssenterie.

Il y a une autre espèce de dyssenterie, régnant dans le même temps que la précédente, mais plus composée, et formée, pour ainsi dire, de deux élémens. Voici son origine, son caractère, ce qu'elle a de commun et de différent avec la première.

Son origine.

L'estomac et les intestins, sur la fin de l'été et au commencement de l'automne, sont plus foibles que de coutume, et surchargés d'une saburre biliforme, souvent et plus fréquemment que dans les autres saisons de l'année. Cela est connu même parmi le peuple.

Cette saburre est peu-à-peu soumise, changée, chassée par différentes voies et de diverses manières, par le système gastrique fortifié au changement opportun des saisons, et aux approches du froid de l'hiver.

Mais il y en a chez qui la bile est plus abondante, et l'estomac plus foible, chez ceux-là, cette matière n'ayant pas attendu le changement heureux des saisons, produit une maladie bilieuse : par exemple, une *fièvre bilieuse*, un *coléra*, etc., mais ne produit pas encore la dyssenterie.

Supposez maintenant qu'un homme surchargé de crudités bilieuses, qui sont restées inertes jusqu'actuellement, et qui, s'il ne s'étoit présenté une occasion de les mettre en mouvement, seroient encore restées dans leur inertie, jusqu'à ce qu'elles eussent été changées par la révolution annuelle.

Supposez, dis-je, que cet homme vienne à se refroidir et à être attaqué de cette dyssenterie que j'ai décrite plus haut, et que j'ai appellée *fluctionnaire*; cet homme réunira alors ce *rhumatisme des intestins* provenant du refoidissement, (qui seul forme la première espèce de dyssenterie) *et des crudités bilieuses*, que le rhumatisme lui-même augmentera en

volume

volume, rendra plus âcres, et que le système gastrique alors irrité par la fluxion, et devenu plus sensible, supportera avec beaucoup de peine.

Voilà déjà l'origine de cette autre espèce de dyssenterie composée 1°. *de la dyssenterie mentionnée et simple*, 2°. *de la matière bilieuse mise en mouvement*, par conséquent des deux élémens dont j'avois parlé.

Son traitement.

Les remèdes que nous avons précédemment cités ne convenoient nullement à cette dyssenterie, à moins que vous n'eussiez emporté la bile en mouvement, et que vous n'eussiez fait d'une maladie *composée* une maladie *simple*. Cette espèce de dyssenterie étoit celle qui après un évacuant aimoit un traitement calmant et diaphorétique.

Tous n'ont pas la même manière de se purger, plusieurs préfèrent le vomissement, d'autres veulent l'être par le bas, au moyen de doux évacuans, les sels, la manne, les tamarins, la rhubarbe, etc.

J'employois l'une et l'autre manière dans le traitement de la dyssenterie, (je parle de cette seconde espèce *rhumatico-bilieuse*) mais j'attaquois la maladie plus souvent et avec plus de succès, par un vomitif ou un éméto-cathartique.

Après que l'estomac avoit été renversé, les troubles s'appaisoient ordinairement d'eux-mêmes, sans le secours des narcotiques, et les malades avoient coutume de tomber dans un sommeil tranquille qui amenoit les sueurs.

Ainsi la bile étoit emportée par le remède évacuant et le rhumatisme des intestins par les sueurs.

Je soumis à cette méthode toutes les dissenteries de l'année 1776, et je les guéris en peu de temps; je traitois aussi dans la Hongrie, avec les mêmes moyens et les mêmes succès, la plupart des dyssenteries des années 1773 et 74.

Je me proposois ordinairement cette règle, d'attirer doucement par les selles, la saburre qui occupoit le bas ventre et les gros intestins, et d'emporter par le vomissement la matière *séjournant dans la partie supérieure*, et cherchant son issue par la bouche.

Je pense que c'étoit aussi ces dyssenteries que Sydenham guérit, non avec le laudanum seul, comme quelques autres; mais par de cathartiques répétés, ne donnant l'opium qu'après les purgatifs et en continuant l'usage jusqu'à un rétablissement parfait.

Usage des fruits.

J'ai guéri avec le suc exprimé des raisins, des dyssenteries *rhumatico-bilieuses* les plus légères, et où la saburre n'étoit pas très-copieuse. Ce suc bu copieusement par le malade qui rejettoit tout autre remède, troubla le ventre, et ayant détaché la bile, l'entraîna à la manière d'un purgatif. La dyssenterie fut changée en une diarrhée salutaire et facile à guérir.

Abus dans la dyssenterie.

J'accordai à quelques-uns des pruneaux récens, dont je faisois enlever la peau indigeste : j'ordonnai moi-même, ou je permis volontiers d'autres fruits les plus succulens, en recommandant cependant de rejetter leurs parties fibreuses et dures.

J'écartai néanmoins les convalescens de l'usage des fruits, sur-tout trop copieux ; car alors il falloit plutôt raffermir et réveiller les forces languissantes de l'estomac.

Ces sucs des fruits dissolvoient la matière saburrale, la rendoient plus propre à l'action des vomitifs et des cathartiques, ou faisoient eux-mêmes l'office des purgatifs.

Cette seconde espèce de dyssenterie étoit distinguée de celle que nous avons appellée *rhumtaismale*, par certains signes et sur-tout par les signes suivans. Ceux qui étoient à la veille d'être attaqués de la dyssenterie, se plaignoient quelque temps avant la maladie, d'un poids de l'estomac, d'une amertume de la bouche chaque matin, de sueurs nocturnes hors de coutume, nidoreuses, et d'agitation dans le sommeil. Chez quelques-uns, le ventre coula quelque temps auparavant sans tranchées, mais étant venu à se resserrer ou de lui-même, ou par des remèdes hors de saison, il entraîna cet état de souffrance des intestins.

D'autres ressentoient par intervalles une douleur légère et fugitive dans l'abdomen, ou rendoient des vents fréquens, les selles étant encore réglées, jusqu'à ce que la dyssenterie se déclarât après l'espace de quelques jours. D'autres enfin eurent d'autres indices de la maladie future.

La maladie déjà présente étoit accompagnée de tout les symptômes qui indiquent une saburre biliforme ramassée dans les intestins, et qui sont d'ailleurs assez connus.

La dyssenterie rhumatico-bilieuse, étoit exempte à la vérité de fièvre *marquée*, mais non de tout *mou-*

vement fébrile, et en genéral, quoique je n'ignore pas que les dyssenteries sont décrites comme exemptes de fièvres, cependant je ne me rappelle pas d'en avoir vu une seule, qui en fut entièrement exempte. Sans doute qu'on a pris pour une vraie *apyrexie* un état *de fièvre légère.*

Fièvre bilieuse dyssenterique.

Cette maladie que j'appelle *flèvre bilieuse dyssentérique*, ne différoit que par la seule intensité de la dyssenterie décrite jusqu'actuellement ; car il y avoit un plus grand amas de bile, qui elle-même étoit plus âcre, et agissoit de manière à former une fièvre bilieuse ; à cela se joignoit un rhumatisme des intestins tel que j'ai dit plus haut être nécessaire, pour la formation de notre dyssenterie. Cette fièvre bilieuse prit alors un nouveau nom, et fut appellée fièvre *bilieuse dyssentérique.*

On sait d'ailleurs quels symptômes caractérisent les fièvres bilieuses, savoir : ceux qui indiquent une matière biliforme flottant dans les viscères de l'abdomen, dont une certaine partie a cependant abandonné son siège, et a été reçue dans le torrent de la circulation.

Ces fièvres ont aussi ordinairement des redoublemens et des rémittences manifestes, à des périodes fixes d'heures ou de jours.

Ceux qui furent attaqués de cette fièvre bilieuse dyssentérique ne sortirent pas d'une manière égale tous les jours ni dans tous les temps du jour, mais les déjections dyssentériques observèrent leurs périodes, de sorte qu'elles étoient plus fréquentes, lors-

que la fièvre elle-même avoit plus de violence, et qu'elles donnoient du relâche quand la fièvre se calmoit aussi.

Elle fut rarement dangereuse.

Cette troisième dyssenterie pouvoit exposer les jours, ce qui fut très-éloigné des deux précédentes, à moins qu'un traitement insensé fit d'une maladie très-bénigne, une maladie dangereuse. Je vais exposer quelle fut la manière d'être des tranchées dans cette fièvre dyssentérique.

Dans le temps des déjections et un moment auparavant, l'abdomen fut ordinairement très-douloureux ; il le fut moins ou ne le fut pas du tout dans le temps où le malade revenoit de la garde-robe : mais quoiqu'il éprouvât souvent de violentes tranchées, le ventre n'étoit pas plus douloureux lorsqu'on le pressoit fortement, ni moins lorsque la main étoit ôtée.

J'augurois de-là, l'absence de l'inflammation et le temps opportun à l'émétique.

A moins qu'elle ne fût compliquée d'inflammation.

L'abdomen un peu tuméfié avec quelque tension, et un accroissement de douleur sous la pression de la main, nous annonça la phlogose des intestins ; mais nous aurons occasion plus bas de parler de cet état.

Dequel traitement nous fimes usage dans la fièvre bilieuse dyssentérique.

Le traitement dans ces fièvres bilieuses dyssentériques, (je parle de celles où il n'y avoit aucune

complication de phlogose), consistoit presque tout entier à combattre la fièvre bilieuse elle-même, comme la maladie la plus éminente, et dont j'ai donné la méthode curative d'une manière assez détaillée dans le IIe. tome, *Rationis méd.*

Car il se renfermoit dans l'usage des savoneux, des dissolvans, des ascescens, auxquels on devoit joindre ou interposer les éméto-cathartiques.

Il ne falloit ici donner l'opium que très-tard, avec ménagement, et lorsque la fièvre étoit totalement tombée. Car on verra facilement que la fièvre bilieuse et l'opium s'accordent mal, si l'on considère la qualité de l'une et de l'autre, et si on les compare ensemble.

La fièvre bilieuse dyssentérique céda rarement aux purgatifs seuls, à moins qu'elle ne fût très-légère, et les purgatifs très-doux, anti-bilieux, comme les tamarins, la casse, etc.

Car la rhubarbe, de quelque manière qu'elle fût donnée, les myrobolans et les autres remèdes de cette espèce, trompèrent notre espérance ; à moins que la fièvre ne fût déjà tombée, et que les éméto-cathartiques n'eussent précédé.

Ordinairement cette espèce de dyssenterie n'avoit pas besoin d'autre secours.

Quelles terminaisons eut cette fièvre.

Je rapporterai actuellement les différentes terminaisons qu'eut cette *fièvre bilieuse dyssentérique.*

Chez les uns, et c'étoit le plus grand nombre, la maladie s'avança droit à la santé, à-peu-près dans le

même espace de temps et de la même manière que les autres fièvres bilieuses.

J'ai vu un cas où la fièvre dyssentérique fut changée en intermittente par la méthode déjà citée, le ventre étant resserré hors du temps des accès fébriles, et les déjections dyssentériques revenant de nouveau avec ces mêmes accès. Vous eussiez dit que c'étoit une *fièvre intermittente dyssentérique*. La décoction de l'écorce du Pérou la termina.

Un individu étoit attaqué d'une fièvre bilieuse dyssentérique, cette fièvre se changea en tierce sans aucun symptôme de dyssenterie.

Quelquefois cette fièvre bilieuse dyssentérique étoit combattue par une méthode convenable, mais le ventre quoique exempt de douleur, coula d'une manière immodérée et pendant long-temps ; la dyssenterie s'étant changée en une diarrhée, favorable sans doute, si elle n'eût été trop longue, difficile à supprimer à cause de l'atonie des intestins, et si elle n'eût retardé la convalescence.

Usage de la racine d'arnica.

Dans ce cas, la racine d'arnica en poudre ou en infusion, fut constamment avantageuse, plus que tout autre remède tonique.

Assez souvent la *fièvre bilieuse dyssentérique*, se changeoit en maladie putride, de manière que changeant de nom, elle étoit appellée *fièvre putride dyssentérique*.

Ce changement se faisoit de différentes manières. Nous allons entrer dans quelques détails sur ce sujet, parce qu'il renferme des notions utiles, qu'on ne peut

ignorer sans crime dans le traitement de la dyssenterie.

La fièvre *bilieuse* dyssentérique se changeoit en *putride* ;

1°. Par la *négligence* : car ceux qui méprisèrent les secours ou qui en reçurent de contraires, ne parurent plus éprouver de rémittence et de redoublement à un temps fixe ; mais la fièvre chez eux se soutint toujours avec la même violence, elle prenoit donc le caractère d'une fièvre continue, grave et accompagnée de ces symptômes dont l'ensemble caractérise la *fièvre putride*, alors l'usage long-temps soutenus des dissolvans, des émolliens, des boissons tièdes et quelquefois même la saignée procurèrent du secours, et plus tard enfin un éméto-cathartique, lorsqu'on avoit dissipé l'inflammation imprimée aux intestins par la longueur et la violence de la fièvre.

2°. Par un *traitement inepte* : car les uns combattent la *fièvre bilieuse dyssentérique* par les saignées réitérées, mais le sang ayant été tiré en plus grande quantité que ne le pouvoit supporter le malade, la matière biliforme commence à s'exaspérer, et attirée dans les différens vaisseaux, à se répandre de tous côtés et à souiller les autres humeurs de son mêlange funeste.

Ceux-là sont très-éloignés de la condition inflammatoire, mais dévorés par des ardeurs très-vives, ayant un pouls petit, foible et accéléré avec une fièvre continuelle, ils sont dans un état actuel de fièvre *putride*.

Quand il y a une indication directe de la racine d'arnica dans la dyssenterie.

Dans cet état de choses, la racine d'arnica donnée à la dose d'un demi-gros, toutes les heures, ou deux, ou trois heures, étoit d'un plus grand secours que tout autre remède.

Ces malades ne supportoient point un éméto-cathartique ; car quoique le ventre fût rempli de saburre, l'évacuation même des mauvaises humeurs finit d'abattre le reste des forces vitales : mais plus tard et après avoir été fortifiés par la racine d'arnica, ils prenoient quelquefois un émétique avec avantage, en revenant de nouveau à la racine d'arnica.

3°. Les *émétiques imprudemment réitérés* ou même les purgatifs prolongés trop long-temps, rendirent les fièvres bilieuses, dyssentériques, opiniâtres et dangereuses à cause de l'épuisement des forces vitales.

Alors la racine d'arnica rétablit les choses presque désespérées.

Comme les remèdes échauffans, astringens, narcotiques, sont très-opposés à la *fièvre bilieuse simple*, et la changent en *inflammatorio-putride*, de même, ce même traitement empire beaucoup les fièvres bilieuses dyssentériques ; dans ce cas il faut avant tout abattre la phlogose, attirée par le mauvais traitement, au moyen des boissons, de fomentations et des saignées, et enfin finir la cure par la méthode déjà exposée.

Quelquefois la fièvre est *originairement putride*, et ne diffère pas beaucoup de celle que nous avons dit plus haut devenir *secondairement putride* à la suite d'une fièvre *bilieuse*.

Il faudroit maintenant traiter de la *synoque putride*, avant de parler de sa complication avec la dyssenterie, si je n'avois intention de m'étendre dans une autre occasion, sur le caractère des diverses fièvres, qu'on embrasse sous *le même nom* de fièvre putride, comme si elles étoient les *mêmes* par *leur nature*, avec quelle erreur et quel danger pour les malades! et sur les différens traitemens qui leur conviennent.

Synoque putride dyssentérique ou dyssenterie-putride.

Lorsqu'à la synoque putride se joignoit un rhumatisme des intestins; avec les conditions requises pour former la dyssenterie, nous appellions cet état *fièvre putride dyssentérique.*

Dans ce cas nous étions occupés entièrement à nous assurer s'il n'y avoit point d'inflammation : car si elle existoit, nous l'abattions par des fomentations de l'abdomen, par des boissons émollientes et mucilahineuses, et même par les saignées; alors nous faisions usage ou de l'émétique même répété, ou des doux cathartiques selon que la matière étoit disposée à sortir par haut ou par bas, enfin la racine d'arnica complettoit le traitement.

Cette racine donnée dès le principe, guérit seule des dyssenteries putrides de cette nature, mais sans une saburre notable, et exemptès de toute inflammation.

Presque chez tous, elle resserra le ventre peu-à-peu et appaisa insensiblement les tranchées, elle excita le vomissement à un très-petit nombre; chez quelques-uns, elle changea la dyssenterie en diarrhée.

CHAPITRE TROISIÈME.

Fièvre inflammatoire dyssentérique , ou dyssenterie, inflammatoire , benigne maligne.

Le rhumatisme des intestins , sans lequel nous ne pouvons pas concevoir de dyssenterie , s'associa assez souvent la fièvre inflammatoire , soit que la matière fluctionnaire portât elle-même une âcreté et une vertu inflammatoire , soit que le tempérament du sujet fût disposé singulièrement à la phlogose , ou enfin que la constitution phlogistique de l'année régnant alors , tournât en inflammation tout ce qui se rencontroit alors de maladies ; quelquefois ce que vous ne deviez attribuer ni à la constitution du temps, du sujet, ni à une âcreté particulière du rhumatisme, étoit dû à un traitement inepte et hors de saison, aux vineux , aux aromatiques , aux narcotiques et aux astringens.

Les dyssenteries du *printemps*, de *l'automne* , de *l'hiver* , celles des *plétoriques* et des *sujets robustes* , étoient *totalement inflammatoires* , ou *en partie* et à un degré plus ou moins marqué.

Par où on peut déterminer la nature de la dyssenterie.

Quelquefois la dyssenterie *d'été* eut elle-même beaucoup de phlogose ; d'autres fois elle n'en eut pas du tout. Dans l'année 1776, je ne rencontrai qu'une seule dyssenterie , parmi un grand nombre d'autres , qui participât de l'inflammation.

En cela, la dyssenterie imitoit la nature de la fièvre dominante, de sorte que si celle-ci s'éloignoit peu ou beaucoup de l'inflammation, la première s'en rapprochoit ou s'en écartoit dans la même proportion.

Il falloit que le médecin fût clair-voyant et judicieux, pour ne pas laisser échapper la phlogose fixée dans les intestins. Le pouls trompoit, les vomissemens de matière saburrale, rouillée, les vers rejettés par la bouche, trompoient aussi, et vous faisoient prendre pour les efforts de la saburre mise en mouvement et cuite, ce qui étoit plutôt l'effet de l'incendie des intestins. Une *douleur continuelle et fixe dans quelque endroit, ne pouvant supporter le toucher*, *l'agitation* et d'autres circonstances qui ont coutume d'accompagner l'entéritis, avertissoient le médecin du danger.

Nous employâmes dans cette dyssenterie le même traitement que nous savions convenir aussi à l'entéritis, je veux dire, *le plus anti-phlogistique.*

Les bains, les cataplasmes, après la saignée même réitérée, les émulsions tièdes prises par la bouche et en lavemens, les bouillons légers dépouillés de leur graisse, dans lesquels on faisoit dissoudre la gomme arabique; calmèrent les tranchées et la fréquence des déjections. Tout autre remède doué de vertus différentes fut nuisible.

Dyssenterie compliquée de différentes manières.

Des dyssenteries différentes se réunissoient quelquefois. *L'inflammatoire* et la *bilieuse* principalement avoient coutume de se combiner en une seule maladie, lorsque la constitution étoit sèche et froide,

ou que le malade avoit abusé de l'opium, du vin, de la rhubarbe, des myrobolans, des aromates ou des astringens.

Dyssenteries différentes se succédant.

Quelquefois des dyssenteries qui avoient été chez certains malades, seules ou compliquées, se succédèrent chez d'autres, de manière qu'une espèce de dyssenterie remplaça l'autre, et il fallut approprier le genre de traitement à cette succession de dyssenteries différentes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Essai d'une nouvelle division de la maladie dyssentérique ; tirée de son affinité avec les divers rhumatismes.

La division de la dyssenterie que nous avons donnée jusqu'actuellement, embrasse le plus grand nombre de ses espèces et les moins difficiles à guérir.

Mais il en reste quelques autres qu'il seroit difficile de rapporter à celles déjà mentionnées, et dont on appercevroit à peine le caractère d'après ce qui a été dit.

C'est pourquoi nous allons prendre une autre route, qui j'espère, nous conduira à une connoissance plus intime de la nature de cette maladie.

Je pose en principe que la dyssenterie observée pendant ces années fut un *rhumatisme* des *intestins* provenu de la même cause efficiente qui a coutume

de produire les rhumatismes sur la fin de l'été et pendant l'automne.

Donc la fièvre rhumatismale d'été et les rhumatismes d'une partie quelconque, des extrêmités de la face, etc., eurent pendant ces temps la *même cause matérielle* que les dyssenteries, et ne différoient que par la *forme* seulement ;

Car, 1°. il arriva de voir disparoître subitement des rhumatismes des extrêmités, et la dyssenterie survenir.

2°. Quelquefois le même individu étoit attaqué et de rhumatisme et de dyssenterie.

3°. La dyssenterie cessoit subitement, aussitôt que les carpes ou les genoux se tuméfioient et devenoient douloureux, comme cela a lieu lorsque la fièvre rhumatismale se jette sur les membres.

4°. La fréquence de l'une et l'autre maladie fut aussi égale dans le même temps, de sorte que le rhumatisme attaquoit les uns, et la dyssenterie attaquoit les autres.

5°. Le même traitement convenoit dans l'une et l'autre maladie, l'état des symptômes étoit aussi le même, si l'on n'en excepte ceux qui devoient nécessairement différer, à cause de la diversité de la partie affectée.

6°. Assez fréquemment la dyssenterie se jugeoit et se terminoit par les sueurs ou les efflorescences miliaires, ou des deux manières en même-temps, ce que nous observions souvent aussi dans les rhumatismes.

La bile âcre *seule* et non aidée du rhumatisme ne forme certainement pas la dyssenterie. Je vomis autrefois moi-même dans une fièvre bilieuse, une saburre très-âcre et me brûlant la gorge ; de manière

que pendant deux jours entiers, les potages les plus doux affectoient comme du feu, l'œsophase qui me sembloit corrodé, et cependant malgré la présence de cette bile très-âcre, je ne souffris ni de l'estomac, ni des intestins, et je n'eus aucun symptôme de dyssenterie.

Outre cela, ceux qui sont attaqués de dyssenterie ne rendent souvent que peu de matières qui n'ont ni la couleur ni le goût dépravé, ni aucune autre qualité viciée sensible, quoiqu'ils vomissent ordinairement avec beaucoup d'avantage.

C'est pourquoi la dyssenterie ne paroît pas être produite par la bile âcre contenue dans le canal intestinal et pas encore résorbée, quoiqu'elle puisse être rendue plus dangereuse par elle, et l'émétique a paru fréquemment être avantageux en tant que *sudorifique* : car nous savons que les sueurs suivent l'action des émétiques ; ainsi on peut donc appeller la dyssenterie, *rhumatisme des intestins*, non à cause d'une certaine analogie éloignée, et par méthaphore, mais d'un *nom vrai* et *naturel*, et regarder ces deux maladies comme congénères et filles de la même mère.

Par conséquent la méthode de traitement dans les rhumatismes d'été, peut être rectifiée et corrigée sur le traitement que nous appliquons aux dyssenteries, et de même celui-ci peut être éclairé par l'autre.

Je vais exposer maintenant quelle diversité de rhumatisme nous avons observée dans les temps dyssentériques, afin qu'on voie clairement combien il y a d'analogie entre les rhumatismes et les dyssenteries.

Premiète espèce de rhumatisme et de dyssenterie.

On voyoit des rhumatismes chez des hommes bien portans d'ailleurs, pour s'être exposé dans un état de sueurs, à un air froid. Ces rhumatismes furent benins, sans fièvre, et faciles à dissiper au moyen des boissons tièdes et diaphorétiques.

J'ai vu des dyssenteries d'une nature parfaitement semblable, benignes, curables en peu de temps, et par les mêmes moyens, ce sont celles que nous avons dit plus haut, former *la première espèce de dyssenterie.*

Seconde espèce de rhumatisme et de dyssenterie.

La seconde espèce de rhumatisme étoit formée par un rhumatisme des membres, opiniâtre, diuturne, fébrile au commencement avec tuméfaction de la partie affectée, restant long-temps douloureux, quoique la fièvre fût déjà combattue, et qui, s'il n'étoit traité d'une manière convenable, délivra tard les articulations de la présence des douleurs, les laissa moins propres aux mouvemens, tuméfiés, roides, et avec une distorsion pendant le reste de la vie.

Nous rencontrions une dyssenterie semblable, rebelle aux lois connues du traitement, et s'accordant parfaitement avec cette fluxion opiniâtre des articulations. Les douleurs de l'abdomen disparurent tard et quittèrent le dernier de tous, l'intestin rectum, d'où lorsque tout le reste étoit sain, un ténesme continuel exprimoit encore un mucus gélatineux teint de quelques filets de sang. J'ai vu ce ténesme

qui

qui duroit depuis long-temps, disparoître dans une seule nuit, et un gonflement de la cuisse gauche et du carpe droit survenir de suite après avec une douleur rhumatismale qui céda aux frictions et à l'usage du petit lait.

Cependant un très-petit nombre s'en tiroit aussi facilement, car quelquefois, quoique la douleur dysentérique ne cessât que tard, le ventre néanmoins continua à couler assidûment et sans tranchées pendant plusieurs semaines. Nous tentâmes inutilement différens moyens. Les malades périrent hydropiques ou consumés par des déjections continuelles, aqueuses et chimeuses.

Dans ces cas, les intestins, les gros principalement étoient trouvés beaucoup plus épais qu'à l'ordinaire, roides, coriaces, sans ulcération nulle part. Ici les intestins souffrirent du rhumatisme invétéré, ce que j'ai dit plus haut en résulter pour les articulations qui restoient tuméfiés, roides, difformes et moins propres au mouvement; car les vaisseaux absorbans des intestins devenus roides et durs s'oblitéroient, et le ventre coulant continuellement et sans douleur amenoit l'ydropisie et la consomption.

Quelques-uns d'entr'eux, et seulement les plus forts, après avoir été réduits presque à l'extrémité par la longueur de la maladie, reprirent peu-à-peu leurs forces épuisées, la matière rhumatismale se dissipant peut être et abandonnant les intestins; mais le long séjour du mal laissa après lui le souvenir de son existence; les forces de l'estomac languissantes, la vigueur de la jeunesse perdue les fesoient rappeller par temps de la maladie qu'ils avoient surmontée.

Troisième espèce de rhumatime et de dyssenterie.

Il y avoit un troisième genre de fluxions qui paroissoit assez souvent dans l'été et pendant l'automne, c'étoit un genre érysipélateux, très-brûlant, qui fesoit pousser des cris au malade, lorsqu'on le touchoit même très-légèrement avec le doigt, plus douloureux sur le soir et pendant la nuit, et d'une nature septique.

Dans l'année 1777, nous eûmes deux filles, dont l'une eut la main, l'autre le pied attaqués de ce genre de rhumatisme. Je crus que cette maladie avoit été adoucie par le *temps* plutôt que par mes *soins*, qui quoiqu'ils fussent variés, étoient tous vaincus par le caractère opiniâtre de la maladie.

Chez quelques-uns, après des tourmens de plusieurs jours, ces rhumatismes se tournèrent en suppuration. Ceux qui, avant la maladie, fesoient de mauvaises humeurs, étoient principalement exposés à ce genre de rhumatisme.

J'ai vu aussi des dyssenteries semblables chez les cacochimes, dyssenteries très-graves, mortelles et n'ayant que cela seul de bon, qu'elles paroissoient rarement, et qu'elles ne parurent pas du tout, dans l'année 1776.

Ces dyssenteries éprouvèrent, dès les premiers jours de la maladie, une *ardeur de l'abdomen*, très-vive, continuelle, ne pouvant supporter le toucher le plus léger, une agitation et une anxiété étonnante, des déjections très-fréquentes purement sanguinolentes et d'un rouge sale. Leur pouls fut souvent grand et vibrant, mais jamais accéléré ; quelquefois il fut trés-foible et très-petit. La saignée

donna un sang louable, sans aucune croûte phlogistique, et sans diminution dans les douleurs. Au milieu du froid le plus glacial et plus que cadavereux des extrêmités, ils se plaignoient d'être dévorés de chaleurs internes. Ils avoient un desir insatiable des boissons froides ; la langue étoit sèche, rude et froide elle-même ; la présence d'esprit et le sentiment des douleurs se soutinrent presque jusqu'au dernier jour de la vie. Les boissons musilagineuses, tièdes, fréquentes et les fomentations continuelles de l'abdomen furent rarement avantageuses.

Le troisième ou quatrième jour pour l'ordinaire, ce froid de marbre se répandoit sur tous les membres ; une sueur froide couloit abondamment et à grosses gouttes, principalement de la face.

Le septième ou huitième jour, les déjections devenant plus rares, de meilleure nature, et exemptes de tranchées, leur état sembloit vouloir s'améliorer ; mais la bouche ouverte, les yeux connivens, délirant sourdement et négligemment couchés, ils périssoient le neuvième ou le dixième jour.

Dans leurs cadavres, le cœcum, le colon, surtout la portion transverse et descendante de ce dernier, et l'intestin rectum, présentèrent des membranes épaisses, charneuses, dures et tuméfiées ; leur couleur étoit plombée ou d'un rouge pâle ; le mésentère et l'épiploon étoient couverts d'une rougeur sale répandue au loin, et pénétrant çà et là dans la substance profonde de ces viscères.

Le canal de ces intestins ouverts ; présenta la tunique veloutée, profondément imbue d'un verd triste, que l'eau ni l'éponge ne purent faire disparoître.

Cette couleur verte ne se trouva pas dans quelques cadavres, où les intestins étoient néanmoins d'un rouge sale et innondés de sang de même couleur ; quelques glandes du mésentère étoient tuméfiées par l'inflammation et représentoient des grumeaux de sang.

Les vices des intestins grêles étoient plus rares, plus légers ou même il n'en existoit pas.

C'étoit ici une inflammation de mésentère, des intestins et de l'épiploon, inflammation non *benigne*, mais septique, *érysipélateuse* que l'appareil anti-phlogistique ne pouvoit dompter.

Celui qui confia la maladie aux adoucissans et aux incrassans, gagna aussi peu que celui qui l'attaqua par les émétiques et les éméto-cathartiques.

Car il fut impossible de guérir l'inflammation des intestins, par les anti-phlogistiques seuls qui y laissoient la bile âcre et inflammatoire qu'il pouvoit y avoir ; mais aussi il étoit impossible de l'évacuer dans un aussi grand incendie des intestins, du mésentère et de l'épiploon.

D'ailleurs, la cause de la maladie n'étoit pas seulement contenue dans le canal intestinal, comme cela peut arriver chez ceux dont l'estomac tire son vice et sa crudité d'un repas de la veille, mais une partie assez considérable de la matière dyssentérique étoit fixée chez eux, dans les membranes mêmes des intestins, dans le mésentère et dans l'épiploon, et il fut souvent très-difficile et plein de danger de l'en débarrasser.

La fièvre fut elle-même de la famille nombreuse et variée des *fièvres septiques*, ou plutôt inflammatoires septiques, et érysipélateuses.

Quatrième espèce de rhumatisme et de dyssenterie.

L'observation journalière nous apprend qu'il existe des rhumatismes gastriques ; or ces rhumatismes sont très-variés entre eux, et très-différens de ceux que nous avons decrit jusqu'actuellement, et ce n'est pas une chose nouvelle et découverte depuis peu, mais bien connue depuis long-temps, même des hommes médiocrement instruits ; car les noms d'ophtalmie, de céphalalgie gastrique, d'odontalgie saburrale, de rhumatisme bilieux des extrêmités, et d'autres fluxions sur d'autres parties qui proviennent de la saburre de l'estomac, ne sont-ils pas des noms déjà vulgaires, et tirés du fond même des choses et des causes.

Ces fluxions ne sont accompagnées d'aucune fièvre ou le sont seulement d'une fièvre légère et obscure ; ceux qui se trouvent dans ce cas, la regardent plutôt comme une simple incommodité, que comme une maladie.

Une bile âcre frappe leur estomac, mais n'y demeure pas renfermée toute entière : car une portion qui en est comme la vapeur, reçue dans le torrent de la circulation, ou est portée vers les différens couloirs du corps, et se dissipe par évacuation, ou s'égare dans sa route et se fixe quelque part.

Si cela arrive dans les poumons, et si ceux-ci supportent ce dépôt, vous aurez un catarrhe provenant des premières voies, si c'est dans la membrane pituitaire, vous aurez un coryza, etc.

Supposez maintenant que cette exhalaison bilieuse reçue dans le torrent des hummeurs, s'écarte de sa

course, de manière qu'elle n'aborde pas à un couloir convenable, ou que tentant son issue par les pores de la peau, elle soit repercutée par le froid, et qu'elle ne se jette point sur les poumons, ou le nez comme je l'ai supposé précédemment, mais sur les intestins et sur le mésentère, vous aurez un catarrhe ou un coryza des intestins, ou une *dyssenterie*, de l'espèce que j'ai appellée, au commencement de cette dissertation, symplement *bilieuse*.

La seule saburre bilieuse de l'estomac et des intestins non aidée de ce rhumatisme, et contenue seulement dans le canal intestinal, auroit peut-être formé un flux de ventre indolent, ou même douloureux, si la matière avoit eu quelque âcreté; mais je regarde une *diarrhée* de cette sorte, quoique peut-être avec tranchées, en supposant l'âcreté, comme différente de la *dyssenterie*, dont les envies d'aller sont à la vérité très-fréquentes et avec tranchées, mais vaines ordinairement, et au lieu de matière ne font rendre que du sang et un mucus exprimé par leur violence.

La véritable dyssenterie exige certainement cette condition, que vous la comptiez au nombre des maladies qui resserrent plutôt le ventre, quoique au milieu des efforts continuels, mais inutile pour aller, et que vous admettiez aussi que la diarrhée guérit souvent la dyssenterie.

Néanmoins la dyssenterie n'est pas tellement opposée à la diarrhée, que celle-ci survenant spontanément ou par les moyens des remèdes, il devienne nécessaire, que l'autre soit *toujours* et *certainement* détruite.

En effet, une jeune fille après s'être échauffée par

la danse et le vin pur, ayant souffert du froid pendant la nuit, tomba dès le lendemain, dans une dyssenterie extrêmement cruelle, avec un pouls d'une foiblesse insupportable; trois jours après, elle entra à l'hôpital; elle rendoit par les voies inférieures et presque sans discontinuer, une matière comme laiteuse, légèrement teinte de verd çà et là, avec une grande impétuosité et une abondance pareille. Je fis ouvrir la veine, m'étant apperçu qu'il y avoit une inflammation dans l'abdomen, et j'employai les boissons tièdes, mucilagineuses, et les fomentations externes du ventre, afin de rappeller les humeurs qui se portoient vers les intestins; enfin je voulus arrêter les selles, au moins pour quelque temps, par le moyen de l'opium; je ne gagnai rien. La malade périt au milieu des agitations continuelles, et en se plaignant d'un poids énorme vers les entrailles, après que les tranchées furent appaisées.

Nous trouvâmes dans son cadavre, tous les intestins et l'estomac de couleur d'un rose foncé dans toute leur étendue, mous cependant, et n'ayant point leurs membranes tuméfiées, contre ce que j'avois observé chez les autres sujets morts de dyssenterie; l'épiploon et le mésentère présentèrent la même couleur.

Mais nous allons revenir à la *dyssenterie bilieuse*, que j'ai vue la plus fréquente parmi toutes les autres espéces, populaire et régnant presque seule dans certains lieux de la Hongrie, l'an 1773, et dans toutes les campagnes de Vienne, pendant l'été de 1776.

Quoique cette dyssenterie soit très-commune, et que la mort moissonne plusieurs individus pendant

ces temps, cependant ce seroit à tort qu'on accuseroit de malignité le caractère de cette espèce, et qu'on la regarderoit comme coupable de tant de funérailles.

Il faut plutôt s'en prendre à la négligence des malades, qui méprisant les commencemens de la maladie, ou qui voulant y porter remède, le font hors de propos et d'une manière contraire.

» Car les sots sont victimes de leurs propres » sottises »

Je ne décrirai point ici la forme et les symptômes de cette maladie, l'ayant déjà fait, lorsque j'ai parlé de la *dyssenterie bilieuse.*

J'ai aussi exposé la méthode de traitement, qui consiste presque uniquement dans l'usage des émétiques ; ou des éméto-cathartiques, l'opium ne devant venir qu'après.

Les éméto-cathartiques me plurent de préférence aux cathartiques seuls, quels qu'ils fussent ; car ce genre de remèdes entraîna tout ce qu'il y avoit d'étranger dans le canal intestinal, par la première issue qui se présentoit.

Je comptois aussi sur cette vertu des émétiques, qui après l'action purgative, excite les sueurs ; je pensois qu'on pouvoit alors les provoquer avec sûreté, et qu'en les procurant, on enlevoit en même temps le rhumatisme des intestins.

Pour cette fin, je donnai le népenthe d'hélene (1) le plus puissant et le plus sûr de tous les sudorifiques, et le plus doux calmant de nos douleurs.

---

(1) C'est la même chose que le laudanum.

Que si la maladie présentoit cet état, que nous avons appellé précédemment *fièvre bilieuse dyssentérique*, je donnai l'opium avec plus de ménagement et plus tard, lorsque la fièvre étoit sur son déclin ; j'ai donné plus haut la raison de cette conduite.

Ordinairement un seul éméto-cathartique suffit pour combattre la maladie ; quelques-uns en prirent deux. Je le répétai à peine trois fois, en mettant un jour d'intervalle entre chaque éméto-cathartique.

Le jour intermédiaire le malade prenoit par fois une décoction de chiendent et de dent de lion, avec le sirop de groseilles, ou autre semblable, et un narcotique le soir.

Une autre raison qui nous faisoit préférer le vomitif, à tous les purgatifs, étoit l'action elle-même, et les efforts du vomissement, qui même seuls attirent les particules irritantes, et les ayant amenées, les chassent par toutes les voies.

Plusieurs vinrent à nous après avoir fait usage depuis long-temps déjà, mais en vain, de la rhubarbe, des myrobolans, des tamarins, de la manne et de différens sels neutres. Je déclare que je guéris leurs dyssenteries avec plus de difficulté que celle de ceux, qui toutes choses égales d'ailleurs, confièrent le mal à la nature.

Je sais les éloges qu'on a donné à ces remèdes, peut-être ont-ils guéris plus tard des dyssenteries, que les nôtres auroient guéries plutôt.

Bien plus, ces remèdes m'ont paru nuisibles, lorsque la saburre fut très-abondante, ou qu'elle séjourna dans l'estomac, et l'intestin suivant.

J'ai observé qu'il arrivoit dans la cure des dyssentériques, ce qui a lieu dans la plupart des autres ma-

ladies ; qu'on dit guérir par tel ou tel remède, ceux qui pendant leur usage, n'ont eu d'autre bonheur, que celui de ne pas perdre la vie. On peut expliquer par-là, les éloges hors de saison de certaines cures.

Celui qui essayera les diverses méthodes, qui les comparera entre elles et avec les forces de la nature, seules et sans secours, connoîtra quelle méthode est préférable à l'autre, ce que peuvent les forces de la nature seule, et ce qu'elles ne peuvent pas. L'hôpital nous a fourni les moyens de faire toutes ces expériences.

Quelques autres espèces de rhumatisme et de dystenterie.

On peut observer des rhumatismes *inflammatoires compliqués* entr'eux, *et composés*, ou différentes espèces de rhumatismes *se succédant mutuellement*, dans le même temps où il régnoit des dyssenteries de même caractère ; on les guérissoit de la même manière que nous guérissions la maladie populaire des intestins.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Différentes terminaisons de la Dyssenterie.

J'exposerai maintenant quelles différentes terminaisons eut *cette* dyssenterie ; assez fréquemment, un émèto-cathartique emporta la maladie entièrement, toup-à-coup et sans retour.

Première terminaison de la maladie en santé.

Or, nous voyions et nous admirions ce soulagement subit, obtenu par le moyen de l'émétique, surtout dans les rhumatismes gastriques ; par exemple, la phrénésie gastrique, l'ophthalmie, le coryza, le catarrhe et les autres maladies qui naissoient de la saburre de l'estomac ; car le vomitif non-seulement débarrassa l'estomac de la matière récrémenticielle, mais encore enleva avec la même promptitude la partie absorbée de cette matière, qui s'étoit fixée dans un endroit quelquefois très-éloigné. La ténuité et la mobilité de cette portion absorbée, et affectant les yeux, le nez, la poitrine, les membres ou les membranes des intestins, étoient sans doute telles, (surtout dans un corps préparé, dont les fibres étoient déjà relâchées, ou bien, où *la coction étoit faite*), que dans le même temps, et avec ce même remède, l'estomac pût être évacué, et que ce qui en étoit sorti pour se jetter sur quelque viscère, pût être déplacé, ramené dans le torrent de la circulation, et porté vers quelque couloir du corps.

Quelquefois la maladie ne fit que s'adoucir, et céda plus tard, après une nouvelle coction de la matière, et une préparation ultérieure du corps suivies d'un ou même de deux émétiques.

D'autrefois, on obtenoit aucun soulagement du vomitif, la violence des douleurs, et la fréquence des selles restant les mêmes ; alors je fis ouvrir la veine au bras, et d'après le conseil du vieillard de Cos, *j'humectois avec beaucoup d'eau tiède les parties aux environs de l'ombilic*, en même temps que je don-

nois de copieuses boissons tièdes et émollientes ; par ces moyens, j'en secourus un grand nombre de bonne heure, d'autres un peu plus tard ; mais toujours d'une manière certaine.

Dans ces cas, je tirai souvent du sang tel que nous le voyons dans la pleurésie : ainsi je réunis la méthode anti-phlogistique, avec celle qu'on appelle *évacuante*.

Au commencement de l'automne, ou lorsqu'un temps plus rude que ne le comportoit la saison, et un air froid surprirent les hommes légèrement vêtus ou réduits en état de sueurs, par un soleil du midi, ou par l'exercice, et les firent tomber dans la dyssenterie, assez souvent alors la saignée seule fut utile, avec les boissons copieuses, émollientes, et les fomentations de l'abdomen.

Seconde terminaison en diarrhée.

Après que les tranchées avoient été appaisées, soit par la méthode *évacuante*, soit par la méthode *anti-phlogistique*, le ventre couloit quelquefois sans discontinuer, pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines. La racine d'arnica, ou son infusion étoit alors donnée avec avantage ; les vésicatoires arrêtèrent cette diarrhée chez un ou deux individus.

Les stomachiques, les toniques, les frictions, et le temps lui-même, dissipèrent l'œdème des jambes, qui suivit cette diarrhée ; mais l'expérience m'avoit appris qu'il falloit user des toniques avec précaution, de peur qu'en voulant fortifier l'estomac, on n'y introduisit des choses qui péchassent par leur quantité ou par leur force ; car les toniques les plus légers

seulement, refont l'estomac languissant et débile; les plus forts l'offensent. Un régime convenable, et le temps lui-même furent les principaux secours de ceux qui étoient attaqués de ce flux de ventre, ou qui en relevoient.

Je crois avoir parlé avec clarté et assez au long, de la dyssenterie, qui ne s'adoucissoit pas, même après l'éméto-cathartique, de la raison de ce phénomène, de son traitement, et de la conversion de la dyssenterie, en une longue diarrhée.

Troisième terminaison de la dyssenterie en dyssenterie chronique.

Mais j'ai vu un troisième état des dyssenteriques, quoique cet état fût très-rare, et par-là plus difficile à guérir. Quelquefois la dyssenterie se relâcha beaucoup, de manière que les déjections devinrent plus rares, et furent à peine douloureuses, elles le furent néanmoins, et même pendant plusieurs semaines; je détestois plus que la dyssenterie la plus aiguë, et que cette longue diarrhée, cette dyssenterie chronique, quoiqu'elle ne fût accompagnée que d'une douleur légère, disparoissant bientôt, et médiocrement sensible dans le temps des déjections seulement; elle éluda le plus souvent nos remèdes, trompa nos espérances, et destina le malade à une mort lente, mais certaine.

Les cadavres de ces individus présentoient une *phlogose chronique*, une dureté, et une rigidité des intestins, des gros principalement.

Je comparois cette condition de la dyssenterie, avec la matière rhumatismale, ou arthritique fixée

opiniâtrement dans les articulations tuméfiées, d'où elle ne pouvoit être arrachée, et je pensois que c'étoit la même maladie, la même cause matérielle, mais fixée dans un endroit différent.

Ceux qui avoient déjà passé la fleur de l'âge, périrent plutôt par la longueur de la maladie, que par sa violence.

Quatrième terminaison en différens ténesmes.

Un petit nombre de dyssenteries se terminèrent cette année (1779), par le ténesme, qui d'ailleurs est ordinairement le dernier des symptômes dyssentériques et ferme leur marche. Il y en eut cependant qui après une suppression totale des tranchées, éprouvèrent pendant quelques jours des vains desirs d'aller, ne rendant qu'un mucus et quelquefois un peu de sang. Je n'ai observé qu'une seule fois un ténesme qui persévéra très-long-temps et résista à toutes les tentatives : car j'essayai de combattre ce symptôme incommode, tantôt avec la rhubarbe et les myrobolans, tantôt avec les clystères mucilagineux, tantôt enfin changeant de projet, avec les narcotiques ; tous mes efforts furent inutiles. Une nuit, ce ténesme disparut tout-à-coup ; et il survint bientôt et pendant cette nuit même un gonflement douloureux au carpe droit et une sciatique au côté gauche. Peu de temps après, le malade fut délivré de ces douleurs par l'usage du petit-lait.

Une certaine espèce de ténesme, et comme une dyssenterie partielle.

Je pensois que le ténesme n'étoit autre chose que la dyssenterie elle-même qui n'avoit fait que varier et perdre de son étendue ; car si la majeure partie des gros intestins, principalement du colon que je regarde comme le siège principal et le plus solemnel de la dysenterie, est atteinte de ce rhumatisme, et de la manière que nous avons dit plus haut être requise pour établir cette maladie des intestins, il est convenu qu'il y auroit alors *dyssenterie* : mais si ce rhumatisme *dyssentérique* abandonnant la plus grande étendue de son siège, se renferma entre les limites étroits de l'intestin rectum, ce ne sera plus qu'une *dyssenterie du rectum* ou en changeant son nom, un *ténesme.*

Je ne connoissois point d'autre traitement pour le ténesme ou *cette dyssenterie partielle*, que celui de la maladie entière et principale.

Il arrivoit de-là que je combattois le ténesme par les évacuans par haut ou par bas, ou par les boissons, les lavemens émolliens et la saignée, quelquefois par le laudanum, et même par un vésicatoire appliqué sur l'os sacrum, c'est-à-dire, par des moyens différens, selon la différente notion que je m'étois formée de cette dyssenterie locale.

Quelquefois ont put sans danger confier au temps la guérison du ténesme.

Une autre espèce est un ténesme hémorroïdal.

Une fille, relevant d'une dyssenterie étoit tourmentée d'un ténesme, mais que je croyois être d'un autre caractère : car autrefois elle avoit souffert d'un gonflement douloureux des hémorroïdes avec ténesme. Dans ce cas aussi elle paroissoit éprouver les mêmes incommodités des tubercules des hémorroïdes irritées.

Ce ténesme hémorroïdal s'observa plus fréquemment dans la suite chez les hommes les plus robustes, et plus fréquemment dans la dyssenterie d'automne que dans celle d'été.

Les émulsions et les lavemens purement émolliens remédioient au ténesme hémorroïdal, les opiatiques l'aggravoient.

Cinquième terminaison de la dyssenterie en rhumatisme des membres, des articulations, etc.

Chez quelques-uns, la dyssenterie se changea en un rhumatisme de quelqu'autre partie. Ainsi les épaules chez les uns, la nuque, l'occiput, les carpes, les genoux, chez les autres, furent saisis d'une douleur déchirante, à la disparition du flux et des tranchées.

Je désirois *quelquefois* ce changement de la dyssenterie en une maladie articulaire, quoiqu'elle soit condamnée par un grand nombre d'observateurs : car j'aimois mieux avoir à traiter des articulations qui supportent la violence du mal plus facilement et avec moins de danger, que les intestins ; mais j'ai dit que je le desirois *quelquefois*, savoir : dans des dyssenteries graves, difficiles et à peine curables, et non

dans

dans des *dyssenteries simples bilieuses*, que je pouvois guérir en peu de temps, et beaucoup plus facilement que les maladies des articulations.

Quelquefois les poumons commencèrent à être affectés comme de catarrhe, aussitôt que les malades éprouvoient du soulagement de la dyssenterie ou en relevoient.

La dyssenterie laissoient à quelques-uns un tintement d'oreille avec quelque surdité.

Chez un très-petit nombre, la maladie des intestins étant déjà guérie, le mal se portoit vers l'estomac, où ils ressentoient comme un poids considérable.

Quelquefois lorsque les symptômes dyssentériques étoient calmés, la poitrine commençoit à être fort oppressée ou le côté à être saisi d'une douleur comme pleurétique, sans que cette douleur fût suivie d'une fièvre forte et bien marquée ; le rhumatisme alors s'étoit porté sur la plèvre ou sur les muscles intercostaux.

Quelquefois ce rhumatisme restoit fixe dans un seul endroit, d'autres fois il erroit vaguement, de manière à attaquer tantôt une partie, tantôt une autre.

Mais sur quelque partie que se jettât cette fluxion, elle disparut en peu de jours, soit spontanément, soit par le moyen des remèdes convenables.

Pour cet effet, nous excitions la transpiration à l'aide des boissons tièdes préparées avec la fleur de sureau et l'antimoine diaphorétique non lavé ; les décoctions de racine de bardane furent aussi avantageuses, chez quelques-uns le petit lait, chez d'autres la rhubarbe, chez d'autres enfin un vésicatoire appliqué sur quelque partie, enlevèrent cette fluxion.

Une femme fut saisie d'une douleur pleurétique, qui

ayant laissé la poitrine, s'empara de la partie molle de l'hypocondre droit, puis revenant sur les poumons y occasionna une toux très-incommode, dans la nuit surtout, et comme catarrheuse ; cette toux ayant cessé tout-à-coup, il survint une dyssenterie, qui s'arrêta aussi subitement avant l'espace de 24 heures, et la partie droite et supérieure de la poitrine derrière la clavicule fut en proie à des douleurs violentes. Je tentai d'exciter la diaphorèse au moyen d'une copieuse boisson tiède, préparée avec la fleur de sureau, et j'appliquai un vésicatoire entre les épaules ; la malade se rétablit.

Nous avons vu pendant l'été et pendant l'automne, plusieurs exemples de rhumatismes vagabonds de ce genre, qui font voir si clairement leur affinité avec la dyssenterie, même au plus récalcitrans, qu'il ne paroît plus rester aucun doute à ce sujet.

Sixième terminaison en difficultés d'uriner.

Chez quelques-uns la maladie se jetta sur la vessie, de manière que la dyssenterie s'arrêta tout-à-coup, et qu'il survint une grande difficulté d'uriner, ou même une suppression totale d'urines. D'autres sentirent seulement un grand poids sur le pubis, après la guérison des intestins ; quelques-uns éprouvoient une difficulté d'uriner, tandis que la dyssenterie étoit encore dans sa force. Les émulsions d'amandes auxquelles nous ajoutions le sirop d'althéa et les cataplasmes appliqués sur le pubis, enlevèrent cette dysurie à la suite de la dyssenterie.

Pendant cette année (1779), quoique le nombre des dyssentériques fût beaucoup plus considérable,

J'en observai bien moins d'affligés, en même temps de difficulté d'uriner et de dyssenterie, que pendant l'été de l'année 1776.

On en vit quelques-uns attaqués de strangurie avec le sentiment d'un poids vers le pubis et sans dyssenterie.

CHAPITRE SIXIÈME.

Terminaison de la dyssenterie en hydropisie.

DIGRESSION.

Sur l'hydropisie plétorique.

Septième terminaison de la dyssenterie en diverses hydropisies.

La dyssenterie se termina aussi en hydropisie, principalement chez le sexe le plus foible que la longueur de la maladie épuisa d'avantage.

Sur les derniers jours de la dyssenterie, et lorsqu'elle se terminoit en un flux de ventre indolent, la plupart eurent les jambes, quelquefois les cuisses tuméfiées d'un phlegme blanc, ce gonflement gagna l'abdomen et tout le reste du corps chez quelques-uns.

Ceux qui n'eurent que les pieds et les jambes tuméfiés, éprouvèrent du soulagement des doux toniques, des cordiaux agréables, des amers, etc., des

frictions aromatiques sur les jambes, et du temps lui-même.

Mais lorsque tout le corps fut tuméfié, ce qui n'arriva qu'à un très-petit nombre ; le traitement fut plus difficile, et dût être tenté par différens moyens. Un court sommeil, l'exercice du corps, la décoction de dent de lion et de chicorée avec la terre folliée de tartre, outre cela, *l'extrait de Collin* que je faisois préparer avec le suc de *laitue vireuse* récente, les rétablirent sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver.

Digression sur l'hydropisie pléthorique.

Je n'entrerai point dans le détail de beaucoup d'autres hydropisies provenant d'autres causes, et guéries par des méthodes connues, puisqu'elles n'ont rien à offrir qui ne soit décrit partout ; cependant puisque j'ai fait mention de l'hydropisie, je ne puis m'empêcher de m'écarter un peu de mon sujet, et de traiter en forme de conversation de cette maladie à laquelle nous avons peut-être été conduits heureusement.

Je reprendrai donc ma dissertation sur la dyssenterie, lorsque refaits par une certaine variété de choses, nous nous serons délassés de l'ennui d'une longue narration.

Outre les autres hydropisies très-fréquentes que je passerai sous silence ici, de même que leurs causes, il se présentoit à l'observation une certaine hydropisie décrite à la vérité çà et là, mais peu connue, selon moi, dans la pratique, et pour cela souvent exposée à un mauvais traitement.

Cette hydropisie étoit pour nous une *hydropisie pléthorique*, ou *provenue* de la *pléthore*.

Elle eut des causes presque opposées aux autres espèces d'hydropisies, savoir : la pléthore et une circulation difficile des humeurs trop abondantes, mais de bonne qualité d'ailleurs. Ainsi, les vaisseaux sanguifères distendus par trop de sang, laissèrent échapper facilement la portion aqueuse, qu'ils admirent avec peine, après l'avoir ainsi poussée au dehors. De-là, les eaux ramassées dans le tissu cellulaire, ou dans les différentes cavités, formèrent cette espèce d'hydropisie que nous appellons *plétorique*.

J'essayai de m'éclaircir à moi-même, par quelque exemple, l'origine de cette hydropisie. En effet, comme dans les derniers temps de la grossesse, la compression des veines iliaques occasionne une surabondance d'humeurs dans les parties inférieures, ou une pléthore topique, et de-là forme une hydropisie des jambes, des cuisses et des parties honteuses, de même chez les plétoriques, la colonne de sang trop considérable pour pouvoir être contenue convenablement dans les vaisseaux, et être rapportée avec facilité vers le cœur, produit l'hydropisie.

Cette maladie, d'après nos observations, a lieu seulement chez les sujets robustes, à la fleur de l'âge, et usant d'une nourriture succulente.

Or de cet état du corps, de l'âge et du genre de vie, ainsi que de l'absence de ces causes qui ont coutume de produire les autres espèces d'hydropisie opposées à notre hydropisie plétorique, nous tirâmes en même temps la notion du caractère de celle-ci, et du traitement qui lui convient.

Nous avons vu, entr'autres, le cuisinier du comte

de**, homme d'une corpulence carrée, un bûcheron, un forgeron, un autre domestique d'une forte constitution, et deux femmes d'une complexion viragine, attaqués de cette espèce d'hydropisie, avec des résultats différens, comme je le dirai dans la suite.

Ordinairement cette hydropisie est entre *peau et chair*, est répandue par tout le corps; quelquefois elle n'occupe que les jambes et les cuisses. Nous n'avons pas encore observé *d'ascite plétorique*, elle est quelquefois accompagnée d'hydrotorax, avec difficulté de respirer dans la marche, impossibilité de se coucher sur le dos, des reveils en sursauts, pendant le premier sommeil, une crainte de suffoquer, et d'autres symptômes.

Nous distinguions difficilement *l'hydrothorax pléthorique*, des autres espèces d'hydrothorax provenant d'autres causes, et exigeant d'un autre traitement.

Nous avons aussi rencontré quelquefois des *chloroses pléthoriques* et distinctes de toutes les autres espèces de chloroses, chez des filles de la campagne exercées à de durs travaux.

Dans cette hydropisie et cette chlorose, les remèdes principalement consacrés aux autres espèces de chloroses et d'hydropisies, furent nuisibles.

On employa avec avantage les saignées modérées mais quelquefois répétées, un régime antiphlogistique, des décoctions émollientes, nitrées, acidulées, le petit lait avec la terre foliée de tartre.

Nous avons opéré quelques cures de cette hydropisie par un long usage de la crême de tartre.

Quelquefois ces hydropisies et ces chloroses contractèrent de l'inflammation, alors nous tirions par

des saignées réitérées un sang pleurétique et nous mettions en usage la méthode la plus antiphlogistique.

Voici quelques exemples de cette hydropisie dont la terminaison a été moins heureuse.

Le cuisinier du comte de * *, d'une corpulence carrée, musculeux, d'une large poitrine, d'un col court, mais épais, fit une pleurésie chez lui, dans le cœur de l'hiver ; il en réchappa, mais avec peine et conserva avec peine une difficulté de respirer dans la marche, et pendant la nuit lorsqu'il étoit couché sur le dos ; dans les premiers sommeils il s'éveilloit comme s'il eût été sur le point de suffoquer, et sautoit de son lit pour prendre la respiration ; il passa plusieurs nuits assis, ses jambes étoient très-œdématiées, de même que les carpes ; mais ceux-ci beaucoup moins ; les pulsations étoient très-grandes, lentes et frappant le doigt comme un fil de fer. Pendant qu'il étoit encore chez lui, il se fit faire quelques saignées qui donnèrent un sang pleurétique avec quelque soulagement, mais de peu de durée ; il continuoit néanmoins son ancien genre de nourriture composé de viande et de vin, buvant celui-ci ordinairement pur, après s'être échauffé par le travail et le voisinage du feu.

Sur la fin du printemps, il fut confié à mes soins ; l'usage de la scille et des autres remèdes portant puissamment aux urines, les frictions des jambes lui procurèrent en peu de temps, l'avantage de ne plus s'éveiller pendant la nuit, ou s'il s'éveilloit, de ne pas sauter hors du lit.

Dans l'espace de quelques semaines, le gonflement des jambes et des mains, disparut de même que les

incommodités de la poitrine. Comme il devoit sortir le lendemain de l'hôpital, il ramassa ses hardes avec gaieté, en se félicitant d'avoir recouvré sa santé, et se remit au lit ; après minuit, il tomba dans des convulsion épileptiques en poussant des cris et de ces convulsions dans un sommeil apoplectique où il mourut sur le soir.

Dans son cadavre, on trouva le cœur d'une grosseur démesurée et trois fois plus considérable qu'il n'a coutume d'être ; cette amplitude n'étoit point morbifique, puisqu'il y avoit une juste proportion dans toutes les parties qui le composoient.

Les poumons étoient adhérens de toutes parts aux parois de la poitrine, par le moyen d'un tissu cellulaire très-lâche.

Les vaisseaux du cerveau étoient très-grands et distendus par beaucoup de sang, il y avoit un peu d'eau épanchée entre les meninges.

Les remèdes diurétiques, les purgatifs, les frictions détruisoient à la vérité les effets de la plétore savoir : les collections d'eaux, mais la cause persévéroit ou en étoit même augmentée.

J'ai lu une histoire semblable dans les mémoires de Van-Swieten, dont je mettrai au jour la partie la plus remarquable, aussitôt que mes occupations me le permettront.

Car un individu, hydropique de la *même manière* que le nôtre, traité de la *même manière*, eut aussi une fin semblable.

Un domestique d'un fort tempérament et très-vigoureux d'ailleurs, vomissoit fréquemment depuis plus d'un an, le matin surtout, et étoit tourmenté d'une soif continuelle ; enfin il commença à tomber

dans une bouffissure aqueuse. Il fit envain chez lui usage des purgatifs ; les diurétiques ne furent d'aucun secours, au contraire, ils diminuèrent la quantité des urines ; tous ceux qui l'avoient connu, étoient surpris qu'un homme d'une taille d'athlète, eût pu tomber tout-à-coup dans une cacochimie aqueuse des humeurs, sans qu'aucune maladie précédente eût épuisé ses forces athlétiques.

A son entrée à l'hôpital, il présenta un pouls dur, plein et très-vibrant ; tout son corps étoit prodigieusement tuméfié. On essaya de nouveau les diurétiques de diverses espèces, l'expérience ayant appris que le même remède n'excite pas toujours les urines chez le même hydropique.

Enfin, voyant que je ne gagnois rien, je fis appliquer les vésicatoires aux jambes, méthode par laquelle j'avois guéri autrefois des hydropisies très-graves et rebelles à toutes sortes de remèdes internes.

Les eaux coulèrent abondamment jour et nuit des plaies faites par les vésicatoires, de manière que le malade désenfla presque totalement, dans l'espace de peu de jours.

J'augurai mal dès le principe de cette hydropisie, parce qu'elle provenoit d'une cause inconnue chez un sujet jeune, et que je ne croyois pas disposé à l'hydropisie ; et de plus parce que je trouvois une certaine analogie entre ce domestique et le cuisinier.

J'annonçai un résultat sinistre, une mort convulsive et apoplectique, même peu éloignée, à tous les assistans qui étoient pleins d'espérance, quoique je ne susse pas alors par quel moyen je pourrois prévenir l'orage qui menaçoit. Peu de jours après, lorsque les eaux étoient presque déjà évacuées, il tomba

tout-à-conp dans les convulsions, et mourut apoplectique.

Le cervelet étoit entouré de sérosité, ses vaisseaux étoient gonflés de sang. Dans la cavité droite de la poitrine, on trouva une livre de cette même sérosité, neuf onces dans la cavité gauche, et six dans le péricarde. La vésicule du fiel étoit vuide, le foie sain par sa consistance ; mais d'une couleur très-verte dans toute sa substance.

Je pensois que cette couleur verte du foie, et l'absence de la bile dans la vésicule, pouvoient s'expliquer par les convulsions qui eurent lieu sur la fin de la vie du sujet.

Je connoissois certainement déjà cette espèce d'hydropisie, je l'avois même guérie ; mais je ne sais ce qui troubla mon diagnostic, chez ces deux malades, pour me faire attribuer à leur maladie une cause qui n'étoit pas la vraie.

Je fus peut-être trompé par le succès apparent du traitement, quoique mal établi, et je me confirmai par là dans la fausse notion que je m'étois formée de la nature de la maladie.

Les eaux à la vérité étoient évacuées très-abondamment, mais par des remèdes qui n'atteignoient pas la cause du mal, ou qui même lui prêtoient des forces.

Depuis ce temps, je me suis abstenu des vésicatoires dans l'hydropisie *pléthorique* ; j'ai mieux aimé *scarrifier* le bas des jambes, et faire sortir ainsi les eaux attirées vers ses plaies. Cette pratique accéléra la guérison d'une manière étonnante.

Un maçon âgé de 38 ans, disoit avoir été dans un hôpital, un an et demi auparavant, pour une affec-

tion catarrheuse de poitrine, avec une toux fréquente et sèche, une respiration laborieuse et précipitée, une oppression et une crainte de suffoquer principalement pendant la nuit ; cet état fut combattu par les saignées qu'il faisoit réitérer chaque fois que ces incommodités de la poitrine menaçoient de revenir, ce qui avoit lieu assez souvent.

Depuis sept semaines déjà, sa méthode usitée ne le soulageoit pas d'une oppression vers le bas de la poitrine, et d'un embarras dans la respiration. Il crachoit des matières muqueuses, et vaquoit aux travaux de son état.

Depuis huit jours, il s'étoit joint une toux catarrhale continuelle, plus pressante pendant la nuit, et presque suffoquante ; pendant ce temps, l'oppression et l'embarras de la respiration avoient augmenté, de manière qu'il étoit obligé de sauter hors du lit, et de promener par la chambre, de crainte d'étouffer s'il restoit au lit tranquille.

Il se couchoit aussi facilement, ou pour mieux dire, aussi difficilement sur tous les côtés. L'appétit étoit perdu, tout le corps, les pieds, les jambes et les cuisses surtout étoient tuméfiés. Le pouls étoit fort, plein et vibrant.

Le treizième jour de son entrée à l'hôpital, lorsque la respiration devenoit tous les jours plus laborieuse, asthmatique, se faisoit avec siflement, que tout le corps se tuméfioit d'avantage, qu'il rendoit depuis plusieurs nuits des crachats briquetés avec un mêlange de beaucoup de mucus, qu'il sortoit fréquemment de son lit, et que dans les derniers temps il déliroit par intervalle, il expira vers le lever de l'aurore.

Je ne trouve que ceci de noté dans mes remar-

ques, qu'ayant ouvert son cadavre, nous trouvâmes une hydropisie des deux cavités de la poitrine et du péricarde, avec une inflammation assez considérable du poumon droit.

Je n'avois pas marqué la quantité d'eau trouvée, soit par oubli, soit par distraction pour d'autres affaires.

Voilà une hydropisie qui doit être rapportée à cette espèce d'hydropisie dont nous parlons; guérie dans le principe par le moyen des saignées, dans la suite fréquemment adoucie par le même secours, jusqu'à ce qu'ayant enfin repris des forces, elle suffoqua cet homme.

Un forgeron, âgé de 46 ans, racontoit que depuis ses premières années, il avoit une respiration difficile et asthmatique par intervalle; qu'au reste, il n'avoit jamais fait de maladies sérieuses que dans l'hiver de l'année 1768, où il eut une maladie aiguë de poitrine qui dura huit jours.

Depuis le commencement du mois de Décembre (1778), l'abdomen commença à se tuméfier tant soit peu, de même que les jambes vers les malléoles; depuis la même époque, il respiroit aussi plus difficilement, surtout après le repas, et restoit couché de même avec plus de difficulté.

Dès la fin de ce mois, il commença à sauter fréquemment hors de son lit pour prendre la respiration, dans la crainte qu'elle ne se fermât, s'il restoit couché.

Depuis sept jours, il ne pouvoit pas se coucher sur le côté gauche sans crainte de suffocation; mais avant ce temps-là même, il ne pouvoit pas toujours et sans incommodité se coucher sur ce côté.

Plusieurs personnes qui avoient connu cet homme, nous assurèrent *qu'il avoit toujours les veines gonflées du vin de la veille.*

Une toux modérée amenoit par fois un peu de gluten.

Le 15 Janvier, il entra à l'hôpital, ayant les jambes et les cuisses tuméfiées et le ventre légèrement.

Il fit usage avec beaucoup de soulagement de la terre folliée de tartre dans de l'eau de persil, et d'un peu d'oximel scillitique, ce qui porta aux urines, et ouvrit le ventre. Après l'espace de quatre jours, il sortit malgré moi, respirant beaucoup plus librement; non cependant avec toute liberté, et ayant encore les extrémités inférieures et le ventre légèrement tuméfiés. il disoit qu'il étoit content de cette liberté de respirer, qu'il ne vouloit pas acheter auprès de nous une santé parfaite à un si haut prix, c'est-à-dire, par un régime sévère et anti-hydropique, genre de vie qu'il supportoit plus difficilement que la maladie elle-même.

Le 24 Janvier au matin, on nous l'apporta dans une voiture, la figure tuméfiée, pourprée, livide, les lèvres de couleur de plomb, les yeux protubérans, respirans avec siflement et d'une manière entrecoupée, comme s'il alloit rendre l'ame, et on le laissa à la porte de l'hôpital.

On lui fit une légère saignée, et on le porta dans un lit. La voix et l'usage des sens revinrent. La respiration cependant s'améliora à peine.

Lorsqu'il se fut reposé une petite heure, et qu'il put répondre à nos questions, il nous dit que la veille et les autres jours, depuis qu'il nous avoit quittés, il s'étoit livré à des travaux de son état plus

pénibles que de coutume, et que pour cela, il avoit fait usage du vin pur.

On lui fit une nouvelle saignée de dix onces; le sang forma une croûte phlogistique mince, gélatineuse et plombée. Après la saignée, je fis ouvrir la cavité droite de la poitrine, d'où il sortit, avec force, cinq livres d'une sérosité jaunâtre. Le chirurgien assuroit qu'ayant introduit le doigt, il avoit trouvé les poumons *durs*, comme nous les avions vu souvent dans les ouvertures de cadavres, lorsqu'ils étoient enflammés.

Il y avoit beaucoup de signes qui annonçoient que cet homme, outre l'hydropisie, étoit atteint d'une cruelle inflammation.

Ayant été remis dans son lit, il respira beaucoup plus commodément à la vérité, mais avec quelque siflement encore. Il prit la terre folliée de tartre, dans l'eau de persil et un peu d'oximel scillitique : ce qui lui fit rendre deux fois une matière blanche, écumeuse, quelque peu tenace, d'une amertume intense, et très-ressemblante au savon dissous des laveuses.

Comme le lendemain la chaleur fut plus considérable; qu'il respiroit difficilement et avec bruit, on lui donna pendant plusieurs jours, des boissons purement émollientes, tièdes et nitrées. La saignée encore deux fois réitérée, donna toujours un sang pleurétique, et soulagea toujours le malade, de sorte que le premier Février, il respiroit librement, se couchoit sur le dos, sur tous les côtés, et ne toussoit que très-rarement.

Pendant tous ces jours, il coula une grande quantité d'eau de la cavité de la poitrine et du tissu cel-

lulaire des muscles pectoraux; mais la tuméfaction des jambes et des cuisses restoit toujours aqueuse et considérable.

Depuis ce temps, le malade se levoit et promenoit dans la salle; il commença à faire usage d'oximel scillitique et d'autres remèdes, par le moyen desquels nous espérions pouvoir exciter les urines.

Mais après le milieu du mois de Février, le gonflement des jambes et des cuisses augmenta au point qu'il fût obligé de nouveau de garder le lit. La toux commença à revenir, le soir sur-tout pendant la nuit; enfin la chaleur et la fièvre devinrent continuelles, avec plus d'intensité néanmoins sur le soir. L'ouverture de la poitrine rendit un pus tenu, aqueux et très-abondant.

Pendant que les extrêmités inférieures étoient extraordinairement tuméfiées, les muscles des bras se consumoient ainsi que les chairs qui entourent la poitrine.

Le dix-huitième Mars termina ses jours. Le poumon du côté ouvert étoit *enflammé* dans toute son étendue, et avoit toute sa surface fortement adhérente à la plèvre également *enflammée*. On ne trouva nulle part ailleurs ni collection de pus, ni ulcération. Tout le reste étoit comme dans l'état sain.

Nous voyons avec étonnement une péripneumonie vraie et très-grave, jointe à un hydrothorax et à une hydropisie considérable des extrêmités inférieures. Nous étions surpris aussi des crachats *purulens* non *puriformes*, n'ayant trouvé ni dans les poumons ni ailleurs, aucune trace d'ulcération.

Quoique dans les premiers jours de Février, le malade n'eût pas une fièvre manifeste, et qu'il pût

se lever, néanmoins il ne paroît pas que toute inflammation des poumons qu'il avoit apportée auprès de nous, fut dissipée alors.

L'adhérence des poumons avec la plève eut lieu plus tard et après l'opération de la paracentèse : car les eaux coulèrent très-librement et le doigt introduit aussitôt après l'ouverture faite, ne rencontra aucune réunion des poumons avec la plèvre.

Quoique nous trouvassions la plèvre enflammée, le malade ne se plaignit cependant d'aucun point de côté.

Inflammation de la plèvre sans douleur.

J'ai rencontré assez souvent des complications d'hydrothorax avec la péripneumonie, (soit que ces deux maladies se trouvent réunies par hasard seulement, soit qu'elles naissent toutes deux d'une cause commune, ou (ce que j'ai démontré plus haut avoir lieu le plus souvent) que l'un dépend de l'autre comme l'effet de sa cause) ; j'ai même guéri quelques malades de ce genre par des saignées modérées, mais répétées fréquemment, et par la décoction d'althéa avec le nitre.

Tout ce qu'on dit de l'usage des sels les plus doux, acides, neutres, du sel d'oseille, de la crême de tartre, de la terre folliée de tartre, et du nitre lui-même dans le traitement de l'hydropisie, pourra appartenir principalement à cette espèce d'hydropisie, je veux dire *pléthorique*, ou inflammatoire, si les autres secours concourent à la même fin, le régime, les boissons et la saignée aussi par fois.

Quoique je ne croie pas qu'il faille combattre

les

les autres hydropisies, *quelles qu'elles soient*, par la cruelle abstinence de la boisson, pratique dont les effets pernicieux m'ont été démontrés par ma propre expérience, et par les savans écrits de l'illustre Millman. (*)

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des différens remèdes à diverses méthodes anti-dyssentériques : certaines particularités de la dyssenterie.

Je me suis peut-être étendu plus que je ne me l'étois proposé d'abord, dans l'exposition de *l'hydropisie pléthorique*, matière étrangère à mon sujet.

Je n'en accorderois pas à un autre le pardon, et je ne le réclamerois pas moi-même, s'il n'étoit à-peu-près indifférent, dans quel ordre on raconte, lorsqu'on ne s'est pas proposé de donner une histoire complette, mais seulement des fragmens et des morceaux détachés.

Que celui qui voudra construire l'édifice, s'occupe de l'ordre et de la distribution des choses; pour nous qui ne voulons que servir ce constructeur, nous croyons avoir rempli notre tâche, si nous entassons au hasard des matériaux qui soient de quelque utilité.

(*) Remarque sur la nature de l'hydropisie et sur son traitement, par François Millman, aggrégé au collège royal de médecine, et de la société royale de Londres, etc.

C'est pourquoi nous allons reprendre notre sujet, et donner sans aucun ordre de choses, ce que nous avons trouvé çà et là dans nos observations, ou ce que la mémoire nous fournira sur la dyssenterie.

Diverses méthodes anti-dyssentériques.

Celui qui connoîtra les différens caractères de la dyssenterie, sera convaincu aussi de la diversité de remèdes nécessaires dans cette maladie ; je ne sache pas cependant m'être jamais servi d'astringens, qu'une seule fois, pendant l'été de l'année 1776, dans un cours de ventre long et indolent, que laissa la dyssenterie ; je ne gagnai rien, le ventre coulant continuellement amena d'abord l'hydropisie, et enfin la mort sur la fin de l'hiver.

Les remèdes astringens s'accordent mal avec la notion que je me suis formée de la nature de la dyssenterie.

Ceux qui donnent le bol d'arménie aux dyssentériques, à dessein de resserrer le ventre trop relâché, et qui croyent avoir bien *resserré*, en donnant un gros d'une terre inerte, ne se trompent-ils pas d'une belle manière, heureusement pour les malades ?

J'ai vu une dyssenterie longue et sans fièvre, guérie par le beaume dit de *Saxe*, après avoir résisté à tous les autres remèdes.

Je sais qu'une autre dyssenterie semblable fut emportée par un vésicatoire appliqué sur l'abdomen : et une autre par l'application d'un sinapisme sur le ventre.

Je n'ai presque pas fait usage des huileux, si ce n'est des plus doux, divisés par beaucoup de muci-

lage, tels que ceux qui se trouvent dans les émulsions des semences *froides.* Dans la dyssenterie non bilieuse, mais *plus* ou *moins inflammatoire*, les émulsions tièdes avec les autres secours anti-phlogistiques, tenoient le premier rang. Les dyssenteries de ce caractère ont lieu au commencement du printemps, ou même dans une automne très-froide, et ne doivent pas régner long-temps, la constitution étant sur son déclin, et allant bientôt finir.

Dans cette année même (1779), dont l'automne fut rigoureuse, il y eut très-peu de dyssenteries qui admissent l'opium, quoiqu'on eût fait précéder les précautions nécessaires. Si vous aviez donné la veille de l'opium, dans le dessein de procurer au malade du repos et les douceurs du sommeil, vous aviez le lendemain matin une fièvre aiguë, des selles plus fréquentes, et quelquefois un commencement de péripneumonie à appaiser par la saignée, les émulsions tièdes et les fomentations sur le ventre.

Les dyssenteries automnales étoient ordinairement *bilioso inflammatoires* ou *inflammatoires*, telles que nous eumes aussi celles du *printemps*, quoiqu'en général elles furent très-rares, et cédèrent sans peine à la méthode anti-phlogistique seule assez communément.

Sur la fin du mois d'Aout, et pendant l'automne de l'année (1779), j'arrêtai des dyssenteries commençant à peine, avant qu'elles prissent plus de forces, et sans retour de la maladie, au moyen d'un régime léger et des boissons tièdes et émollientes.

Et qu'on ne dise pas que ce que j'ai guéri n'étoit que des *diarrhées* légères accompagnées de foibles tranchées, et non de *vraies dyssenteries* à peine com-

mencées. Le début de la maladie étoit certainement chez ceux-ci, le même que chez ceux qui de l'accord de tout le monde, firent une maladie dyssentérique.

C'étoient les préludes d'une maladie plus grave, et comme certaines escarmouches dyssentériques qui se seroient terminées par un combat sérieux, si l'on ne s'y étoit opposé dans le principe.

Dans le mois de Septembre de la même année, quelques dyssenteries déjà guéries auparavant, mais qui après quelques jours menaçoient de reparoître de nouveau, furent repoussées par les mêmes moyens, je veux dire, un régime sévère, des boissons tièdes et émollientes, à moins que le malade trop vorace n'eût surchargé son estomac encore languissant et qu'il ne fallût le vuider par l'émétique.

Première règle pour connoître la nature de la dyssenterie, et choisir la méthode de traitement.

En général, la méthode de traitement dans les dyssenteries épidémiques, peut être déterminée par celle qu'exige *la fièvre dominante de cette saison*, la *dyssenterie épidémique s'approchant de très-près de la nature de la fièvre épidémique.*

Dans l'année 1776, la fièvre d'été fut très-bilieuse, sans être d'un mauvais caractère, à moins qu'on ne l'irritât par un mauvais traitement, simple et exempte le plus souvent de toute phlogose. Or, les dyssenteries, cette *même* année, furent du *même* caractère, c'est-à-dire, très-bilieuses, simples, sans aucune inflammation, cédèrent à la *même* méthode, et avec la même promptitude.

Pendant les années 1777, 1778 et l'année ou j'écris 1779, la fièvre d'été bilieuse, bilioso-putride, souvent opiniâtre, compliquée de phlogose, d'un mauvais caractère et accompagnée de diverses éruptions, enleva un assez grand nombre de malades. Nous fumes frappés de trouver absolument le même caractère dans la dyssenterie qui régnoit alors.

Cependant nous n'avons pas observé que l'année où il y avoit un très-grand nombre de fièvres d'été, il y eut aussi un très-grand nombre de dyssenteries, de sorte que, malgré cette affinité entre la fièvre dominante et la dyssenterie, leur empire fut différent, et que le nombre des individus attaqués de l'une et de l'autre ne garda aucune proportion.

Les premiers commencemens de la dyssenterie sont réprimés sans peine.

Quoique cette maladie, si elle vient à s'étendre au loin, fasse par-tout d'immenses butins, et ne se retire qu'avec de riches dépouilles, néanmoins ses ravages pourroient beaucoup être comprimés, si l'on s'emparoit des premiers principes du mal, et si chacun étoit bien persuadé que parmi les maladies qu'on appelle *populaires*, il y en a à peine une dont les progrès puissent être arrêtés aussi promptement, et qui, négligée, dévaste autant les villes, les campagnes et les armées; tellement que ce fléau des camps fait plus de ravage que le fer des ennemis.

Certaines dyssenteries ne cédoient à aucun remède connu, mais pourvu qu'elles ne fussent pas *très-graves*, et qu'on ne les pressât pas par des remèdes *trop violens*, elles ne donnèrent pas la mort, à moins que

ce ne fût à des individus déjà foibles antérieurement. Les boissons tièdes et mucilagineuses, les fomentations sur l'abdomen, et sur-tout le *laps du temps*, ramenèrent la santé.

La même chose avoit lieu dans la cure de certains rhumatismes qu'il ne falloit pas presser *trop puisamment* : car on avoit détruit le reste des forces, avant d'avoir combattu ce rhumatisme rebelle. Le *changement* des *constitutions* et le *temporisement* furent seuls salutaires.

Avis important.

En général, nous étions convaincus qu'il ne falloit pas trop presser certaines maladies, que c'étoit assez qu'elles n'empirassent pas, et que chaque jour diminuât quelque chose du mal, quoique lentement : car comme on peut faire du bien, de même on peut faire du mal en agissant.

La dyssenterie ne fait aucune distinction de sexe, d'âge, ni de genre de vie.

Cette maladie n'épargnoit aucun âge, aucun sexe, quelle que fut la condition des individus, la force des solides, l'hidiosyncratie des fluides, quel que fut l'état actuel de leur santé, ils étoient également sujets à la dyssenterie, quoique avec un danger différent ; la boisson de l'eau ou l'usage du vin, n'en exemptèrent pas non plus.

Ceux qui s'abstinrent sévèrement de fruits, ou qui en firent usage, ou qui en abusèrent, tombèrent dans la dyssenterie, ou en restèrent exempts de telles sorte qu'il est impossible de déterminer d'une manière même

la moins probable, ce qu'il convient le plus de faire.

On tomboit dans la dyssenterie, en ne prenant presque que des nourritures animales, comme en ne prenant presque que des nourritures végétales.

Cependant il y avoit différent danger pour les différens individus.

Néanmoins, le danger n'étoit pas le même partout; les femmes étoient plus maltraitées, ayant à lutter plus long-temps, et contre la maladie elle-même, et contre les infirmités qu'elle laissoit après elle.

Il y avoit du danger pour la vie des cacochimes, des vieillards, de ceux qui avoient essuyé auparavant des maladies des articulations, et parmi ceux-ci, pour les femmes plus que pour les hommes.

Car ce furent ces dyssentériques foibles chez qui la langue se sécha, les extrêmités se glacèrent, une sueur froide et ramassée en grosses gouttes coula sur tout le corps, avec un sentiment d'une chaleur continuelle et insupportable brûlant l'intérieur du corps, une soif inextinguible, un desir insatiable d'eau froide et de vin, l'esprit restant présent, et l'usage des autres sens n'éprouvant aucune altération.

Je n'ai jamais rencontré dans les cadavres des dyssentériques, des plaies ayant suppuré, ce qui me porte à croire que les ulcérations des intestins provenant de la dyssenterie, son extrêmement rares.

CHAPITRE HUITIÈME.

Deux opinions erronées sur le caractère et le siège de la matière dyssentérique, et sur sa contagion.

Je crois avoir découvert deux sources de cette dyssenterie *maligne*, (à moins qu'on n'aime mieux l'appeller *maligne inflammatoire*,) que je disois il n'y a qu'un instant, être funeste principalement au sexe le plus foible ; savoir, le caractère malin de la constitution elle-même et la disposition du sujet à cette maladie plus qu'à toute autre.

J'ai de même observé deux opinions sur la nature de la dyssenterie, dont l'une accréditée parmi *le peuple*, accuse *l'abondance* des humeurs se précipitant tumultueusement sur les intestins, et la foiblesse de ces derniers ; l'autre appuyée par des *médecins assez distingués*, et ayant *quelque* chose de vrai, est que toute dyssenterie appartient aux *maladies saburrales*, que la matière *bilieuse* ou *putride*, ayant contracté de l'âcreté par son séjour dans les intestins, la produit par irritation.

Ceux qui parlent ainsi se servent de plusieurs exemples pour appuyer leur assertion : car, disent-ils, les personnes qui prennent une résine purgative, mal digérée, et s'attachant opiniâtrement ensuite aux replis des intestins, tombent dans une espèce de dyssenterie analogue à la dyssenterie d'été. La même chose selon eux, a coutume d'arriver à ceux dont les intestins sont irrités par un corps âcre quelconque, ou même par les vers, d'où naissent le ténesme, les

tranchées, les déjections fréquentes, muqueuses, sanguinolentes, etc.

Dyssenteries fausses.

Mais je pense qu'on devroit plutôt nommer celles-ci dyssenteries *fausses* ou *diarrhées avec tranchées*, n'ayant rien de commun avec le *rhumatisme des intestins ou la dyssenterie vraie.*

L'opinion *populaire* a vieilli avec le laps du temps, parmi les médecins, pour le bonheur de l'espèce humaine. Néanmoins vous enleveriez à Hercule sa massue, plutôt que cette opinion aux esprits grossiers.

C'est elle qui est l'auteur et l'inventrice de tant de mauvaises pratiques, qui moissonnent chaque année un si grand nombre de victimes.

Car elle s'efforce de sécher le ventre par l'opium et les astringens.

L'autre opinion qui est moins éloignée de la vérité, tâche de chasser la matière corrosive séjournant dans le canal intestinal par les émétiques et les purgatifs de différentes manières, et enseigne que c'est en cela que consiste le point principal du traitement; mais toutes les dyssenteries sans exceptions, n'admettent pas les vomitifs ou les purgatifs, car quelques-unes, quoiqu'elles soient en petit nombre, cèdent sur-le-champ à l'opium seul et aux sueurs, d'après le témoignage de Sydenham; quelques autres qui n'ont pas encore fait beaucoup de progrès sont réprimées par les boissons tièdes et émollientes, tandis qu'elles auroient été exaspérées par les remèdes évacuans. D'autres enfin sont guéries par la saignée

même réitérées : ce qui prouve que la dyssenterie populaire n'est pas une maladie du canal intestinal, contenant une matière âcre, mais bien *des membranes intestinales* elles-mêmes, atteintes de rhumatismes, et quelquefois du mésentère, de l'épiploon et de la vessie.

A la vérité, un émétique ou un purgatif enlève *souvent* ce rhumatisme des intestins comme le prouve l'expérience.

De-là est venue l'opinion de ceux qui pensent que toute dyssenterie est une *maladie* purement *saburrale*.

Quoique la seconde opinion n'ait pas non plus une notion vraie de la dyssenterie, néanmoins elle établit une méthode de traitement convenable dans la plupart des épidémies dyssentériques.

Car le plus grand nombre de ces épidémies constituent cette espèce de dyssenterie que nous avons appellée plus haut dyssenterie *bilieuse*.

Il est néanmoins des cas où cette opinion est suivie d'erreurs pratiques assez conséquentes.

Mais je pense qu'on comprendra quand une méthode de traitement peut être bonne, quoique appuyée sur une fausse opinion, et quand au contraire cette même opinion induit en des erreurs pratiques, si on a pesé murement la nature de la dyssenterie exposée antérieurement, et ses différentes espèces.

S'il existe une contagion dyssentérique passant d'un homme à plusieurs autres.

Peu de personnes ont douté de l'existence de la contagion dyssentérique, et la plupart croyent encore que cette émanation peut passer du malade aux

assistans ; mais je suis bien surpris que nous ayons été exempts de dyssenterie pendant toutes ces années, nous médecins, aides des médecins et gardes-malades ; or chaque matin, nous examinons les selles de chaque dyssentérique recueillies pendant la nuit, et nous en respirons à plein nez, malgré nous, les exhalaisons très-fétides.

Je sais bien que les déjections des dyssentériques corrompent, par une puanteur révoltante, l'air d'où tout le monde puise, comme d'une source commune, et invitent les maladies putrides, appellées par excellence, *fièvres d'hôpital* ; mais que les exhalaisons des dyssentériques produisent chez d'autres la même maladie, c'est ce que je crois contraire aux observations.

Fausse opinion de quelques autres contagions.

Je pense qu'il importe beaucoup de ne pas ignorer que la dyssenterie n'est pas contagieuse ; car avec quel courage un médecin visiteroit-il les maisons des dyssentériques, et sur-tout les chaumières des pauvres, s'il croît à la contagion de cette maladie ?

Combien donc il est important d'être soi-même exempt de cette vaine crainte, et de pouvoir en guérir les autres !

Je veux qu'on pense de même de la contagion miliaire, pétéchiale, scarlatine, qui n'existe point et ne peut produire chez les autres la *même* maladie d'aucune manière, ni par le toucher, ni par l'inspiration, ni par la déglutition, ni par *l'inoculation* ; ce que mes observations et des expériences multipliées m'ont constamment prouvé.

Ainsi nous aurons de moins une ou deux frayeurs assez fortes, parmi tant de craintes, tant fondées que vaines.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Moyens prophylactiques.

La dyssenterie n'est prévenue ni par les purgatifs, ni par les vomitifs, ni par aucun genre de vie.

On a vainement cherché un moyen préservatif de la dyssenterie, dans l'usage fréquent des purgatifs; je le crois même plutôt nuisible, à moins que la présence de la saburre ne le nécessite; car les fréquentes purgations abattent davantage les forces de l'estomac et des intestins, déjà affoiblies par les chaleurs de l'été, et y attire le rhumatisme, comme vers la partie la plus foible.

Les observations confirment aussi la nullité de cette précaution.

Ceux-là, se préservent aussi peu de la dyssenterie, qui dans le temps où elle règne, renversent leur estomac par de fréquens vomissemens, à moins qu'il n'y ait par hasard des matières à évacuer; mais alors ce ne seroit plus un remède *prophylactique*, mais bien *curatif.*

Nous avons dit plus haut qu'aucun genre de vie n'étoit un abri contre la dyssenterie.

En quoi consiste le moyen préservatif de la dyssenterie.

Je ne connois aucun moyen préservatif plus certain que d'éviter le refroidissement subit et le soufle d'un air froid, lorsque le corps est échauffé et transpire abondamment.

J'ai vu souvent saisis d'une dyssenterie subite, des hommes dont le ventre mal couvert se refroidissoit tout-à-coup, après des sueurs abondantes.

Après s'être garantis du refroidissement *de cette manière*, je pense qu'on doit éviter les crudités et les vices de saburre, qui quoiqu'ils ne produisent pas seuls la dyssenterie, l'invitent cependant en affoiblissant le corps, et la rendent plus grave lorsqu'elle existe déjà.

Après avoir évité le refroidissement et les crudités, il conviendra aussi de soutenir les forces des premières voies par de doux toniques.

Je souscris volontiers à l'observation de Mœhrlin dans Zimmermann, (*) où il dit que ceux-là principa-

---

(*) Qui ne connoît l'excellent ouvrage de Zimmermann, sur la dyssenterie, où il a disposé convenablement et philosophiquement, tout ce qui existoit jusqu'alors d'observations sur cette maladie, les a comparées avec les siennes, et a établi des règles. Le capitre X de ce livre qu'on doit avoir jour et nuit entre les mains, respire l'esprit pratique, esprit que celui-là seul comprendra bien, qui versé dans la pratique, viendra auprès du lit des malades au

lement avoient éloigné d'eux la dyssenterie, qui ayant évité les erreurs diététiques, s'étoient abstenus d'une boisson trop copieuse, sur-tout d'eau froide, lorsque leur corps étoit échauffé, et qui n'avoient laissé interrompre la transpiration ni le jour ni la nuit.

Une grande difficulté dans le traitement, vient de ce que les malades en se levant continuellement, mal couverts, les pieds nuds, pendant des nuits souvent très-froides, renouvellent de temps en temps les causes de la maladie, je veux dire, le refroidissement.

De-là vient aussi qu'ils éprouvent tant de soulagement, si on les fait rester dans le lit, en leur plaçant dessous un bassin pour recevoir leurs selles; de même que si l'on rechauffe l'abdomen douloureux par un cataplasme doux et chaud. C'est par ce moyen que j'écartai heureusement la dyssenterie loin de moi et des miens.

CHAPITRE DIXIÈME.

Quelle instruction on doit donner au peuple, lorsque la dyssenterie vient à régner.

Les collèges des médecins ont coutume de donner au peuple, aux paysans sur-tout, des avis *prophylactiques*, et d'apprendre même la manière de traiter

---

sortir de la lecture de cet ouvrage, et de-là reviendra de nouveau à la lecture principalement du deuxième chapitre.

la dyssenterie, s'il vient à régner des épidémies dyssentériques funestes, principalement aux habitans des campagnes.

Pourquoi dans des temps de dyssenteries le peuple peut avec peine être instruit de la méthode du traitement.

Autant cette institution est louable, autant elle est difficile à remplir, et autant il paroît à craindre qu'on ne nuise en instruisant, lorsqu'on s'efforce d'être utile.

J'aimerois mieux certainement qu'on ne fit rien du tout, que d'appliquer un traitement inepte et *ne répondant pas* à la maladie, et par cela même pernicieux perturbateur des efforts salutaires de la nature.

Or dans une maladie *aussi versatile* qui exerce la sagacité même des médecins de mérite, le peuple ne s'appliquera-t-il pas très-souvent un traitement dangereux? Nous pouvons bien sans doute, lui fournir des remèdes puissans, comme autant d'armes, mais l'adresse de saisir l'occasion et la science des indications, c'est ce qu'on ne lui donnera jamais.

Il faut examiner cependant, jusqu'à quel point le peuple peut être instruit, afin que dans des constitutions dyssentériques, il se préserve lui-même de la maladie, qu'il puisse la guérir lorsqu'elle existe déjà, ou que du moins il ne nuise pas au travail de la nature.

La première partie de l'instruction sera remplie je pense, par ces préceptes, et ceux-là seuls que nous avons donnés plus hauts, sur les moyens pro-

phylactiques, et sur la précaution d'éviter le refroidissement lorsque le corps est échauffé.

La seconde partie du conseil apprendra à guérir la maladie elle-même, et sera complétée par deux méthodes seulement, proposées par Hippocrate, *des affect.*, *tom.* II, *sect.* Ire., *chap.* VII, *édit. Haller* : car il en conseille deux, l'une et l'autre *faciles à se procurer*, *aisées* dans l'application, et dont le peuple le plus grossier peut apprendre *les temps convenables* et les *indications.*

Ces deux méthodes anti-dyssentériques sont, l'une évacuante et l'autre anti-phlogistique.

Parmi plusieurs méthodes anti-dyssenteriques, il y en a deux seulement, dont le peuple peut et doit être instruit. Pourquoi ?

Je sais bien que le traitement anti-dyssentérique n'est pas complétée par ces deux articles seulement ; mais je sais aussi que celui qui saura bien employer ces deux méthodes, sera utile au plus *grand nombre*, à plusieurs *directement* et à d'autres *indirectement*, et qu'il nuira à peine à quelques-uns, (ce qui est du plus grand intérêt dans toute la médecine.)

Les autres variétés de la maladie sont au-dessus de la capacité du peuple, et on ne peut lui donner pour elles aucune méthode directe, à moins qu'on ne veuille l'exposer à se nuire à lui-même, en se soignant mal.

Hippocrate au passage déjà cité, guérit certaines dyssenteries par *les évacuans* et donne *des remèdes qui purgent la pituite par haut*, dans d'autres dyssenteries au contraire, où il y a douleur, *il humecte*

avec

avec beaucoup d'eau tiède les parties voisines de l'ombilic. (*Au même endroit*) deux choses qui nous expriment les notions de la méthode *évacuante* et *antiphlogistique.*

Ainsi ceux qui sont obligés de se soigner eux-mêmes doivent *toujours* commencer le traitement de la dyssenterie par des boissons tièdes et émollientes, et par des fomentations sur l'abdomen.

Que si la douleur se relâche, ou si elle cesse entièrement hors du temps des déjections, si les forces ne sont pas abattues, si la fièvre n'est pas trop violente, ou ne redouble qu'à des heures déterminées, *donnez alors un médicament qui purge par haut*, et continuez néanmoins les fomentations sur le ventre.

J'ai vu un très-grand nombre de dyssenteries réprimées heureusement par cette *seule* méthode *évacuante*, pourvu qu'on y joigne un régime léger, la chaleur du lit, et un usage long-temps continué des boissons émollientes, auxquelles on ajoute la camomille après le vomissemet.

On peut alors se passer d'opium, à moins qu'après le vomissement, *la douleur et la fièvre ayant cessé*, on ne veuille, avec un peu d'opium exciter des sueurs salutaires et qui sèchent le ventre.

Mais si la *douleur est continuelle*, *afflige même hors du temps des déjections*, *et ne peut supporter le toucher*, *humecter*, d'après le conseil d'Hippocrate, *avec beaucoup d'eau tiède*, *les parties qui environnent l'ombilic :* car dans ce cas, l'émétique seroit infidèle, et même pernicieux. La saignée sera convenable ainsi que les fomentations continuelles de l'abdomen, et les boissons émollientes, faites avec l'althéa, la mauve

et la semence de lin, etc.; la méthode anti-phlogistique seule procurera du soulagement.

Il sera avantageux *de laver avec de l'eau tiède*, ou de mettre dans un bain tiède, les enfans, sur-tout s'ils supportent difficilement la douleur, et s'ils sont menacés de convulsions à cause de sa violence.

Celui qui possédera bien ces principes de traitement (et ils ne sont pas difficiles, étant fondés sur des signes très-manifestes, savoir : la continuité des tranchées, ou leur *intermission* sur-tout répétée) : celui-là dis-je, guérira les espèces de dyssentsries les plus communes, la *bilieuse* et *l'inflammatoire* et celle qui est *composée* de l'une et de l'autre.

Il reste encore une chose qui ne devroit pas manquer dans ce genre d'instruction : il faudroit dire quelles méthodes, et quels remèdes il faut rejetter comme nuisibles et pernicieux.

Mais bien que vous donnassiez des conseils très-salutaires, il seroit à craindre que vous n'en retirassiez aucun fruit, ou du moins que bien peu : car le peuple a coutume d'écouter les préjugés plus que les conseils d'une saine raison, et par-là,

« Se rend malheureux lui-même,
» Contre la volonté des Dieux. (*)

(*) Odyss.; liv 1, vers. 34.

CHAPITRE ONZIÈME.

Ce qu'ont eu de particulier , ou de commun entre elles , les dyssenteries de quatre étés.

Je décrirai exactement les constitutions dyssentériques de qnatre étés , afin que je puisse dire ce qu'elles eurent de semblables ou de différent.

Tout l'été de l'année 1776 , et d'un côté , une grande partie du printemps , de l'autre , une partie non moindre de l'automne , donnèrent des maladies produites par la bile , mais une bile *pure* non *inflammatoire* , non *septique* et d'un *cartctère benin* , à moins qu'il ne survint un mauvais traitement.

Les dyssenteries furent aussi du même caractère , et de cette espèce que nous avons appellées *rhumatico-bilieuse* et *fièvre bilieuse dyssentériques : elles furent très-nombreuses* à la la vérité ; mais elles cédèrent avec une promptitude étonnante et d'une manière sûre , aux vomitifs , et parmi ceux-ci , au tartre-émétique principalement.

J'ai vu quelques dyssenteries de cette année , guéries avec les tamarins , la manne , le sel amer , la crême de tartre , le tartre vitriolé ; enfin la rhubarbe et les myrobolans , par ceux qui rejettent la méthode des émétiques quoique très-efficace dans *son lieu* et *dans son temps* , parce qu'ils en ignorent l'excellence. Cette méthode employée auprès des femmes délicates et de distinction , « auxquelles les » docteurs donnent des gateaux pour les caresser », employa plus de temps que celle qui se sent des émé-

tiques. Néanmoins les malades en rechappèrent, à moins qu'il n'y eût une trop grande quantité de bile, *exigeant puissamment son évacuation.*

L'été de l'année suivante (1777), la dyssenterie ne parut que çà et là dans le public; mais elle visita fréquemment les prisons des esclaves, avec la perte des malades.

Partout où elle parut, elle fut ordinairement difficile, de longue durée, ne fut pas guérie, et fut adoucie à peine par les évacuans, soit par haut soit par bas.

Je crus que quelques dyssenteries de cet été avoient été plutôt appaisées par le changement de saisons, que par la force des remèdes, sur-tout chez les jeunes gens et chez ceux qui étoient les plus capables de supporter la maladie.

Cette maladie des intestins n'étoit pas *purement bilieuse*, mais un peu *inflammatoire*, comme il paroissoit, et n'étoit pas cependant exempte de putridité. En un mot, son caractère étoit indicible, et nous ne connoissions clairement que sa seule opiniâtreté.

Le même caractère marqua aussi les autres maladies, qui parurent sur la fin du printemps, pendant l'été et l'automne.

Les sels neutres furent à peine de quelque utilité, soit dans les dyssenteries, soit dans les autres maladies de cette année. Les malades tombèrent de-là dans de long cours de ventre, que rien ne pouvoit arrêter.

La racine d'arnica fut d'un grand secours, soit dans ces dyssenteries, (l'inflammation étant préala-

blement abattue,) soit sur-tout dans les autres fièvres non dyssentériques.

L'année 1778, le nombre des dyssentériques fut un peu plus grand que l'été précédent, mais cependant beaucoup moindre que l'année 1776.

Les dyssenteries se rapprochoient beaucoup de celles de l'année précédente, si ce n'est qu'elles étoient un peu plus inflammatoires.

Cette année, les selles, chez plusieurs dyssentériques, étoient entièrement muqueuses, très-semblables au sperme de grenouilles. Il sortoit une quantité copieuse d'un mucus très-ductile, gélatineux, qu'on pouvoit à peine détacher du bassin, tel qu'ont coutume d'en rendre les calculeux, ou ceux dont la vessie est irritée par un stimulus quelconque, excepté que ce mucus des dyssentériques adhéroit plus fortement au vase, comme du gluten.

Chez les autres, les selles étoient porracées, écumeuses, représentant des morceaux de graisse, teintes de filets de sang, semblables à des morceaux, ou à de la lavure de chair.

Il est étonnant combien cette excrétion de mucus maigrissoit les malades, et comment en peu de jours, lorsque la maladie étoit supportable *en apparence*, elle les réduisoit aux extrêmités et même à la mort.

Ceux qui étoient ainsi affectés, n'étoient pas guéris par cette méthode évacuante qui fut si heureuse l'été de 1776, soit qu'ils prissent l'émétique, soit qu'ils prissent des eccoprotiques.

Il fallut pratiquer une méthode *composée*, telle que celle que subit heureusement (pour en donner un exemple), une fille qui rendoit ce mucus gélatineux pur et en grande quantité, et se plaignoit d'une dou-

leur de tout l'abdomen, comme s'il eût été ulcéré. Je fis prendre beaucoup d'émolliens tièdes, en boissons et en lavemens. J'échauffai l'abdomen avec un cataplasme, je la fis bien couvrir, et lui aurois fait tirer du sang, si elle ne l'eût déjà fait faire d'elle-même, avant de venir ici. Après l'intervalle de quelques jours, les douleurs s'étant un peu relâchées, et la langue paroissant très-chargée, on lui fit prendre un émétique avec avantage. Peu de temps après, elle se rétablit, et plus promptement que tous les autres dyssentériques.

Après le milieu de Septembre, une femme âgée de soixante ans, entra à l'hôpital. Trois semaines auparavant, elle avoit eu une diarrhée qui s'étoit terminée d'elle-même, et l'avoit laissée bien portante. Actuellement depuis quatre jours, elle avoit des selles très-fréquentes, peu copieuses, sanguinolentes, avec tenesme et des tranchées. La douleur de l'abdomen étoit continuelle, modérée, mais augmentoit au moment des selles. La bouche étoit muqueuse, il y avoit une légère fièvre. J'attaquai cette maladie avec la même méthode que la dyssenterie de la fille déjà citée. Je fis faire une saignée qui me donna un sang pleurétique. Pendant la nuit, elle ne sortit que cinq fois, rendit des matières copieuses, et comme des balayures. Le lendemain, elle eut trois selles et se porta bien dans la suite.

La même année (1778,) je guéris quelques dyssenteries sans peine, d'autres au contraire avec difficulté. Deux malades succombèrent après quelque temps, à un cours de ventre qui les épuisoit, et dans lequel ils rendoient un mucus gélatineux, d'abord avec tranchées, et ensuite sans douleur. Deux

femmes périrent de dyssenteries dans l'espace de peu de jours.

Je pense que je ne fis pas assez d'attention à la complication de la phlogose, dans cette constitution, m'étant laissé séduire par les dyssenteries observées dans l'année (1776), qui étant purement bilieuses, cédèrent constamment à un éméto-cathartique, dans l'espace de peu de jours.

Mais je laisse au lecteur à juger, lorsque j'aurai donné l'histoire succinte des maladies, s'il faut s'en prendre à l'impuissance de l'art, ou à la mienne; de ce que certains traitemens ne réussirent pas selon nos desirs.

Un homme plus que septuagénaire, fut affligé pendant l'été d'une longue fièvre intermittente. Je n'ai pas noté par quel moyen il recouvra la santé. Le 4 Août 1778, il vint à nous, et dit, que depuis quatorze jours il étoit attaqué d'une dyssenterie grave; qu'avant la maladie actuelle, il avoit éprouvé pendant quatorze autres jours une perte d'appétit, une amertume de la bouche, et une légère fièvre sur le soir. Un éméto-cathartique d'abord, et ensuite la racine d'arnica, enlevèrent toute la douleur en peu de jours; mais le ventre continua à couler, et à rendre fréquemment jour et nuit, des matières muqueuses et aqueuses, sans aucune tranchée; ce cours de ventre ne put être arrêté par aucun moyen, ni même suspendu par l'opium; l'émaciation étoit comme dans l'extrême phthisie; la peau étoit pendante, décharnée, très-aride; il mourut sur la fin de Septembre.

Les gros intestins furent trouvé très-enflammés, durs, rigides et difficiles à couper.

Une femme célibataire, âgée de 30 ans, vint à l'hôpital le 13 du mois d'Août, elle avoit la dyssenterie depuis quatre jours; son corps étoit maigre, sans sucs, aride comme du bois, et quoiqu'elle assurât avoir été bien portante, elle offroit cependant peu de marques de santé, ayant déjà perdu ses dents à cet âge. Elle rendoit au milieu des tranchées continuelles, une matière ductile et blanche, telle qu'il en sort de la vessie des calculeux.

Cette femme très-morose, ou ne prit aucun remède, ou les rendit après les avoir pris, excitant elle-même le vomissement en se mettant le doigt dans la bouche; elle ne retint qu'un peu de boisson émolliente: dans ces vomissemens excités avec le doigt, elle rendit des matières aqueuses, mêlées d'un peu de mucus, avec soulagement des tranchées dans le principe, et ensuite avec leur cessation totale; il lui resta un cours de ventre muqueux et qui l'épuisoit beaucoup plus qu'en proportion de la perte des humeurs.

Elle périt le 17 Septembre; c'étoit une squelette et non un cadavre.

L'épiploon étoit très-rouge; les gros intestins avoient leurs parois dures et beaucoup plus épaisses qu'à l'ordinaire; ils présentoient çà et là des taches d'inflammation; leur surface interne étoit d'un rouge pâle, et couverte d'un mucus sanguinolent; il n'y avoit aucune érosion.

Une fille accoucha secrétement sur la fin du mois de Juillet. De-là, ayant repris trop tôt ses anciennes occupations, elle éprouva des douleurs continuelles des lombes. Le 28 Août, elle entra à l'hôpital, elle avoit depuis cinq jours déjà la dyssenterie;

les selles étoient innombrables, aqueuses, aquoso-sanguinolentes, et la quantité de la matière très-petite ; la douleur du ventre étoit continuelle, et ne supportoit pas le toucher ; elle arriva vers nous très-mal vêtue et presque nue, dans un jour très-froid, à la suite de plusieurs autres très-froids aussi ; elle étoit dans une grande agitation, se plaignoit continuellement et ne reposoit jamais ; le goût n'étoit nuellement dépravé ; il n'y avoit aucune fièvre, à considérer l'état du pouls et la chaleur du corps. Sa face étoit d'un pâle-jaune ; elle prit la teinture aqueuse de rhubarbe, avec soulagement dans ses douleurs ; enfin, celles-ci disparurent tout-à-fait ; mais le ventre continua à couler, et à rendre des matières aqueuses, souvent sanguinolentes.

Le 3 Septembre, sur le soir, on lui donna un parégorique ; cette nuit la respiration devint difficile, le lendemain elle fut bouillonnante et bruyante ; la malade mourut le même jour.

L'épiploon étoit légèrement enflammé, les intestins grêles et le mésentère l'étoient aussi çà et là ; mais tout le colon fut trouvé très-enflammé, principalement dans sa partie descendante, livide çà et là, ayant ses parois très-épaisses et si dures, qu'on pouvoit à peine les couper, même dans la partie où étoit la couleur livide ; le rectum fut trouvé dans le même état ; ses glandes comme celles du colon, étoient tuméfiées, volumineuses, et cruellement enflammées.

Le 30 Août, une autre fille âgée de 18 ans, fut confiée à nos soins ; depuis cinq mois ses règles n'avoient paru ; elle avoit eu une fièvre continue qui avoit duré huit jours ; depuis ce temps, elle rendit fré-

quemment des vers, elle nous dit avoir la dyssenterie depuis trois jours, la couleur de la face étoit désagréable, le pouls très-petit, presque oblitéré et très-fréquent; la douleur étoit continuelle et par fois si intense, que la malade poussoit des cris, se rouloit sur le lit, en faisant craquer les dents; les extrêmités étoient froides, le visage misérable et annonçant le désespoir, les vers lui sortoient par la bouche et par le fondement; elle avoit coutume de passer la majeure partie de la nuit alors très-froide, hors du lit, assise sur le bassin, dont elle ne pouvoit se servir étant couchée; le goût étoit dépravé. La teinture aqueuse de rhubarbe, et l'émétique apportèrent quelque soulagement, quoique peu marqué; mais peu de temps après tout empira de nouveau; les émolliens tièdes, mucilagineux, les cataplasmes adoucirent les douleurs, rendirent les déjections plus rares et à peine douloureuses, mais le 7 Septembte elle mourut, dans le temps où le pouls avoit repris des forces, étoit à peine accéléré et qu'elle paroissoit aller mieux.

L'épiploon fut trouvé très-enflammé, les intestins grêles étoient d'un rouge foncé, tout le colon et le rectum étoient atteints d'une inflammation profonde, avec des taches livides çà et là.

Les membranes des gros intestins étoient très-épaisses, et leurs glandes volumineuses à cause de l'inflammation, un mucus sanguinolent couvroit la surface interne des intestins.

Il auroit fallu établir ici un traitement souverainement anti-phlogistique; il fut mal commencé par la teinture aqueuse de rhubarbe; l'émétique fut donné mal-à-propos et le soulagement n'étoit que trompeur;

mais je fus induit en erreur par l'état du corps, la disposition vermineuse, et les vers eux-mêmes qu'elle rendoit, et sur-tout par les dyssenteries des autres, guéries heureusement avec cette méthode.

Un grand nombre de dyssenteriques cette année, rendirent des vers comme cette fille que je viens de citer, et ces malades furent ordinairement du sexe le plus foible, des femmes pâles qui avoient autrefois été sujettes aux vers. Il n'étoit pas permis de commencer le traitement par les anthelmentiques, par l'émétique ou les purgatifs même légers, à cause de la continuité et de l'intensité des douleurs provenant de l'inflammation; et cette inflammation étoit par fois d'un *mauvais caractère* et d'une nature telle que la saignée et les autres secours anti-phlogistiques ne furent d'aucune utilité, et que le sang tiré ne présenta pas cette croûte qui a coutume d'accompagner les *inflammations qui ne sont pas d'un mauvais genre*.

Tous les dyssentériques de cette année, eurent une légère fièvre sur le soir avec un peu de froid, un peu de chaleur et une augmentation dans la fréquence des selles et dans la violence des douleurs, le battement des artères étant à peine accéléré. Leur langue étoit sèche, aride, les urines en petite quantité, quelquefois, à la vérité plus copieuses, mais toujours peu colorées, ordinairement épaisses, muqueuses, non-transparentes; elles déposoient lentement un mucus blanc, copieux, de l'épaisseur d'un travers de doigt; enfin lorsque les choses s'amélioroient, les urines restoient claires sans sédiment, et telles qu'elles ont coutume d'être dans l'état de la santé. La plupart eurent des ténesmes cruels qui persistèrent long-temps après

la dyssenterie, bien autrement que dans l'année 1776, où un seul émético-cathartique enleva ordinairement la dyssenterie et les ténesmes. Je ne craignois point le hoquet qui survenoit dans les progrès de la maladie et plus tard, pourvu que les autres symptômes ne concourussent pas.

Cette maladie amaigrit en peu de jours, des corps gras et surchargés d'embonpoint, d'une manière beaucoup plus marquées que dans la proportion des matières excrétées.

Les malades périssoient dans tout leur bon sens et au milieu des déjections continuelles, avec un pouls très-petit et se perdant sous le doigt.

Ils mouroient plutôt ou plus tard, sans aucun nombre fixe de jours ou de semaines.

Je trouvai dans les deux cadavres une inflammation *crue*, et quoiqu'il y en eût quelques taches livides çà et là, je n'apperçus pas cependant les autres signes de la gangrène, savoir : la friabilité et une diminution de cohérence de la partie gangrenée ; car les parties livides offroient beaucoup de dureté lorsqu'on les coupoit.

Cette maladie attaqua plus fréquemment et maltraita davantage le menu peuple, les femmes sur-tout les plus pauvres, mal nourries et mal vêtues.

Aucun de nos gardes-malades, aucun chirurgien ou assistant, ne contracta la dyssenterie. Un individu qui attendoit l'extraction de la cataracte parmi les convalescens, où il n'y avoit aucun dyssentérique, tomba néanmoins dans cette maladie qui fut légère à la vérité, pour avoir promené dans des galleries très-froides couvert d'un vêtement léger.

Je passe maintenant à la dyssenterie qui régna pendant l'été et une partie de l'automne de l'année

1779 ; dyssenterie variée, inconstante et funeste à un assez grand nombre.

Les dyssenteries furent très-rares pendant le mois de Juin, plus fréquentes dans celui de Juillet, et beaucoup plus encore pendant les mois d'Août et de Septembre. Enfin elles diminuèrent en Octobre.

J'ai déjà rapporté les diverses espèces de dyssenteries qui parurent sur la scène, cette année 1779. Cette constitution fut telle, qu'elle sembloit composée des constitutions des années précédentes, ou les représenter alternativement, lorsque cet été seul produisit en masse tout ce qui avoit paru de dyssenteries pendant les étés et les automnes précédens.

Il y eut cette année, moins de saburre bilieuse, les malades vomirent peu et sans avantage, à moins qu'on eût fait précéder les boissons tièdes et émollientes, et souvent même la saignée.

La dyssenterie actuelle ne supporta pas les sels neutres, qui même seuls guérirent quelquefois les dyssenteries *bilieuses* de l'année 1776.

Je n'ai pas vu cette année ces déjections purement blanches, gélatineuses, visqueuses, fréquemment observées l'année précédente ; mais à leur place, c'étoient des matières semblables à de la lavure, ou à des morceaux de chair, légèrement vertes et d'un rouge sale.

Cette maladie emporta un grand nombre d'individus, tant à la ville qu'à la campagne, soit par la nature même du mal que l'art ne put vaincre, soit parce que d'un caractère douteux et versatile, quoiqu'elle parût sous le *même* dehors, elle sembla la *même* aux ignorans et les induisit en erreur.

Il n'existe point d'anti-dyssentérique universel, non plus que d'anti-rhumatique universel.

La constitution de cette année montre clairement combien font mal, ceux qui prenant les *noms* pour les choses, suivent toujours la *même* méthode dans toutes les dyssenteries, et combien est vain l'espoir d'un remède *anti-dyssentérique universel.*

CHAPITRE DOUZIÈME.

Sujet court mais important.

Je ne crois pas avoir tiré des conclusions, et fait des distinctions plus subtiles que claires et utiles; ou si j'ai décrit une forme de maladie tout-à-fait différente, si j'ai donné des distinctions minutieuses, elles ne paroîtront telles qu'à l'ignorant, parce que de petites choses en entraînent souvent de très-grandes à leur suite.

» Une petite chose peut nous fournir le modèle
» d'une grande chose, et nous tracer la route de
» sa connoissance. (*)

Je n'ignore point que ses sectateurs aiment mieux cette médecine, qui n'a pas besoin d'une recherche aussi pénible des choses cachées, qui n'a pas des détours aussi profonds, qui s'inquiète moins de découvrir les causes des maladies, et d'examiner leurs diverses complications; je n'ignore point qu'on dispute beaucoup

---

(*) Lucrec.

contre cette science *scrupuleuse* et qui *distingue* avec soin : mais la difficulté et la peine de s'instruire rendent diserte la négligence de ces hommes ; car ils aiment mieux soutenir qu'il n'y a rien dans cette médecine philosophique et *investigatrice* que d'apprendre avec beaucoup de peine, ce qu'elle renferme réellement.

Mais aussi je n'ignore pas que je suis encore très-éloigné de l'idée que j'ai conçue de la dyssenterie, et que je n'ai pas complétement rempli ma propre intention en décrivant cette maladie, et quand même il m'eut été permis de le faire, je ne croirois pas pour cela, que celui qui seroit instruit de mes préceptes, put déjà en toute sûreté traiter une dyssenterie, sachant pleinement combien la description la plus fidèle et la connoissance de la maladie tirée de cette description, diffèrent de cette science qu'on s'est acquise par l'exercice de l'art ; car comme dit Lancisius dans sa lettre à Cochin, « la médecine est un certain genre de prudence expérimentale, qui peut à peine être enseignée par un autre, et qui doit être découverte presque toute entière sur l'arêne même et exercée par l'artiste observateur et instruit. »

Voilà ce que j'ai pu tirer de mes propres moyens, afin qu'on compare avec les observations des autres, et par-là, celui qui aura plus observé que moi, et qui

« aura bien choisi son sujet »

établira des règles plus sûres pour repousser ce fléau annuel, et fera que nous mourrons moins d'une même mort.

SECTION

SECTION V.

DE CERTAINES MALADIES

DU SYSTÈME HÉPATIQUE,

PRINCIPALEMENT

DE L'ICTÈRE,

AINSI QUE DE CERTAINES

AFFECTIONS NERVEUSES

ET QUELQUES AUTRES

SUJETS DIVERS.



DE CERTAINES MALADIES DU SYSTEME HÉPATIQUE, PRINCIPALEMENT DE L'ICTERE.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Un homme âgé de 39 ans, avoit eu, huit ans auparavant, une fièvre tierce d'automne, qui fut traitée avec le quinquina, et dont la récidive fut fréquente; depuis ce temps, il se plaignoit souvent de cardialgie, et d'un sentiment incommode dans la partie droite de l'épigastre. Chaque année, au printemps et à l'automne, il eut dans la bouche des aphthes graves et difficiles à guérir; il étoit continuellement pâle et maigre, contre son état primitif; il conservoit de l'appétit; ses yeux étoient teints par fois d'une légère couleur jaune. Depuis le printemps de

l'année 1777, l'hypocondre droit se tuméfia souvent, et devint très-douloureux dans sa partie molle, vers le ventricule; l'appétit diminua, le ventre étant devenu très-paresseux; il prit des pillules de gomme ammoniac, d'aloës, etc.; le ventre fut plus libre, et il se trouva mieux; les yeux cependant se teignoient fréquemment d'une couleur jaune plus foncée; il vaquoit à ses occupations, et montoit beaucoup à cheval. Depuis le mois d'Août, il commença à éprouver tous les jours, tous les deux ou quatre jours, une fièvre légère et erratique, à être retenu chez lui, et à garder très-souvent le lit, lorsque toutes les incommodités déjà détaillées, prenoient de l'intensité, la perte des forces, sur-tout, celle de l'appétit, et la paresse du ventre qui ne rendoit plus que par le moyen des lavemens, des matières dures, en petite quantité, et semblables à du crotin de chèvres. Vers le milieu d'Octobre, il commença à rendre fréquemment des matières pituiteuses, quelques heures après le repas; le vomissement cessant pendant un, deux jours ou plus, et revenant ensuite tout empira, le ventre se resserra d'avantage, les vomissemens furent plus fréquens; enfin les selles se supprimèrent totalement, malgré les clystères, les vomissemens se rapprochèrent beaucoup, et le malade périt le 5 Novembre de cette année.

Je pronostiquai, lorsque vers le milieu d'Octobre, je fus appellé en consultation, que telle seroit vraisemblablement la terminaison de cette maladie. J'ajoutai même, que je soupçonnois plus que toute autre chose, *un vice vers le pylore*, *et son orifice cartilagineux*, que mes observations me l'avoient ainsi appris, dans d'autres circonstances.

OUVERTURE DU CADAVRE.

L'abdomen ouvert, l'estomac fut trouvé d'une grandeur extraordinaire, descendant jusqu'à l'ombilic et ayant une forme presque quarrée, le pylore et le commencement du duodenum étoient très-durs au toucher, squirreux, noueux avec des appendices épaisses et dures, dont l'une plus considérable que les autres, paroissoit être le bout du pancréas ; l'orifice interne du pylore étoit étroit, rude au toucher, légèrement corrodé çà et là, et présentoit une tubercule athéromateux excédant presque une baie de myrthe, lequel disséqué avec les pinces, rendit une matière d'un gris jaune et fétide.

La couleur des intestins grêles étoit d'un jaune pâle.

L'intestin cœcum étoit considérablement distendu et noirâtre.

Le foie, la vésicule du fiel, la rate, le mésentère et ses glandes, étoient comme dans l'état sain.

Le ventricule contenoit des matières copieuses et noires, mais les intestins grêles et les vaisseaux du mésentère étoient presque vuides.

Le cœcum et le colon droit étoient farcis de matières dures et détachées, mais le colon transverse étoit très-gonflé d'air seulement, et sa couleur étoit d'un rouge obscur.

On trouva dans l'estomac, outre la matière copieuse et noire, une quantité notable de mercure vif, administré avant sa mort : (car on dit qu'il prit sept doses de mércure vif, dont chacune étoit de trois

onces, avec l'huile d'amandes) ; on en chercha long-temps, mais en vain dans les intestins grêles.

Je n'ai rien à dire des viscères de la poitrine qui ne fut pas ouverte.

Je ne pus assister à l'ouverture, parce qu'elle fut faite à la campagne, autrement j'aurois fait des recherches exactes sur le foie, les conduits de la bile, sur la liberté, l'embarras, ou l'interruption de son cours dans le canal intestinal, quoiqu'il soit très-probable, que la bile passa d'abord très-difficilement par ses conduits retrécis, et enfin ne parvint plus dans l'intestin.

OBSERVATION DEUXIÈME.

Un jeune homme âgé de 26 ans, éprouva pendant huit semaines, une perte d'appétit accompagnée de lassitude ; il étoit triste, pensif, et plongé dans un profond chagrin, parce qu'il avoit été renvoyé dernièrement par son maître irrité, et qu'il erroit maintenant dans l'indigence, n'ayant d'ailleurs aucune autre incommodité.

Il se joignit une oppression de la partie inférieure et antérieure de la poitrine, et par temps, une douleur vague des membres ; cette oppression de la poitrine, et cette douleur des membres, ayant disparu spontanément après 14 jours, il survint par tout le corps, un ictère d'un jaune très-saturé, le malade éprouvoit de la lassitude, promenoit cependant, l'appétit étoit perdu, la bouche par fois mauvaise, et l'arrière-bouche remplie d'une abondance de mucus.

L'ictère existoit depuis trois semaines déjà, lorsqu'il entra à l'hôpital, il étoit absolument sans fièvre, ses excrémens étoient blancs et semblables à ceux de chiens; il prit les dissolvans salins, la décoction de chiendent, de dent de lion et ensuite l'émétique; la jaunisse resta également saturée, il continua les dissolvans, et les appéritifs; les selles paroissoient alors teintes de bile.

Enfin, il survint de la fièvre avec une sécheresse ligneuse de la langue, des frayeurs, de la taciturnité, et un délire tranquille. Dans les derniers jours, tout le bras droit se tuméfia prodigieusement sans rougeur, mais avec une douleur violente. Il mourut peu de jours après qu'il fut auprès de nous.

OUVERTURE DU CADAVRE.

Dans l'abdomen, tout étoit enduit d'une bile jaune, le foie étoit çà et là tacheté d'une bile semblable à un jaune d'œuf. Le passage de la bile étoit libre par le canal cystique, hépatique et cholédoque, dans l'intestin duodenum. Ces conduits étoient assez amples. Tous les viscères étoient beaucoup plus flasques que dans l'état naturel.

Métastases bilieuses.

Le bras tuméfié donna dans l'incision une humeur tenue, biliforme, épanchée copieusement dans tout le tissu cellulaire.

Le chagrin a une force étonnante pour troubler les fonctions de l'estomac, des intestins et du foie.

J'ai fréquemment observé des fièvres lentes nerveuses produites par un long chagrin seul.

Nous avons vu presque tous les ictères *fébriles* pernicieux, ou du moins très-dangereux. J'observe ceci, afin que le médecin puisse prévoir et pronostiquer combien il y a peu d'espérance, et combien il y a de danger dans un ictère fébrile.

Il nous est arrivé quelquefois de voir des *métastases bilieuses*, ou des amas d'une bile très-déliée. La matière bilieuse coulant du tissu cellulaire du bras tuméfié, provenoit d'un dépôt de la bile elle-même résorbée, et portée vers le bras.

Le raisonnement et l'expérience nous démontrent que le transport de cette même humeur bilieuse peut varier, et avoir lieu sur diverses parties.

La matière bilieuse portée vers le cerveau produira diverses maladies du ressort de ce viscère. Son abord vers les yeux, la gorge, la poitrine, etc., et son séjour dans ces parties produira cette variété étonnante de la fièvre bilieuse, variété décrite très-au long *dans le tome II de ma méd. prat.*

Quelle nombreuse famille de maladies provenant de la même matière, comme d'une mère commune!

Cet ictère très-saturé a-t-il pu se former du vivant de cet homme, les conduits qui portent la bile dans le duodenum étant larges et ouvers tels qu'ils furent trouvés après la mort.

Ou les conduits biliaires étoient-ils fermés par un spasme que la mort détruisit?

Les observations nous apprennent que les ictères peuvent se former, quoique les conduits bilifères soient entièrement perméables, et je croirois volon-

tiers que cela auroit eu lieu dans ce cas-ci ; si la blancheur des excrémens n'eût attesté l'absence de la bile.

OBSERVATION TROISIÈME.

Un tisserand, âgé de 39 ans, étoit attaqué à la fin de chaque automne, d'une fièvre rhumatismale qui duroit pendant quelques semaines. Il y a actuellement trois ans, qu'aux approches du printemps, il se rétablit d'une fièvre quarte qui duroit depuis neuf mois, sans autres remèdes que ceux qu'il employa contre une toux forte, amenant des crachats copieux, et l'affligeant depuis la moitié d'une année, ensemble avec la fièvre quarte. Or, ces remèdes étoient selon lui des plantes pectorales.

Depuis ce temps, il avoit joui d'une bonne santé.

Le 22 Janvier 1779, ayant soupé la veille et bu plus qu'à son ordinaire, il éprouva dans la matinée, de légers frissons et de la chaleur alternativement. Bientôt survint une chaleur continuelle et sèche, qui se soutint pendant tout le temps de la maladie. Il ne gardoit pas le lit, mais il traînoit ses membres languissans, sans pouvoir vaquer à ses occupations ordinaires. Il avoit des douleurs rhumatismales dans tous les membres.

Le 24, il garda le lit, et prit de son propre mouvement, de la poudre de myrthe dans de l'eau ; tout empira.

Le 27, la toux qui avoit été légère dans le principe, devint forte, incommode, sur-tout pendant la

nuit ; et entraîna des crachats difficiles et glutineux. Il disoit que ce jour-là, il avoit eu dans les deux hypocondres une douleur pungitive, qui n'étoit pas violente cependant, et ne se faisoit sentir que dans une inspiration profonde une forte toux.

Le 28, il se fit faire, chez lui, une saignée qui fut répétée sur le soir.

Le 29, il fut porté à l'hôpital. Les douleurs rhumatismales des membres disparurent ce jour-là ; la voix étoit rauque depuis le commencement. La soif avoit été grande jusqu'alors, avec une douleur de tête obtuse ; le goût étoit diminué, sans être dépravé ; l'appétit étoit perdu, la langue humide, légèrement blanche, le toucher facile sur l'un et l'autre côté ; il n'y avoit aucune douleur, aucune oppression de poitrine ; les hypocondres étoient alors indolens ; il y avoit beaucoup d'anxiété vers les entrailles ; le pouls étoit plein et fort. On lui donna de copieuses boissons émollientes, nitrées et tièdes.

Le 30 Janvier, on lui fit une saignée ; le sang forma une croûte très-épaisse, non contractée, tenace, rouillée ; les urines étoient rousses. Les premiers remèdes furent continués, avec des cataplasmes sur le ventre, qui fut très-libre, mais sans soulagement ; le pouls, l'anxieté furent les mêmes.

Le 31 Janvier, rien ne s'amélioroit. On fit une saignée ; la croûte inflammatoire fut grande, tenace, étendue et jaune ; les remèdes furent les mémes. (A son arrivée auprès de nous, la figure nous parut légèrement jaune, excepté les yeux qui étoient d'un beau blanc ; tout le corps étoit dans l'état naturel.) Ce jour (31), nous apperçumes un léger ictère sur tout le corps ; le pouls étoit le même ainsi que la

langue ; il y avoit pendant la nuit une toux très-incommode, continuelle et presque vaine ; les urines étoient rousses, la respiration se faisoit facilement et sans douleur, hors du temps de la toux.

Le premier Février l'ictère fut plus marqué ; la respiration étoit bruyante, bouillonnante, accompagnée d'une petite toux ; le pouls étoit toujours plein, vibrant et dur. On lui fit une large saignée ; le sang présenta une croûte plus considérable, mais de la même nature que les précédentes ; les urines étoient profondément jaunes ; il y avoit une anxiété indicible vers les entrailles, mais de douleur, aucune ; le coucher étoit facile sur l'un et l'autre côté ; la raucité de la voix persistoit ; le malade invoquoit souvent la mort à cause de l'anxiété ; le ventre étoit facile.

Le 2 Février au matin, lorsque le pouls restoit toujours dur et fort, que la voix étoit presque entièrement éteinte, et les extrêmités froides depuis quelques heures déjà, il expira au onzième jour de sa maladie ; l'esprit s'étoit toujours soutenu ; le ventre avoit toujours été libre et les selles bilieuse.

OUVERTURE.

Tout le poumon droit étoit très-enflammé, dur, pesant et charneux ; il adhéroit très-étroitement à la plèvre et au diaphragme dans toute son étendue ; toute la superficie du même poumon, étoit enveloppée d'une membrane, ayant une demi-ligne d'épaisseur, d'un tissu ferme, et entrelacé d'un grand nombre de vaisseaux rouges ; elle étoit formée de deux lames

faciles à séparer l'une de l'autre, dont chacune présentoit une membrane tenace et sillonnée d'un grand nombre de vaisseaux très-sanguins.

Il faut observer, que la plèvre d'une part, et la membrane externe du poumon de l'autre, étoient parfaitement distinctes de ces membranes étrangères, qui ne pouvoient être attribuée ni à la plèvre dégénérée, ni a la superficie du poumon.

La plévre environant la partie supérieure et postérieure de la cavité droite, fut trouvée très-enflammée.

La substance du poumon enflammé, disséquée, présenta une couleur d'un cendré rouge.

La surface interne de la trachée-artère, des bronches, de leurs rameaux, étoit très-rouge et enflammée.

Le poumon gauche étoit sain, et attaché de toutes parts à la plèvre, par des liens un peu alongés, mais forts cependant.

Le foie étoit très-volumineux, d'un rouge jaune, très-pesant, offrant au scapel une dureté plus qu'ordinaire, il s'étendoit de l'hypocondre droit, vers le gauche, et remplissoit tout l'épigastre.

La vésicule du fiel contenoit un peu de bile ductile, tenace, et profondément jaune; le passage de la bile, par les canaux cystique, hépatique, et choledoque, dans l'intestin duodenum, étoit parfaitement libre; cette humeur pouvoit par la moindre pression, être versée dans le duodenum.

OBSERVEZ,

1°. Que le malade avoit toujours conservé la liberté de se coucher sur quelque côté qu'il voulut.

2°. Qu'il n'y eut pas de douleur vainement pleurétique, qu'il n'y en eut même aucune dans les derniers jours, quoique l'inflammation de la plèvre fût très-grave.

3°. Que l'ictère se forma, quoique les conduits portant la bile dans l'intestin, fussent libres et ouverts, tels qu'ils paroissent avoir été même durant la maladie, puisque les selles furent toujours teintes de bile.

OBSERVATION QUATRIÈME.

Un maçon âgé de 40 ans, ayant toujours joui antérieurement d'une bonne santé, le mardi matin, soutint avec des efforts considérables, une échelle sur laquelle un autre étoit monté; au milieu de ses efforts, il sentit une douleur, comme si quelque chose se déchiroit intérieurement vers le cardia; la douleur augmenta, monta jusqu'au milieu du sternum, par tout le côté gauche, et descendit jusqu'à l'ombilic; les frissons et la chaleur se succédèrent par intervalle; la respiration devint difficile.

Le mercredi, tout étoit dans le même état, la respiration étoit bruyante, bouillonnante, le malade continuoit à aller.

Le jeudi, il fut saigné du bras; il expectora ensuite des crachats sanguinolens, rien ne s'amenda.

Le vendredi, samedi et dimanche, tout empira; jusqu'alors il n'avoit pas gardé le lit, et avoit travaillé quoique avec peine; chaque jour il prit du vin et de la bière, voulant vaincre la maladie par le vin, le travail et l'insouciance; pendant tous ces jours, il éprouva de légers frissons, et de la chaleur par intervalle.

Le lundi, il entra à l'hôpital, couvert d'un ictère, depuis je ne sais combien de jours; la chaleur étoit naturelle au toucher; l'esprit se soutenoit avec vigueur; les crachats étoient sanguinolens, la respiration bouillonnante, avec toux; la douleur étoit comme précédemment, et le pouls inégal de toutes les manières.

On lui fit sur-le-champ une saignée; le sang forma une croûte inflammatoire, étendue et épaisse; on lui donna des boissons tièdes, émollientes; le mardi matin il mourut en parlant.

OUVERTURE.

Tout son corps étoit couvert d'un ictère saturé.

Le poumon droit étoit légèrement enflammé dans son milieu et dans sa partie postérieure; le gauche étoit très-enflammé dans toute son étendue, et entièrement enveloppé d'un sac que nous pouvions séparer et de la plèvre et du poumon lui-même.

Ce sac étoit formé d'une membrane sillonnée d'un grand nombre de vaisseaux, grands, évidens, et visiblement attachés avec le poumon, ou provenant de lui.

On trouva dans le péricarde, trois onces d'une eau jaune.

Le ventricule étoit ample et parsemé de vaisseaux dilatés et variqueux. La vésicule étoit médiocrement pleine d'une bile tenace ; les conduits de la bile dans l'intestin duodenum, étoient très-ouverts, de sorte qu'elle pouvoit passer librement.

Les intestins grêles présentoient çà et là des tâches rouges, comme s'ils eussent commencé à s'enflammer.

L'abdomen contenoit environ deux livres d'une sérosité jaune ; le foie étoit très-jaune, mou et friable.

OBSERVATION CINQUIÈME.

Un menuisier âgé de 35 ans, avoit joui toujours d'une bonne santé, si ce n'est que dans le carnaval il fut attaqué d'un catarrhe. Le 6 Mars au matin, il éprouva une chaleur plus qu'ordinaire, avec des frissons vagues et un mal de tête violent, il s'y joignit une douleur aiguë, s'étendant depuis la mamelle droite jusqu'à la crête de l'os des iles.

On lui fit deux saignées, sans soulagement, la croûte fut inflammatoire, pleurétique, il survint des vomissemens spontanés de matières vertes, aqueuses, amères ; le ventre étoit resserré, il prit ce même jour une mixture que je soupçonne avoir été nitrée.

Le 7 Mars, il fut porté à l'hôpital ; les symptômes de la veille persistoient ; il rendoit spontanément et très-fréquemment des matières copieuses, amères, rouillées ; le ventre resserré fut sollicité par les clystères.

Le 8 Mars, le mal de tête étoit plus modéré, la langue très-blanche, villeuse mais humectée, la bouche étoit amère, la respiration difficile, avec une oppression de poitrine et une douleur pungitive, qui s'étendoit depuis la dernière fausse côte jusqu'à la mamelle droite, et vers le cardia cette douleur se modéroit, lorsque le malade restoit couché tranquille; il se tenoit sur le dos, et plus difficilement sur le côté affecté; la toux étoit modérée, les crachats peu copieux, tenaces et teints çà et là d'une couleur verte comme du suc d'herbes; il prit des boissons copieuses, émollientes, tièdes, nitrées; les urines étoient de couleur de safran, on lui fit une saignée, qui donna un sang inflammatoire et ensemble ictérique sans aucun soulagement.

Le 9 Mars, il se manifesta un léger ictère, les vomissemens spontanés des matières copieuses, rouillées persistoient; sur le soir, il ne vomissoit plus spontanément, il parut un peu soulagé.

Le 10 Mars, cinquième de la maladie, l'ictère fut un peu plus évident, il n'y avoit plus de vomissement; es urines étoient d'un jaune saturé, la chaleur étoit intense, la douleur pungitive légère, les émolliens tièdes, nitrés, étoient continués; on appliqua un cataplasme sur tout le côté droit de la poitrine, et sur l'hypocondre du même côté; on lui fit une saignée très-copieuse.

Le sixième jour de la maladie, les crachats ressembloient à du suc d'herbes et étoient teints de quelques filets de sang, la respiration étoit gênée, courte les urines, la chaleur et l'ictère comme la veille; le pouls étoit un peu plus accéléré que le naturel et un

peu

peu dur ; on lui fit une saignée, la croûte fut la même, mêmes remèdes.

Le septième de la maladie, mêmes symptômes, les crachats étoient copieux, quelquefois sanguinolens, et quelquefois très-verds ; depuis deux jours déjà, il faisoit un usage copieux du petit-lait tiède ; on lui tira encore du sang, dont la croûte fut considérable et ictérique, les urines étoient presque noires, la respiration prompte, courte et abdominale, il pouvoit se coucher sur l'un et l'autre côté ; le pouls étoit plein, fort, la chaleur intense ; l'ictère persistoit.

Le huitième de la maladie, les crachats, la chaleur, le coucher et la respiration étoient comme la veille ; il rendit une fois spontanément un peu de matière rouillée, l'anxiété étoit grande, le ventre qui jusqu'alors n'avoit répondu qu'aux lavemens, donna ce jour-là trois selles *copieuses*, *très-blanches et liquides ;* la respiration fut pire sur le soir ; on lui tira dix onces de sang, qui fut le même.

Le 9 de la maladie, tout étoit dans le même état, les selles furent spontanées, mais *très-vertes et rouillées.*

Le 10, rien ne s'étoit amandé.

Le onzième de la maladie, l'augmentation de la fièvre et la difficulté de la respiration déterminèrent à une saignée.

Le douzième au matin, il fut saigné. Les selles jusqu'alors avoient été rouillées. Depuis ce temps la fièvre commença à se calmer un peu pendant le jour, et à ne redoubler que le soir.

Le dix-septième, les crachats étoient tenaces, en partie puriformes, en partie purulens. Il y avoit de la fièvre chaque soir.

Le 18 et 19, les crachats furent très-copieux.

Le 20 de la maladie, il restoit à peine une légère fièvre ; les crachats furent les mêmes. Depuis trois jours, il sortoit un peu du lit.

Depuis ce temps, il commença à maigrir, à être tourmenté de toux principalement pendant la nuit, et à expectorer une quantité copieuse de crachats purulens. On employa presque tous les remèdes recommandés dans l'ulcération des viscères, le quinquina, le lichen, le lait, les invisquans, etc. Rien ne réussit. Il survint les derniers jours une diarrhée colliquative, et cet homme d'une sagesse au-dessus de son état, jouissant d'une pleine connoissance, ayant l'usage intègre de tous ses sens, mourut tranquillement le 17 Mai 1779, l'ictère ayant persévéré jusqu'à la fin de sa vie.

OUVERTURE.

Le poumon gauche adhéroit très-étroitement et très-fortement dans toute sa surface, à la plèvre et au diaphragme.

La cavité droite de la poitrine contenoit trois livres d'une eau claire. Toute la substance de l'un et l'autre poumon étoit remplie d'une quantité innombrable de petits abcès formés de manière que l'un s'ouvroit dans l'autre, et qu'ils contenoient du pus.

La vésicule du fiel étoit contractée, absolument vuide et très-étroite. Le canal cystique, hépatique, et le canal cholédoque formé de l'un et de l'autre, étoient entièrement imperméables et bouchés par

une matière solide, imitant le suc de réglisse épaissi, et quoiqu'elle eût la dureté des calculs, on pouvoit néanmoins la dissoudre dans l'eau peu-à-peu et en l'agitant. Nous en obtinmes une dissolution noire et semblable à de l'encre. Le foie étoit plus mou et moins volumineux qu'à l'ordinaire.

On trouva quatorze onces d'une eau limpide entre la tunique vaginale du testicule droit. Il portoit cet hydrocèle depuis neuf ans.

Une pleuro-péripneumonie des deux côtés, et une hépatitis se trouvoient réunies chez ce malade.

Chacune de ces maladies, sans le secours de l'autre, donne fort souvent la mort. Il s'y joignit encore une immense quantité de saburre bilieuse.

On peut expliquer par-là, pourquoi la seule méthode anti-phlogistique fut insuffisante pour abattre l'inflammation, puisqu'elle laissoit toujours le stimulus de la saburre âcre et rouillée.

Mais l'évacuation de cette saburre n'eut pas plus répondu à nos vœux; car l'inflammation étoit trop grave et trop avancée, pour qu'elle n'eût pas dû être augmentée par l'émétique, quoique celui-ci eût emporté le stimulus inflammatoire.

Le ventre fut en général paresseux et rendit des matières jaunes et ensuite rouillées pendant beaucoup de temps, quoique après la mort, nous ayons trouvé fermés les conduits de la bile dans les intestins.

OBSERVATION SIXIÈME.

Un jeune homme âgé de 20 ans, échanson, d'une corpulence replète et assez robuste, jouissoit, depuis deux ans, d'une santé non-interrompue.

Le 5 Mai, en allant se coucher, il eut des frissons qui furent suivis de chaleur. Il fut altéré, souffrit de la tête, eut la bouche amère avec anxiété, oppression de poitrine, difficulté dans la respiration.

Le 6 Mai, la chaleur et le mal de tête augmentèrent, l'amertume fut la même. La douleur oppressive de la poitrine augmenta ce jour-là, et s'étendit dans tout l'épigastre. Il se coucha difficilement sur l'un et l'autre côté, eut des nausées, et une toux accompagnée de crachats sanguinolens. On lui fit une saignée. Le sang présenta une croûte très-pleurétique. Il ne fut pas soulagé.

Le 7 et 8 Mai, jour où il entra à l'hôpital, il étoit teint d'une couleur ictérique. Tout le reste étoit dans le même état; il fut saigné deux fois; le sang fut ictérique et pleurétique. Il n'en résulta aucun soulagement.

Le 9 Mai, tout avoit empiré, la toux et les crachats sanguinolens persistoient. Deux saignées faites ce jour-là, paroissoient à peine avoir apporté quelque soulagement. Le sang forma une croûte ictérique et pleurétique.

Le 10 Mai, il souffroit moins de la tête. L'ictère répandu sur tout son corps avoit pris plus d'intensité. La bouche jusqu'alors avoit toujours été amère. La

langue étoit couverte d'un mucus jaune et hérissée de poils ; il y avoit des nausées ; la respiration étoit précipitée, laborieuse ; toute la poitrine oppressée ; il y avoit une anxiété considérable vers les entrailles ; il éprouvoit comme un sentiment de contraction du cardia et de tout l'abdomen avec une grande anxiété ; il lui sembloit que l'hypocondre droit principalement étoit tiré en dedans ; le pouls étoit fréquent, ample, plein, sans dureté cependant. Le ventre étoit facile et rendoit des *matières bilieuses.*

Le malade ne se couchoit que sur le dos ; les crachats étoient teints de sang ; on fit une saignée sur le soir ; le sang fut comme antérieurement ; jusqu'alors la fièvre avoit augmenté chaque jour.

Le 11 Mai, on lui donna un émétique qui fit rendre une grande quantité de matières profondément jaunes avec un soulagement remarquable de tous les symptômes. La toux disparut ainsi que les crachats sanguinolens. Le soir, l'ictère fut plus délayé.

Le jour suivant l'ictère disparut.

Depuis ce temps, à l'aide d'une décoction préparée avec le chiendent, la dent de lion, la chicorée, et ensuite d'un *élixir stomachique tempéré*, il se rétablit de manière que le 20 Mai, il se trouvoit très-bien, excepté un léger œdeme des jambes.

L'histoire de la maladie fait voir qu'il y avoit une péripneumonie bilioso-inflammatoire avec des crachats sanguinolens, et ensemble une hépatitis. Il fut nécessaire de remédier d'abord à l'inflammation, comme effet pernicieux d'une saburre bilieuse enflammant le sang ; mais cela ne suffisoit pas, il falloit encore emporter par le vomissement, le stimulus saburral, après l'avoir délayé, énervé et rendu mobile.

L'émétique donné dans le principe eut mal réussi : car dans ce temps, la matière étoit moins propre à être évacuée, et quand même le foyer bilieux eut été emporté, le malade eut péri de l'inflammation qui auroit persévéré et même pris de l'accroissement.

OBSERVATION SEPTIÈME.

Un bucheron âgé de 66 ans, s'étoit bien porté pendant les six dernières années. Il mangeoit peu, mais il étoit grand buveur de liqueurs échauffantes.

Il eut la bouche continuellement amère, pendant tout le mois de Janvier ; il fut sans appétit, et vomissoit spontanément et fréquemment des matières amères et vertes. Il souffroit de tout l'abdomen, mais étoit sans fièvre.

Etant venu à l'hôpital, dans le commencement de Février, il retourna chez lui après quatorze jours, ne se plaignant plus d'aucune incommodité. Il ne voulut pas demeurer plus long-temps auprès de nous, quoiqu'il eût éprouvé, même en peu de jours, des effets salutaires de la décoction de racine de chiendent, de dent de lion et de chicorée.

Vers le huit Mars, les premiers symptômes se renouvellèrent ; il s'y joignit une sciatique et une douleur des membres, dont il fut affligé chez lui pendant trois semaines. Ayant été guéri de nouveau auprès de nous, dans l'espace de quelques jours, par la même méthode, et un vésicatoire appliqué sur la partie douloureuse, il retourna encore auprès des siens.

Vers le milieu d'Avril, il resta quatre semaines chez lui, plus gravement affligé de toutes ses incommodités antérieures. Il entra à l'hôpital où il fut soulagé par un émétique, et se retira.

Le 17 Mai, il revint à l'hôpital, maigre, ayant la peau imperspirable et sèche, la marche chancelante, et tout le corps couvert d'un ictère d'un jaune-verd. La bouche étoit amère, la langue villeuse et enduite d'un mucus jaune ; la douleur de l'abdomen revenoit par fois, étoit légère cependant et pouvoit supporter le toucher. Elle se portoit vers l'hypocondre droit, et de-là, se propageoit par le côté voisin, jusques vers l'épaule. Il avoit des vomissemens spontanés, fréquens, de matières vertes, semblables à de la lie, principalement après avoir pris quelque chose ; le ventre étoit libre, quelquefois relâché ; le pouls étoit petit, fréquent, les forces extrêmement abattues, les chairs entièrement détruites, et sa peau très-aride couvroit à peine ses os.

Il tomba dans un délire paisible les derniers jours de sa vie, et mourut le 5 Juin.

OUVERTURE.

Le foie d'un jaune-verd et mou, étoit parsemé dans toute sa substance, d'un grand nombre de corps ronds, de la grosseur d'une noix, blancs, avec une légère teinte jaune, comme sébacés et disséminés partout.

La vésicule contenoit une lie bilieuse, qui ne put être exprimée d'aucune manière, dans le duodenum.

Le canal cholédoque très-retréci étoit bouché par

des petits corps ronds, de la grosseur d'une fève, imitant des glandes endurcies et cartilagineuses; le canal lui-même étoit endurci dans toute son étendue.

Le pylore (comme la partie voisine du ventricule et le commencement du duodenum) étoit dur, épais et semé des mêmes corps durs et glanduleux que le canal cholédoque.

Tous les viscères de la poitrine et de l'abdomen étoient profondément jaunes.

Os, jaunes dans l'ictère.

La substance des os elle-même étoit de couleur jaune, quoique moins saturée que celle des parties charnues.

Les cartilages étoient jaunes dans toute leur substance, d'une couleur plus délayée cependant que celle que nous trouvâmes dans les os.

Meninges ictériques.

Les meninges étoient ictériques, tandis que la substance du cerveau étoit de couleur naturelle, ainsi que les humeurs des yeux.

OBSERVATION HUITIÈME.

Un homme âgé de 62 ans, manœuvrier, un peu adonné au vin, selon la coutume de cette classe d'hommes, fut attaqué, un an auparavant, d'une fièvre continue, qui dégénéra bientôt après en tierce; et cette dernière ayant été guérie après quatorze

semaines, il jouit d'une santé complette jusqu'au temps actuel.

Quatorze jour auparavant, il avoit eu des frissons et de la chaleur, à des périodes incertaines. Un chirurgien lui donna un remède, qui entraîna beaucoup de saburre par haut et par bas, avec quelque soulagement; il restoit néanmoins depuis ce temps, un sentiment de pesanteur dans l'épigastre, accompagné d'une diminution d'appétit, et d'une dureté vers la région de l'estomac; il avoit une petite toux amenant un peu de mucus; l'hypogastre étoit mou, la figure et les yeux, pendant ces quatorze jours, étoient teints d'une couleur jaune; il avoit des vomissemens fréquens, spontanés, de tout ce qu'il prenoit.

Le 18 Novembre, il entra à l'hôpital, maigre et décharné, ayant le ventre paresseux; ses selles cependant étoient colorées de bile. Du reste, il étoit sans fièvre.

Le 9 Décembre au soir, il mourut lorsque les extrêmités étoient froides depuis le matin déjà, que les artères battoient encore, mais très-légèrement, et disparoissoient sous le doigt. La faculté de la parole et la raison se soutinrent jusqu'au dernier moment de sa vie.

Le crâne ouvert présenta la dure-mère teinte d'une couleur ictérique. La substance corticale du cerveau, étoit d'une couleur un peu plus obscure que de coutume, et sa substance extérieure beaucoup plus dure. Du reste, il n'offrit rien de vicieux.

Il y avoit un peu d'eau entre les deux meninges, et dans les deux ventricules latéraux, dans le droit plus que dans le gauche. Celui-ci présenta le plexus

choroïdes rempli de petites hydatides. L'un et l'autre plexus étoient très-rouges.

Les deux vertébrales, à leur entrée dans le crâne, étoient parsemées de petites lames osseuses, et même totalement ossifiées dans un espace de quelques lignes, la droite cependant plus que la gauche.

Les poumons présentèrent de petits grains blancs et durs, disséminés çà et là. Presque toute leur étendue ne formoit qu'un phlegmon commençant; ils étoient plus durs, plus rouges, plus pesans que dans l'état sain, et tenoient à la plèvre et au diaphragme par de légères adhérences çà et là.

L'abdomen ouvert présenta à la vue un vaste estomac, dont la face postérieure étoit atteinte d'une inflammation très-étendue pénétrant toute sa substance. Dans l'endroit où il se termine en formant le pylore, il étoit adhérent au foie par un lien membraneux épais et très-ferme.

Le foie étoit volumineux, proéminant beaucoup en dessous des côtes, et s'étendant dans la région épigastrique; sa couleur étoit entièrement ictérique.

La vésicule du fiel enflammée contenoit dans sa cavité, environ une once d'un pus blanc, plus consistant que de coutume et ne renfermoit pas du tout de bile. Le canal formé par la vésicule, étoit entièrement bouché, ses parois adhérens les uns aux autres, et plus fortement à son départ de la vésicule. L'autre canal appellé hépatique fut trouvé si dilaté, qu'il admettoit facilement le pouce le plus gros. Tous les autres canaux qui se répandent dans le foie comme autant de ramifications de celui-ci étoient pareillement très-dilatés. Ils contenoient une bile profondément jaune et ductile, mais ce large canal

se terminoit bientôt en un petit conduit très-étroit, le canal cholédoque, dont les parois étoient dures et épaisses d'environ six lignes. Le duodenum étoit beaucoup plus épais et plus dur, dans l'endroit où il reçoit ce canal. La plupart des intestins étoient livides, presque tous étoient contracté en forme de corde. L'épiploon étoit affecté de gangrène. Le mésentère teint d'une couleur ictérique dans toute son étendue, présentoit des tâches rouges plus larges les unes que les autres, comme provenant d'une inflammation.

J'ai trouvé dans ce sujet et dans un grand nombre de cadavres, les poumons *granuleux*. Ces petits grains étoient innombrables, ressembloient par leur couleur et leur volume, à la semence de millet, et avoient la dureté d'un cartilage très-ferme.

Quelques viscères enflammés sans les signes ordinaires de l'inflammation.

Voilà encore ici un estomac enflammé, sans les symptômes ordinaires et manifestés de l'inflammation.

Chez cet homme, comme chez plusieurs autres, celui qui palpa la région de l'estomac, toucha le foie : car ce viscère eut alors et a fréquemment cette position et ce volume.

L'écoulement de la bile, du foie dans le duodenum, fut seulement difficile, et non entièrement intercepté.

Les intestins eurent une couleur livide, sans inflammation précédente, ou l'inflammation précéda sans ses symptômes.

J'ai vu quelquefois les ictères chroniques des bu-

veurs principalement, devenir bientôt mortels, lorsque le malade, non-content d'adoucir la maladie par une méthode douce et émolliente, faisoient usage de remèdes *puissamment résolutifs.*

L'ictère chronique des buveurs ne supporte pas les puissans résolutifs.

J'ai recontré dans l'hôpital, et quelquefois ailleurs, des vomissemens diuturnes des alimens, rares dans le principe, ayant lieu quelque temps après le repas, puis devenant plus fréquens et arrivant après toute espèce d'alimens ou trop solides ou trop copieux; l'estomac ne retenoit rien qu'un peu d'hydrogale, ou de jus de chair, enfin il finissoit par ne pas retenir même cela, et les mal ades périssoient consumés de maigreur.

Dans ces cas, je trouvai le pyrole très-étroit, et une grande partie de l'estomac vers sa terminaison en cet orifice, dure et à demi cartilagineuse.

OBSERVATION NEUVIÈME.

Un ravaudeur, âgé de 59 ans, marguiller depuis dix-huit, étoit sujet depuis long-temps à des vomissemens fréquens, à des renvois amers, le matin principalement, et par fois tomboit presque entièrement en défaillance; il se livroit chaque jour et sans ménagement à la boisson du vin, des liqueurs spiritueuses et mangeoit fort peu.

Quatre semaines auparavant, la bouche devint plus amère, il s'y joignit un dégoût pour les alimens,

par temps une douleur rhumatismale des membres et ensemble de l'altération.

Le troisième jour de sa maladie, ayant pris trois pilules, il vomit une fois des matières bilieuses, et eut plusieurs selles ; il commença ensuite à maigrir, à éprouver des douleurs déchirantes dans l'abdomen, et à jaunir sur tout le corps ; il prit encore quelquefois une poudre de jalap et de scamonée, mais tout empira de jour en jour, il garda presque toujours le lit pendant un mois entier.

Le 7 Décembre, il arriva auprès de nous extrêmement maigre, sa peau étoit collée sur les os ; toute la superficie de son corps étoit jaune, rude, imperspirable, l'abdomen supportoit avec peine le toucher un peu fort, étoit comme tympanisé, la langue étoit chargée, la bouche amère, le malade sans appétit, les forces abattues, le pouls petit et accéléré ; après avoir fait usage, pendant quelques jours, de remèdes dissolvans, il survint une diarrhée colliquatives qui l'emporta le 17 Décembre.

OUVERTURE.

Cartillages ictériques.

La peau enlevée de la partie antérieure du thorax, laissa voir les cartillages qui réunissent les côtes au sternum, teints d'une couleur jaune, délayée à la vérité, mais pénétrant leur substance intime ; le péricarde étoit pareillement jaune, ainsi que la superficie

du cœur ; les poumons s'écartoient à peine de l'état naturel, la partie supèrieure du diaphragme étoit saine, la partie inférieure étoit jaune, présentoit des nodosités, et des lamines cartilagineuses plus ou moins grandes.

La couleur du foie étoit d'un jaune obscur tirant sur le verd et sa substance très-compacte et dure.

Lamines cartilagineuses du diaphragme.

La vésicule du fiel contenoit une bile noirâtre et muqueuse, l'estomac beaucoup plus petit qu'à l'ordinaire étoit légèrement jaune; le pancréas ayant la grosseur et presque la figure du poing étoit noueux, dur et résistoit fortement au scapel; les intestins n'offrirent rien contre nature, excepté le cœcum qui étoit gonflé d'air, et l'extrêmité du colon voisine de l'intestin rectum: car cette partie se portoit du côté gauche, vers le droit transversalement, s'étendoit jusqu'à la dernière vertèbre des lombes, et de-là, l'intestin rectum descendoit par le bassin vers l'anus le long du côté droit de l'os sacrum, le bord inférieur de l'épiploon présentoit plusieurs séries de nœuds, dont la grandeur et la figure varioient, de sorte que les uns ressembloient à des féves, d'autres à des pois les plus gros, et même à des noisettes, en général ils étoient d'une couleur brune et durs comme des cartilages.

Les glandes du mésentère étoient endurcies, la face intérieure du péritoine étoit jaune dans toute son étendue, et parsemée çà et là de croûtes et de nodosités cartilagineuses. La cavité de l'abdomen contenoit environ trois mesures d'une eau jaune teignant

le papier. La plupart des membranes du corps, ainsi que le périoste étoient jaunes : bien plus, les os eux-mêmes et la substance du cerveau l'étoient aussi, mais légèrement.

Substance du cerveau légèrement ictérique.

L'obstacle qui empêchoit l'abord de la bile dans l'intestin duodenum, étoient des tubercules durs, répandus çà et là autour des canaux bilifères.

OBSERVATION DIXIÈME.

Ictère guéri par l'émétique réitéré.

Une femme âgée de 45 ans, attaquée d'un ictère profondément jaune, ou plutôt de couleur brune, avoit fait usage, sans succès, de toute sorte de dissolvans. Elle avoit le goût amer et des renvois bilieux. Un émétique lui fit rendre une immense quantité de saburre bilieuse, et la couleur du visage parut plus délayée. Dans la suite, on lui donna chaque semaine un nouvel émétique, parce que quelques jours après le vomissement, elle éprouvoit de nouveaux renvois amers, et que chaque émétique emportoit une partie de l'ictère.

Après le sixième émétique, elle fut entièrement guérie.

Cependant l'usage des émétiques dans l'ictère, est en général infidèle.

J'ai observé que les émétiques convenoient rarement dans l'ictère, quoique eux seuls ayent été avantageux dans le cas présent et dans un petit nombre d'autres : car souvent l'émétique donnoit de l'intensité à l'ictère, ou produisoit des mouvemens fébriles qui n'existoient pas auparavant ; c'est pourquoi, je ne donnai l'émétique avec succès que dans l'ictère non fébrile, récent, après avoir fait précéder beaucoup de dissolvans et de fomentations émollientes sur le ventre, et à ces individus dont j'estimois que les viscères étoient sains et intègres avant l'apparition de l'ictère.

OBSERVATION ONZIÈME.

Efflorescences scarlatines des ictériques.

Chez trois ictériques, cet automne, après un usage de remèdes continué pendant quelques jours, il survint des efflorescences *scarlatines* sous tous les aspects, et *miliaires rouges*, répandue sur les bras principalement et sur les jambes. Aussitôt que cet exanthême parut, on observa quelque amendement dans l'ictère qui se dissipa entièrement par l'usage suivi des mêmes remèdes.

Est-ce que l'éruption *scarlatine* et *miliaire* provient de la bile, dans les fièvres *scarlatines* et *miliaires*, comme l'érysipèle a coutume d'en provenir ?

OBSERVATION

OBSERVATION DOUZIÈME.

Dans les cadavres de ceux qui attaqués de colique de plomb furent emportés par l'épilepsie, j'ai toujours trouvé la vésicule du fiel très-distendue par une lie bilieuse et verte, sans qu'il y eût eu aucun ictère, ou bien l'ictère avoit été fort léger, et n'avoit lieu encore que très-rarement.

OBSERVATION TREIZIÈME.

Un cordonnier fut attaqué d'une fièvre putride. L'ictère survint lorsque la maladie étoit déjà avancée. La fièvre précédemment continue, fut changée alors en intermittente ; le pouls étoit foible et fréquent, la langue très-sèche, et le malade épuisé. L'ictère et la fièvre cédèrent à la décoction de quinquina.

OBSERVATION QUATORZIÈME.

Une fille âgée de 20 ans, n'avoit pas eu ses règles depuis cinq mois. Depuis huit semaines, elle se plaignoit de l'estomac, elle éprouvoit des chaleurs passagères et vagues, une diminution d'appétit et une lassitude.

Sur la fin de Juillet, elle prit un médicament drastique qui excita à diverses fois des vomissemens violens et des selles de même nature.

Delà, survinrent des tranchées, de la fièvre et

une jaunisse intense. Le 6 Août, jour où elle entra à l'hôpital, elle avoit la langue très-rouge, le pouls fort et accéléré.

La fièvre et l'ictère prirent chaque jour de l'intensité, le ventre resta très-resserré, il se joignit des vomissemens spontanés de ce qu'elle prenoit, avec des douleurs de l'épigastre; elle n'éprouvoit aucun soulagement des remèdes. Le treizième jour, devenue plus morose, elle rejettoit tout ce qu'on lui offroit; des douleurs de lombes qui survenoient par intervalles lui faisoient pousser des cris; enfin elle perdit connoissance, et couverte d'une jaunisse rouillée, elle périt le 15 Août, après avoir auparavant expulsé son fruit mort tout récemment. Elle paroissoit avoir pris, pour se débarrasser de son fruit, du vitriol de cuivre, remède connu parmi le peuple, et qui est la cause de beaucoup de morts.

Son cadavre ouvert présenta la vésicule du fiel remplie d'une bile d'un jaune verd, et l'écoulement de cette humeur dans le duodenum, très-libre par des conduits *très-ouverts*. La substance du foie fut trouvée aussi molle qu'a coutume d'être celle des poumons dans l'état sain. Les intestins étoient vuides et un peu gonflés de vents. Le mésentère étoient très-rouge en différens endroits et comme meurtri.

Les canaux portant la bile dans le duodenum étoient-ils aussi ouverts et amples dans l'état de vie? Ou étoient-ils resserrés par un spasme, ou comprimés par le volume de la matrice?

OBSERVATION QUINZIÈME.

Rupture de la vésicule du fiel et épanchement de la bile dans l'abdomen.

Une femme âgée de 38 ans, n'avoit pas eu ses règles depuis le mois de Novembre, et quoique depuis lors, son ventre grossit peu-à-peu, elle nioit toujours être enceinte.

Le 9 Mars, pendant la nuit, elle commença à vomir tout-à-coup et à différentes fois, d'abord ses alimens, et ensuite des matières bilieuses vertes. Le ventre étoit fermé depuis cinq jours; les frissonss, le froid la chaleur, se succédoient alternativement. Elle avoit une oppression de poitrine, une altération considérable et de violentes tranchées.

Le 10 Mars, sur le midi, elle fut reçue à l'hôpital, et eut une selle spontanée, très-copieuse, le soir on lui fit une saignée; les sympptômes étoient les mêmes.

Le 11 au matin, une nouvelle saignée donna un sang très-compacte, et légèrement phlogistique; la langue étoit sèche, avec une croûte d'un blanc jaune. On tira par la sonde une grande quantité d'urines, qui étoient supprimées depuis trois jours déjà; la douleur de l'abdomen étoit continuelle, ne supportoit pas le toucher, et augmentoit par intervalle, sur-tout dans la région de l'hypocondre droit. La peau étoit jaune, perspirable; le pouls fort,

fréquent, plein et dur. On lui ouvrit de nouveau la veine, on lui donna les huileux, les mucilagineux; on mit en usage les fomentations émollientes sur l'abdomen, et les lavemens émolliens.

Le 12 Mars, pendant la nuit, elle rendit encore quelquefois et spontanément, beaucoup de matières rouillées, ensuite pituiteuses et noires. Le lendemain de grand matin, au milieu des douleurs de l'enfantement, et d'une hémorragie considérable, elle demanda par fois avec instance, le bassin dans lequel elle déposa un fœtus de cinq mois, qui vécut pendant une heure; la mère expira trois heures après; la poitrine ouverte n'offrit rien de vicieux.

Dans la cavité abdominale, on ramassa une livre d'une bile jaune et muqueuse. Tous les intestins étoient légèrement enflammés çà et là, et livides dans différens endroits, la couleur du foie étoit plus délayés qu'elle n'a coutume d'être, et sa substance plus molle; la vésicule du fiel applatie, présenta une tache d'un rouge sale, de la grandeur d'une pièce de douze sous, percé d'un petit trou à son centre, comme le prouva la sortie d'un peu de bile par la pression, et de l'eau injectée, dans l'autre partie de la vésicule, directement opposée à la tache, étoit un tubercule proéminent et enflammé de la grosseur d'un pois. On trouva dans la vésicule, deux calculs égalant de petites noisettes, et doués d'angles obtus. L'estomac étoit très-ample, et contenoit une matière copieuse, noire, légèrement muqueuse, et ressemblant presque à du roob de sureau, délayé dans de l'eau, telle qu'elle en avoit rendu dans les derniers vomissemens. Le pylore admettoit facilement le pouce. Le duodenum étoit livide et

ample : de manière qu'il représentoit plutôt le colon.

Les canaux hépatique , cystique et cholédoque, étoient libres ; l'ouverture de la matrice fit voir que le placenta couvroit son orifice avant l'accouchement.

Je compris tard que cette femme avoit pris de l'infusion de sabine , pour tâcher de perdre le fruit de son amour furtif.

OBSERVATION SEIZIÈME.

Une femme âgée de 40 ans , passa deux années sans avoir ses règles , se portant bien d'ailleurs ; un an auparavant elle avoit fait une chûte , dont elle disoit n'avoir ressenti aucune incommodité ; il y a six mois qu'elle commença à sentir une pression vers le cardia , après les repas sur-tout un peu plus copieux. Du reste elle n'éprouvoit aucune autre douleur , elle prit pendant quelques jours du vin amer , par le conseil de ses amies ; de-là , elle rendit par intervalle , des matières muqueuses , tenaces , avec ses alimens , elle ne vomissoit pas lorsqu'elle étoit à jeun , les vomissemens continuant ainsi par intervalle ; le sentiment de pression vers le cardia prit de l'intensité.

Il y a environ sept semaines , que sans le pressentiment de la rupture d'aucun abcès , elle rendit une matière , que le médecin affirmoit être purulente , d'abord pure , ensuite mêlée de quelques filets de sang , la quantité de matière rejettée par intervalle égaloit quatre , cinq mesures , de-là , la pres-

sion diminuoit et la malade étoit soulagée ; mais cette femme auparavant robuste et épaisse, maigrissoit d'avantage de jour en jour ; dans cet état de choses, elle entra à l'hôpital le premier de Mars 1777 ; dans l'espace de trois semaines, elle y perdit ses forces, elle étoit absolument sans appétit, elle n'avoit ni chaleur, ni altération, elle vomissoit par intervalle, surtout lorsqu'elle prenoit quelque chose, le goût de ce qu'elle rendoit étoit acide, la couleur cendrée, brune, noire, et teignoit le linge comme de l'encre ; les vomissemens la soulageoient, elle éprouvoit une ardeur vers l'estomac et le long de l'œsophage jusqu'à la gorge ; le ventre étoit paresseux, le pouls contracté, non foible, à peine plus fréquent que le naturel, il n'y avoit point de sueurs pendant la nuit, le coucher sur le côté droit étoit difficile, et provoquoit le vomissement, on trouvoit une tumeur de la largeur de la main dans la région de l'estomac vers l'hypocondre gauche, tumeur dure et sensible au toucher. Le 27 Mars, tout le corps étoit très-pâle, la tumeur à peine sensible depuis deux semaines, le pouls petit, foible, les extrêmités et la face légèrement œdématiées, la respiration courte ; elle se tenoit continuellement couchée sur le côté affecté, l'esprit se soutenoit. Le 28 Mars elle expira. On fit le lendemain l'ouverture des son cadavre ; la cavité gauche de la poitrine contenoit environ deux livres et demie d'une eau jaunâtre, et la cavité droite à peine une once ; une hydatique de la grosseur d'une noisette, pendoit au poumon droit, par un pédicule mince ; les poumons marqués de petites taches noires étoient sains d'ailleurs, le cœur étoit petit., le péricarde ne contenoit pas d'eau, la cavité de l'abdomen

très-peu, la surface convexe du foie tenoit au diaphragme par une adhérence qu'il falloit détruire avec les doigts; le lobe gauche de ce viscère, occupant la région de l'estomac, se terminoit à deux travers de doigts au-dessus de l'ombilic et formoit cette dureté que nous croyions, après l'avoir touchée tant de fois, avoir diminuée petit à petit dans les derniers temps de la maladie; cette partie du foie, où est placée la vésicule du fiel, adhéroit très-fortement au duodenum à sa sortie du ventricule, et au pylore lui-même, dans une étendue d'environ trois travers de doigts; le colon transverse étoit aussi très-adhérent au même intestin duodenum.

Le foie et l'estomac ayant été séparés l'un de l'autre par le scalpel, il se présenta un ulcère large d'un travers de doigt et demi, formé par l'érosion du duodenum près du pylore d'une part et du lobe du foie de l'autre. Les parois de l'ulcère étoient épaisses; la matière qui en coula étoit noire, d'une odeur très-pénétrante, très-forte et comme acide. On ne trouva aucune trace de la vésicule du fiel, ni des conduits bilifères. Ce réservoir de la bile avec ses canaux paroissoit avoir été corrodé et avoir formé cet ulcère.

La vésicule du foie manquant. Si c'est par érosion.

L'estomac remplissoit tout l'hypocondre gauche de son étendue, et étoit rempli de cette même matière noire qu'elle rendoit par le vomissement. La rate étoit petite, et adhéroit étroitement à l'estomac. La portion transverse du colon, après une adhérence étroite avec le duodenum et le pylore, descendoit à

trois doigts en dessous de l'ombilic, ensuite remontant vers le côté gauche, il formoit l'angle de la rate; l'épiploon étoit sain de même que le mésentère; les insestins étoient livides, le rectum, au-dessus du fond de la matrice se replioit sur lui-même, et dans cette étendue où la matrice et le vasin sont appliqués sur lui, il ne descendoit pas en droiture à travers le bassin, mais il se rendoit à l'anus, par les sinuosités allant de côté et d'autre; toute la face postérieure de la matrice adhéroit très-fortement au rectum correspondant, ainsi que les ovaires qui étoient petits et desséchés.

La matrice, les ovaires et les trompes étroitement liés avec l'intestin rectum.

Les trompes des deux côtés égalant l'épaisseur du doigt, contenoient une sérosité jaune et mucilagineuse. Les ovaires, les bords des trompes, et les trompes elles-mêmes étoient liées entre eux et avec l'intestin rectum, par une adhérence prolongée et membraneuse, qu'on avoit de la peine à détruire avec le scalpel, étant très-difficile à distinguer des viscères eux-mêmes. La matrice étoit petite et contenoit dans sa substance, du côté gauche, une tumeur ronde et dure, de la grosseur d'une noix; disséquée par son milieu, cette tumeur opposa la résistance d'un cartilage tendre; elle étoit de couleur blanche, et pût être tirée avec le doigt de la substance de cette parois, comme d'un sac; il sortoit de la face inférieure et interne du col de la matrice, deux excroissances blanches, larges d'une ligne et longue de quatre.

Dissection d'un goître ; sa nature.

La glande thyroïde de la grosseur du poing fournit dans sa dissection un mucilage contenu dans une substance comme celluleuse, des cloisons cartilagineuses formoient dans l'intérieur diverses cavités remplies d'un mucus léger et de petites cellules membraneuses.

On n'observa aucune suffocation nocturne, elle se couchoit toujours la tête basse et dans une situation presque horisontale. Pourquoi les vomissemens, si elle se couchoit sur le côté droit ?

Erreurs qu'on peut commettre dans la recherche des tumeurs abdominales.

Les muscles abdominaux, les droits principalement et sur-tout chez ceux qui les ont plus robustes, plus exercés, opposent une dureté qui imite l'induration des viscères. De même le foie préominent en impose pour l'induration de l'estomac.

Je suis fâché de n'avoir pas examiné avec plus de soin, la nature du pus ichoreux, qui répandoit une odeur acide, très-pénétrante ; il n'y eut jamais aucune fièvre, malgré cette suppuration d'un très-mauvais caractère.

OBSERVATION DIX-SEPTIÈME.

Le 5 Décembre 1779, on nous apporta une femme délirant depuis quatre jours, et dans une profonde émaciation ; elle étoit âgée d'environ 34 ans et mariée depuis dix ; son mari nous raconta ce qui suit :

Que depuis le commencement du mois de Juillet,

elle éprouvoit de fréquentes cardialgies, et avoit commencé à maigrir; qu'à cela, s'étoient jointes de fréquentes tranchées, et depuis les 15 dernières semaines, un vomissement de ses alimens éloigné dans le principe, et dans la suite revenant plusieurs fois chaque jour; que depuis deux mois, le ventre toujours paresseux antérieurement, étoit devenu si difficile, qu'il ne rendoit qu'au moyen des lavemens âcres quelque peu de matière dure; qu'elle se livroit à la boisson, souvent jusqu'à la crapule, qu'elle n'avoit eu qu'un enfant, il y avoit plusieurs années. Elle mourut le même jour qu'elle nous fut apportée.

A l'ouverture de son cadavre, on trouva le pylore étroit et plus dur qu'à l'ordinaire, admettant à peine le tuyau d'une plume à écrire.

Le pylore et le duodenum étoient sémés de plusieurs corps glanduleux, durs et volumineux; la vésicule du fiel contractée à la grosseur et la figure d'une féve, étoit remplie de petits calculs, ou plutôt d'un *sable bilieux.* Le canal cystique étoit imperméable et détruit, l'hépatique et le chodéloque restoient libres. Le foie étoit en bon état; les gros intestins étoient remplis de matières; l'orifice de la matrice très-dur et cartilagineux. J'ai trouvé tant d'autres cadavres de sujets adonés au vin, de semblables vices du systême bilieux et gastrique.

OBSERVATION DIX-HUITIÈME.

Il se présentoit fréquemment des *métastases bilieuses* qui varioient entre elles et par les différentes parties du corps où elles se portoient. Nous avons sou-

vent eu lieu d'observer des crachats très-verds, ou une rouille pure amenée par l'expectoration chez les péripneumoniques et la langue couverte d'une couleur rouillée ou d'un verd de porreau. Les poumons étoient en même-temps en proie à une inflammation très-grave, peut-être allumée par l'âcreté de la bile elle-même.

J'ai rencontré chez quelques-uns une bile délayée de couleur de safran, teignant le linge ou le papier d'une couleur jaune, légèrement ductile, comme de la lie de vin, et très-ressemblante par toutes les expériences, à cette bile que je tirois de la vésicule du fiel et que je délayois dans l'eau; je l'ai rencontrée, dis-je, portée par métastase sur différentes parties du corps, sur la cavité de la poitrine, par exemple : le passage de la bile dans le duodenum, restant neanmoins libre.

OBSERVATION DIX-NEUVIÈME.

Je guéris, cette automne, une femme ictérique avec la décoction de fleurs d'arnica et une autre avec le fiel de taureau donné à la dose d'un gros par jour dans le principe, et ensuite à la dose de deux.

Un autre individu attaqué d'un ictère verdâtre, tira du secours de la gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre scillitique, à la dose de deux gros d'abord, puis de trois gros par jour.

Pendant l'hiver et dans une constitution inflammatoire, l'ictère n'admettoit souvent que la saignée, les boissons anti-phlogistiques, et rejettoit les dissolvans.

OBSERVATION VINGTIÈME.

Origine de certaines cataractes.

Lorsque je cherchois à découvrir l'origine et la cause des cataractes, quelques individus m'assuroient avoir été tout-à-coup privés de la vue dans le temps qu'ils étoient atteints d'une fièvre aiguë ; que mes recherches me prouvoient avoir été *bilieuses*.

Mais j'ai aussi observé beaucoup d'autres origines des cataractes.

DE CERTAINES AFFECTIONS NERVEUSES.

OBSERVATION PREMIÈRE.

DANSE DE SAINT-WEIT.

Extrait de racine de belladona, dans la danse de Saint-Weit.

Une jeune fille âgée de 5 ans, et qui s'étoit toujours bien portée jusqu'alors, vers le milieu de Novembre 1778, eut une grande frayeur, s'étant trouvée avec ses parens, dans une voiture qui se renversa en route.

Il ne parut d'empreinte d'aucun coup, il n'y eut de douleur nulle part. Bientôt après la chûte, tous les mouvemens de son corps se firent avec plus de promptitude, beaucoup plus de vélocité et comme à la hâte, continuant néanmoins à être réglés. Après l'espace de huit jours, elle commença à faire aussi des gestes et des mouvemens désordonnés, à n'être plus ferme sur ses pieds, et à ne plus prononcer toutes les paroles comme elle avoit coutume auparavant.

Enfin elle ne put plus aucunement se tenir debout ou assise, ayant le tronc droit. Toutes les articulations faisoient des mouvemens variés, rapides. Elle ne pouvoit rien prononcer. La bouche et les lèvres étoient dans un mouvement et des contorsions continuelles. La nuit elle dormoit très-paisiblement. Tout son corps restoit en repos. L'appétit se soutenoit.

Elle nous fut apportée le dix-huitième jour de la maladie.

Je donnai dans le commencement les remèdes salins et eccoprotiques, ensuite un émétique qui fut réitéré quelques jours après. Rien ne s'améliora. Je la mis en usage des fleurs de zinc, que j'employai très-pures, de manière que j'en donnai deux grains seulement toutes les quatre heures; rien ne changea, et je les abandonnai après sept jours. J'aurois dû peut-être prolonger mon expérience, mais je ne voulus pas perdre le temps, de crainte que le mal ne prît de trop fortes racines, et que les nerfs ne s'accoutumassent à la maladie.

J'en vins à l'extrait de la racine récente de belladona, à la dose d'un grain par 24 heures, de sorte qu'elle en prit la sixième partie d'un grain, toutes les quatre heures. Dans l'espace de deux jours,

il parut une légère trace d'amendement ; je lui en fis passer ensuite un grain et demi, délayé dans de l'eau simple. Après six jours, elle put se lever sur son lit et se tenir assise seule. Dans huit jours, elle commença à se tenir debout, et enfin à former quelque pas.

Sur la fin de Décembre 1778, elle promenoit dans la sale et sur les promenades ; elle couroit même assez vîte, mais les bras n'étoient pas encore entièrement guéris : car elle ne pouvoit pas prendre elle-même sa nourriture, son bras droit et la main s'écartant de l'objet qu'elle vouloit saisir. Elle prononçoit toutes les paroles, parloit régulièrement, avec quelque peine cependant et quelque difficulté encore. On observoit par fois des mouvemens de lévres irréguliers. Elle prit pendant quelques jours, deux grains de cet extrait divisés en six doses.

Le 30 Décembre, elle tomba dans une fièvre quotidienne, mais légère. On lui donna de doux incisifs ensuite le quinquina. Pendant que dura la fièvre, il n'y eut aucun changement en mieux ni en pire.

Le 6 Janvier 1779, on n'observa plus aucun accès fébrile. Ce jour-là, je prescrivis le remède suivant:

℞. *Esprit de serpolet*, } aa deux onces.
Essence de castoreum, }

Camphre, un demi gros.

Mêlez, pour en bien frotter chaque matin, tout le dos, les lombes, les épaules et les bras.

Le 9, 10, 11 Janvier, elle se servoit avec aisance de l'un et l'autre bras, pour prendre sa nourriture ; elle étoit bien portante, gaie. Elle se rétablit.

OBSERVATION DEUXIÈME.

CONVULSION CHRONIQUE.



Même extrait dans une convulsion.

Une fille âgée de 11 ans, nous fut confiée dans le printemps de 1778. Depuis trois ans, si je ne me trompe, elle éprouvoit fréquemment un léger frisson qui parcouroit tout son corps; comme si on lui eût jetté dessus de l'eau froide, et, avoit par momens, des convulsions légères de tous les membres; avec la rapidité de l'éclair. Elle étoit frappée, plusieurs fois chaque jour, de cette convulsion passagère, sans que l'usage d'aucun sens fût troublé. Elle ne tomboit point par terre dans la convulsion, ou du moins rarement. Je lui avois donné le kina, la valériane sauvage, les feuilles d'orangers, l'assa-fétida, le camphre, les fleurs de zinc, etc. sans en retirer aucun avantage; j'employai enfin l'extrait de belladona, d'abord à la dose d'un grain dans 24 heures, de sorte que chaque dose ne fut composée que d'un sixième de grain; et dans la suite, j'en donnai deux grains dans le même espace de temps. Dans peu de jours, les convulsions commencèrent à devenir plus rares, et enfin disparurent totalement, après 14 jours. Nous manquâmes d'extrait, et nous n'eumes cette année aucun moyen de nous en procurer.

Cette fille se rendit dans la Hongrie, où elle retomba par fois dans de nouvelles convulsions, mais beaucoup plus rares et plus passagères que dans le principe.

OBSERVATION TROISIÈME.

ÉPILEPSIE.

Même extrait dans une épilepsie.

Une autre fille très-pauvre, orpheline, âgée de 13 ans, attaquée depuis trois de convulsions épileptiques, fit usage du même extrait, à une dose très-modique au commencement, et plus copieuse dans la suite, de sorte que dans les 24 heures, elle en prenoit dix-huit grains divisés en six doses. Elle avoit gagné jusqu'alors de passer les jours entiers exempte de paroxismes, tandis qu'avant l'usage de ce remède, elle tomboit chaque jour plusieurs fois dans les convulsions. La maladie passa une fois dix-huit jours, sans paroître; elle revint néanmoins après ce temps, quoique avec moins de fréquence. Le paroxisme me paroissoit en général d'autant plus grave, que son intervalle avoit été plus long. Il ne me fut pas permis de poursuivre mon expérience, un parent de cette fille l'ayant tirée de l'hôpital.

OBSERVATION QUATRIÈME.

Action de l'extrait de belladona sur le corps humain.

Le célèbre de Wasserberg, homme distingué par la multiplicité de ses connoissances, à qui j'avois confié un peu d'extrait de belladona pour en faire l'expérience, s'il s'en présentoit l'occasion, éprouva sur lui-même l'action de ce remède, et m'écrivit les choses suivantes, qui s'accordent parfaitement avec mes autres observations.

Changemens opérés sur le corps humain par l'extrait de belladona.

« L'usage des pillules d'extrait de belladona, dont » je fis l'expérience sur mon propre corps, me fit » éprouver une grande sécheresse de la bouche et » de l'œsophage, et de-là une altération ; une sé» cheresse pareillement des narines et des yeux, » avec un sentiment d'ardeur dans ces derniers et dans » les paupières. Ces choses augmentèrent, lorsque » j'en pris quatre par jour. Cette dose accrue amena » le mal de tête, la difficulté de lire à la chandelle, » sautillement des lignes, et la nécessité de rappro» cher le livre des yeux, sous un foyer très-peu dis» tant ; j'avois dans la bouche un goût légèrement » vineux ; le pouls étoit un peu plus mou et plus » lent qu'il n'a coutume d'être ; j'éprouvois par fois » une ardeur vers le cardia ; la dose augmentée » fut toujours suivie à coup sûr de la céphalalgie, » avec une certaine stupeur et moins d'activité dans » les facultés intellectuelles. »

OBSERVATION CINQUIÈME.

ÉPILEPSIE.

Usage de l'extrait de belladona et de l'électricité contre une épylepsie invétérée.

Le fils du conseiller S Z**, à la quatrième année de son âge, étoit souvent frappé, dans le principe, comme d'une certaine terreur, et d'une convulsion des bras, légère et momentanée. On en ignoroit la cause. Cette affection devint plus fréquente, plus longue et plus grave, de sorte qu'elle se termina enfin en une vraie épilepsie dont il éprouvoit des attaques souvent tous les jours, et même plusieurs fois le même jour. Quelquefois il passoit quatorze jours et plus, exempt de paroxisme, sans aucune cause manifeste. Une infinité de médicamens employés pendant ces années, ne produisirent rien, si ce n'est que la maladie paroissoit s'aigrir et revenir plus fréquemment après chaque remède, les différens anthelmatiques, le musc, le camphre, le castoreum, la valériane, l'assa-fétida, le mars, les feuilles d'oranger, le quinquina, et enfin la boisson révoltante du sang menstruel.

Il étoit dans sa treizième année lorsqu'il me fut confié. Je lui donnai à la fin de l'été de l'année 1779, l'extrait de belladona, d'abord à une très-petite dose, que j'augmentai peu-à-peu, de manière que sur la fin de la même année, il en prenoit dans les 24 heures vingt grains, divisés en cinq doses.

Depuis l'usage de cet extrait, les paroxismes com-

mencèrent d'abord à s'adoucir, ensuite à passer les semaines entières sans reparoître, et à n'être qu'imparfaits à leur retour, de manière à ne pas renverser le sujet, à ne pas le priver de sa raison, et à disparoître promptement, sur-tout si l'on parloit fortement au malade, lorsqu'il commençoit à trembler; mais dans la nuit et pendant le sommeil, il revint néanmoins quelquefois des attaques complettes d'épilepsie. Je recommandai de lui faire prendre une dose, lorsqu'il iroit se coucher, et une autre vers le milieu de la nuit.

Il ne reparut plus d'accès pendant la nuit, et rarement et imparfaitement pendant le jour.

J'espère que le même remède qui a calmé la maladie, l'emportera entièrement.

Dans le temps où j'écris, le malade va chaque jour recevoir l'étincelle électrique. Grace à l'usage de l'électricité et des pilules préparées avec l'extrait de belladona, on n'a observé depuis plusieurs semaines déjà, aucun paroxime d'épilepsie, pas même imparfait.

OBSERVATION SIXIÈME.

Convulsion produite par la frayeur.

Un enfant âgé de huit ans, s'étant toujours bien porté jusqu'alors, la veille de la fête de S. Nicolas, fut effrayé du simulacre d'un spectre. Vingt-quatre heures après cette épouvante, croyant qu'on alloit encore lui faire peur, (quoique personne n'y pensât alors) il se jetta sur son père, en criant que le

spectre alloit le saisir. Cette crainte avec ses cris et cette fuite précipitée vers celui qui se trouvoit le plus près de lui, revint fréquemment lorsqu'on s'y attendoit le moins, presque chaque jour, quelquefois cependant après un intervalle de plusieurs jours.

Cela lui arrivoit quelquefois à l'hôpital; il couroit en criant, saisisoit fort souvent ce qui s'offroit le premier à lui, et perdoit la raison pendant quelques minutes.

Il prit chaque jour un grain de belladona. Le lendemain qu'il eut commencé à prendre ce remède, il délira tout le jour et passa la nuit sans sommeil. Delà, il resta exempt de paroxisme jusqu'au deuxième Novembre, où il essuya pendant quelques minutes un accès de sa maladie précédente. Le jour suivant, je donnai deux grains d'extrait de belladona.

Le 9 Novembre, il revint un nouveau paroxisme. Je donnai trois grains. Comme les accès de la maladie revenoient plus fréquemment, étoient accompagnés de la perte de la raison et de convulsion de l'une ou l'autre jambe ou d'un bras, ou des deux à la fois, et que le paroxisme se terminoit par un assoupissement court à la vérité; que la maladie depuis l'usage de la belladona s'approchoit de plus en plus de l'épilepsie, craignant qu'il n'y eût des vers chez cet enfant maigre, de couleur de terre, habitant la campagne, et très-pauvre, je commençai à nettoyer le ventre par les anthelminthiques. Les paroxismes en devinrent plus fréquens.

Il fait usage maintenant de camphre et d'extrait de camomille, mais sans l'effet desiré jusqu'actuellement.

Enfin amené à la machine électrique, il commença à avoir une meilleure couleur, des paroxismes plus rares et beauconp plus légers.

OBSERVATION SEPTIÈME.

DANSE DE SAINT-WEIT.

Danse de Saint-Weit guérie par les anthelminthiques et les remèdes incisant la pituite.

Un jeune homme âgé de 16 ans, sommeiller, le 23 Mai 1779, se plaignit d'avoir la tête embarrassée. Il se portoit bien-d'ailleurs ; le lendemain, cet embarras de la tête avoit augmenté, il éprouvoit de plus, une ardeur avec un sentiment d'oppression vers le cardia, un gonflement des deux hypocondres, des renvois acides, des nausées avec des efforts pour vomir, une fièvre légère, une douleur comme rhumatismale le long du bras gauche, et un sentiment d'ortication, avec une légère contraction de ce bras, et par fois une convulsion momentanée. Les nuits n'étoient pas tranquilles.

Le 26 Mai, le bras gauche commença à faire des gestes et des mouvemens de plus en plus désordonnés et à obéir moins aux volontés de l'ame. Les autres symptômes persistoient.

Le 27, il se mit en colère. Tout empira ; il survint des mouvemens désordonnés de la cuisse gauche aussi.

Le 28, la langue étoit couverte de petites pustules, il se fit une distorsion de la bouche vers le côté gauche.

Le 30 Mai, il survint aussi quelques pustules sur

la face. Les symptômes précédens avoient empiré ; on lui fit une saignée qui fut répétée le lendemain. Il n'en résulta aucun soulagement. Les nuits étoient très-agitées.

Le premier Juin, il fut reçu à l'hôpital. Outre les symptômes déjà cités, il présenta une langue blanche, le ventre fut toujours difficile et les selles rares.

Après avoir fait précéder les dissolvans salins, nous donnâmes un émétique ; la petite fièvre disparut, avec tout sentiment d'incommodité vers le bas ventre, les membres furent beaucoup plus tranquilles.

Nous fimes suivre l'émétique d'eccoprotiques, et les choses s'amendèrent au point que le septième Juin, il ne se plaignoit presque que de la seule douleur rhumatismale du bras et de l'épaule gauche ; on lui appliqua les vésicatoires entre les épaules, et on prescrivit des boissons diaphorétiques ; mais le jour suivant (8 Juin) sans aucune cause manifeste, il commença à pleurer, à gesticuler de tous ses membres, du tronc, de la tête, de tous les muscles de la face, et à proférer beaucoup d'absurdités.

Il se trouva mal des férulacés, plus mal encore du camphre ; il se plaignoit continuellement de la présence d'un gluten dans la bouche et sur les dents.

Les eccoprotiques salins le soulagèrent de nouveau sans le guérir.

L'extrait de belladona produisit des vertiges, du mal de tête, et un délire qui alla jusqu'à la fureur, de sorte que l'ayant abandonné, nous résolumes de nouveau de nettoyer les premières voies par le moyen de la rhubarbe et des sels neutres, administrés avec beaucoup d'oximel scillitique ; il rendit

un vers (il nous assura en avoir rendu plusieurs à differentes fois) et de la pituite, le ventre répondoit médiocrement, mais chaque jour ; le gluten de la bouche, les convulsions des membres et tous les autres symptômes s'amandèrent au point que sur la fin même mois, il se retira guéri auprès des siens.

OBSERVATION HUITIÈME.

Danse de Saint-Weit, semblable à la précédente.

Même maladie guérie de la même manière.

J'ai guéri une danse de Saint-Weit, provenant d'une pituite amère des premières voies, par le moyen des dissolvans, des eccoprotiques, de la rhubarbe, de l'arcanum duplicatum et de l'oximel scillitique, chez une autre fille, qui avant cette maladie avoit été affligée d'un rhumatisme de longue durée, négligé, et enfin dégénéré de lui-même en danse de Saint-Weit. Les stimulans, l'extrait de belladona, les fleurs de zinc, l'étincelle électrique furent nuisibles dans cette espèce de danse produite par les vers et la pituite du canal intestinal.



OBSERVATION NEUVIÈME.

Tetanos de la machoire mortel, à la suite de fracture et de contusion.

Magdelaine Kaningerin, le 26 Juin, fut singulièrement blessée par l'explosion d'un magasin à poudre. Le bras droit étoit fracturé en deux endroits ; le pied gauche avoit une blessure cutanée en dessous de la malléole externe ; la jambe gauche, la cuisse du même côté et les fesses étoient fortement contuses. Après la réduction et le pansement, elle se trouva bien, et beaucoup mieux que tous les autres qui étoient à l'hôpital dans le même temps, et pour la même cause. Elle fut saignée.

Le troisiéme jour, il se déclara une légère douleur pungitive du côté gauche, et une petite fièvre. Une saignée et des boissons tièdes, et émollientes, dissipèrent la douleur, le même jour.

Cependant ce même jour, la gangrène commença à se mettre à cette blessure cutanée du pied. On scarrifia la partie gangrénée, et on pensa avec l'esprit de térébenthine, le camphre, l'onguent de stirax, etc. Les parties gangrénées se détachèrent le septième jour ; le tendon parut à nud, étoit de bonne couleur et intègre ; il n'y avoit de douleur nulle part.

Le 9 au soir, il survint par fois un tetanos de la machoire, qui persista pendant la nuit, de manière qu'on introduisoit à peine le bout du petit doigt entre les deux machoires. Cette même nuit, la déglutition fut par temps difficile ; le ventre ne cédoit qu'aux lave-

mens, et encore avec difficulté ; la bouche étoit continuellement amère, les alimens avoient aussi un goût d'amertume. Elle se plaignoit par intervalles d'une tension douloureuse de la nuque, retirant fortement la tête en arrière.

Le matin du dixième jour, les symptômes étoient les mêmes. On lui donna un bain entier, on appliqua un cataplasme émollient et anodin sur la machoire, et l'on fit usage de lavemens. Je prescrivis quatre grains d'opium divisés en six doses, dans une mixture nervine. La malade se dit soulagée par le bain. Ce qu'il y avoit d'opisthotonos revint plus rarement et avec moins de violence, la machoire pouvoit s'écarter un peu plus : mais pendant la nuit, les deux machoires se rapprochèrent plus étroitement, de sorte qu'elles laissèrent à peine un intervalle d'une demi ligne.

Le 11 au matin, les choses étoient comme pendant la nuit ; les commencemens d'opisthotonos revenoient fréquemment. Je donnai cinq grains d'opium dans une mixture nervine, pour les 24 heures. Elle prit ce jour-là deux bains et plusieurs lavemens ; on appliqua des cataplasmes de feuilles de jusquiame, de fleurs de camomille et de fiente de cheval ; on ne gagna rien. Je prescrivis de petites doses de tartre émétique, non pas comme évacuant, mais comme altérant et anti-spasmodique. Il y eut de vaines nausées et sans soulagement. La nuit se passa sans sommeil.

Le 12 au matin, on lui donna la mixture suivante :

℞. *Camphre dissous dans le mucilage de gomme arabique* . . . . . . demi-gros.

Opium pur . . . . sept grains.
Sirop diacode. . . . . . une once et demie.
Eau de camomille . . . cinq onces.

Mêlez une dose de deux cuillerées toutes les deux heures ; elle prit deux bains , rien ne s'améliora.

Le tetanos survint dans ce temps de la maladie , où elle ne se plaignoit d'aucune douleur nulle part , et se trouvoit très-bien.

Une grande partie de la contusion se dissipa ; dans la partie inférieure et externe de la cuisse gauche , il se forma spontanément une petite ouverture qui donna une humeur rouge et copieuses , il s'étoit formé dès le principe , sur la fesse gauche , un ulcère large et mal propre.

Le 12 , la nuit se passa sans sommeil , les paroxismes d'opisthotonos furent plus fréquens , la mixture de la veille fut continuée avec augmentation de la dose d'opium , sans aucun effet.

Le 13 de la maladie , les attaques d'opisthotonos furent plus fréquentes et plus fortes , la déglutition devenoit plus difficile de jour en jour , et d'heure en heure ; elle se trouvoit mieux sur son séant , mieux encore , si à l'attaque de l'opisthotonos quelqu'un lui poussoit fortement la tête en avant ; le pouls avoit toujours été fréquent , ce jour il étoit plus foible que de coutume.

L'opithotonos étoit toujours accompagné de crainte de suffocation et d'étranglement ; le ventre ne rendoit qu'avec peine , et sollicité par les lavemens , une très-petite quantité de matières ; la malade avoit des sueurs ; les ulcères étoient d'une couleur légèrement plombée et plus secs ce jour-là ; sur le soir , elle

délira un peu ; la raison revint ensuite parfaitement ; elle mourut après minuit.

Elle prit dans le courant de la maladie, outre les autres remèdes déjà mentionnés, la décoction de kina, avec addition sur la fin de la maladie, de la racine de valériane sauvage, de la liq. anod. miner. d'Hoffm. et de sirop de camomille.

OUVERTURE.

La cavité droite de la poitrine contenoit environ trois onces d'un sang grumeleux ; le côté gauche où la douleur pleurétique se déclara dans le principe, n'offroit rien contre nature.

Dans la cuisse gauche qui avoit été contuse, on trouva du sang épanché çà et là dans le tissu cellulaire, en quantité modérée et ne formant pas de collections considérables : il sembloit que ce sang aurait pu encore être résorbé, si la malade eût vécu.

Peut-être commis-je une faute, en ne faisant pas un plus grand nombre de saignée ; je sais que j'en fis trois en tout, une dans le principe, la seconde lorsque la douleur pleurétique se déclara, et la troisième, aux premières attaques du tetanos ; mais elle paroissoit se bien trouver, jusqu'à ce que le tetanos se déclarât ; voilà pourquoi je ne fis pas pratiquer un plus grand nombre de saignées, avant son apparition.

OBSERVATION DIXIÈME.

Tetanos de la machoire, à la suite d'une blessure, guéri.

Le 18 Juillet 1779, je fus appellé auprès d'une femme de condition, âgée de 20 et quelques années, et au neuvième mois de sa grossesse, pour assister à une consultation. Son médecin, homme de réputation, de Bégontina le jeune, nous fit ce récit de sa maladie.

Seize jours auparavant (le 2 Juillet 1779, elle tomba d'une auteur d'environ 14 pieds ; la jambe droite, un peu au-dessus de la malléole, fut brisée en morceaux ; dont quelques-uns furent extraits par une vaste plaie ; le talon fut fracturé, et la plante du pied reçut une blessure considérable. On fit la réduction ; les plaies donnèrent un pus tenu. Les nuits furent agitées ; la malade fut mise à l'usage de la décoction de quinquina, et d'un parégorique tous les soirs.

Le quatorzième jour de la chûte, la malade éprouva un sentiment de constriction, vers l'articulation de la machoire des deux côtés, sentiment qui augmentoit peu-à-peu, de manière que le seixième jour de la chûte, où je fus appellé, on pouvoit à peine passer le doigt entre les dents ; elle tenoit fortement serré un morceau de bois, avec lequel on tâchoit d'empêcher la réunion complette des deux machoires : ce jour-la, le pus étoit plus louable, il y avoit de repos, la malade n'éprouvoit de douleur nulle part.

Je portai un pronostic défavorable, néanmoins je proposai ce qui suit :

℞. *Poudre de quinquina*, } aa demi-gros.
de racine de valériane sauvage,

Musc, } aa 2 grains.
Camphre,

Sirop de camomille, une q. s.

Pour un bol ; on en fera huit de semblables, dont on donnera l'un toutes les trois heures.

Elle prendra le soir une mixture opiatique, et on appliquera sur la machoire, un cataplasme fait avec les feuilles de jusquiame, cuites dans le lait et le camphre.

Le premier Août, il survint par fois un léger opisthotonos, qui reparut fréquemment dans la suite jusqu'au seizième Août.

Le deuxième Août au matin, elle senti des douleurs d'enfantement, légères et fugitives, qui revinrent chaque jours dans la matinée, et disparurent de nouveau.

Les nuits étoient tranquilles, il y avoit seulement par fois, de légers mouvemens convulsifs, pendant le sommeil.

La douleur étoit légère dans l'endroit de la fracture, et à peine y en eut-il, pendant tout le temps de la maladie ; bien plus, pendant tout le temps que dura le tetanos, la douleur de la plaie fut beaucoup moindre qu'avant son accès.

Pendant le sommeil, les machoires s'écartoient spontanément, de manière que le petit bâton interposé entre les dents, pour empêcher que la bouche ne se fermât complettemet, tomboit souvent des ma-

choires relâchées et un peu plus ouvertes. On laissa le camphre et le musc (ces deux remèdes répugnant beaucoup à la malade), et on continua le quinquina et la valériane, avec l'opium pour le soir.

Le 9 Août, vers les huit heures du matin, elle mit heureusement au monde, un enfant formé et bien portant.

Le pus fut louable pendant tout ce temps ; on tira plusieurs esquilles de la plaie.

Le 26 Août, son mari me rapporta, que depuis 14 jours, son épouse n'avoit plus besoin de petit morceau de bois, qu'auparavant elle tenoit fortement serré entre les dents ; qu'elle pouvoit un peu écarter les machoires ; que du reste elle se trouvoit bien. Elle fit usage pendant tout le temps du quinquina et de la racine de valériane sauvage ; elle se rétablit.

Après l'accouchement, la fracture se consolida.

OBSERVATION ONZIÈME.

Tetanos, opisthotonos, épilepsie, provenant probablement des vers, et ouverture.

Un cordonnier âgé de 18 ans, jouissant depuis long-temps d'une bonne santé, le 5 Mai au matin, se plaignit d'une douleur à la nuque continuelle, pressive, descendant par tout le dos, et d'une oppression de poitrine depuis la gorge jusqu'au cardia ; il sua copieusement pendant la nuit.

Le 6 Mai, tout étoit dans le même état ; il survint un léger tetanos de la machoire, qui dura pendant

quelques minutes ; la nuit fut agitée, et se passa dans des sueurs abondantes.

Le 7 mai, à son arrivée à l'hôpital, il éprouvoit le sentiment d'une forte chaleur, vers les deux tempes ; la langue étoit très-sale, légèrement jaune ; il avoit eu une certaine amertume de la bouche pendant tous les jours de sa maladie ; son haleine répandoit une odeur acide, la douleur pressive de la nuque et l'oppression de poitrine persistoient ; le ventre étoit resserré, et le pouls plus fréquent que le naturel.

On lui fit passer des potions salines.

Le 8, tout étoit dans le même état ; il y avoit une roideur de tout le corps et de tous les muscles, presque continuelle, augmentant quelquefois, mais ne se dissipant jamais entièrement, de sorte que ce sembloit tantôt un tetanos universel, tantôt un opisthotonos ; la fièvre étoit plus forte, les urines jaunes, chargées, avec un demi-sédiment. Le malade étoit altéré, la langue très-chargée, la bouche amère, la respiration acide.

Le ventre opiniâtrement fermé, fut ouvert par un lavement d'abord huileux, plus irritant ; une potion purgative, composée de sel amer et de manne, prise en deux doses, procura trois selles copieuses.

Pendant la nuit, il tomba deux fois dans des convulsions épileptiques, dans lesquelles il se mordoit quelquefois la langue ; il fut agité, ne reposa pas, et lorsque l'accès épileptique le quittoit, il se rouloit et poussoit des cris semblables à des mugissemens.

Le 9, il y avoit de la fièvre, de l'altération, la poitrine étoit libre, la langue très-chargée ; pendant tout ce temps, lorsqu'on lui parloit, il sembloit répondre d'un air souriant.

Le pouls fut constamment un peu plus fréquent que le naturel, sans être dur ; la chaleur étoit à peine plus forte que la naturelle ; les urines ressembloient à de la bière, se troubloient en peu de temps et déposoient un demi-sédiment d'un blanc tirant sur le rouge, tandis qu'il surnageoit beaucoup de matières muqueuses qui s'attachoient aux parois du verre. Ce jour, l'agitation et les convulsions des muscles du cou et de la poitrine, furent plus modérées, mais l'abdomen étoit dur comme du bois, et ce jour plus que les précédens ; la roideur des bras fut moindre, et les convulsions plus rares ; le malade eut trois selles ; il se déclara une douleur dans les deux aines, avec érection de la verge de temps en temps ; il survint de même une douleur subite et pungitive vers l'ombilic, se faisant sentir à des intervalles rapprochés, et à chaque retour, le malade étoit plié en arrière ; cet état convulsif cessoit bientôt de nouveau, mais non pas entièrement.

Sur le midi, il tomba tout-à-coup dans des convulsions où la respiration restoit très-long-temps suspendue : enfin livide, jettant de l'écume par la bouche, ne respirant plus et tous ses membres s'agitant légèrement, ou plutôt se roidissant, il expira dans l'espace d'un quart-d'heure.

J'examinois le pouls dans le temps de l'accès épileptique ; il étoit très-petit, à peine sensible, un peu fréquent, enfin il s'affoiblissoit davantage de temps en temps, conservant toujours son peu de fréquence, jusqu'à ce que tout disparût.

OUVERTURE.

OUVERTURE.

Les poumons étoient sains ; le gauche étoit plus engorgé de sang qu'il n'a coutume d'être.

Tous les intestins étoient distendus d'air. Le jéjunum étoit de couleur rouge-livide, et contenoit quelques vers.

Le colon, avant de se terminer pour former le rectum étoit tissu dans la longueur d'un empan, de vaisseaux très-rouges, plus grands et plus nombreux qu'à l'ordinaire, dont quelques-uns étoient livides ; une grande portion du mésantère annexé étoit aussi très-rouge.

Je ne déciderai pas si c'étoit inflammation, ou contusion, ou plutôt congestion sanguine non inflammatoire produite par le spasme.

L'épiploon étoit plus rouge que de coutume ; les glandes du mésentère plus volumineuses, et paroissoient engorgées ; le foie étoit plus mou.

Les vers étoient-ils la cause du mal, ou seroit-ce quelque matière âcre répandue dans les intestins ou ailleurs ? Il y a par-tout des ténèbres.

SUJETS DIVERS ET DÉTACHÉS.

Verge fendue ; hernie de la vessie.

Le 19 Juin 1779, on nous présenta un enfant âgé de 15 mois, qui nous offrit ce qui suit : 1°. une hernie inguinale de chaque côté, toutes deux considérables, la droite cependant plus que la gauche ;

celle du côté droit étoit originaire, le gauche ne parut qu'au troisième mois, et à la suite de cris violens et assidus de l'enfant ; 2°. une tumeur en dessus du pubis, grosse comme la moitié d'un œuf de poule, et d'une forme presque ronde. Après avoir examiné attentivement la chose, nous nous convaiquimes que c'étoient la vessie, ou du moins une portion d'elle, qui étoit sortie en manière de hernie, au-dessus des os pubis par l'écartement des muscles droits de l'abdomen.

Cette hernie de la vessie étoit pareillement de naissance.

La verge étoit fendue à sa partie postérieure, tant qu'on pouvoit la suivre des yeux.

*
* *

Mort subite des hydropiques.

Nous perdions beaucoup de malades subitement lorsqu'ils relevoient de fièvre aiguë, et qu'ils avoient encore les jambes œdémateuses, s'ils se livroient à un sommeil trop prolongé : car l'eau se portoit tout-à-coup des parties inférieures, sur le cerveau.

Quelques-uns devenus hydropiques d'une autre manière, périssoient aussi de suffocation subite, si les eaux se portoient dans la poitrine, ou d'apoplexie lorsque la sérosité se portoit sur le cerveau.

Tendon insensible.

Nous avons vu cette année, un tendon dénudé qui touché de différentes manières avec les pinces, ne produisoit aucune douleur.

* *
*

Décoction des feuilles ou de l'écorce de sauge blanche anti-septique.

Je sais certainement que l'usage externe de la dé-

coction des feuilles ou de l'écorce de sauge blanche, est d'une grande efficacité dans la gangrène, produite par la situation continuelle sur la même partie, et dans les bubons gangréneux.

Cependant aucun de nos malades n'a contracté une pareille gangrène dans l'hôpital, mais ils l'y portoient souvent après l'avoir contractée chez eux, de la manière mentionnée.

* * *

Fièvre vénérienne masquée.

Une fille âgée de 18 ans, s'étoit toujours bien portée jusqu'alors; depuis neuf semaines, il lui étoit survenu sur le milieu du sternum, une tumeur osseuse accompagnée à des périodes incertaines, pendant le jour, pendant la nuit, d'une douleur déchirante, s'étendant vers les mamelles, et dans les bras; quelquefois cette douleur s'appaisoit entièrement, il ne parut jamais aucun autre signe de vice vénérien; elle fut mise à l'usage d'un électuaire préparé comme il suit: roob de sureau, trois onces, extrait de gratiole, trois gros: mercure sublimé corrosif, trois grains; la tumeur et la douleur disparurent, et la malade se rétablit.

A ce sujet appartient encore l'histoire de cette fille attaquée d'une *fièvre quotidienne vénérienne* rapportée à la page 76.

* * *

Des vices vénériens qui avoient résisté à toutes les autres préparations mercurielles, ont souvent cédé au sublimé corrosif que nous donnions seul avec le roob de sureau, ou auquel nous joignons l'extrait d'aconit ou de gratiole.

C'est ainsi que nous guérimes une dartre située sur le col, près de l'oreille, chez une fille très-saine d'ailleurs, et qui ne donnoit aucun autre signe de vice vénérien. Ce mal rebelle avoit subi divers traitemens, avoit été corrodé profondément par les caustiques et les vésicatoires; il reparoissoit toujours. Enfin nous lui soupçonnâmes un origine vénérienne; mais ni les frictions, ni toute autre préparation mercurielle ne furent de quelque avantage; la dartre céda au sublimé et à l'extrait d'aconit mêlés avec le roob de sureau, et ne reparut plus dans la suite.

Nous avons eu plusieurs exemples de vérole parfaitement guérie par le mercure sublimé corrosif; mais je ne veux pas m'arrêter plus long-temps sur une chose journalière, certaine et révoquée en doute par un ou deux individus seulement, contre l'autorité de tant et de si grands hommes.

Cependant nous avons vu quelques maladies vénériennes qui, rebelles au mercure sublimé, ont cédé aux autres préparations de mercure, et aux unes plutôt qu'aux autres.

C'est pourquoi nous pensons qu'aucune préparation de mercure ne doit être vantée toujours et partout, dans *toute* et *chaque maladie* vénérienne, comme un remède *anti-vénérien universel*.

Ainsi, tantôt *l'une*, tantôt *l'autre* préparation obtenoit la préférence, selon la diverse *idiosyncrasie* du malade, ou la *diverse modification* de la maladie vénérienne elle même dans les différens sujets, ou enfin la *diverse complication* de la vérole avec d'autres maladies, ou conditions morbifiques.

C'est donc à tort que quelques-uns ont voulu bannir entièrement du traitement anti-syphilitique, le subli-

mé, comme inutile ou même pernicieux ; mais ce seroit à tort aussi qu'on le recommanderoit comme un remède qui dût toujours et partout obtenir la préférence.

Ceux donc qui ont assuré que la vérole avoit été guérie souvent et d'une manière sûre, par ce remède, ne devoient pas être noircis comme des hommes de mauvaise foi, puisque une observation réitérée et fidèle, faite sans crainte comme sans espoir, et dans différens pays, justifie infiniment leur assertion.

Et certes, les manes du grand Swieten ne méritoient pas être accusées de trop de crédulité, et d'avoir été dupes des autres. Swieten avoit vu par lui-même, que les observations sur l'avantage du sublimé, étoient fondées ; il l'avoit appris par sa propre expérience, avec laquelle les observations d'aujourd'hui s'accordent parfaitement.

Qu'il me soit permis de répondre ici à ceux qui, circonvenus par des bruits malveillans, révoquent en doute certaines observations et expériences de Vienne, de manière à laisser appercevoir qu'ils leur refusent, dans le fait, toute espèce de croyance.

Toutes les expériences faites à Vienne, sur la vertu de certains remèdes, nous apprennent ceci, d'après le témoignage des auteurs eux-mêmes : que souvent tel ou tel remède avoit mieux réussi que tout autre, et dans des cas désespérés ; que quelquefois cependant il n'avoit pas réussi, et qu'il avoit même été nuisible.

Mais voici un fait presque incroyable ! Le rapport jaloux, et depuis long-temps convaincu de fausseté, de quelques hommes sans mérite, a triomphé de cette assertion modeste des hommes les plus distingués ! Quoiqu'il en soit, le temps lui-même, et les expé-

riences répétées des hommes les plus marquans dans toute l'Europe, détruiront cette calomnie, avancée avec autant de témérité que d'imprudence.

* * *

Exacerbation quotidienne sur le midi, de douleurs vénériennes.

Une femme vérolée, ayant des taches vénériennes et des tophus sur le tibia, éprouvoit chaque jour, un accès de douleur, qui revenoit sur le midi exactement; les nuits étoient bonnes; elle fut guérie par le sublimé corrosif.

Un rhumatisme vénérien des jambes, revenoit toutes les 48 heures, pendant le jour, à des heures fixes, et disparoissoit pendant la nuit; les jambes nues et exposées à l'air froid, étoient beaucoup moins douloureuses.

Nous avons vu des douleurs vénériennes persévérant le jour et la nuit; chez un autre malade, elles persévéroient le jour et la nuit pareillement, dans une certaine partie du bras, tandis qu'une autre partie du même bras, n'étoit douloureuse que pendant la nuit.

Angine produite par le mercure.

Nous devions bien distinguer les *angines* ou les *ulcères* de la gorge, *produits par le mercure*, des *angines* ou des *ulcères vénériens*: car l'ulcère vénérien de la gorge se guérissoit par le mercure, et celui qui provenoit de trop fortes doses de mercure, cédoit aux purgatifs, à la rhubarbe, aux myrobolans donnés à des doses petites, mais fréquentes, et aux gargarismes astringens.

Une angine produite par le mercure, prenoit de

l'intensité le soir et pendant la nuit, et à cause de cela en imposoit pour une *angine vénérienne.*

Quelquefois des ulcères de la gorge, qui dans le principe, étoient dûs au miasme vénérien, ne se cicatrisoient pas par l'usage du mercure, donné trop précipitamment ou trop copieusement ; car l'ulcéré *vénérien*, après la destruction du virus, se changeoit en ulcère *mercuriel.*

* * *

Nous pensions qu'on devoit juger de la difficulté du traitement dans la vérole, plutôt d'après le temps où le miasme avoit été introduit dans le corps, que d'après la gravité ou le nombre des symptômes ; cette maladie invétérée, existant depuis plusieurs années, et adoucie quelquefois par un traitement palliatif, céda difficilement, lentement et seulement aux préparations les plus âcres de mercure, et aux autres remèdes appellés au secours, d'après la nature de la maladie compliquée, tandis que nous guérissions promptement, avec les préparations de mercure les plus douces, et avec elles seules ordinairement, les véroles récentes, sans complication d'aucune autre maladie ou disposition morbifique, quoiqu'elles fussent accompagnées d'une foule de symptômes vénériens, les plus graves.

Souvent une vérole paroissoit légère dans son principe, et nous hésitions sur son existence, vu le petit nombre et l'incertitude de ses symptômes : dans ce cas, nous donnions un peu de mercure ; bientôt se manifestoient des signes certains de vérole ; et la maladie sortant de ses ténèbres, se montroit au jour telle qu'elle étoit.

* * *

Je guéris avec le mercure, deux sœurs, âgées,

l'une de dix ans, l'autre de onze, toutes deux attaquées de rhumatisme vénérien et de tophus, quoique élevées dans de bonnes mœurs, avec beaucoup de surveillance, et saines jusqu'à cette époque. Aucun autre signe de vérole ne précéda, ou n'accompagna ceux-ci; le père nous déclara qu'avant d'être marié, il avoit eu une gonorrhée, qui dura long-temps, et fut négligée jusqu'à ce qu'elle se dissipât spontanément; que la santé de son épouse n'avoit jamais été dérangée jusqu'alors, et ne l'étoit même pas au moment actuel. Après la guérison, et même pendant le traitement de ces deux filles, le père éprouva une angine, qui augmentoit pendant la nuit; angine dont il avoit eu plusieurs fois déjà, depuis quelques années, certaines attaques légères et momentanées. Il avoit aussi le front couvert de boutons, tels qu'il en paroît dans la vérole, avec une ulcération de la lèvre supérieure et de la gorge. Enfin, il fut guéri par la décoction de gayac, l'antimoine, le mercure sublimé corrosif, et l'extrait d'aconit, de manière cependant que la lèvre supérieure, s'ulcéroit de nouveau de temps en temps, jusqu'à ce que l'ulcère fût cicatrisé par l'application externe du mercure; il y a trois ans qu'il jouit d'une santé non interrompue.

Une certaine fille, qui n'étoit pas encore sortie de sa neuvième année, présentoit sur l'un ou l'autre tibia, des tophus accompagnés de douleurs syphilitiques des articulations; elle avoit été parfaitement saine jusqu'à cet âge, et exempte de tout autre symptôme de vérole. Nous n'eûmes aucun soupçon que la maladie eût été contractée par un commerce impur. La mère de cette fille éprouvoit depuis plusieurs années, et même avant de la mettre au monde,

une douleur du coude gauche, qui augmentoit pendant la nuit. Enfin, cette douleur ayant pris cette année plus d'intensité, elle vint implorer nos soins, menant sa fille avec elle ; nous les guérimes l'une et l'autre, avec le sublimé corrosif, de telle sorte que depuis une année, elles mènent une vie saine et exempte de leurs anciennes douleurs.

Il paroît qu'il existoit chez ces filles, un foyer vénérien, héréditaire, qui aux approches de la puberté, éclata comme ayant brisé ses barrières, et acquis des forces par l'âge.

Un homme âgé de 34 ans, avoit contracté une gonorrhée quelques années auparavant et à différentes fois, si je ne me trompe.

La gonorrhée ayant disparu au moyen de copieuses décoctions des bois sudorifiques, il survint une douleur des articulations, opiniâtre, troublant le doux repos de la nuit, et accompagnée d'une angine nocture ulcérée, de taches syphilitiques sur la face, et d'un ulcère d'un mauvais genre dans la partie supérieure et chevelue de la tête près du front ; les bords de l'ulcère étoient élevés par un tissu cellulaire tuméfié et croissant d'une manière immodérée ; le malade faisoit usage de décoction d'antimoine, de frictions mercurielles et de différentes préparations de mercure, depuis six mois consécutifs ; l'angine et la douleur des membres s'étoient amendées, de manière néanmoins que sur le soir et pendant la nuit, une douleur vague, mais plus modérée attaquoit tantôt l'une, tantôt l'autre partie du corps ; l'ulcère refusoit opiniâtrement de se cicatriser et rendoit un pus assez louable ; la figure d'ailleurs étoit celle d'un homme très-sain, sa complexion étoit replette et robuste.

Comme le malade salivoit de temps en temps ; quoique avec modération ; qu'il avoit la figure colorée et un peu trop pleine, je résolus de solliciter le ventre chaque jour, par de doux eccoprotiques, et de prescrire en même temps, un régime léger. J'avois intention de détourner l'impétuosité des humeurs vers la tête, occasionnée par un trop long usage du mercure, et d'enlever ainsi l'aliment à l'ulcère opiniâtre, afin qu'ensuite au moyen d'un remède dessicatif, et d'une légère pression mécanique appliquée sur les bords relâchés et fongueux de l'ulcère, je pusse dessécher cette source intarissable de pus.

Un long usage des eccoprotiques fit sècher l'ulcère, mais il resta ce rhumatisme vague revenant par intervalles la nuit principalement, et il survint au milieu de la clavicule gauche, une tumeur osseuse, de la grosseur de la moitié d'une noisette, douloureuse pendant la nuit, sensible à un toucher un peu rude ; quelques semaines après, lorsque la cicatrice encore tendre supportoit avec peine un toupet destiné à couvrir l'endroit dégarni de cheveux, et que peut-être des sueurs survenues sous ce toupet y eurent déterminé une forte démangeaison, l'ulcère lui-même se r'ouvrit, et ne put plus être cicatrisé d'aucune manière ; on faisoit des frictions mercurielles sur l'exostose, et on y appliquoit un emplâtre mercuriel dans l'intervalle des frictions.

On n'avoit rien gagné depuis quatre mois, lorsqu'il se déclara tout-à-coup une forte fièvre ; avec un érysipèle de toute la face : il fut saigné, il prit des boissons anti-phlogistiques et même l'émétique ; quatorze jours après que la fièvre eut cessé, l'ulcère

se cicatrisa, et l'exostose se dissipa peu-à-peu, ainsi que la douleur vague des membres.

Après l'espace de quatorze semaines, ce même homme fut attaqué tout-à-coup d'une céphalalgie et d'une douleur violente dans l'endroit depuis peu cicatrisé. Une saignée et un régime anti-phlogistique l'en débarrassèrent en peu de jours.

Après l'intervalle d'un mois, la même douleur fut encore guérie de la même manière.

Depuis ce temps, il a joui d'une santé robuste et non interrompue, jusqu'à ce jour.

Les préparations mercurielles pallioient seulement et ne détruisoient pas tout-à-fait l'exostose, les douleurs rhumatismales vagues et l'opiniâtreté de l'ulcère. La fièvre violente paroît avoir été avantageuse contre cette maladie invétérée; et plût à Dieu que nous pussions quelquefois l'exciter dans des maux rebelles et anciens, de manière à lui donner de l'intensité tant qu'elle seroit salutaire, et à l'empêcher de sortir des bornes entre lesquelles git sa force médicatrice!

J'ai vu, chez d'autres aussi, des douleurs notcurnes et des exostoses qui avoient résisté à toute espèce de traitement, être emportées par une fièvre quelconque, quelle que fût son origine.

Les fièvres elles-mêmes soulagent certains genres de maladies, au rapport de Sénèque; et la fièvre ce qui peut paroître surprenant, est souvent avantageuse. CELSE.

Jusques à quand faut-il insister sur le traitement anti-vénérien?

Tout le monde conviendra qu'il faut insister sur le traitement anti-vénérien, jusqu'à ce que tout le

miasme soit entièrement détruit. Mais quels sont les signes de cette destruction complette ? Es-ce la disparition entière de tous les symptômes ? mais on sait à n'en pouvoir douter, qu'une vérole qui paroissoit entièrement détruite, n'étoit quelquefois qu'énervée pour un temps, et reparoissoit de nouveau, quoique tard, sans aucune nouvelle contagion.

* * *

Substance des squirres.

Nous avons quelquefois examiné les squirres douloureux des mamelles, en les disséquant. Leur substance étoit dure, et avoit la consistance et la couleur d'un cartilage mou, de sorte qu'il n'y avoit rien d'organique, et que cela paroissoit un corps homogène et cartilagineux.

Fractures non réunies.

Nous avions eu dans l'hôpital deux individus avec fracture. L'un d'eux dérangea souvent dans le principe son bras fracturé et réduit. La réunion ne se fit pas, quoique quelques jours après, il restât très-tranquille et qu'il ne dérangeât pas la réduction. L'autre eut le bras et la jambe fracturés en même temps. Le bras se consolida et non la jambe, quoique celui-ci ne remuât pas du tout les membres fracturés.

Ouverture d'une femme hydrophobe.

Nous ouvrimes le cadavre d'une femme devenue hydrophobe, par la morsure d'un chien enragé. L'examen le plus scrupuleux ne nous fit découvrir rien de lésé ou d'étranger.

* * *

Plusieurs individus, cette année, recouvrèrent la vue par notre secours, tantôt au moyen de la *dépression*, tantôt au moyen de *l'extraction* de la cataracte.

Il ne nous étoit pas indifférent de nous servir de *l'un* ou de *l'autre* de ces moyens : mais c'étoit quelquefois le cas de la *dépression*, d'autrefois celui de *l'extraction*.

L'opération par *extraction* n'avoit jamais lieu, lorsque le malade étoit sujet à des douleurs rhumatismales ou arthritiques en quelques parties de son corps, à des maux de tête, migraines, douleurs vers les tempes, à des ophthalmies fréquentes ou à des érysipèles accoutumés à reparoître, à une longue toux, à des pustules sur la figure, qu'il avoit les dents ou les gencives en mauvais état, ni enfin lorsque l'une ou l'autre cornée commençoit à s'obscurcir, ou que l'œil étoit tissu de vaisseaux sanguins fort gros et variqueux. L'extraction de la cataracte réussit mal ordinairement dans tous ces cas, l'œil s'enflammoit après l'opération, et la vue restoit, dans la suite, ou diminuée ou totalement perdue.

C'étoit alors le cas de la dépression seulement.

Nous la faisions avec un stylet d'argent terminé à son sommet, non en forme de pique, mais d'un cône prolongé et mince, dont le manche de la grosseur d'une plume à écrire, a la forme d'un cylindre, et une longueur de sept pouces.

J'ai dit que cet instrument étoit d'argent, mais avec un mêlange de cuivre, pour donner une certaine force et fermeté à son sommet conique et très-aigu.

Le stylet ainsi fait, étoit pris avec les deux doigts, et enfoncé dans l'œil en tournant lentement, sans être

poussé par aucune autre force que par son propre poids.

L'œil supportoit la dépression faite de cette manière, avec une telle facilité, qu'il avoit à peine besoin d'être couvert, que jamais il ne survenoit d'accidens et que le malade n'étoit pas obligé de garder le lit; il convenoit néanmoins de couvrir l'œil, parce que souvent, il supportoit avec peine, l'admission subite de la lumière.

Nous faisions une saignée aux plus robustes, avant ou après la dépression.

Un seul individu, après la dépression de la cataracte, vomit à différentes fois, et avec difficulté; cependant il n'en résulta aucun mal, et le cristallin abaissé et caché au-dessous du corps vitré, ne reprit pas pour cela sa première place.

Ceux à qui nous devions faire l'extraction de la cataracte, devoient être préparés à cette opération, par la saignée et un régime léger.

Nous n'obtenions pas le même résultat, dans tous les temps de l'année, nous redoutions les constitutions rhumatismales, celles sur-tout, où les parties supérieures sont attaquées préférablement aux parties inférieures.

Il fut très-avantageux pour les malades, d'avoir le ventre libre chaque jour, et nous aimions mieux le solliciter avec les lavemens qu'avec les purgatifs même les plus doux.

Après toutes sortes d'opérations ſchirurgicales, la douleur de la plaie augmentoit, si le malade ne sortoit facilement tous les jours.

Il faut avoir une attention particulière à la salubrité de l'air, c'est pourquoi, il convient de mettre

dans un lit séparé celui à qui on se propose de faire l'opération de la cataracte : car ceux qui sont couchés parmi d'autres malades, respirent un air corrompu, et tombent plus facilement dans la fièvre alors épidémique, ou du moins, dans des mouvemens fébriles ; et la fiévre quoique légère et seulement éphémère, fera fixer la matière morbifique dans cette partie du corps, qui avant son arrivée étoit douloureuse et la plus foible, savoir ; l'œil qui a subi l'opération.

Nous avons appris le besoin de ces précautions de l'expérience, et de certains résultats peu favorables, mais que nous avons su éviter dans la suite.

Une heure après l'extraction, après avoir examiné l'œil de nouveau, pour savoir si tout alloit selon nos desirs, nous appliquions un cataplasme de mie de pain blanc, et de pulpe de pommes acido-douces, bouillies dans l'eau, avec addition d'un peu de fleurs de sureau. Cet usage précoce du cataplasme, empêchoit l'inflammation, que nous éprouvions quelquefois avec diminution ou même perte de la vue, avant que nous usassions de ce moyen.

De-là, nous appliquâmes ce cataplasme presqu'à tous indistinctement, après l'opération.

Il n'y avoit pas chez tous les sujets, la même pente à l'inflammation.

J'ai vu dans l'extraction d'une cataracte secondaire, l'œil beaucoup et long-temps tourmenté par le bistouri, les pinces et le crochet, sans qu'il en résultât aucune inflammation, tandis que, chez un autre individu, l'extraction d'une cataracte, faite avec promptitude, adresse, et sans aucune fatigue remarquable de l'œil, fut suivie d'une inflammation grave.

Il me semble avoir observé que ceux, chez qui il sortoit pendant l'opération quelque peu d'humeur vitrée, furent plus à l'abri de l'inflammation si à craindre, et de l'absence de laquelle dépend presque tout le succès de l'opération.

Un jour, la majeure partie de l'humeur vitrée étoit sortie, et l'œil étoit à demi aplati ; après l'espace de 24 heures, je le trouvai de nouveau comme dans l'état sain, rempli, et la petite plaie fermée.

Chez un autre malade, l'humeur aqueuse échappée fut rétablie de nouveau, après une demi-heure.

FIN de la troisième et dernière Partie.

